





NOUVEAUX MEMOIRES SUR L'ETAT PRESENT DE LA CHINE.

Par le P. LOUIS LE COMTE *de la Compagnie de* JESUS, *Mathématicien du Roy.*

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez JEAN ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe, au dessus de S. Cosme, à la Fleur-de-Lis de Florence.

M. DC. XCVI.

Avec Privilege du Roy.

TABLE

des Lettres contenuës dans ce Volume.

6. A Monſieur l'Abbé Bignon. *Idée générale des Obſervations que nous avons faites dans les Indes, & à la Chine.*

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 22. Juin 1696. ſignées PERROTIN, il eſt permis à Jean Aniſſon Directeur de l'Imprimerie Royale, d'imprimer un Livre intitulé, *Nouveaux Memoires ſur l'Etat preſent de la Chine, par le P. Loüis le Comte de la Compagnie de Jeſus, Mathématicien du Roy*; & ce pendant le temps & eſpace de dix années conſecutives, à compter du jour que ledit Livre aura eſté achevé d'imprimer pour la premiere fois. Avec défenſes, &c.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 27. Juin 1696. Signé, P. AUBOÜYN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 7. Juillet 1696.

NOUVEAUX



NOUVEAUX MEMOIRES SUR L'ETAT PRESENT DE LA CHINE.

LETTRE A Monſeigneur LE CARDINAL D'ESTRE'ES.

De la Politique, & du Gouvernement des Chinois.

MONSEIGNEUR,

Aprés ce que j'ay eu l'honneur de dire à voſtre Eminence ſur l'eſtat preſent de la Chine, j'ay long-temps dou-

té ſi je devois vous parler de la forme de ſon Gouvernement. Il faudroit eſtre habile politique, & né comme vous dans les grandes affaires, pour bien traitter une matiere auſſi-délicate que celle-cy, embarraſſante pour toutes ſortes de perſonnes, & trop profonde pour des gens comme nous, qui ne voyons dans le monde que la ſurface des choſes.

Cependant quel tort ne ferois-je pas aux Chinois, ſi je paſſois cet endroit qu'ils conſiderent comme la ſource de toutes leurs bonnes qualitez, & le chef-d'œuvre de la politique la plus rafinée? Ainſi, MONSEIGNEUR, quand ce ſeroit à moy une eſpece d'imprudence de toucher à ces myſtéres, & d'entrer un moment dans le ſanctuaire de la ſageſſe mondaine, je conſens qu'on m'en blaſme un peu dans l'Europe, pourveu que la Chine, pour qui j'avoüe que j'ay beaucoup de complaiſance, l'approuve & m'en ſçache quelque gré.

Parmi toutes les idées de gouver-

nement, que l'antiquité s'eſt formée, il n'en eſt peut-eſtre aucune qui eſtabliſſe une monarchie plus parfaite que celle des Chinois. Les anciens Legiſlateurs de ce puiſſant Eſtat l'ont propoſée de leur temps telle à peu prés qu'elle eſt encore aujourd'huy. Les autres Empires, ſelon le ſort ordinaire des choſes de ce monde, ont eu, pour ainſi dire, les foibleſſes de l'enfance; ils ſont nez informes & imparfaits; & il leur a fallu, comme aux hommes, paſſer par tous les degrez de l'âge, avant que d'arriver à la perfection. La Chine ſemble avoir eſté beaucoup moins aſſujettie aux loix communes de la nature; & comme ſi Dieu luy-meſme s'en eſtoit fait le Legiſlateur, la forme de ſon gouvernement n'a eſté guere moins parfaite dans ſon origine, qu'elle l'eſt à preſent aprés plus de quatre mille ans qu'elle dure.

Durant cette longue ſuite de ſiecles, les Chinois n'ont jamais connu le nom de Republique; & ce qu'on leur en a dit dans ces derniers temps,

à l'occaſion de la Hollande, les a tellement ſurpris qu'ils ont encore de la peine à revenir de leur premier eſtonnement. Quelque choſe qu'on leur repreſente là-deſſus, ils ne conçoivent point qu'un Eſtat ſans Roy puiſſe eſtre gouverné régulierement, & qu'une Republique ſoit autre choſe dans le monde qu'un monſtre à pluſieurs teſtes, formé dans un temps de troubles par l'ambition, par la révolte, & par la corruption de l'eſprit humain.

Mais s'ils ont eu de l'éloignement pour le gouvernement républicain, ils ont encore eſté plus oppoſez au gouvernement tyrannique ; qui ne vient pas, diſent-ils, de la puiſſance abſoluë des Princes, car ils ne ſçauroient eſtre trop maiſtres ; mais de leurs déreglemens particuliers, que ni la raiſon, ni les loix divines ne peuvent approuver. Auſſi les Chinois ſont-ils perſuadez que l'obligation où ſont les Rois de ne point abuſer de leur pouvoir, les eſtablit au lieu de les détruire ; & que cette geſne ſalutaire

qu'ils donnent eux-meſmes à leurs paſſions, ne les rend pas de pire condition ſur la terre que le ſouverain Empereur du Ciel, qui n'eſt pas moins puiſſant, parce qu'il ne luy eſt jamais permis de malfaire.

L'autorité ſans bornes, que les loix donnent à l'Empereur, & la neceſſité qu'elles luy impoſent en meſme temps de s'en ſervir avec moderation, ſont les deux colonnes qui ſoûtiennent depuis tant de ſiecles ce grand édifice de la Monarchie Chinoiſe. Ainſi le premier ſentiment qu'on a inſpiré aux peuples, c'eſt un reſpect pour le Prince, qui va preſque juſqu'à l'adoration. On le nomme le fils du Ciel & l'unique maiſtre du monde. Ses ordres ſont réputez ſaints, ſes paroles tiennent lieu d'oracles: tout ce qui vient de luy eſt ſacré. On le voit rarement, on ne luy parle qu'à genoux. Les grands de la Cour, les Princes du ſang, ſes propres freres ſe courbent juſqu'à terre, non ſeulement en ſa preſence, mais encore devant ſon Thrône; & il y a des

jours réglez chaque ſemaine ou chaque mois pour les aſſemblées des Seigneurs, qui ſe rendent dans une des cours du Palais, pour reconnoiſtre par des adorations profondes, l'autorité de ce Prince, quoiqu'il n'y ſoit pas en perſonne.

Dés qu'il eſt malade, ſur tout ſi la maladie eſt dangereuſe, le Palais eſt plein de Mandarins de tous les ordres, qui paſſent le jour & la nuit à genoux au milieu d'une vaſte cour, en habits de ceremonie, pour luy marquer leur douleur, & pour demander au Ciel ſa gueriſon. La pluye, la neige, le froid, les incommoditez particulieres ne ſont pas des raiſons pour s'en diſpenſer; & tandis que l'Empereur ſouffre, ou qu'il eſt en danger; ſes ſujets ne doivent pas s'appercevoir qu'il y ait pour eux autre choſe à craindre en ce monde que ſa perte.

Cette profonde veneration eſt encore fondée ſur l'intereſt que chacun a de luy faire ſa cour. Dés qu'il a eſté proclamé Empereur, toute l'autorité

de l'Empire eſt réunie en ſa perſonne, & il devient l'arbitre unique & abſolu de la bonne ou de la mauvaiſe fortune de tous ſes ſujets.

Premierement toutes les charges de l'Etat ſont à ſa diſpoſition, il les donne à qui il luy plaiſt, & il en eſt d'autant plus le maiſtre qu'il n'en vend aucune. Le merite, c'eſt à dire la probité, la ſcience, une longue experience, & ſur tout un air grave & réglé, ont ſeulement le droit d'exiger quelque préference, & de faire diſtinguer ceux qui y prétendent. Non ſeulement il choiſit tous les officiers de l'Empire; mais dés qu'il n'eſt pas content de leur conduite, il les change ou les caſſe ſans façon. Une legereté ſuffiſoit autrefois dans un Mandarin pour le rendre indigne de ſa charge, & on rapporte que le gouverneur d'une Ville fut privé de ſon gouvernement pour avoir un jour paru trop gay devant le peuple à la fin d'une audience; l'Empereur ne jugeant pas qu'un homme de ce caractere meritaſt de tenir ſa place, & de

reprefenter la Majefté Royale.

J'ay vû à Pekin un exemple de cette autorité fouveraine d'autant plus furprenant, qu'il fe fit avec moins de bruit. On découvrit que trois *Colaos*, (c'eft à dire trois Mandarins auffi-confiderables par leur dignité que le font ici les Miniftres d'Etat) avoient pris fous main de l'argent dans l'adminiftration de leur charge. L'Empereur, qui en fut averti, leur ofta fur le champ leurs appointemens, & les obligea fans autre forme de fe retirer. Je ne fçay de quelle maniere on en ufa à l'égard des deux premiers ; mais le troifiéme, ancien magiftrat, venerable par fon âge, & eftimé pour fa capacité, fut condamné à garder une des portes du palais avec une compagnie ordinaire de foldats, parmi lefquels on l'enrôla.

Je le vis moy-mefme un jour en cet eftat humiliant : il eftoit en faction comme un garde ordinaire ; mais en paffant devant luy je ne laiffay pas, comme tous les autres, de fléchir le

genoux ; parce que tous les Chinois conſervoient encore du reſpect pour cette ombre de dignité dont il avoit eſté reveſtu peu de temps auparavant.

Neanmoins cette ſevere punition dans la perſonne d'un grand Miniſtre ne me ſurprit pas, quand je vis de quelle-maniere on en uſoit à l'égard des Princes du ſang. L'un d'eux eſtoit paſſionné pour le jeu, il ſe plaiſoit ſur tout à faire joûter des cocqs en ſa préſence (c'eſt un divertiſſement fort ordinaire dans tout l'Orient, & les combats opiniâtrez de ces animaux, qu'on arme de raſoirs, & qui ſe battent juſqu'à la mort avec un courage & une adreſſe incroyable, ont quelque choſe de fort agreable.) L'Empereur ne trouvoit pas mauvais que ce Prince donnaſt quelques heures à ces ſortes de divertiſſemens. Il ſçavoit bien que les Grands ont des momens à perdre comme les autres ; qu'on n'en eſt pas moins homme, pour deſcendre quelquefois juſqu'aux plaiſirs innocens de l'enfance, & que ſouvent pour délaſ-

ſer l'eſprit il ſied bien aux perſonnes les plus graves de s'occuper de bagatelles. Neanmoins il ne pouvoit ſouffrir qu'il paſſaſt tous les jours en ces ſortes d'exercices ſi éloignez de ſon rang, & ſi peu conformes à ſon âge, il l'en fit avertir ; mais tous ces avertiſſemens eſtant inutiles, il crut qu'il devoit en faire un exemple, ainſi il le déclara déchû de ſa qualité de Prince. On luy oſta ſes officiers, ſes appointemens, ſon rang, juſqu'à ce que par des actions plus nobles il euſt fait connoiſtre à tout l'Empire qu'il n'eſtoit pas indigne du ſang dont il ſortoit.

L'Empereur fit plus, car s'appercevant que le nombre de ces Princes devenoit exceſſif, & que la mauvaiſe conduite de pluſieurs pourroit avec le temps les rendre mépriſables, il déclara que nul doreſnavant n'en porteroit le nom ſans ſa permiſſion expreſſe, laquelle il n'accorderoit qu'à ceux, qui par leur vertu, leur capacité & leur application à tous leurs devoirs, en auroient acquis le merite.

Semblables reglemens en Europe ſeroient capables de révolter les eſprits, & d'apporter du troúble dans les Etats; mais à la Chine on les reçoit ſans peine: & pour les y faire ſans danger, il ſuffit que le Souverain y ſoit porté par le deſir du bien public, & non pas par une haine particuliere, ou par une violente paſſion; encore ne ſongeroit-on pas en ce cas à luy en témoigner du reſſentiment, ſi d'ailleurs ſa conduite eſtoit ordinairement réguliere.

Ce qui ſe paſſa dans une guerre que l'Empereur eut il y a quelques années avec un Roy Tartare, prouve encore beaucoup mieux ce que j'ay dit de ſon pouvoir abſolu. Il avoit envoyé une puiſſante armée ſous le commandement de ſon frere, pour punir la témerité de ce petit Roy qui avoit oſé ravager les Etats de pluſieurs alliez de l'Empire. Le Tartare, dont les troupes aguerries ne cherchoient qu'une occaſion de ſe ſignaler, s'avança pour combattre l'armée Imperiale, & l'at-

taqua en effet si brusquement, que malgré l'inégalité du nombre il l'obligea de plier, & de se retirer en desordre.

Le beau-pere de l'Empereur, ancien Tartare & fort experimenté dans le mestier de la guerre, qui commandoit l'artillerie, y fit parfaitement bien son devoir, & fut tué à la teste d'une poignée de braves gens qu'il animoit par son exemple & par ses paroles; mais on accusa le General de s'estre retiré des premiers, & d'avoir par sa fuite entraîné le reste de l'armée. L'Empereur qui aime la gloire, & qui est brave de sa personne, fut moins sensible à la perte de la bataille qu'au deshonneur de son frere. Il luy ordonna de se rendre incessamment à la Cour, pour estre jugé dans l'assemblée des Princes du sang qu'il fit convoquer en son Palais.

Le Prince, qui d'ailleurs avoit de grandes qualitez, s'y rendit, comme auroit fait le moindre officier de l'armée, & sans attendre la sentence qu'on devoit porter contre luy, se condam-

na luy-meſme à la mort. *Vous la meritez, luy dit l'Empereur, mais vous devriez, pour reparer voſtre honneur, la chercher au milieu des eſcadrons ennemis, & non pas parmi nous, & au milieu de Pekin, où elle ne peut qu'augmenter vôtre honte.* Enſuite il luy vouloit tout-à-fait pardonner ; mais les Princes, qui ſe croyoient deshonorez par cette action, le preſſerent de ſe ſervir de tout ſon pouvoir, pour le punir ; & ſon oncle, qui eſtoit preſent, le traitta d'une maniere qui en France ſeroit capable de faire mourir un ſimple gentil-homme de douleur.

L'Empereur, qui, peut oſter la vie aux premiers Princes du ſang, peut à plus forte raiſon diſpoſer de celle de tous ſes autres ſujets ; les loix l'en font tellement le maiſtre, que ni les Vicerois, ni les Parlemens, ni aucune autre Cour ſouveraine n'oſeroit faire executer un criminel dans toute l'eſtenduë de l'Empire ſans un ordre exprés de la Cour. On inſtruit le procés dans les Provinces, mais la ſentence eſt pré-

sentée à l'Empereur qui la confirme ou qui la casse comme il luy plaist. Ordinairement il la suit, mais il en diminuë toûjours un peu la peine.

Secondement, quoique chaque particulier soit maistre de ses biens, & paisible possesseur de ses terres, l'Empereur peut neanmoins imposer de nouveaux tributs, quand il le juge à propos, pour subvenir aux pressans besoins de l'Etat. Il n'use pourtant presque jamais de ce pouvoir, soit à cause que les tributs reglez sont suffisans, quand il ne s'agit que de soûtenir une guerre estrangere; soit parce que dans les guerres civiles il seroit dangereux d'aigrir les esprits par des subsides extraordinaires; on a mesme coûtume d'exempter chaque année une ou deux Provinces de la taille, sur tout quand elles ont souffert quelque dommage, ou par les maladies populaires, ou par la sterilité.

Il est vray que les sommes reglées par les loix sont si considerables, que si les terres de la Chine n'estoient aussi-

fertiles, & les habitans auſſi-laborieux qu'ils le ſont, l'Empire ne ſeroit bien-toſt qu'une aſſemblée de gueux & de miſerables, comme la plus part des Royaumes des Indes. Ce ſont ces prodigieux revenus qui rendent ce Prince ſi puiſſant, & qui luy donnent la facilité d'avoir toûjours ſur pied de ſi nombreuſes armées, pour contenir ſes peuples dans le devoir.

De ſçavoir préciſement juſqu'où ſe montent les revenus de l'Empire, c'eſt ce qui n'eſt pas ſi facile à déterminer, parce qu'outre l'argent qu'on léve en eſpece, il y a beaucoup de denrées qu'on reçoit en payement, & qui produiſent des ſommes immenſes. Aprés avoir bien examiné ce qu'on en dit, & meſme ce que les Livres en rapportent, je ne croy pas qu'il entre dans le tréſor plus de vingt-deux millions d'écus Chinois, que les Portugais appellent *taëls*, dont chacun fait à peu prés quatre francs de noſtre monnoye. Mais le ris, le bled, le ſel, les ſoyes, les toiles, le vernis, & cent autres choſes

qu'on prend ſur les terres, avec les doüannes & les confiſcations, vont à plus de cinquante millions de meſme eſpece. C'eſt à dire qu'aprés avoir eſtimé en argent tout ce qu'on retire, & en avoir fait un calcul le plus exact qu'il m'a eſté poſſible, je trouve que les revenus ordinaires de l'Empereur ſont pour le moins de deux cens quatre-vingt huit millions de nos livres Françoiſes.

Troiſiémement, il eſt libre à l'Empereur de declarer la guerre, de conclure la paix, & de faire des traitez aux conditions qu'il luy plaiſt, pourvû qu'en cela il conſerve toûjours la majeſté de l'Empire. Pour ce qui eſt de ſes Arreſts particuliers, ils ſont de leur nature irrevocables; & pour leur donner toute leur force, il ſuffit de les envoyer aux Cours Souveraines & aux Vice-Rois, qui n'oſeroient differer un moment à les enregiſtrer & à les publier. Au lieu que les Arreſts des Parlemens & des Gouverneurs generaux n'ont de force qu'aprés avoir

eſté approuvez ou ratifiez par l'Empereur.

Quatriémement, ce qui luy donne une autorité ſouveraine, c'eſt le choix qu'il peut faire de ſon ſucceſſeur, non-ſeulement parmi les Princes de la Maiſon royale, mais encore parmi ſes ſujets. Cet ancien droit a eſté autrefois mis en pratique avec une ſageſſe & un deſintereſſement qui ſeroit admirable dans nos Rois meſme, dont l'Egliſe honore la ſainteté. Car quelques-uns ne trouvant pas dans leur famille quoyque nombreuſe, des perſonnes capables de ſoûtenir le poids de la Couronne, nommerent pour leurs heritiers des gens d'une mediocre naiſſance, mais d'une éminente vertu, & d'une capacité extraordinaire; ajoûtant qu'ils en uſoient ainſi, non-ſeulement pour le bien de l'Etat, mais encore pour l'honneur de leurs propres enfans, à qui il eſtoit plus glorieux de ſe ſoûtenir dans une condition privée, que d'eſtre expoſez ſur le Trône à la cenſure & ſouvent à la malediction de tous les peu-

ples. *Si un rang élevé*, ajoûtoient-ils, *donnoit du merite à ceux qui n'en ont point, nous aurions tort d'en exclure nos enfans. Mais puisqu'il ne sert souvent qu'a rendre les defauts plus éclatans, l'affection que nous avons pour eux nous oblige de leur épargner cette confusion.*

Ces exemples neanmoins ont esté rares, & depuis plusieurs siecles les Empereurs se sont renfermez dans leur famille ; mais ils n'en choisissent pas toûjours l'aisné. Celuy qui regne à present avec tant de sagesse, estoit le cadet; & il voit son frere aussi soumis & aussi éloigné de l'esprit de revolte que le moindre de ses sujets. Le grand nombre des Princes du Sang est toûjours à craindre en Europe, mais à la Chine on s'en défie si peu, qu'à la mort du dernier Empereur Chinois, il y en avoit plus de dix mille répandus dans les Provinces, sans que la paix & le bon ordre en fussent troublez ; ce qui certainement ne peut venir que du poids immense de l'autorité des Empereurs, qui dans la Chine commandent aussi

facilement à une foule de Princes, que les Princes ailleurs commandent à la populace.

J'ajoûte encore, que l'Empereur, aprés avoir choiſi & declaré ſolennellement ſon ſucceſſeur, peut l'exclure dans la ſuite & en prendre un autre, mais il faut qu'il ait de grandes raiſons pour en uſer de la ſorte, & que les Cours Souveraines de Pekin y conſentent en quelque maniere. S'il gardoit une autre conduite, non-ſeulement il ſeroit univerſellement blâmé, mais il s'expoſeroit meſme à n'eſtre pas obeï.

Cinquiémement, ce pouvoir ſi abſolu ſur tous les états differens, ne s'arreſte pas à cette vie; le Prince étend auſſi ſes droits ſur les morts, qu'il abaiſſe, & qu'il agrandit comme les vivans, pour recompenſer ou pour punir leurs perſonnes ou leurs familles. Il leur donne de nouveaux titres, de Comte, de Duc & autres ſemblables que je ne puis expliquer en noſtre langue. Il peut meſme les declarer ſaints, ou comme ils diſent, les faire de purs eſprits,

Quelquefois il leur batît des Temples ; & si leurs services ont esté considerables, ou leurs vertus fort éclatantes, il oblige les peuples à les y honorer comme les autres Divinitez. Le Paganisme a depuis long-temps, introduit cet abus ; il est neanmoins certain que dés la fondation de l'Empire, le Roy a toûjours esté regardé comme le chef de la Religion ; & il n'appartient encore qu'à luy d'offrir en public & avec ceremonie des sacrifices au Souverain Maistre du Ciel.

Sixiémement, il y a un autre point, qui quoyque peu important en apparence, ne laisse pas de marquer dans l'Empereur une autorité extraordinaire. C'est qu'il peut abroger les caracteres de la langue, en créer de nouveaux, changer les noms des Provinces, des villes, des familles ; défendre l'usage de certains termes, donner cours à d'autres, dans la conversation, dans la composition, dans les livres. De maniere que cet *usage* en matiere de langue, dont nous nous plaignons si fort

en Europe ; que toute la puiſſance des Grecs & des Romains n'a pu ſoumettre ; & que quelques-uns pour cela, appellent un tyran bizarre, inconſtant, injuſte, également maiſtre des peuples & des Rois, eſt ſoumis dans la Chine, & contraint de recevoir la loy que l'Empereur luy veut donner.

Ce pouvoir ſans bornes devroit, ce ſemble, produire de méchans effets dans le gouvernement, & il en a produit quelquefois, car il n'y a rien en ce monde qui n'ait ſes inconveniens. Cependant les loix y ont apporté tant tant de remedes, & on a pris de ſi ſages précautions, que pour peu qu'un Prince ſoit ſenſible ou à ſa reputation, ou à ſes intereſts ou au bien public, il ne ſçauroit long-temps abuſer de ſon autorité.

Du coſté de ſa reputation, trois reflexions peuvent le porter à ſe conduire ſans paſſion. Premierement les anciens Legiſlateurs ont établi dés le commencement de la Monarchie, comme un premier principe du bon

gouvernement,que ceux qui regnoient, eſtoient proprement les peres du peuple, & non pas des maiſtres établis ſur le trône pour eſtre ſervis par eſclaves. C'eſt pour cela que de tout temps on appelle l'Empereur, le *Grand-Pere*, & parmi les titres d'honneur, il n'en reçoit aucun plus volontiers que celuy-là. * Cette idée s'eſt tellement imprimée dans l'eſprit des peuples & des Mandarins qu'on ne louë preſque jamais l'Empereur que de l'affection qu'il a pour ſes ſujets. Leurs Docteurs & leurs Philoſophes repetent continuellement dans leurs livres, que l'Etat eſt une famille, & que celuy qui ſçait gouverner ſa famille particuliere, eſt capable de gouverner l'Etat. De maniere que pour peu que le Prince s'éloigne dans la pratique de cette maxime, il ſeroit guerrier, politique, ſçavant, ſans eſtre beaucoup eſtimé. Tout cela eſt preſque compté pour rien; mais ſa reputation diminuë ou croiſt à meſure, qu'il perd ou qu'il con-

* *Ta-fou.*

ſerve la qualité de pere du peuple.

Secondement, il eſt permis à chaque Mandarin d'avertir l'Empereur de ſes défauts, pourvû que ce ſoit avec les précations que demande le profond reſpect qu'on luy porte. Voicy comme cela ſe pratique. Le Mandarin qui trouve quelque choſe à redire à ſa conduite par rapport au gouvernement, dreſſe une requeſte, dans laquelle aprés avoir témoigné la veneration qu'il a pour la majeſté Imperiale, il prie treshumblement le Prince de faire reflexion aux anciennes coûtumes & aux exemples des ſaints Rois qui l'ont precedé. Enſuite il marque en quoy il paroiſt s'en éloigner.

Cette requeſte ſe met ſur une table avec pluſieurs autres placets qu'on preſente tous les jours, & l'Empereur eſt obligé de la lire. S'il ne change point de conduite, on y revient de temps en temps ſelon le zele & le courage des Mandarins, car il en faut avoir beaucoup pour s'expoſer ainſi à ſon indignation.

Quelque temps avant que j'arrivasſe à Pekin, un officier du tribunal des Mathematiques, fut aſſez hardi pour donner de ſemblables avis à l'Empereur, touchant l'éducation du Prince ſon fils, ſur ce qu'au lieu d'en faire un ſçavant homme dans la connoiſſance des caracteres & des livres, on s'appliquoit preſque uniquement à le rendre habille dans le meſtier de la guerre & dans l'art de tirer de l'arc, & de manier les armes. Un autre l'avertit encore, qu'il ſortoit trop ſouvent du palais, & que contre la coûtume des anciens Rois il faiſoit un trop long ſejour en Tartarie. Ce Prince l'un des plus fiers, mais en meſme temps l'un des plus grands politiques qui ait jamais eſté ſur le Trône, ſembla deferer à leurs avis. Cependant comme ces voyages de Tartarie contribuoient beaucoup à ſa ſanté, les Princes de ſa maiſon le prierent de n'avoir point d'égard aux idées ridicules d'un particulier.

Pour ce qui eſt du Mathematicien, qui s'eſtoit meſlé mal à propos de l'éducation

ducation du Prince, on le chaſſa du tribunal, & tous ſes collegues furent privez durant un an de leurs apointemens, quoy qu'ils n'y euſſent aucune part. On a de tout temps à la Chine pratiqué ce moyen, & l'hiſtoire remarque qu'il n'en eſt point de plus efficace pour obliger les Empereurs de revenir, quand ils ſe ſont écartez de leur devoir, quoy qu'il ſoit tres-dangereux pour les particuliers qui s'en ſervent.

Troiſiémement, on compoſe l'hiſtoire de leurs regnes d'une maniere qui eſt ſeule capable de les moderer, s'ils aiment tant ſoit peu leur gloire & leur reputation. Un certain nombre de Docteurs choiſis & deſintereſſez remarquent avec ſoin toutes leurs paroles & toutes leurs actions; chacun d'eux en particulier & ſans le communiquer aux autres, les écrit ſur une feüille volante à meſure que les choſes ſe paſſent, & les jette dans un bureau par un trou fait exprés. Le bien & le mal y ſont racontés ſimplement. *Un tel jour*, diſent-ils, *le Prince s'emporta mal à pro-*

pos , & parla d'une maniere peu convenable à ſa dignité. Il punit par paſſion & contre toute ſorte de droit, un tel officier. Il negligea en telle rencontre de rendre juſtice ; il caſſa mal à propos un Arreſt du Tribunal. Ou bien , *il entreprit courageuſement la guerre pour défendre ſes peuples , & pour ſoûtenir l'honneur de l'Empire. Il conclut en tel temps une paix encore plus glorieuſe. Il donna telle marque de l'affection qu'il a pour ſes ſujets. Malgré les loüanges des flatteurs , il ſe comporta avec modeſtie , & parla d'une maniere humble & douce ; ce qui luy attira les applaudiſſevens de toute la Cour.* Et ainſi de tout ce qui ſe paſſe dans le gouvernement.

Mais afin que la crainte ou l'eſperance n'y ayent aucune part , ce bureau ne s'ouvre jamais ni durant la vie du Prince, ni durant le temps que ſa famille eſt ſur le Trône. Quand la Couronne paſſe dans une autre Maiſon, comme il arrive ſouvent, on ramaſſe tous ces memoires particuliers, & aprés les avoir confrontez les uns avec les

autres, pour en mieux demeſler la verité, on en compoſe l'hiſtoire de l'Empereur, afin qu'elle ſerve d'exemple à la poſterité, s'il a ſagement gouverné; ou qu'elle ſoit l'objet de la cenſure publique, s'il a manqué à ſon devoir. Quand un Prince aime ſa gloire & qu'il ſçait que la flaterie des Auteurs paſſionnez, ne peut impoſer aux peuples, il garde bien des meſures durant tout le temps de ſon regne.

L'intereſt qui eſt quelquefois plus capable de toucher certains eſprits, que tout le ſoin de la reputation, n'oblige pas moins l'Empereur de ſuivre les bonnes coûtumes, & de s'accommoder aux loix. Elles luy ſont ſi favorables à la Chine qu'il ne peut les violer, ſans donner luy-meſme quelque atteinte à ſon autorité; n'y en faire de nouvelles, ſans expoſer l'Etat à des revolutions dangereuſes. Ce n'eſt pas que les Grands de la Cour ou les Parlemens, quelques zelez qu'ils paroiſſent pour l'antiquité, ſoient diſpoſez à la revolte, ou puiſſent ſe ſervir d'un gouver-

nement foible pour diminuër le pouvoir du Souverain. Quoy qu'il y en ait quelques exemples dans l'hiſtoire, ils ſont rares & toûjours accompagnez de circonſtances qui les juſtifient en quelque maniere.

Mais les Chinois ſont tellement diſpoſez, qu'un Empereur violent, paſſionné, peu appliqué au gouvernement, répand infailliblement ce meſme dereglement dans l'eſprit de ſes ſujets. Chaque Mandarin croit eſtre en droit de regner dans ſa province ou dans ſa ville, dés qu'il ne ſent plus de Souverain ou de maiſtre raiſonnable. Les Miniſtres vendent les charges à des gens indignes de les remplir. Les Vice-Rois deviennent de petits tyrans, les Gouverneurs ne gardent plus de meſure dans l'adminiſtration de la juſtice. Le peuple foulé, opprimé & par conſequent miſerable, ſe revolte aiſément. Les voleurs ſe multiplient & s'attroupent; & dans un païs où le peuple eſt infini, on voit preſque en un moment des armées nombreuſes qui ne cher-

chent que l'occaſion, ſous de ſpecieux pretextes, de troubler la tranquillité de l'Empire.

On a remarqué que ces commencemens ont preſque toûjours eu de grandes ſuites, & donné aſſez ſouvent de nouveaux maiſtres à la Chine. De ſorte qu'un Empereur n'a point de plus ſeur moyen de s'affermir ſur le Trône, que de ſuivre exactement les loix, dont la bonté eſt confirmée par l'experience de plus de quatre mille ans.

Voicy en general ce que ces loix ont determiné pour la forme ordinaire du gouvernement. L'Empereur a deux Conſeils ſouverains ; l'un extraordinaire, & composé des Princes du Sang, l'autre ordinaire où entrent les Miniſtres d'Etat qu'on nomme *Colaos*. Ce ſont eux qui examinent toutes les grandes affaires, qui en font le rapport & qui reçoivent les dernieres determinations de l'Empereur. Outre cela il y a à Pekin ſix Cours ſouveraines dont l'autorité s'eſtend ſur toutes les Provinces de la Chine, quoyquelles con-

noiſſent de differentes matieres. En voicy le nom & l'employ.

Le *Ljipou* a vûë ſur tous les Mandarins, il peut leur donner ou leur oſter leurs charges. Le *Houpou* leve tous les tributs & tient compte de l'employ des finances. Le *Lipou* doit conſerver les anciennes coûtumes; il regle tout ce qui regarde la religion, les ſciences, les arts, les affaires étrangeres. Le *Pimpou* étend ſa juriſdiction ſur les troupes & ſur les officiers qui les commandent. Le *Himpou* juge ſouverainement des crimes; le *Compou* ordonne des ouvrages publics & des baſtimens royaux. Chaque Tribunal renferme pluſieurs chambres; il y en a juſques à quinze en quelques-uns; dont la premiere ne conſiſte qu'en trois perſonnes, un Preſident & deux Aſſeſſeurs, à qui toutes les affaires importantes reviennent en dernier reſſort; les autres ſont ſubalternes, compoſées d'un Preſident & de pluſieurs Conſeillers, tous ſoumis au Preſident de la Grand-Chambre; qui a ſeul quand il veut l'autorité definitive.

Mais parce qu'il eſt de l'intereſt de l'Empereur que des corps auſſi puiſſans que ceux-là, ne ſoient pas en eſtat d'affoiblir l'autorité royale & de tramer quelque choſe contre l'Etat; on a voulu, premierement que les matieres de leurs jugemens fuſſent tellement partagées, qu'ils euſſent tous beſoin les uns des autres. Ainſi quand il s'agit de la guerre: le nombre des troupes, la qualité des officiers, la marche des armées, ſont du reſſort du quatriéme Tribunal; mais l'argent pour les payer ſe prend à l'ordre du deuxiéme. De maniere qu'il n'y a point d'affaire de conſequence dans l'Etat qui n'ait ordinairement rapport à pluſieurs & quelquefois à tous ces Mandarins enſemble.

La ſeconde précaution qu'on a priſe, c'eſt de nommer un officier qui ait l'œil à ce qui ſe paſſe en chaque Tribunal. Quoyqu'il n'en ſoit point du nombre, il aſſiſte neanmoins à toutes les aſſemblées, & on luy en communique les actes. C'eſt proprement ce que

nous appellons un inſpecteur. Il avertit ſecretement la Cour, ou meſme, il accuſe publiquement les Mandarins des fautes qu'ils commettent, non-ſeulement dans l'adminiſtration de leurs charges; mais encore dans leur vie privée. Il examine leurs actions, leurs paroles, leurs mœurs; rien ne luy échappe. On m'a dit qu'afin de l'obliger à ne ménager perſonne, on le tient toûjours dans le meſme employ, ſans qu'il puiſſe eſperer une meilleure fortune par la faveur de ceux qu'il auroit ménagez; n'y en craindre une plus mauvaiſe, par la vengeance de ceux qu'il auroit juſtement accuſez. Ces officiers qu'on nomme *Colis*, font trembler juſques aux Princes du Sang; & je me ſouviens qu'un des principaux Seigneurs de la cour ayant baſti une maiſon un peu plus élevée que la coûtume ne le permet, il la renverſa peu de jours aprés de luy-meſme, quand il eut appris qu'un de ces inſpecteurs ſe mettoit en devoir de l'en accuſer.

Pour ce qui eſt des Provinces, elles

ſont immediatement gouvernées par deux ſortes de Vice-Rois. Les uns en gouvernent une ſeule. Ainſi il y a un Vice-Roy à Pekin, à Canton, à Nankim ou dans une autre ville peu éloignée de la capitale. Mais outre cela, ces meſmes Provinces obeïſſent à d'autres Vice-Rois qu'on nomme *Tſounto*, & qui en gouvernent en meſme temps deux ou trois, & meſme quelquefois juſques à quatre. Il n'y a guere de Roy en Europe dont les Etats ſoient ſi étendus que ceux de ces officiers generaux; mais quelque grande que paroiſſe leur autorité, elle ne diminuë en rien celle des Vice-Rois particuliers, & leurs droits ſont ſi bien reglez, qu'il n'y a jamais entr'eux de conflicts de juriſdiction.

Ces Vice-Rois ont chacun dans leur département pluſieurs Tribunaux qui répondent aux Cours ſouveraines de Pekin, & qui leurs ſont ſubordonnez, de maniere qu'on appelle des uns aux autres, ſans compter un grand nombre de chambres ſubalternes qui inſtruiſent

ou qui finiſſent les affaires ſelon l'ordre & les commiſſions qu'ils leur donnent. Les Villes particulieres qui ſont de trois ordres differens, ont auſſi leurs Gouverneurs & un grand nombre de Mandarins qui rendent la juſtice; de ſorte neanmoins, que celles du troiſiéme ordre ſont ſoumiſes à celles du ſecond; & celles du ſecond, aux Villes du premier ordre. Celles-cy obeïſſent aux officiers generaux des capitales ſelon la nature des affaires, & tous les Juges de quelque qualité qu'ils ſoient en matiere civile, dépendent du Vice-Roy, en qui reſide l'autorité royale. De temps en temps il aſſemble les principaux Mandarins de ſa province, pour apprendre les bonnes ou les mauvaiſes qualitez des Gouverneurs, des Lieutenans de Roy & des officiers moins conſiderables : il en envoye des memoires ſecrets aux Cours ſouveraines de Pekin, pour en inſtruire l'Empereur, qui les prive enſuite de leur charge, ou qui les appelle pour ſe juſtifier.

Au reſte le pouvoir du Vice-Roy eſt balancé par celuy des autres grands Mandarins qui l'environnent, & qui peuvent l'accuſer quand ils le jugent à propos pour le bien de l'Etat. Mais ce qui l'oblige encore plus d'eſtre ſur ſes gardes, c'eſt que le peuple a droit de ſe plaindre de luy immediatement à l'Empereur & d'en demander un autre, quand il en eſt maltraité ou opprimé. Le moindre ſoulevement dans la Province luy eſt imputé, & s'il continuë plus de trois jours, il en répond ſur ſa teſte. C'eſt ſa faute, diſent les loix, ſi la famille, c'eſt-à-dire la Province dont il eſt le chef, n'eſt pas tranquille. Il doit regler la conduite des Mandarins ſubalternes, de crainte que le peuple n'en ſouffre. Un peuple content de ſes maiſtres ne ſonge point à s'en défaire; & quand le joug eſt doux, on ſe fait un plaiſir de le porter.

Mais parce qu'il n'eſt pas aiſé aux particuliers de pénétrer juſqu'à la cour, & que les juſtes plaintes du peuple ne ſe font pas toûjours entendre aux oreil-

les du Prince, ſur tout à la Chine où les Gouverneurs corrompent facilement par argent les officiers generaux, & ceux-ci les Cours ſouveraines, l'Empereur envoye ſecrettement des inſpecteurs déguiſez, gens d'une ſageſſe & d'une probité reconnuë, qui courent toutes les Provinces, & qui s'informent adroitement des païſans, du peuple, des marchands, de tout le monde, de quelle maniere les Mandarins ſe gouvernent dans l'adminiſtration de leur charge. Quand par des inſtructions ſecretes & ſeures, ou bien par la voix publique qui n'impoſe preſque jamais, ils ont découvert le deſordre. Alors ils ſe déclarent publiquement envoyez de l'Empereur; ils arreſtent les Mandarins coupables, & leur font eux-meſmes leur procés. Cela autrefois contenoit tous les Juges en leur devoir; maîs depuis que les Tartares ſe ſont rendûs maiſtres de la Chine, on en uſe plus rarement: parce que quelques inſpecteurs abuſerent de leur commiſſion, s'enrichiſſant aux

dépens des coupables à qui ils pardonnoient, & des innocens qu'ils menaçoient injustement d'accuser. Neanmoins pour ne se pas priver d'un moyen si utile, quand il est bien pratiqué, l'Empereur d'aujourd'huy, qui aime tendrement ses sujets, a crû estre obligé de visiter en personne les Provinces, & d'entendre luy-mesme les plaintes de tout le monde; ce qu'il pratique avec une application qui fait trembler les Mandarins, & qui le rend les delices du peuple. Parmi les differentes avantures qui luy sont arrivées en ces sortes d'occasions, on raconte que s'estant un jour éloigné de sa suite, il apperçut un bon vieillard qui pleuroit amerement, à qui il demanda le sujet de ses larmes: Seigneur, luy dit cet homme qui ne le connoissoit pas, je n'avois qu'un enfant qui faisoit toute ma joye, & sur lequel je me reposois du soin de ma famille, un Mandarin Tartare me l'a enlevé: je suis à present privé de tout secours, & apparemment je le seray toute ma vie;

car comment eſt-ce qu'un homme foible & pauvre comme moy peut obliger le Gouverneur à me rendre juſtice? Cela n'eſt pas auſſi difficile que vous penſez, luy dit l'Empereur ; montez en croupe derriere moy, & me conduiſez à la maiſon de cet injuſte raviſſeur. Ce bon homme obeït ſans façon, & ils arriverent ainſi tous deux aprés deux heures de chemin chez le Mandarin, qui ne s'attendoit pas à une viſite ſi extraordinaire. Cependant les gardes & une foule de Seigneurs, aprés avoir long-temps couru, s'y rendirent auſſi; & ſans ſçavoir encore de quoy il eſtoit queſtion, entourerent la maiſon, ou y entrerent avec l'Empereur. Alors ce Prince ayant convaincu le Mandarin de la violence dont on l'accuſoit, il le condamna ſur le champ à perdre la teſte ; aprés quoy ſe tournant du coſté du pere affligé, qui avoit perdu ſon fils : Pour vous dédommager entierement, luy dit-il d'un ton ſerieux, je vous donne la charge du coupable, qui vient de mourir ; mais

prenez garde de la remplir avec plus de moderation que luy, & profitez de ſa faute & de ſa punition, de crainte qu'à voſtre tour vous ne ſerviez d'exemple aux autres.

On pratique encore un autre moyen pour obliger les Vice-rois & les Gouverneurs à faire exactement leur devoir, & je ne ſçay ſi jamais aucune République, ou aucun Legiſlateur, quelque ſevére qu'il ait eſté, s'eſt aviſé d'un ſemblable expedient. C'eſt que chacun d'eux doit de temps en temps avoüer ſincerement & avec humilité les fautes ſecretes & publiques dont il ſe ſent coupable dans l'adminiſtration de ſa charge, & les envoyer par écrit à la Cour. Cela eſt plus geſnant qu'on ne s'imagine, car d'un coſté il eſt faſcheux de s'accuſer d'une faute que l'Empereur ne manque preſque jamais de punir, quoiqu'avec moderation. D'un autre coſté, il eſt encore plus dangereux de la diſſimuler; parce que ſi par haſard les memoires ſecrets des inſpecteurs en ſont chargez, le moindre

manquement, que le Mandarin aura déguisé, sera capable de le perdre. Ainsi le mieux est de faire une confession sincere, & de racheter secretement ses fautes par de bonnes sommes d'argent qui ont à la Chine, la vertu d'effacer tous les crimes; mais ce remede n'est pas un mediocre supplice pour un Chinois; la crainte seule d'un tel châtiment le rend infiniment circonspect & quelquefois vertueux malgré luy.

Les loix, aprés toutes les précautions que je viens d'expliquer, ordonnent que dans les affaires on procedera de la maniere suivante. Le Mandarin, de quelque rang qu'il soit, n'a pas besoin d'estre prévenu par les parties, pour prendre connoissance d'une affaire. Toutes ces formalitez ne sont point d'usage. Quelque part qu'il voye le desordre, il peut le punir, dans une ruë, dans un chemin public, dans une maison; il arreste un joüeur, un emporté, & sans autre forme de procés il luy fait donner par les gens de sa

ſuite vingt ou trente coups de baſton : aprés quoy, comme ſi de rien n'eſtoit, il continuë froidement ſon chemin. Ce qui n'empeſche pas qu'on ne puiſſe encore accuſer le coupable à un tribunal ſupérieur, où on inſtruit tout de nouveau le procés qui ne finit ordinairement que par une nouvelle punition.

Dans les affaires ordinaires la partie peut ſe pourvoir devant quelque Mandarin que ce ſoit, meſme en premiere inſtance. Par exemple l'habitant d'une Ville du troiſiéme ordre peut s'adreſſer tout d'un coup au Gouverneur de la capitale, ou meſme au Vice-roy, ſans paſſer par le jugement de ſon Gouverneur particulier ; & quand un Juge ſuperieur s'en eſt meſlé, les inferieurs n'oſeroient en prendre connoiſſance, ſi le procés ne leur eſt pas renvoyé, comme il arrive aſſez ſouvent. Quand les choſes ſont de conſequence, du Vice-roy on en appelle à l'une des Cours ſouveraines de Pekin, ſelon la nature de l'affaire ; elle

eſt examinée dans l'une des chambres ſubalternes, qui en fait ſon rapport au Préſident de la grand-chambre. Ce Préſident prononce, aprés avoir pris l'avis de ſes Aſſeſſeurs, & communiqué ſon jugement au Colaos qui le porte à l'Empereur. L'Empereur demande quelquefois de nouveaux éclairciſſemens, quelquefois il prononce ſur le champ, & c'eſt en ſon nom que la Cour ſouveraine fait enſuite la minute de l'Arreſt, & l'envoye aux Viceerois pour en procurer l'execution. Une ſentence de cette nature eſt irrévocable, on la nomme le ſaint commandement; c'eſt à dire le commandement, qui eſt ſans défaut & ſans aucune paſſion.

On aura ſans doute de la peine à comprendre qu'un Prince ait le temps d'examiner luy-meſme les affaires d'un Empire auſſi-vaſte que l'eſt celuy de la Chine. Mais outre qu'ordinairement les guerres & les negociations eſtrangeres ne l'occupent preſque point, ce qui fait dans les Cours de l'Europe la

matiere la plus importante des conſeils; d'ailleurs les affaires ſont ſi bien digerées, qu'il peut aiſément & d'un coup d'œil voir le parti qu'il faut prendre, à cauſe de la ſimplicité des loix, qui n'embaraſſent point les matieres. Ainſi deux heures tous les jours ſuffiſent à ce Prince, pour régler par luymeſme un Etat où trente Rois pourroient eſtre utilement employez, ſi d'autres loix y eſtoient en uſage. Tant il eſt vray que celles, dont on ſe ſert à la Chine, ſont ſages, ſimples, bien entenduës & parfaitement proportionnées à l'eſprit & au caractere particulier de cette nation.

Pour en donner une idée generale à voſtre Eminence, je me contenteray de luy faire remarquer trois choſes, qui contribuënt infiniment à la tranquilité publique, & qui font l'ame du gouvernement. La premiere conſiſte dans les principes de morale qu'on inſpire à tous les peuples; la deuxiéme, dans les réglemens de police qu'on a établis en toutes choſes; la troiſiéme,

dans les maximes de pure politique qu'on ſuit,ou qu'on eſt obligé de ſuivre.

Le premier principe de morale regarde les familles particulieres, & recommande aux enfans un amour, une complaiſance, un reſpect pour les peres, que ni le mauvais traitement, ni l'âge avancé, ni le rang ſuperieur, qu'on pourroit avoir acquis, ne puiſſent jamais alterer. On ne ſçauroit croire juſqu'à quelle perfection on a porté ce premier ſentiment de la nature. Il n'y a point de ſoûmiſſion, point d'obeïſſance que les parens ne puiſſent exiger de leurs enfans. Ces enfans ſont obligez de les nourrir toute leur vie, & aprés la mort de les pleurer continuellement. Ils ſe proſternent mille fois devant leurs corps, ils leurs offrent des viandes, comme s'ils eſtoient encore en vie, pour marquer que tous les biens de la famille luy appartiennent, & qu'ils ſouhaiteroient de tout leur cœur qu'ils fuſſent encore en eſtat d'en joüir. Ils l'enterrent avec une pompe & des dépenſes exceſſives ; ils

vont régulierement ſur leurs tombeaux verſer des larmes, ils font ſouvent les meſmes ceremonies devant leurs tableaux, qu'ils conſervent religieuſement dans leur maiſon, & qu'ils honorent par des offrandes & par un culte politique, comme ils feroient, ſi leurs peres eſtoient encore preſens. Les Rois meſme ne ſe diſpenſent point de ce devoir de pieté, & celuy qui régne à préſent en a toûjours uſé de la ſorte, non ſeulement à l'égard des Empereurs de ſa famille, mais encore à l'égard des autres qui l'ont précedé. Car un jour eſtant à la chaſſe, & ayant de loin apperçu un monument magnifique, que ſon pere avoit fait élever à *Tçoumtchin*, dernier Empereur Chinois, qui avoit perdu la couronne avec la vie dans une révolte; il courut vers cet endroit, il ſe mit à genoux auprés du tombeau, il pleura meſme, & touché de ſa mauvaiſe fortune: *O Prince!* luy dit-il, *ô Empereur digne d'un meilleur ſort! Vous ſçavez que nous n'avons en rien contribué à voſtre perte; ce n'eſt pas nous*

qui ſommes coupables de voſtre mort. Vos ſujets ſeuls en ſont la cauſe. Ils vous ont eux-meſmes trahi. C'eſt ſur leur teſte, & non pas ſur celle de mes peres, que le ciel doit faire éclater ſa vengeance. Enſuite il ordonna qu'on allumaſt des flambeaux, & qu'on luy offrît de l'encens. Durant tout ce temps il tenoit le viſage colé à terre, & ne ſe releva qu'aprés toutes les ceremonies.

Le deüil ordinaire eſt de trois ans, durant leſquels on ne peut exercer aucune charge publique. Deſorte qu'un Mandarin eſt obligé d'abandonner ſa charge, & un Miniſtre d'Etat ſon employ, pour ſe retirer en ſa maiſon, & pour donner tout ce temps à ſa douleur. Si un pere eſt honoré comme une divinité aprés ſa mort, il eſt obeï comme un Roy durant ſa vie dans ſa famille, qu'il gouverne avec un pouvoir deſpotique; maiſtre abſolu non ſeulement de ſes biens, qu'il donne à qui il luy plaiſt, mais encore de ſes concubines & de ſes enfans, dont il diſpoſe avec une entiere liberté, juſqu'à les vendre

à des eſtrangers, quand il n'eſt pas content de leur conduite. Si un pere accuſe ſon fils de quelque faute devant le Mandarin, il n'a beſoin d'aucune preuve. On ſuppoſe toûjours qu'il a raiſon, & qu'un enfant eſt coupable dés que ſon pere n'eſt pas content. Ce pouvoir paternel va ſi loin qu'il n'eſt point de pere qui ne puiſſe faire perdre la vie à ſon fils, s'il continuë à le pouſſer en juſtice. Quand nous paroiſſons eſtonnez de ce procedé, on nous répond: qui connoiſt mieux cet enfant que ſon pere, luy qui l'a élevé, qui l'a formé, qui depuis tant d'années examine toutes ſes actions? Mais d'ailleurs eſt-il perſonne qui ait pour luy une affection plus ſincere & mieux reglée? Si donc celuy qui le connoiſt parfaitement, & qui l'aime avec tendreſſe, ne laiſſe pas de le condamner, comment pouvons-nous le diſculper & l'abſoudre? Et lors que nous leur repreſentons qu'on a quelquefois des antipaties, & qu'un pere, tout pere qu'il eſt, peut en avoir comme un autre; ils nous répondent,

que nous ne ſommes pas plus dénaturez que les beſtes les plus feroces, leſquelles ne ſe portent jamais de gayeté de cœur à déchirer leurs petits ; que s'il ſe trouve parmi les hommes des monſtres, il faut qu'un enfant par ſa complaiſance, par ſa douceur, par ſes ſervices les rende traitables. Aprés tout, diſent-ils, l'amour paternel eſt ſi profondement gravé dans le cœur, qu'il n'eſt point d'antipatie naturelle qui l'en puiſſe tout-à-fait arracher, ſi elle n'eſt irritée par la révolte ou par une conduite dereglée.

Que s'il arrive, ce qui eſt tres-rare, qu'un enfant ſoit aſſez inſolent pour dire des injures à ſes parens, ou aſſez furieux pour les tuer ; alors tout l'Empire paroiſt en mouvement, & toute la Province où cet horrible crime s'eſt commis en eſt allarmée. L'Empereur devient luy-meſme le Juge du coupable. On dépoſe tous les Mandarins voiſins, & ſur tout ceux de la Ville qui l'ont ſi mal inſtruit. On châtie ſéverement ſes proches pour avoir eſté ſi negligens

gligens à le reprendre, car on ſuppoſe qu'un ſi méchant naturel s'eſtoit déja manifeſté en d'autres occaſions, & qu'on ne peut venir que par degrez à un attentat ſi abominable. Pour ce qui regarde le coupable, il n'eſt point d'aſſez grand ſupplice dont on ne s'aviſe pour le punir. On le coupe en mille pieces, on le brûle, on détruit ſa maiſon juſqu'aux fondemens, on renverſe celles de ſes voiſins, & on dreſſe par tout des monumens, pour conſerver la memoire de cet horrible excés.

Les Empereurs meſme n'oſeroient abuſer impunement de l'autorité ſouveraine à l'égard de leurs parens; & l'hiſtoire nous en rapporte un exemple qui rendra éternellement recommandable en cette matiere la pieté des Chinois. La mere d'un Empereur avoit eu quelque intrigue de galanterie avec un Seigneur de la Cour; l'éclat que cette action fit, obligea l'Empereur d'en marquer ſon reſſentiment pour ſon propre honneur & pour celuy de l'Empire: de ſorte qu'il l'exila dans une

Province fort éloignée ; & parce qu'il jugea bien que ce procedé ne feroit pas approuvé des Princes & des Mandarins, il leur défendit à tous, sous peine de la vie, de luy donner aucun avis sur ce point. Ils obeïrent durant quelque temps, persuadez que de luy-mesme il condamneroit bientost sa conduite ; mais comme ils virent qu'il ne revenoit point, ils se resolurent d'éclater, plutost que de souffrir un si pernicieux exemple.

Le premier qui eut assez de courage pour luy offrir là-dessus une requeste, fut sur le champ mis à mort ; le danger ne rebuta pas les autres. Quelques jours aprés un second Mandarin se presenta, & pour faire connoistre à tout le monde, qu'il ne craignoit pas de donner sa vie, quand il s'agissoit du bien public, il fit porter sa biere à la porte du Palais. Cette action de generosité n'émeut l'Empeur que pour l'irriter davantage. Il le fit non-seulement mourir, mais afin de jetter la frayeur dans l'esprit de ceux qui voudroient

ſuivre ſon exemple, il ordonna qu'on le tourmentaſt de diverſes manieres. Il eſtoit, ce ſemble, de la prudence de ne ſe pas opiniaſtrer davantage. Les Chinois en jugerent autrement, & reſolurent de perir tous, les uns aprés les autres, plutoſt que de tolerer par un lâche ſilence, une action ſi indigne.

Il y en eut donc un troiſiéme qui ſe devoüa. Il fit porter comme le ſecond, ſon cercueil au Palais, & proteſta à l'Empereur, qu'il ne pouvoit eſtre plus long-temps le témoin de ſon crime. *Que perdons-nous, Seigneur,* luy dit-il, *en mourant ſi ce n'eſt la veuë d'un Prince, que nous ne pouvons plus regarder ſans horreur. Puiſque vous ne voulez pas nous entendre, nous allons trouver vos anceſtres & ceux de l'Imperatrice voſtre mere. Ils écouteront nos plaintes, & peut-eſtre que durant les tenebres de la nuit, vous entendrez leurs ombres & les noſtres, vous reprocher voſtre injuſtice.*

Ce Prince plus outré que jamais de l'inſolence, comme il l'appelloit, de ſes ſujets, fit endurer à celuy-cy les

derniers ſupplices. Pluſieurs autres encouragez par ces exemples s'expoſerent aux meſmes tourmens, & furent tous en effet les martyrs de l'amour filial, qu'ils défendirent juſqu'à la derniere goutte de leur ſang. Enfin cette fermeté heroïque laſſa la cruauté de l'Empereur; & ſoit qu'il apprehendaſt des ſuites plus faſcheuſes, ſoit qu'il reconnuſt de bonne foy ſa faute; il ſe repentit, comme pere du peuple, d'avoir ſi indignement fait mourir ſes enfans; & comme enfant de l'Imperatrice, d'avoir ſi long-temps mal-traité ſa mere. Il la rappella, la remit en ſon premier eſtat; & plus il l'honora dans la ſuite, plus auſſi fut-il luy-meſme honoré de ſes ſujets.

Le ſecond principe de leur morale, c'eſt d'acoûtumer les peuples à regarder leurs Mandarins comme l'Empereur meſme dont ils repreſentent la perſonne. Pour les tenir dans ce reſpect, ceux-cy ne paroiſſent jamais en public qu'avec un train & un air d'autorité capable d'inſpirer de la veneration. Ils ſont

toûjours portez dans une chaiſe magnifique & découverte, precedez de tous les officiers de leurs Tribunaux & entourez des marques de leur dignité. A leur vûë le peuple s'arreſte & ſe range à droit & à gauche pour les laiſſer paſſer. Quand ils rendent la juſtice dans leurs Palais, on ne leur parle qu'à genoux, de quelque qualité que ſoient les parties ; & comme ils ont droit en tout temps de faire donner à qui que ce ſoit des coups de baſton, c'eſt toûjours en tremblant qu'on les approche.

Autrefois quand un Mandarin faiſoit voyage, tous les habitans des villages par où il paſſoit, couroient en foule audevant de luy pour luy offrir leurs ſervices, & le conduiſoient ſolennellement juſqu'aux confins de leur territoire : à preſent quand il ſort de charge avec la ſatisfaction publique, on luy rend encore des honneurs capables de toucher les plus inſenſibles. Dés qu'il eſt ſur le point de partir pour ſe retirer de ſon gouvernement, preſque tous les habitans vont ſur les

grands chemins. Ils se rangent d'espace en espace depuis la porte de la ville par où il doit passer, jusqu'à deux & trois lieuës loin. On voit par tout des tables d'un beau vernis entourées de satin & couvertes de confitures, de liqueurs & de thé.

Chacun l'arreste malgré luy au passage, on l'oblige de s'asseoir, de manger & de boire. Dés que l'un l'a laissé, un autre le reprend, & ainsi il passe tout le jour en ceremonies parmi les cris & les acclamations du peuple. Ce qu'il y a de plaisant c'est que tout le monde veut avoir quelque chose qui luy appartienne. Les uns luy prennent ses bottes, les autres son bonnet, quelques-uns son surtout; mais on luy en donne en mesme temps un autre, & avant qu'il soit hors de cette foule, il arrive qu'il chausse quelquefois trente paires de bottes differentes.

C'est pour lors qu'il s'entend appeller le bienfacteur, le conservateur, le pere du peuple. On pleure sa perte, & un Mandarin est bien dur quand à son

tour, il ne donne pas quelques larmes à de ſi tendres marques de leur affection. Car les habitans ne ſont pas obligez d'en uſer de la ſorte, & quand ils n'ont pas eſté contens de leur Gouverneur, ils paroiſſent auſſi indifferens à ſon départ, qu'ils ſont touchez de la ſeparation & de la perte de l'autre.

Ce profond reſpect des enfans pour leurs peres, & cette veneration que les peuples ont pour leurs Mandarins, conſervent plus que toute autre choſe la paix dans les familles & la tranquillité dans les villes; & je ſuis perſuadé que le bon ordre parmi un ſi grand peuple vient principalement de ces deux ſources.

Le troiſiéme principe que leur morale a établi, c'eſt qu'il importe infiniment d'entretenir parmi les peuples, la civilité, la modeſtie, & un certain air de politeſſe qui ſoit capable d'inſpirer la douceur. C'eſt par là, diſent-ils, que les hommes ſe diſtinguent des beſtes, & les Chinois des autres hommes. Ils pretendent que la ferocité qui

ſe trouve en certaines nations, trouble infailliblement lesEtats. Ces ſortes d'eſprits accoûtumez à s'emporter, nourris dans les querelles domeſtiques, qui ne reſpectent, qui ne ménagent perſonne, ſont naturellement broüillons & portez à la revolte. Au lieu que des gens qui ſe previennent mutuellement les uns les autres; qui ſçavent ſouffrir, diſſimuler, étouffer un reſſentiment; qui gardent avec ſoin la ſubordination que l'âge, la qualité, le merite ont établie; ces gens, dis-je, aiment naturellement l'ordre & ne ſortent jamais de leur devoir qu'avec une eſpece de violence.

Les Chinois ont non-ſeulement obſervé cette maxime, ils l'ont meſme outrée en certaines occaſions. Nul état ne s'en diſpenſe. Les artiſans, les domeſtiques, les païſans meſme ont entr'eux des manieres douces & honneſtes; & j'ay eſté mille fois étonné de voir des laquais ſe mettre à genoux les uns devant les autres pour ſe dire adieu, & des vilageois ſe faire plus de

complimens dans leurs feſtins, que nous n'en ferions dans nos ceremonies publiques. Les matelots meſme qui par leur état & par l'air groſſier qu'ils reſpirent, ſont naturellement bruſques, vivent neanmoins entr'eux comme freres, & ſe previennent dans le travail commun, comme s'ils eſtoient tous unis par les liens d'une étroite amitié.

L'Etat, qui par un eſprit de politique a toujours regardé ce point, comme tres-important au repos public, a reglé toutes choſes pour les faluts, les viſites, les feſtins, les lettres qu'on s'écrit. Le ſalut ordinaire eſt de croiſer les mains devant la poitrine & de courber tant ſoit peu la teſte. Quand on veut marquer plus de déference, on joint les mains & on les abaiſſe juſqu'à terre en inclinant profondement tout le corps; que ſi vous paſſez devant une perſonne de la premiere qualité, ou que vous receviez quelqu'un en voſtre maiſon, il faut flechir un genoüil & demeurer en cette poſture, juſqu'à ce que celuy que vous

faluez vous releve, ce qu'il ne manque pas incontinent de faire. Mais quand un Mandarin paroist en public, ce seroit une familiarité digne de chastiment que de le saluer de quelque maniere que ce soit, à moins qu'on ne luy veüille parler. On se retire un moment & tenant les yeux baissez & les bras étendus sur les costez, on attend qu'il soit passé, pour continuer son chemin.

Quoyque les amis particuliers se visitent sans façon, les autres neanmoins gardent toûjours entr'eux certaine forme établie par la coûtume. On envoye devant un valet de chambre avec un cayer de papier rouge, sur lequel on écrit son nom, & plusieurs termes de respect selon la qualité de la personne à qui l'on demande audience. Quand cette espece de requeste a esté acceptée, on entre & on est receu selon son estat. La personne qu'on visite attend quelquefois dans sa sale sans sortir, & mesme sans se lever, quand elle est d'un rang extraordinairement élevée, ou bien elle attend à la porte; quelquefois elle s'a-

vance dans la Cour, & quelquefois meſme juſqu'à la ruë.

Des qu'on ſe voit, on court de part & d'autre, & on s'incline chacun de ſon coſté juſqu'à terre. On parle peu, les complimens ſont reglez, on ſçait ce qu'on doit dire, & ce qu'il faut répondre ; & on n'eſt point, comme icy, embarraſſé pour ſon compliment à chercher de nouveaux termes & de nouvelles phraſes. On s'arreſte à chaque porte pour réïterer les réverences & les inclinations, c'eſt à qui paſſera le dernier ; mais toutes les invitations ſe réduiſent à deux termes, dont l'un ſignifie *paſſez*, *Tſin* ; & l'autre *Poukan*, *je n'oſerois*. Chacun répéte ſon mot quatre ou cinq fois, & enfin celuy qui eſt eſtranger ſe laiſſe vaincre, & paſſe juſqu'à une autre porte, où l'on recommence les ceremonies tout de nouveau.

Quand on eſt arrivé au lieu où l'on doit s'arreſter, on ſe met auprés de la porte ſur la meſme ligne, & chacun ſe courbe juſqu'à terre : enſuite viennent

les genuflexions réciproques, les détours qu'il faut prendre, pour estre tantost à droit & tantost à gauche, le salut des chaises (car on leur fait des complimens comme aux personnes, on les frotte avec un pan de sa veste, pour en oster la poussiere; on se courbe devant elles avec respect) on offre, on refuse la premiere place; mais tout se passe dans l'ordre: & comme ils sont faits à ce manége, ils s'attendent mutuellement dans ces ceremonies, & on n'y voit ni embarras ni confusion.

Cependant c'est une veritable fatigue; & aprés cent differens mouvemens qu'on s'est donné, & qui occupent durant un quart d'heure; quand on commence à s'asseoir, on a bien besoin de se reposer. Les chaises sont disposées de maniere qu'on est toûjours assis vis à vis l'un de l'autre; il faut s'y tenir droit, sans s'appuyer sur le dossier, les yeux baissez, les mains estenduës sur les genoux, les pieds également avancez, sans les croiser, avec un air grave & serieux; & sur tout ne

se point presser de parler ; car parmi les Chinois il semble que les visites ne consistent point dans la conversation, mais dans les ceremonies exterieures. Et c'est proprement en ce pays-là qu'une personne, qui en va voir une autre, peut luy dire veritablement : Je viens vous faire la réverence. Car souvent on en fait plus qu'on ne dit de paroles.

Un Missionnaire m'a assuré qu'un Mandarin l'avoit une fois visité sans luy en dire une seule. Il est du moins certain qu'on ne s'échauffe point dans le discours, & on diroit quelquefois de deux personnes, que ce sont deux statuës ou deux termes de theatre qui ont esté placez pour en faire la décoration, tant ils sont graves & taciturnés.

Quand ils parlent, leur discours est rempli de termes d'humilité. Ils ne disent point, par exemple : *Je vous suis obligé de la grace que vous m'avez faite, je prends la liberté de vous offrir quelques curiositez de mon pays. Tout ce qui vient de vostre Royaume, de vostre Province, est*

propre & bien travaillé ; mais il faut dire : *La grace que le Seigneur, que le Docteur a accordée à moy qui suis à ses yeux tres-petit*, ou bien, *à moy qui suis vostre disciple, m'a extrémement obligé. Le disciple prend la liberté d'offrir au Seigneur des curiositez qui viennent de son petit, de son vil pays. Tout ce qui vient du précieux Royaume, de la noble Province du Seigneur, est tres-propre & tres-bien travaillé.* Et ainsi du reste, car on ne dit jamais *je* & *vous*, à la premiere & à la seconde personne ; mais *moy petit, moy disciple, moy sujet.* Et au lieu de *vous*, on dit, le *Docteur a dit*, le *Seigneur a fait*, l'*Empereur a ordonné.* Ce seroit une grossiere incivilité d'en user autrement, si ce n'est quand on parle à ses valets.

Durant la visite on presente toûjours deux ou trois fois du Thé. Il y a encore diverses ceremonies à observer, quand on prend la porcelaine, quand on la porte à la bouche, ou qu'on la rend aux domestiques. Au reste on se retire toûjours comme on est entré,

& il en couste autant pour finir la comedie que pour la commencer. Les estrangers peu faits à y joüer leur rôle troublent souvent l'ordre de la piece. Les Chinois raisonnables en rient, & les excusent; d'autres le trouvent mauvais, & veulent qu'ils s'instruisent avant que de se commettre en public. Ainsi on donne quarante jours aux Ambassadeurs pour se preparer à l'audience de l'Empereur; & de crainte qu'ils ne manquent à quelque formalité, on leur envoye durant tout ce temps-là des maistres de ceremonies qui les exercent.

Mais les festins passent tout ce qu'on peut s'imaginer. Ce n'est point pour manger qu'on est invité, mais pour faire des grimaces. On ne met pas un morceau dans la bouche, on ne boit pas une goute de vin qu'il n'en couste cent contorsions. Il y a, comme dans nos musiques, un officier qui bat la mesure, afin que tous les conviez s'accordent en mesme temps à prendre dans les plats, à porter à la bouche, à

élever les petits baſtons qui ſervent de fourchette, ou à les placer réguliere-ment & à propos dans leur lieu. Chacun y a ſa table particuliere, ſans nappe, ſans ſerviette, ſans couteau, ſans cuillere; car tout eſt coupé, & on ne touche à rien qu'avec deux petits bâtons ferrez d'argent, dont les Chinois ſe ſervent fort adroitement, & qui eſt leur inſtrument univerſel.

On commence le repas par boire du vin pur, qu'on apporte en meſme temps à tous les conviez dans une petite taſſe de porcelaine ou d'argent, & qu'on prend toûjours avec les deux mains. Chacun l'éleve en l'air, & preſque à la hauteur de la teſte, en s'invitant les uns les autres ſans parler, & en ſe provoquant par geſte à boire les premiers. Il ſuffit de préſenter la taſſe à la bouche, & de l'y tenir juſqu'à ce que les autres ayent bû; car pourvû qu'on garde les formalitez apparentes, il eſt libre de boire, ou de ne boire pas.

Aprés le premier coup on ſert ſur chaque table une grande porcelaine

de viande où tout eſt en ragouſt. Alors chacun eſt attentif aux ſignes du maiſtre d'hoſtel, qui regle tous les mouvemens des conviez. Selon qu'il les détermine, ils appliquent les deux mains ſur les deux petits bâtons, ils les élevent en l'air, les préſentent d'un certain ſens, & aprés un long exercice que je ne ſçaurois bien expliquer, ils les enfoncent dans la porcelaine, d'où ils prennent adroitement un morceau, qu'il faut manger de maniere qu'on ne ſe haſte pas trop, & qu'on ne ſoit pas auſſi trop lent, car ce ſeroit une incivilité de préceder les autres, ou de les faire attendre. Pour lors on recommence l'exercice des baſtons qu'on remet enfin ſur la table dans la ſituation où ils eſtoient auparavant. Il faut en tout obſerver la meſure, afin que tout commence & finiſſe en meſme temps.

Un moment aprés on ſert encore du vin, & on boit avec toutes les ceremonies précedentes. Enſuite on apporte un ſecond plat, auquel on tou-

che comme au premier,& ainſi le repas continuë en beuvant un coup à chaque morceau, jusqu'à ce qu'on ait couvert la table de vingt ou vingt-quatre porcelaines; ce qui engage à boire vingt ou vingt-quatre raſades ; mais outre que, comme j'ay dit, on en boit ce qu'on veut, les taſſes ſont extrémement petites, & le vin n'eſt nullement violent.

Quand tous les plats ſont ſervis, ce qui ſe fait avec une grande propreté, on ceſſe d'apporter du vin, & pour lors on peut manger avec un peu plus de liberté, prenant indifferemment dans les plats, enſorte neanmoins que tout le monde ſe ſuive, & que l'ordre ſe garde exactement. C'eſt en ce temps-là qu'on commence à donner du ris & du pain, car jusqu'alors on n'a mangé que de la viande ; on preſente auſſi des boüillons clairs, de chair ou de poiſſon, afin de les meſler avec le ris, ſi on le juge à propos.

On eſt ainſi à table ſerieux, grave, & ſans parler, durant trois ou quatre heu-

res. Mais quand le maiſtre d'hoſtel s'apperçoit qu'on ne mange plus, il fait ſigne de ſe lever, & on ſe retire durant un quart d'heure ou dans un jardin, ou dans une ſalle, pour s'entretenir. On revient enſuite ſe remettre à table, qu'on trouve garnie de toutes ſortes de confitures & de fruits ſecs, qui ſervent à boire du thé.

Ces manieres trop ordonnées & infiniment geſnantes qu'on eſt obligé d'obſerver depuis le commencement juſqu'à la fin, empeſchent tout le monde de manger, & on ne ſent d'appetit que quand on ſort tout-à-fait de table. Alors on a grande envie d'aller diſner chez ſoy; mais une bande de farceurs viennent à leur tour donner la comedie, qui par ſa longueur fatigue autant que celle qu'on a joüée auparavant à table. La piece eſt ordinairement aſſez fade, on n'y garde aucune regle; on crie, on chante, on hurle, car les Chinois ne ſçavent guere ce que c'eſt que déclamer. Cependant il ne faut pas rire, mais loüer la poli-

teſſe de la Chine & ſes ceremonies ſaintement, comme on parle, inſtituées par les anciens, & obſervées avec ſageſſe par la poſterité.

Les lettres qu'ils s'écrivent les uns aux autres, renferment un autre point de civilité qui a ſes myſteres comme tout le reſte. On n'écrit point comme on parle ; la grandeur des caracteres, les diſtances qu'il faut laiſſer à propos entre les lignes, les termes infinis d'honneur, que la qualité des perſonnes exige, la forme du papier, la multitude des envelopes rouges, blanches ou bleuës, ſelon les eſtats differens où l'on eſt, & cent autres formalitez embarraſſent quelquefois les plus ſçavans, & il n'appartient pas à tous les Lettrez de ſçavoir écrire une lettre comme il faut.

Il y a mille autres régles dans l'uſage du grand monde & dans la ſocieté ordinaire qu'il faut religieuſement obſerver, ſi l'on ne veut paſſer pour barbare ; & quoiqu'en pluſieurs rencontres ce ſoit plutoſt une affectation ri-

dicule qu'une veritable politesse, on ne peut neanmoins disconvenir que toutes ces coûtumes, qu'on garde si exactement, n'inspirent aux peuples des sentimens de douceur & un esprit d'ordre.

Ces trois principes de morale, c'est-à-dire le respect des enfans envers leurs parens, la veneration des sujets pour l'Empereur & les Mandarins; l'humilité & l'honnesteté dans l'usage du monde sont d'autant plus efficaces, qu'ils sont soûtenus d'une politique sage & bien entenduë. En voicy, MONSEIGNEUR, les principales maximes.

La premiere, est de ne donner jamais aucune charge à personne dans sa Province, & cela pour deux raisons. Premierement, parce qu'un Mandarin, qui n'est pas de qualité, est ordinairement méprisé de ceux qui connoissent sa famille. Secondement, parce qu'étant quelquefois trop acrédité par le grand nombre de ses parens & de ses amis, il seroit en estat de faire ou d'ap-

puyer une révolte, ou du moins il n'auroit pas toute la liberté qui est necessaire pour exercer la justice avec un entier desintereſſement.

La deuxiéme maxime, est de retenir à la Cour les enfans des Mandarins les plus considerables qui gouvernent les Provinces, sous prétexte de les bien élever; mais en effet, pour servir d'ôtage, en cas que leurs peres manquent à la fidelité qu'ils doivent à l'Empereur.

La troisiéme maxime, est de pouvoir faire le procés à qui que ce soit, par tel commissaire qu'il plaist à l'Empereur de nommer, sans que la charge ou la dignité du coupable luy donne droit de le recuser. Que si l'Empereur n'est pas content du premier jugement, il peut le faire réformer par de nouveaux Juges, jusqu'à ce qu'il soit conforme à celuy de la Cour. Autrement il seroit facile par argent ou par intrigue de sauver la vie à un homme, dont la mort est quelquefois necessaire au bien de l'Etat. Au reste, disent-ils,

on ne doit point craindre la paſſion du Prince, qui d'ailleurs ne manque jamais de voye injuſte pour perdre un homme de bien, quand il veut. Mais il eſt important qu'il ait des moyens ordinaires & efficaces pour délivrer l'Empire d'un méchant homme.

La quatriéme maxime politique conſiſte à ne vendre aucune charge, mais à les donner toutes au merite; c'eſt à dire à ceux dont la vie eſt réglée, & qui par une eſtude conſtante ont acquis la connoiſſance des Coûtumes & des Loix. Pour cela on fait des informations de vie & de mœurs, ſur tout quand un Mandarin paſſe d'une charge ordinaire à une autre plus conſiderable. Pour ce qui eſt de la ſçience, il y a tant d'épreuves, tant d'examens, qu'il eſt impoſſible d'échaper aux meſures qu'on prend pour s'en inſtruire.

Dés qu'on deſtine un enfant aux ſçiences, on luy donne un maiſtre, car les Villes de la Chine ſont pleines d'écoles, où l'on apprend à connoiſtre & à écrire les caracteres, ce qui eſt une

étude de plusieurs années. Quand cet enfant a fait des progrés considerables, on le presente à un Mandarin ordinaire pour estre examiné. S'il a la main bonne, & qu'il forme bien les caracteres, il est admis parmi ceux qui peuvent s'appliquer à l'intelligence des Livres, & aspirer ensuite aux degrez. On en distingue de trois sortes, qui répondent à ceux de Maistre és arts, de Bachelier, & de Docteur. Comme la fortune des Chinois dépend absolument de leur capacité, toute la vie est employée à l'étude. Ils apprennent par cœur les Livres classiques avec un travail incroyable, ils font des interprétations sur les loix : la composition, l'éloquence, la connoissance & l'imitation des anciens Docteurs, la délicatesse & la politesse des récens font depuis l'âge de six ans jusqu'à l'âge de soixante, leur occupation continuelle. En quelques-uns la force ou la facilité de l'esprit abrege le travail & on a veu des Docteurs à un âge où les autres ne sçavent que médiocrement écrire ; mais

ce

ce ſont là des heros parmi les Chinois, & il faut des ſiecles pour les former.

Les examens y ſont tres-rigoureux. Les principaux Mandarins des Provinces font les Maiſtres és arts ; la Cour envoye un Commiſſaire, pour aſſiſter aux examens des Bacheliers ; & c'eſt ſeulement à Pèkin où ſe rendent de toutes parts ceux qui prétendent au Doctorat : mais comme pluſieurs ne ſeroient pas en eſtat de faire la dépenſe du voyage, on leur fournit ce qui leur eſt neceſſaire, afin que la pauvreté ne nuiſe en rien au merite, & ne prive pas l'Etat de pluſieurs bons officiers.

On juge de la capacité d'un chacun ſur ſa compoſition. On les renferme pour cela dans une cellule ſans livres, & ſans autre papier que celuy dont ils doivent ſe ſervir pour écrire. Durant qu'ils travaillent ils n'ont aucune communication avec les gens du dehors, & il y a des gardes aux portes que les Mandarins tâchent, autant qu'il eſt poſſible, de rendre incorruptibles. On prend encore de plus grandes précau-

tions pour le second examen, car de crainte que le Commissaire envoié de la Cour pour y présider ne se laisse luy-mesme corrompre, il luy est severement défendu de voir & de parler à personne jusqu'à ce que les examens soient finis.

Pour ce qui regarde les Docteurs, l'Empereur luy-mesme s'en mesle quelquefois; & celuy qui regne à present est plus craint que personne, non seulement à cause de son exactitude & de son équité rigoureuse, mais encore parce que c'est l'homme du Royaume le plus capable de juger de ces matieres. Dés que les docteurs sont nommez, on les luy presente; & il donne aux trois premiers des couronnes de fleurs, ou d'autres marques d'honneur qui les distinguent; il en choisit aussi quelques-uns pour remplir son Academie imperiale, d'où ils ne sortent presque jamais que pour occuper des postes considerables dans le Royaume.

Un Docteur est toûjours riche, parce qu'il reçoit de ses parens & de ses

amis une infinité de preſens. Tout le monde eſpere avec le temps profiter de ſa faveur ; mais de crainte que ceux, qui ſont promus aux premiers degrez, ne ſe relâchent dans la ſuite, & n'abandonnent l'eſtude ; ils ſont encore obligez de comparoiſtre tres-ſouvent aux examens où on les châtie ſeverement, s'ils oublient leurs premieres leçons ; & où on les récompenſe, s'ils continuënt de faire du progrés dans les ſciences.

Cette politique contribuë beaucoup au bon gouvernement. La jeuneſſe, que l'oiſiveté ne manqueroit pas de corrompre, eſt par une occupation continuelle détournée du vice : à peine a-t-elle le temps de reſpirer, comment trouveroit-elle celuy qui eſt neceſſaire pour s'abandonner à ſes paſſions ? Secondement, l'eſtude forme l'eſprit & le polit. Un peuple eſt toûjours groſſier, quand il ne cultive pas les ſciences. Troiſiémement, les charges ſont remplies par d'habiles gens. Si on n'arreſte pas les injuſtices que l'avarice & la cor-

ruption du cœur ont coûtume de faire, on empêche du moins celles qui viennent de l'ignorance & du dereglement de l'esprit. Quatriémement, puisqu'on donne les charges, l'Empereur peut casser aisément, quand il le juge à propos, ceux qui s'en rendent indignes. Il seroit rude de ruiner tout d'un coup une famille qui s'est épuisée pour l'acheter. On se determineroit à la verité malgré cette considerarion à punir le crime ; mais on seroit naturellemet porté à tolerer un Mandarin foible, peu appliqué, trop indulgent, ou excessivement severe, au lieu que quand la charge est un don du Prince, il peut sans violence l'oster à qui il luy plaist, pour en gratifier un autre.

Enfin la justice se rend sans rétribution. Le Juge, à qui la charge n'a rien cousté, & qui a ses appointemens réglez, ne peut rien exiger des parties ; ce qui donne la facilité aux plus pauvres de pousser leur droit, sans se voir injustement opprimez par un ennemi puissant, qu'on ne pourroit faute d'ar-

gent réduire à la raiſon.

La politique des Chinois a pour cinquiéme maxime, de ne point ſouffrir que les eſtrangers s'eſtabliſſent dans leur Empire. Le peu d'eſtime qu'ils en ont toûjours fait leur a perſuadé d'en uſer de la ſorte. Ils ont apprehendé que ce mélange de nations barbares ne les aviliſt, & ne portaſt parmi eux la corruption & le deſordre. La difference des peuples entraiſne néceſſairement une diverſité de coûtumes, de langues, d'humeur & de religion. De-là naiſſent les querelles particulieres, les partis, & enfin les révoltes. Ce ne ſont plus, diſent-ils, les enfans d'une meſme famille, élevez dans les meſmes ſentimens, accoutumez aux meſmes idées; & quelque ſoin qu'on ſe donne pour les former, ce ſont tout au plus des enfans adoptifs, qui n'ont jamais cette obéïſſance aveugle & cette affection tendre que la nature donne aux enfans pour leurs veritables peres. Ainſi quand meſme les autres peuples auroient encore de meilleures qualitez

qu'eux, ce qu'ils ne se persuaderont jamais, ils croyent que pour le bien de l'Empire ils sont obligez de les éloigner; & c'est par une espece de miracle fait en faveur de la Religion chrétienne, qu'on y a souffert jusqu'icy un petit nombre de Missionnaires.

Cette politique est sans doute tres-sage, quand il s'agit des fausses religions, qui inspirent en effet presque toûjours des sentimens de révolte; parce qu'elles ont esté formées par un esprit de cabale & de trouble. Mais il est bien juste de distinguer les Chrétiens, dont l'humilité, la douceur, l'obeïssance aux souverains ne produit que la paix, l'union & la charité parmi les peuples. C'est ce que les Chinois commencent à reconnoistre aprés un siecle entier qu'ils ont employé à examiner nostre Religion. Heureux, si non contens de la recevoir comme utile au gouvernement politique, ils l'embrassent encore, comme nécessaire à leur salut éternel.

Ils establissent pour sixiéme maxi-

me, qu'on ne doit point reconnoiſtre de nobleſſe hereditaire, ni d'autre rang parmi les hommes que celuy où les charges les élevent. Si on en excepte la famille de Confucius, tout eſt peuple ou mandarin dans la Chine : il n'y a point de terres qui ne ſoient roturiéres, non pas meſme celles qu'on a deſtinées à l'entretien des Bonzes, ou qui appartiennent aux temples des Idoles. Ainſi leurs dieux ſont ſujets comme les hommes aux charges de l'Etat, & obligez par des tailles & des contributions ordinaires, de reconnoiſtre la ſouveraineté de l'Empire. Quand un Vice-Roy ou un gouverneur de Province eſt mort, ſes enfans ont comme les autres leur fortune à faire ; & s'ils ne ſont pas heritiers de la vertu & de la capacité de leurs peres, le nom qu'ils portent, quelque illuſtre qu'il ſoit, ne leur donne point de qualité dans le monde.

L'avantage que l'Etat retire de cette maxime, eſt premierement de faire fleurir par là le commerce que l'oiſiveté de la nobleſſe a coûtume de ruiner.

Secondement, de groſſir les revenus de l'Empereur ; parce que toutes les terres payent la taille. Dans les Villes, où la coûtume a eſtabli la capitation, il n'eſt perſonne qui en ſoit exempt. Troiſiémement, comme les familles ne ſe conſervent point dans cet éclat, que la nobleſſe donne, meſme à ceux qui n'ont que des qualitez obſcures, on ne craint point qu'elles établiſſent dans les Provinces une autorité dangereuſe, que le Prince auroit peut-eſtre de la peine à contenir dans les bornes legitimes. Enfin c'eſt une maxime à la Chine qu'un Empereur, pour eſtre bien obeï, doit commander à des ſujets & non pas à de petits ſouverains.

La ſeptiéme, eſt d'entretenir en paix comme en guerre de groſſes armées, pour tenir leurs voiſins dans le reſpect, & pour eſtre toûjours en eſtat d'étouffer les révoltes domeſtiques, ou plutoſt pour les prévenir. Autrefois il y avoit un million de ſoldats deſtinez uniquement à la garde de la grande muraille. Il n'en falloit pas moins

pour entretenir les garnisons des places frontieres & des Villes considerables. A present on se contente de garder les endroits les plus importans.

Outre cela il n'y a pas moins de quinze à vingt mille hommes en chaque Province commandez par des generaux particuliers ; il en faut pour conserver les Isles, & sur tout celles de Haynan & de Formose. Les troupes seules de Pekin vont à plus de cent soixante mille chevaux. Ainsi je croy que l'Empereur dans la plus profonde paix n'a pas moins de cinq cens mille hommes effectifs, bien payez & bien armez, selon la coûtume du pays, c'est-à-dire de sabres & de fleches. Ils ont peu d'infanterie, & dans l'infanterie point de picquiers & peu de mousquetaires.

Ces troupes sont fort belles & mediocrement bonnes, parce que les Tartares deviennent enfin Chinois, & les Chinois sont toûjours les mesmes, c'est-à-dire mous & ennemis du travail, plus propres à briller dans une reveuë

ou dans une marche, qu'à ſe diſtinguer dans le combat. Les Tartares donnent au commencement du choc avec chaleur, & pour peu que l'ennemi plie ils profitent du deſordre ; mais au reſte incapables de continuer long-temps une attaque, ou de la ſoûtenir, quand on les charge en bon ordre, & qu'on les pouſſe bruſquement. Le Roy, à qui j'avois l'honneur d'en parler il y a quelque temps, & qui ne dit rien que de juſte, comme il ne fait rien que de grand, en fit luy-meſme le caractere en deux mots ; c'eſt-à-dire, ajoûta-t-il, que ce ſont de bons ſoldats, quand on leur oppoſe de mauvaiſes troupes : & qu'ils deviennent de fort mauvaiſes troupes, dés qu'ils ont à faire à de bons ſoldats.

La huitiéme maxime regarde les récompenſes & les punitions. Les grands hommes, qui ont ſervi utilement l'Etat, ne ſont jamais ſans récompenſe ; & parce que les Princes, quelques puiſſans qu'ils ſoient, n'ont pas aſſez de bien pour payer tous les ſervices de leurs

ſujets, on ſupplée à ce défaut par des titres d'honneur que l'Empereur leur donne, ſans qu'il luy en coûte rien.

C'eſt ce qu'on appelle les differens ordres des Mandarins. Il y en a neuf, dont chacun a deux degrez. On dit, il eſt Mandarin du premier ordre, ou bien l'Empereur l'a placé au premier degré parmi les Mandarins du ſecond ordre,& ainſi des autres. Cette dignité, qui eſt purement honoraire, leur donne un rang dans les aſſemblées, dans les viſites, dans les conſeils; mais elle ne leur donne aucun revenu. Pour multiplier ces récompenſes, dont on ſe ſert plus volontiers que de penſions, on les eſtend meſme juſqu'aux morts, qui ſont ſouvent créez Mandarins aprés leurs obſeques, & à qui on accorde des places d'honneur parmi les grands de la Cour, lors meſme qu'il n'eſt pas au pouvoir de l'Empereur de leur donner le moindre rang entre les hommes. On leur fait quelquefois baſtir de ſuperbes mauſolées aux dépens du public ou du Prince, & la Cour ſouverai-

ne des Rites juge, ſelon leur merite, de la ſomme qui y doit eſtre employée.

Ces marques d'eſtime ſont ſouvent accompagnées d'un éloge écrit de la propre main de l'Empereur, ce qui rend leurs familles illuſtres dans la poſterité. Mais la plus inſigne faveur, c'eſt de les déclarer ſaints, de leur baſtir des temples, & de leur offrir des ſacrifices comme aux divinitez du pays. C'eſt par là que les anciens Empereurs ont ſouvent eſtabli le Paganiſme, adorant eux-meſmes l'ouvrage de leurs mains, & rendant un culte ſouverain à des hommes, qui durant leur vie s'eſtimoient heureux de paroiſtre proſternez à leurs pieds.

On récompenſe auſſi les actions de vertu qui éclatent dans les particuliers, quoique peu utiles à l'Etat. Nous liſons dans leur hiſtoire qu'on a élevé des temples à la memoire de quelques filles qui avoient gardé toute leur vie la virginité. Et j'ay vû moy-meſme en pluſieurs villes élever à des habitans d'une mediocre condition des tro-

phées accompagnez d'inſcriptions honorables, pour faire connoiſtre à tout le monde leur merite & leurs bonnes qualitez.

Si les Chinois récompenſent le bien, ils ne ſont pas moins exacts à punir les fautes les plus legeres; les châtimens ſont reglez ſelon les crimes. Le plus ordinaire eſt la baſtonnade qu'on donne ſur le dos. Quand le nombre des coups ne paſſe pas quarante ou cinquante, ils l'appellent un chaſtiment paternel. Ainſi les Mandarins y ſont ſujets auſſi-bien que le peuple; ce n'eſt pas meſme une punition honteuſe, & aprés l'exécution, le coupable eſt obligé de ſe mettre à genoux devant le Juge, s'il eſt encore en eſtat de le faire, de ſe courber trois fois juſqu'à terre, & de le remercier tres-humblement du ſoin qu'il prend de ſon éducation.

Cependant ce chaſtiment eſt ſi rude qu'un ſeul coup eſt capable d'aſſommer, quand on eſt un peu délicat; & on voit ſouvent des perſonnes qui en meurent. Il eſt vray qu'on a pluſieurs

moyens d'adoucir ce ſupplice, quand l'execution ſe fait dans le tribunal. Le plus facile eſt de donner de l'argent à ceux qui frappent, car il y en a plusieurs; & afin que les coups ſoient plus peſans, de cinq en cinq on change d'executeur. Mais quand le coupable les a gagnez par ſes liberalitez, ils l'épargnent; & ils ſçavent ſi bien ſe ménager, que malgré les précautions du Mandarin qui eſt preſent, le chaſtiment devient tres-leger & preſque inſenſible.

Outre cela il y a toûjours dans les Tribunaux des gens à loüer, qui s'entendent avec les officiers. Dés que le ſignal eſt donné, ils prennent adroitement la place du coupable, qui s'échappe dans la foule, & reçoivent pour luy le chaſtiment qui a eſté ordonné. On trouve par tout pour de l'argent ces ſortes de ſupléans. C'eſt un métier, & ainſi il y a à la Chine une infinité de gens qui ne vivent que de coups de baſton.

Ce fut par un ſemblable artifice que

Yam-quam-ſien, fameux par la perſecution qu'il a élevée contre la Religion, échappa autrefois à la juſte condamnation de ſes Juges. Il promit une ſomme conſiderable à un homme de la lie du peuple, s'il vouloit ſe rendre au palais pour y prendre ſon nom & ſa place. Il l'aſſeura qu'il ne ſeroit tout au plus expoſé qu'à la baſtonnade, & que ſi on le mettoit enſuite en priſon, on trouveroit bien moyen de l'en faire ſortir. Ce pauvre homme déguiſé s'y trouva, comme il en eſtoit convenu; & quand l'huiſſier eut appellé à haute voix *Yam-quam-ſien*, celuy-cy répondit, & cria hardiment: Me voicy. On luy prononça ſa ſentence, & le Mandarin le condamna à la mort. Les officiers de la juſtice, qui avoient eſté corrompus, ſe ſaiſirent incontinent de luy, & luy mirent ſuivant la coûtume un baillon à la bouche; car aprés la ſentence il n'eſt plus permis au criminel de parler. Enſuite on conduiſit ce miſerable au lieu du ſupplice où il fut cruellement executé.

La ſeconde eſpece de chaſtiment, eſt le Carcan, où l'on attache le coupable au milieu des carrefours, ou à la porte des villes. Quoiqu'il ne ſoit pas ſi ſenſible que la baſtonnade, il eſt neanmoins plus conſiderable, à cauſe de l'infamie qui y eſt attachée; & une perſonne, qui a eu le malheur d'en eſtre puni, eſt perdu pour toute ſa vie de réputation.

Outre cela il a y divers genres de mort qu'on pratique differemment. On coupe le cou aux roturiers, parce que la ſeparation du corps & de la teſte a parmi les Chinois quelque choſe de honteux. Au contraire on étrangle les gens de qualité, & on prétend que c'eſt là une marque de diſtinction; que ſi leur crime eſt ſcandaleux, on les traitte comme le peuple, & on ſuſpend en certaines occaſions leur teſte à un arbre ſur les grands chemins.

Les révoltez & les criminels de Léze Majeſté ſont punis du dernier ſupplice; c'eſt-à-dire, pour parler comme eux, ils ſont hachez en dix mille

pieces. Car aprés que l'Executeur les a attachez à un potteau, il leur coupe tout au tour de la teste la peau du front, qu'il arrache de force, jusqu'à ce qu'elle soit abbatuë sur les yeux, & qu'elle leur oste la veuë des tourmens qu'ils doivent endurer. Ensuite il les coupe indifferemment en toutes les parties du corps; & quand il est las de ce barbare exercice, il les abandonne à la cruauté de leurs ennemis & de la populace.

On fait aussi quelquefois mourir les criminels sous les verges dont on les foüette cruellement & lentement, jusqu'à ce qu'ils ayent rendu l'esprit. Enfin la question, qui est souvent plus rude que la plus cruelle mort, est parmi eux en usage; & c'est ordinairement en serrant les doigts & les mains qu'on la pratique.

Neuviémement, ils croyent qu'il est de la bonne politique d'exclure en quelque maniere toutes les femmes du commerce apparent du monde, dans lequel, disent-ils, elles ne peu-

vent eſtre utiles qu'autant qu'elles ſe tiennent en repos ; tout leur ſoin ſe borne au domeſtique, où elles s'occupent uniquement de l'éducation des enfans. D'ailleurs elles n'achétent, ni ne vendent rien ; & il eſt auſſi rare d'en voir dans les ruës que ſi elles étoient toutes religieuſes, & obligées de garder la cloſture. Les Princeſſes n'ont aucun droit à la ſucceſſion, elles ne deviennent pas meſme régentes ; & quoique l'Empereur puiſſe ſecretement ſe ſervir de leurs conſeils, on trouveroit pourtant mauvais qu'il en uſaſt. En quoy les Chinois paroiſſent, ce me ſemble, peu raiſonnables. Car enfin l'eſprit & la ſageſſe ſont de l'un & de l'autre ſexe ; & un Prince n'eſt jamais plus éclairé que lorſqu'il ſçait découvrir ces tréſors, quelque part que la nature les ait cachez, ni plus prudent que quand il en profite.

Enfin leur dixiéme maxime, eſt de donner un grand cours au commerce par tout l'Empire. La politique en toute autre matiere eſt utile pour la com-

modité ou pour l'abondance; mais en celle-cy elle eſt neceſſaire à la vie des peuples, qui ſeroient bien-toſt réduits à la derniere extrémité, ſi le negoce venoit à manquer. Non ſeulement le peuple s'en meſle, mais encore preſque tous les Mandarins, qui donnent leur argent à des marchands affidez, pour le faire valoir. C'eſt par ce negoce caché que *Ouſanguey*, petit Roy de Chenſi qui avoit introduit les Tartares dans la Chine, ſe rendit enſuite ſi riche & ſi puiſſant, qu'il ſe trouva en eſtat de ſoûtenir long-temps la guerre contre l'Empereur.

Pour augmenter le commerce on a permis aux eſtrangers de venir dans les ports de l'Empire, qui depuis la Monarchie leur avoient toûjours eſté fermez. Delà les Chinois ſe répandent eux-meſmes dans toutes les Indes, où ils portent la ſoye, la porcelaine, les drogues pour la Médecine, le ſucre, les ouvrages de vernis, le vin, les poteries, & cent autres curioſitez du pays. Ils vont à Batavie, à Siam, à A-

chim, à Malaque, & ſur tout au Japon & aux Manilles, dont ils ne ſont éloignez que de peu de journées. De tous ces endroits ils rapportent de l'argent, & tout celuy qui vient du Mexique aux Philippines par la mer pacifique, ſe va rendre à Canton, d'où il ſe répand dans l'Empire.

Mais le plus important commerce des Chinois ſe fait dans la Chine méſme d'une Province à l'autre, ce ſont autant de Royaumes qui ſe communiquent leurs richeſſes. Celle de *Houquam* fournit principalement le ris, celle de *Canton* le ſucre, celle de *Chequiam* la belle ſoye; *Nankin* donne les plus beaux ouvrages en toutes ſortes de matieres; le *Chenſi* & le *Chanſi* ſont riches en fer, en chevaux, en mulets, en chameaux, & en fourrures. Le thé vient de *Fokien*, les drogues du *Leautom*, & ainſi des aûtres. Ce grand commerce unit entr'eux tous ces peuples, & porte l'abondance dans toutes les villes. Ce ne ſont pas là, Monseigneur, les ſeules maximes de la politique Chi-

noiſe, il y en a une infinité d'autres; mais j'ay rapporté celles-cy comme les plus connuës & les plus eſſentielles à la bonté du gouvernement.

La police n'eſt pas moins neceſſaire dans les grands Etats que la politique, & c'eſt peut-eſtre la premiere maxime d'une bonne politique que de les rendre bien policez. J'entends par la police, les réglemens qu'on fait dans les villes & à la campagne pour le bon ordre & pour la commodité des peuples. Tout eſt ordonné à la Chine, & depuis le commencement de la Monarchie on s'eſt attaché à régler juſqu'aux moindres choſes.

Les gens de qualité ne diſputent preſque jamais du rang, parce que chacun ſçait parfaitement ce qui eſt dû à ſon eſtat; & on fut extrémement eſtonné il y a ſix ou ſept ans qu'un Prince du ſang & un *Colao* euſſent pû avoir une querelle ſur le point d'honneur. Voicy comme la choſe ſe paſſa. La loy ordonne que le *Colao* fléchira le genou, quand il voudra parler à un Prin-

ce, mais la coûtume veut que le Prince le relève incontinent.

Ce Prince, dont je parle, ne crut pas que la maniere honneste dont ceux de la maison royale en avoient usé en differentes rencontres, dût préjudicier à son droit. Il ecouta un *Colao* qui s'estoit mis à genoux pour luy parler, sans luy faire aucun signe de se relever. Ce Ministre confus d'avoir esté si long-temps dans cette posture humiliante s'en plaignit à l'Empereur, qui assembla sur le champ son conseil. On chercha dans le ceremonial tout ce qui pouvoit contribuer à décider ce nouveau cas, & on fut d'autant plus embarrassé, que jusqu'icy rien de semblable n'estoit arrivé parmi les grands.

Enfin le conseil, qui ne voulut rien innover, jugea qu'on s'en devoit tenir à la pratique; & sans rien diminuer de l'obligation que les *Colaos* avoient de parler à genoux aux Princes du sang, on voulut que ceux-cy eussent assez de civilité pour ne les y pas tenir long-temps. *Vous ne sçauriez*

trop honorer les Princes, dit-on au *Colao*, *& vous avez tort de ne pas chercher toutes les occaſions de leur marquer voſtre profond reſpect. Les Princes*, ajoûta l'Empereur à celuy qui avoit donné occaſion à la diſpute, *ſont aſſez élevez par leur rang au-deſſus des autres hommes, ſans chercher avec affectation à les humilier. Rien ne peut manquer à voſtre eſtat que la douceur & la modeſtie. Quand vous refuſerez un honneur qu'on veut vous rendre, tout le monde conviendra que vous le meritez; mais on commencera à vous le diſputer, dés que vous l'exigerez à la rigueur.* Ainſi l'un & l'autre fut condamné, & pour ne pas faire une nouvelle loy, on s'en tint à la coûtume.

Tout ce qui regarde les Princes & les Mandarins eſt exactement réglé; leurs penſions, leurs maiſons, le nombre des domeſtiques, la forme de leurs chaiſes, & les marques d'honneur qui les diſtinguent. Ainſi lorſqu'ils paroiſſent en public, on connoiſt incontinent leur dignité, & on ſçait le reſpect qui

leur eſt dû. Quand les Chinois eſtoient ſur le Trône, cet ordre de diſtinction s'eſtendoit juſqu'aux particuliers ; & il n'y avoit point de *Lettré* dont le rang ne fuſt marqué par la forme ou par la couleur de ſes habits.

Les Villes meſme ont leur figure déterminée ; elles doivent eſtre toutes quarrées, autant que le terrain le permet, de maniere que les portes ſoient tournées aux quatre principales parties du monde ; c'eſt-à-dire au Septentrion, au Midy, à l'Orient & à l'Occident. Les maiſons ſont percées de meſme, & ce ſeroit une irregularité ſi la porte ne regardoit pas préciſement l'un de ces quatre coſtez.

La grandeur des Villes ſuit naturellement leur ordre. Les métropolitaines ont trois ou quatre lieuës de tour ; celles du premier ordre en ont deux, & celles du ſecond & du troiſiéme diminuent à proportion. Cela n'eſt pas neanmoins ſi univerſel qu'il n'y ait quelque exception. Les ruës en ſont droites, & ordinairement tirées au cordeau,

cordeau, larges, bien pavées, mais aſſez mal propres; parce que tous les honneſtes gens vont à cheval ou en chaiſe. Les maiſons ſont baſſes & de meſme hauteur. La jalouſie des maris ne permèttroit pas que celles des voiſins fuſſent plus élevées que les leurs, crainte que les feneſtres n'euſſent veuë ſur leurs cours ou ſur leurs jardins.

Toute la Ville eſt diviſée en quartiers: & les quartiers de dix en dix maiſons ont un Chef qui doit veiller à tout ce qui s'y paſſe, & avertir le Mandarin des querelles, des nouveautez, des eſtrangers qui y arrivent ou qui en ſortent. Les maiſons voiſines ſe doivent garder mutuellement, & ſont obligées de ſe preſter main forte en cas d'allarme; deſorte qu'elles ſont reſponſables, par exemple, des vols nocturnes qui s'y commettent. Enfin en chaque famille les peres répondent du deſordre de leurs enfans & de leurs domeſtiques.

Les portes de toutes les Villes ſont toûjours en bon ordre, & ferment tous

les ſoirs au commencement de la nuit, quoiqu'il n'y ait point de guerre. Durant le jour il y a des gardes qui examinent tous ceux qui entrent ; s'il eſt eſtranger, s'il vient d'une autre Province, ou d'une Ville voiſine, on le connoiſt à ſon accent, à ſon air, à ſon habit, qui ſont toûjours un peu differens de ceux du pays. Dés qu'on remarque ou qu'on ſoupçonne quelque choſe de ſingulier, on l'arreſte ou l'on en donne avis au Mandarin. Ainſi les Miſſionnaires Européens, dont la phyſionomie n'a rien de commun avec celle des Chinois, ſont connus dés qu'ils ſe preſentent ; & ceux qui ne ſont pas approuvez par l'Empereur ont ſouvent de la peine à continuer un long voyage.

En certains endroits, comme à Pekin, dés qu'il fait nuit on tend les chaînes dans toutes les ruës de traverſe ; la patroüille court le long des plus grandes, ou il y a d'eſpace en eſpace des corps de gardes & des ſentinelles. La cavalerie fait continuellement la ronde

ſur les remparts ; & malheur à celuy qui ſe trouve alors éloigné de ſa maiſon. Les aſſemblées, les bals, les viſites & toutes ces courſes nocturnes ne ſont bonnes, diſent les Chinois, que pour les voleurs ou pour la canaille. Les honneſtes gens doivent en ce temps-là veiller à la ſeureté de leurs enfans, ou prendre du repos, pour eſtre le jour plus en eſtat de procurer celuy de leurs familles.

Le jeu eſt également défendu au peuple & aux Mandarins. Cela n'empeſche pas qu'on ne joüe, & qu'on ne perde ſouvent tout ſon bien, ſa maiſon, ſes enfans, ſa femme meſme, qu'on met quelquefois ſur une carte ; car il n'eſt point d'excés où la paſſion de gagner & de s'enrichir ne porte un Chinois. Mais outre que c'eſt un déreglement où les Tartares les ont engagez, depuis qu'ils ſont les maiſtres, il faut encore prendre beaucoup de meſures pour ſe cacher ; & par conſequent la loy, qui le défend, eſt toûjours en ſa vigueur, & ne laiſſe pas

d'empeſcher de grands deſordres.

Ce que j'ay dit des femmes, qu'on peut joüer ou vendre, me donne lieu d'expliquer ce que la police, & non la Religion, a réglé pour les mariages. Ceux qui veulent ſe marier, n'ont pas comme icy la liberté de conſulter leurs inclinations. Comme on ne voit point le ſexe, on eſt obligé de s'en rapporter aux parens, ou à quelques vieilles femmes qui ſont métier d'inſpectrices, ſi j'oſe parler de la ſorte, & qui ſont ordinairement payées pour mentir; car il eſt rare qu'elles faſſent une peinture naturelle de la perſonne qu'on recherche, & qu'on luy ordonne d'examiner.

Les parens de la fille donnent toûjours quelque choſe à ces émiſſaires, pour les obliger de flater ſon portrait. Il eſt de leur intereſt qu'on vante ſa beauté, ſon eſprit, ſon adreſſe; parce que les hommes à la Chine achétent leurs femmes, & en donnent plus ou moins, comme de toutes les autres marchandiſes, ſelon leurs bonnes

ou leurs mauvaiſes qualitez.

Quand les parties ont convenu du prix, on paſſe le contract, & on délivre l'argent. Enſuite on ſe prépare de part & d'autre aux ceremonies du mariage. Le jour des nopces eſtant venu on porte la fiancée dans une chaiſe magnifique, précedée de haut-bois, de fifres, de tambours, & ſuivie de ſes parens & des amis particuliers de ſa maiſon. Elle n'emporte pour dot que ſes habits de nopces, quelques nippes, & les meubles dont ſon pere luy fait preſent. Son époux magnifiquement habillé l'attend à ſa porte : il ouvre luy-meſme la chaiſe qui eſtoit exactement fermée, & l'ayant conduite dans une chambre il la met entre les mains de pluſieurs femmes invitées à la ceremonie, qui paſſent enſemble tout le jour en feſtins & en divertiſſemens, tandis que le mari de ſon coſté traite ſes amis dans un autre appartement.

Comme c'eſt pour la premiere fois que les mariez ſe voyent, & que ſouvent ils ſont l'un & l'autre peu contens

de leur ſort; c'eſt plutoſt un jour de réjoüiſſance pour les conviez que pour eux. Les femmes, que les parens ont déja venduës, ne peuvent pas s'en dédire; mais les maris n'ont pas toûjours tant de complaiſance, & il s'en eſt trouvé qui aprés avoir ouvert avec empreſſement la porte de la chaiſe pour recevoir leur épouſe, choquez de ſa figure & de ſon air, l'ont refermée ſur le champ, & ont renvoyé avec la fille, parens, amis, conviez, & toute la ceremonie, aimant mieux perdre leur argent que de faire une ſi méchante acquiſition.

Quand les Tartares dans la derniere guerre prirent Nankin, il ſe paſſa une choſe dont les Chinois, tout malheureux qu'ils eſtoient, ne laiſſerent pas de ſe divertir. Parmi les deſordres que les victorieux commirent dans la Province, on dit qu'ils s'attacherent ſur tout à ravir les femmes, afin d'en retirer enſuite de l'argent. Dés qu'ils ſe furent rendus maiſtres de la capitale, ils les renfermerent peſle-meſle dans

les magazins avec les autres marchandiſes. Mais parce que parmi ce grand nombre il y en avoit d'âge & de beauté differentes, ils s'aviſerent de les mettre toutes dans des ſacs, & de les tranſporter ainſi au marché pour s'en défaire. Le prix en fut réglé, & on convint qu'on ne les vendroit chacune que deux ou trois écus, à condition qu'on acheteroit le ſac fermé. C'eſt ainſi que le ſoldat toûjours inſolent dans la proſperité abuſoit de ſa victoire, & devenoit plus barbare dans la ville du monde la plus polie qu'il n'avoit eſté dans les foreſts de la Tartarie.

Le jour de la vente il y eut beaucoup d'acheteurs. Les uns y furent pour retrouver leurs femmes ou leurs filles, d'autres attirez par le bon marché eſpererent du haſard quelque bonne fortune. Enfin la nouveauté du fait y attira des environs une infinité de gens. Un homme de la lie du peuple, qui n'avoit en tout ſon bien que deux écus, les donna, & ſe chargea d'un ſac comme les autres; mais dés qu'il fut hors

de la foule, ſoit curioſité, ſoit compaſſion pour la perſonne qui ſe plaignoit, il s'arreſta, & ne put s'empeſcher de l'ouvrir. Il vit une vieille, que l'âge, la douleur, le mauvais traitement avoient renduë hydeuſe ; & il en fut ſi outré que de dépit il ſe mit en devoir de jetter la vieille & le ſac dans la riviere, pour ſe conſoler au moins par-là de la perte de ſon argent.

Alors cette ſage matrone luy dit : Mon fils, vous n'eſtes pas ſi mal partagé que vous penſez ; conſolez-vous, voſtre fortune eſt faite : prenez ſeulement ſoin de ma vie, & j'auray ſoin de rendre la voſtre plus heureuſe qu'elle n'a eſté par le paſſé. Ces paroles l'adoucirent un peu. Il conduiſit cette dame dans une maiſon voiſine, où elle luy déclara ſa qualité & ſon bien. Elle appartenoit à un Mandarin tres-conſiderable d'une Ville prochaine, à qui elle écrivit ſur le champ. On luy envoya un équipage proportionné à ſon eſtat, elle mena avec elle ſon liberateur, & luy fit dans la ſuite un parti ſi avantageux

qu'il n'eut pas ſujet de plaindre les deux écus qu'il avoit avancé pour elle.

Pour revenir aux mariages des Chinois, j'ajoûteray qu'il n'eſt pas permis aux maris de répudier leur femme, ſi ce n'eſt en cas d'adultere & en quelques autres occaſions qui ſont tres-rares; pour lors ils les vendent à qui il leur plaiſt, & en achetent une autre. Parmi les gens de qualité cela n'arrive guere, mais le peuple en uſe ordinairement ainſi. Que ſi un homme eſtoit aſſez hardy que de vendre ſa femme ſans raiſon, celuy qui l'achéte & celuy qui la vend ſont ſeverement punis; ſans pourtant obliger le premier mari à la reprendre.

Quoiqu'en chaque famille il n'y puiſſe avoir qu'une femme legitime, il eſt neanmoins permis de prendre autant de concubines qu'on en veut; tous leurs enfans ont également droit à la ſucceſſion, parce qu'ils ſont cenſez appartenir à la veritable femme; ils l'appellent tous leur mere, & elle eſt en effet l'unique maiſtreſſe de la maiſon;

les concubines la servent, l'honorent & n'ont d'autorité qu'autant qu'elle veut bien leur en communiquer.

Les Chinois trouvent estrange que les Européens en usent autrement ; cependant ils conviennent que nous sommes en cela plus moderez qu'eux. Mais quand nous leur representons la jalousie, les querelles, les procés que la multitude des femmes cause dans les familles, ils répondent qu'on trouve par tout des inconveniens & du desordre ; mais que peut-estre il y en a plus de n'avoir qu'une femme, que d'en prendre plusieurs. Le meilleur, disent-ils, seroit de n'en avoir point du tout.

Quoique les Chinois soient infiniment jaloux, & qu'ils ne donnent pas mesme la liberté aux femmes de parler en secret à leurs propres freres, bien loin de les abandonner à tout ce que la curiosité & la galanterie ont establi en Europe, il se trouve neanmoins des maris assez complaisans pour leur permettre les derniers crimes ; ils se ma-

rient meſme à cette condition : Et ceux qui ſont engagez en cet eſtat (car il y a une certaine communauté de gens qui vivent de la ſorte) n'ont point droit d'empeſcher les gens de mauvaiſe vie, de frequenter leur maiſon, & d'abuſer de la facilité ou de la paſſion dereglée de leurs femmes. Mais ces familles ſont parmi les Chinois en abomination, & paſſent tellement pour infames, que leurs enfans, quelque merite & quelque capacité qu'ils ayent, ne peuvent jamais aſpirer aux degrez, ni entrer dans aucun employ honorable.

De tous les réglemens de police, il n'y en a point qui ait plus occupé les Chinois que l'ordre des temps & des feſtes. L'Empereur entretient plus de cent perſonnes pour mettre en eſtat le Calendrier qu'on fait chaque année tout de nouveau, & qu'on diſtribuë avec ceremonie à tous les Vice-Rois des Provinces. On y régle le nombre des mois, qui eſt ordinairement de douze, & quelquefois de treize ; par-

ce que ce ſont des mois lunaires, qui doivent s'accorder avec le cours du ſoleil. Les Equinoxes, les Solſtices, les entrées dans les ſignes, y ſont determinez. On y voit les éclypſes de ſoleil & de lune avec le temps auquel elles doivent arriver non ſeulement à Pekin, mais encore en toutes les capitales des Provinces. Le cours des planettes, leur lieu dans le Zodiaque, leurs oppoſitions, leurs conjonctions, leurs approches des étoiles, & tout ce que l'Aſtronomie enſeigne de plus curieux y eſt exactement calculé. On y meſle auſſi divers points de l'Aſtrologie judiciaire, que l'ignorance & la ſuperſtition ont inventé, touchant les jours heureux ou malheureux, & les temps propres aux mariages, aux bâtimens, au commencement des voyages. Le peuple ſe conduit ordinairement par ces préventions ; mais l'Empereur & les gens d'eſprit ne s'en embarraſſent guere.

Quoiqu'il n'y ait point d'horloges publiques comme en Europe, le jour

eſt neanmoins diviſé en vingt-quatre heures, qui ont toutes leur nom particulier, & qui commencent à minuit. On m'a dit qu'autrefois ils le partageoient en douze, dont chacune en contenoit huit; ce qui donnoit au jour naturel quatre-vingt ſeize parties qu'on diſtinguoit exactement dans les calculs. Mais ſur leurs cadrans ſolaires (car ils en ont de tres-anciens) ils marquoient de quatre en quatre diviſions une eſpece d'*avant-quart*, qui tous enſemble faiſoient vingt-quatre petites parties, dont la ſomme eſtoit égale à quatre diviſions generales, afin que tout le cercle fût partagé en cent parties égales.

Cette operation paroiſt aſſez irréguliere, & je ne voy pas l'uſage qu'ils en vouloient faire. Depuis qu'ils ont receu le nouveau calendrier des Miſſionnaires, ils ont réformé leurs cadrans ſur les noſtres, & ils content à peu prés comme nous. Il eſt ſeulement à remarquer que de deux heures ils n'en font ordinairement qu'une,

& qu'ainſi ils n'uſent pour les nommer que de douze noms principaux, leſquels avec dix autres termes inventez à plaiſir, font par leur combinaiſon une révolution de ſoixante, qui leur tient lieu de cycle, & qui ſert à marquer les differentes années. Je n'oſe entrer, MONSEIGNEUR, en tout ce détail, qui ſeroit ennuyeux, & qui d'ailleurs a eſté exactement expliqué par les relations précedentes.

Pour ce qui eſt du peuple, il n'y entend point fineſſe ; & il ſe contente, pour regler ſon temps, de remarquer le lever & le coucher du ſoleil avec l'heure du midy. On ſe ſert la nuit de cloches & de tambours qu'on frappe continuellement, & qui en diſtinguent les cinq veilles.

Ce qui regarde la monnoye courante eſt aſſez ſingulier. On a des deniers de cuivre, ronds, troüez par le milieu pour eſtre enfilez plus facilement, & couverts de pluſieurs caracteres ; le métal n'en eſt ni pur, ni battu ; & quoiqu'ils ſoient épais, on peut facilement

les rompre avec les doigts, quand on a de la force; il en faut dix pour faire un ſou; dix ſous font la dixiéme partie de leur écu, qu'on nomme *Leam*, que les Portugais appellent dans les Indes *Taël*, & qui revient à quatre livres deux ſols deux deniers $\frac{2}{7}$ $\frac{2}{3}$

Cependant cet écu des Chinois n'eſt pas une piece de monnoye frappée au coin, comme nous le pratiquons en Europe; l'argent qui a cours dans l'Empire n'a point de figure particuliere, ce ſont des lingots, ou des morceaux de forme irréguliere qu'on reçoit au poids, & qu'on peut couper, ſi l'on doute de ſa bonté. Ils en uſent ainſi pour empeſcher la fauſſe monnoye, & ils ſont ſi accoûtumez à juger du titre de l'argent par la ſeule, veuë qu'ils ne s'y méprennent preſque jamais, pourvû qu'il ſoit fondu à leur maniere.

Trois choſes en font connoiſtre la bonté; la couleur, les trous qui ſe forment dans la partie de l'argent attachée au creuſet, & les differens cercles qui paroiſſent dans la ſurface expoſée à

l'air, quand on l'a fondu. Si la couleur est blanche, les trous petits & profonds, les cercles en grand nombre, pressez & déliez sur tout auprés du centre, l'argent est fin : mais il est meslé plus ou moins, suivant qu'il perd de ces trois proprietez que je viens de remarquer.

Pour s'expliquer en cette matiere, ils divisent le titre en cent parties, comme nous renfermons toute la pureté de l'or en vingt-quatre carats. On reçoit dans le commerce ordinaire l'argent depuis quatre-vingt jusqu'à cent. Quand il est de plus bas aloy on le rejette, & ceux qui s'en servent sont punis. L'argent de France n'a cours que sur le pied de quatre-vingt quinze; & mesme les connoisseurs ne l'estiment que quatre-vingt-trois tout au plus. Ainsi en cent onces de nostre argent, il y en a sept d'alliage, ou, ce qui est le mesme, il n'y a que la valeur de quatre-vingt treize onces d'argent fin.

Pour ce qui est de l'or, les Chinois ne le mettent point au rang des mon-

noyes, non plus que les pierres précieuſes; on l'achéte comme les autres marchandiſes, & c'eſt un fort bon commerce pour les Européens; parce qu'il eſt à la Chine à l'égard de l'argent comme un à dix, au lieu qu'icy il vaut quinze fois davantage, deſorte qu'on y gagne ordinairement le tiers.

Comme tout ſe vend au poids, l'uſage a introduit une eſpece de petites balances portatives, renfermées dans un eſtui de vernis fort leger & fort propre; elles reviennent à la balance Romaine, eſtant compoſées d'un petit plat, d'un bras & d'un poids courant. Le bras eſt d'yvoire ou d'ébenne, de la figure, de la groſſeur & de la longueur d'une plume à écrire, diviſé en de tres-petites parties ſur trois faces differentes, & ſuſpendu par des fils de ſoye à l'un des bouts en trois differens points, pour mieux peſer toutes ſortes de poids. Elles ſont d'une grande préciſion; & dans celles qui ont une longueur un peu conſiderable, la milliéme partie

d'un écu fait pancher ſenſiblement le plat de la balance.

Il s'en trouve de deux ſortes ; les plus exactes, & les plus conformes aux anciennes balances, qui ſe gardent encore dans les tribunaux, s'accordent parfaitement à noſtre monnoye, depuis qu'elle a eſté augmentée de la ſixiéme partie. Deſorte que chaque diviſion eſt préciſement d'un ſou ; ainſi ſoixante & douze ſous Chinois peſez à cette balance font exactement noſtre écu. Mais les balances ordinaires, & qui ont le plus de cours parmi le peuple, ſont tant ſoit peu differentes, & noſtre écu emporte ordinairement ſoixante & treize diviſions ; ce que j'ay crû devoir remarquer, afin de mieux concevoir ce que les diverſes relations en ont pû rapporter.

La livre Chinoiſe ſe diviſe comme la noſtre en 16. onces ; chaque once en 10. gros, qu'ils appellent *Tçien* ; chaque gros en 10. deniers, & chaque denier en 10. grains. Il y a encore pluſieurs autres diviſions, qui décroiſſent

toûjours de dix en dix, & que je ne puis expliquer faute de termes qui nous manquent. Quoique ces petites especes soient insensibles dans les balances, on ne laisse pas de s'en servir dans les grands marchez, où leur multiplication fait à la fin des sommes considerables. Si nous supposons donc que nôtre écu pése trois dragmes ou 21. deniers & 8. grains, la livre Chinoise contiendra 19. onces Françoises, trois dragmes 2. deniers 13 $\frac{67}{75}$. Et au contraire la livre Françoise n'en contiendra de celle de la Chine que 13. onces 1. gros 4. deniers, en prenant ces derniers termes de la maniere que je l'ay expliqué cy-dessus.

Pour ce qui regarde la mesure commune de l'Empire, on en a parlé differemment; parce que ceux qui en ont écrit se sont servis des differentes mesures qui se trouvent dans les Provinces. Je les ay toutes examinées soigneusement, & j'ay crû devoir m'arrester à celle du Pere Verbiest, dont on se servoit dans le tribunal des Ma-

thematiques. On peut donc compter que le pied Chinois n'eſt point ſenſiblement different du noſtre ; c'eſt-à-dire du pied de Roy, ou du pied du Chaſtelet. Ce n'eſt pas que dans le rapport, que j'en ay exactement fait, le noſtre ne le ſurpaſſe d'une centiéme partie ; mais cette petite difference parmi les Chinois s'évanoüit dans la pratique, ſi l'on conſidere qu'ils ne s'attachent pas avec tant de précision que nous à ces ſortes de meſures, leſquelles ils donnent au peuple pour l'uſage, & non pas pour ſervir de matiere de diſpute & de rafinement.

La police des Chinois n'eſt pas ſeulement pour les Villes, elle s'étend encore dans les grands chemins, qu'elle a ſoin d'embellir, & de rendre faciles. Les canaux ſont bordez en pluſieurs endroits de quais de pierre de taille pour la commodité des voyageurs, & on y voit une infinité de ponts, qui font la communication des terres & des villages. On fait auſſi paſſer l'eau dans preſque toutes les Villes des Provinces

meridionales, afin de rendre leurs foſſez plus ſeurs, & leurs ruës plus agreables. Dans les terres baſſes & aquatiques on éleve des digues d'une longueur prodigieuſe, afin que les chemins de terre ſoient pratiquables; & quand les montagnes ferment les paſſages, il n'y a point de dépenſe qu'on ne faſſe pour y creuſer des routes aiſées.

Celle qui conduit de Signanfou à Hamtçhoum eſt une des choſes des plus merveilleuſes. On dit, car je n'y ay pas eſté, que les Chinois ont non ſeulement coupé la montagne en banquette par un des coſtez qui n'avoit aucune pente; mais qu'en ſe ſervant de pluſieurs longues poutres engagées par un bout dans le rocher, ils ont fait en l'air un chemin tout le long des montagnes en forme de galerie ſuſpenduë; ce qui ne laiſſe pas de donner de l'inquiétude à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez, & qui craignent toûjours quelque accident. Mais les gens du pays ſont extrémement hardis. Ils ont

des mulets formez à ces routes, & ils passent avec autant de fermeté sur ces précipices affreux, que s'ils voyageoient dans les plus beaux chemins du monde. En quelques autres endroits je me suis trouvé tres-souvent dans un fort grand danger pour suivre trop aveuglément mes guides.

Pour ce qui regarde les chemins ordinaires, on ne sçauroit assez admirer les soins qu'on a pris de les rendre commodes. Ils sont de quatre-vingts pieds de large ou environ, la terre en est legere, & se seche facilement dés que la pluye a cessé. En certaines Provinces on y voit à droit & à gauche comme sur nos ponts, des banquettes pour les gens de pied, qui sont terminées des deux costez par une suite continuelle de grands arbres en forme d'allées, & souvent renfermées entre deux murailles de terre de huit ou dix pieds de haut, pour empescher les voyageurs d'entrer dans la campagne. Ces murailles ont leurs ouvertures, qui répondent aux chemins de traverse, &

qui aboutissent de toutes parts à de gros villages.

De demi-lieuë en demi-lieuë le chemin est traversé par une espece d'arc de triomphe fait de bois, & élevé à la hauteur de trente pieds, qui est percé par trois grandes portes, au-dessus desquelles on a écrit sur une large frise en caracteres qu'on peut lire de cent pas, la distance de la Ville prochaine d'où l'on vient, & celle de la Ville où la route meine. Ainsi les guides ne sont pas necessaires, & l'on sçait à tout moment où l'on va, d'où l'on vient, combien on est avancé, & ce qu'il reste encore de chemin à faire.

Le soin qu'on a pris de mesurer toutes ces distances au cordeau, fait qu'elles sont ordinairement seures; cependant elles ne paroissent pas toûjours égales, à cause que les lieuës sont plus grandes dans certaines Provinces, & plus petites en quelques autres. Il est aussi arrivé dans la suite des temps que ces arcs estant ruinez n'ont pas toûjours esté rebastis exactement dans le

mesme lieu ; mais generalement parlant ils peuvent servir de regle pour la mesure des chemins, outre qu'ils en font en plusieurs endroits un veritable ornement.

Sur le bord de ces mesmes chemins on a basti de demi-lieuë en demi-lieuë une petite tour de terre où l'on arbore l'étendart de l'Empereur; tout proche est une maison propre à loger les soldats ou plutost les paysans de garde. On s'en sert dans un temps de révolte, ou bien même en tout autre temps, s'il est necessaire de donner quelque avis important, pour porter de main en main des lettres; mais sur tout ils ont soin d'arrester les voleurs des grands chemins.

Tout homme armé qui passe est obligé de dire qui il est, d'où il vient, où il a ordre de se rendre; il doit aussi montrer sa commission. De plus ces gardes en cas d'allarme prestent main forte aux voyageurs, & arrestent tous ceux qui sont soupçonnez ou accusez de larcin. Parmi le nombre infini d'habitans,

bitans, qui ſont à la Chine, & dont pluſieurs ont bien de la peine à ſubſiſter, il ſemble qu'on devroit trouver à tout moment des voleurs ; cependant on y voyage auſſi ſeurement qu'en France, & j'y ay fait deux mille lieuës, parcourant preſque toutes les Provinces ; ſans jamais avoir eſté en danger d'eſtre volé qu'une ſeule fois. Quatre Cavaliers inconnus me ſuivirent un jour tout entier ; mais le grand nombre des voyageurs, qui rempliſſoient les chemins par où j'eſtois obligé de paſſer, ne leur laiſſerent pas un moment de libre pour faire leur coup.

Les Poſtes ſont reglées dans tout l'Empire auſſi-bien qu'en Europe ; mais c'eſt l'Empereur ſeul qui en fait toute la dépenſe, & qui entretient pour cela une infinité de chevaux. Les Couriers partent de Pekin pour les Capitales des Provinces ; le Vice-Roy, qui y reçoit les dépeſches de la Cour, les communique incontinent par d'autres Couriers aux Villes du premier ordre : celles-cy les envoyent aux Villes du

ſecond ordre, qui ſont de leur dépendance; & celles du ſecond ordre aux Villes du troiſiéme. Ainſi toutes le Provinces & toutes les Villes ont communication les unes avec les autres. Quoique ces Poſtes ne ſoient pas eſtablies pour les particuliers, on ne laiſſe pas de s'en ſervir en donnant quelque choſe au maiſtre du bureau, & tous les Miſſionnaires en uſent avec autant de ſeureté, & avec beaucoup moins de dépenſe que nous ne faiſons icy.

Comme il eſt d'une extréme importance que les couriers arrivent à temps, les Mandarins ont ſoin de tenir tous les chemins en eſtat; & l'Empereur pour les y obliger plus efficacement fait quelquefois courir le bruit, qu'il doit luy-meſme viſiter certaines Provinces. Alors les gouverneurs n'épargnent rien pour en reparer les chemins, parce qu'il y va ordinairement de leur fortune, & quelquefois de leur vie, s'ils ſe negligeoient en ce point.

Un jour que je paſſois auprés d'une Ville du troiſiéme ordre dans la Pro-

vince de Chenſi, on me dit que le gouverneur venoit de ſe pendre par deſeſpoir, parce qu'il ne pouvoit faire aſſez toſt reparer un endroit par où l'Empereur devoit ſe rendre à la Capitale. Il n'y vint pourtant pas, & le Mandarin auroit couru moins de riſque, s'il ne ſe fuſt pas tant preſſé. Mais quelque ſoin que les Chinois ſe donnent pour adoucir la peine des voyageurs, on y ſouffre neanmoins preſque toûjours une incommodité tres-conſiderable, à laquelle ils ne peuvent remedier.

Les terres qui ſont tres-legeres & toûjours battuës par une infinité de gens qui vont & qui viennent à pied, à cheval, ſur des chameaux, dans des littieres & ſur des chariots, deviennent en eſté un amas prodigieux de pouſſiere tres-fine, qui eſtant élevée par les paſſans, & pouſſée par le vent, ſeroit quelquefois capable d'aveugler, ſi on ne prenoit des maſques ou des voiles. Ce ſont des nuages épais, au travers deſquels il faut continuellement marcher, & qu'on reſpire au lieu d'air pen-

dant les journées entieres. Quand la chaleur eſt grande & le vent contraire; il n'y a que les gens du pays qui puiſſent y réſiſter, & j'ay quelquefois eſté obligé malgré moy de rebrouſſer chemin.

Mais de tous les réglemens de police, il n'en eſt point qui contribuent davantage au bon ordre que ceux qu'on a eſtablis pour la levée des deniers publics. On ne voit point à la Chine cette multitude de Commis & de Partiſans dont l'Europe eſt inondée. On a meſuré toutes les terres, on a compté toutes les familles; & ce que l'Empereur doit retirer des fruits, ou de la capitation, eſt déterminé. Chacun porte ſa contribution aux Mandarins ou aux Gouverneurs des Villes du troiſiéme ordre, car il n'y a point de Receveur particulier. Les biens de ceux qui y manquent ne ſont point confiſquez, de crainte que par là toutes les familles ne ſe ruinaſſent; mais on met les gens en priſon, & on les baſtonne juſqu'à ce qu'ils ayent ſatisfait.

Ces petits Mandarins rendent com-

pte de leurs receptes à un Officier general de la Province, qui répond à la Cour ſouveraine des finances. Une grande partie des deniers royaux ſe conſomme dans les Provinces par les penſions, les apointemens, le payement des troupes, les ouvrages publics: le reſte eſt porté à Pekin pour les beſoins ordinaires du palais & de la ville où l'Empereur entretient plus de cent ſoixante mille hommes de troupes réglées, à qui, auſſi-bien qu'à tous les Mandarins, on diſtribuë tous les jours de la viande, du poiſſon, du ris, des pois, de la paille, ſelon l'eſtat d'un chacun, ſans compter la ſolde ordinaire qui leur eſt régulierement payée.

Ce qu'on tire des Provinces du midy, & qu'on a ſoin toutes les années de faire tranſporter ſur le grand canal par les barques imperiales, eſt plus que ſuffiſant pour fournir à cette dépenſe: mais on craint ſi fort de ſe trouver court que les magaſins de Pekin ont toûjours du ris pour trois ou quatre années d'avance. Il ſe conſerve long-

temps, pourvû qu'on ait ſoin de l'éventer & de le braſſer ; & quoiqu'il ne ſoit enſuite ni ſi bon au gouſt ni ſi beau que le ris nouveau ; on tient qu'il eſt plus nourriſſant & plus ſain.

Ces troupes nombreuſes, qui entourent toûjours l'Empereur, bien entretenuës, bien payées, & parfaitement diſciplinées, devroient eſtre formidables à toute l'Aſie ; mais l'oiſiveté & le peu d'occaſions qu'elles ont de s'aguerrir, contribuent autant que leur molleſſe naturelle à les affoiblir. Les Tartares occidentaux comptent pour rien leur nombre, & ils diſent ordinairement pour s'en mocquer qu'un cheval de Tartarie, qui hannit, eſt capable de mettre en fuite toute la Cavalerie Chinoiſe.

Cependant on ſe donne beaucoup de ſoin pour avoir de bonnes troupes. Les Officiers ne ſont admis dans un corps, qu'aprés avoir fait preuve de force, d'adreſſe & de ſcience militaire. On les examine régulierement, deſorte que comme il y a des Docteurs par-

mi les gens de lettres, on en fait auſſi parmi les gens de guerre.

Ces Officiers font faire réguliere-ment l'exercice aux troupes, ils for-ment des eſcadrons, ils ont leur mar-che, ils défilent en ordre, ils ſe cho-quent, ils ſe rallient au ſon du cor & des trompettes; ils ſont meſme fort adroits à tirer de l'arc, & à manier le ſabre: mais dans l'occaſion ils ſe décon-certent facilement, & le moindre effort les met en deſordre. Cela vient de ce qu'on ne les éleve point avec ces ſen-timens d'honneur qu'on inſpire en France aux enfans, dés qu'ils ſont en eſtat de connoiſtre les armes. On parle toûjours aux Chinois de gravité, de politique, de loix, de gouvernement. On leur met continuellement des li-vres & des caracteres devant les yeux, & jamais une épée entre les mains. De-ſorte qu'ayant paſſé leur jeuneſſe dans les affaires ou dans le barreau, ils ne ſe ſentent guere de courage que pour dé-fendre hardiment une méchante cau-ſe, & ne s'engagent dans les troupes

que dans l'eſperance qu'il n'y aura point de guerre. La politique Chinoiſe empeſche par cette éducation beaucoup de troubles domeſtiques ; mais en meſme temps elle expoſe les peuples aux guerres étrangeres, qui ſont encore plus dangereuſes.

Voilà, MONSEIGNEUR, une idée generale du gouvernement de la Chine, dont on a parlé avec admiration, & qui eſt en effet admirable par ſon antiquité, par la ſageſſe de ſes maximes, par la ſimplicité & l'uniformité de ſes loix, par les exemples de vertu qu'il a produit dans une longue ſuite d'Empereurs, par le bon ordre qu'il a conſervé parmi les peuples, malgré les guerres civiles & eſtrangeres ; mais ſujet, comme toutes les choſes de ce monde, a beaucoup d'inconveniens ; c'eſt-à-dire aux révoltes qui ont ſouvent deſolé les Provinces, à l'injuſtice de pluſieurs Rois qui ont abuſé de leur pouvoir, à la cupidité des Mandarins qui oppriment ſouvent les peuples, aux invaſions des étrangers, à l'infi-

delité des domeſtiques, & à une infinité de révolutions qui auroient peut-eſtre changé l'Etat, ſi des peuples plus policez que les Tartares euſſent eſté aſſez voiſins de la Chine, pour y introduire leur gouvernement particulier.

Je n'oſerois me flatter, MONSEIGNEUR, d'avoir par ce long diſcours, ajoûté quelque choſe à ce fonds de belles connoiſſances que vous avez puiſées dans les meilleures ſources de l'antiquité, dans les converſations des plus habiles gens de l'Europe, dans le maniement des plus importantes affaires, &, ce qui eſt encore davantage, dans voſtre propre génie, qui vous a rendu (ſi j'oſe parler ainſi) l'homme de tous les pays & le ſage de tous les ſiecles.

Mais je ſuis du moins perſuadé que vous aurez eſté bien aiſe de voir que les plus ſeures maximes de la bonne politique ne ſont pas tout-à-fait étrangeres à l'Orient; & que ſi la Chine ne forme pas d'auſſi grands Miniſtres

F v

que vous, elle en a du moins qui peuvent ſentir ce que vous valez, qui pourroient meſme vous ſuivre, s'ils vous connoiſſoient, & profiter de vos exemples. Je ſuis avec un tres-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE EMINENCE

Le tres humble & tres-obeïſſant ſerviteur,
L. J.

LETTRE

A Monſeigneur

LE CARDINAL DE BOÜILLON.

De la Religion ancienne & moderne des Chinois.

MONSEIGNEUR,

Je ne ſuis pas ſurpris que voſtre Alteſſe ſe ſoit fait un plaiſir d'entendre parler de la Chine. Il n'appartient qu'aux grands Princes de ſçavoir à fond ce qui regarde les differens Eſtats du monde, & de juger comme il faut de la grandeur & de la puiſſance des Empires. Dieu qui les a faït naiſtre pour le gouvernement des nations, leur a en meſme temps donné un diſcernement particulier pour les bien connoiſtre. Ainſi, MONSEIGNEUR, ſi j'ay pris la

liberté de vous dire ce que plusieurs années de voyages m'ont découvert en cette matiere, c'est moins pour vous en instruire que pour apprendre de vostre Altesse le jugement qu'il en faut porter.

Cela est encore beaucoup plus vray, lorsqu'on a l'honneur de vous parler de la Religion des peuples. C'est un endroit qui vous touche d'une maniere particuliere ; & je puis dire que si vôtre qualité, vostre esprit, vostre profonde érudition vous ont fait nostre Juge sur tout le reste, vostre éminente dignité dans l'Eglise nous oblige, quand il s'agit des choses saintes, de vous écouter, & de vous consulter comme nostre Oracle.

C'est en cette veuë, MONSEIGNEUR, que je vous presente aujourd'huy ces Memoires avec quelques réfléxions que l'usage des Chinois & la lecture des Livres m'ont fait faire sur leur Religion, persuadé qu'aprés les differentes opinions, & les longues disputes qui ont depuis un siecle partagé

ſur ce point, les plus ſçavants Miſſionnaires, on ne ſçauroit prendre un meilleur parti, que de s'en tenir à ce que vôtre Alteſſe en voudra bien déterminer elle-meſme.

La Religion a toûjours eû quelque part dans l'établiſſement des grandes Monarchies, qui ne peuvent guere ſe ſoûtenir, ſi les eſprits & les cœurs ne ſont fortement liez enſemble par le culte exterieur de quelque Divinité; car les peuples ſont naturellement ſuperſtitieux, & ſe conduiſent bien plus par la foy que par la raiſon. C'eſt pour cela que les anciens Legiſlateurs ont toûjours employé la connoiſſance du veritable Dieu, ou les trompeuſes maximes de l'idolatrie, pour ſoûmettre les nations barbares au joug de leur gouvernement.

La Chine plus heureuſe dans ſes commencemens, que nul autre peuple du monde a puiſé preſque dans la ſource les ſaintes & les premieres veritez de ſon ancienne Religion. Les enfans de Noë, qui ſe répandirent dans

l'Aſie orientale, & qui probablement fonderent cet Empire, témoins eux-meſmes durant le deluge, de la toute-puiſſance du Createur, en avoient donné la connoiſſance & inſpiré la crainte à leurs deſcendans; les veſtiges que nous en trouvons encore dans leur hiſtoire, ne nous permettent preſque pas d'en douter.

Fohi, premier Empereur de la Chine, nourriſſoit avec ſoin en ſa maiſon ſept eſpeces d'animaux, pour ſervir aux ſacrifices qu'on offroit au Souverain Eſprit du ciel & de la terre. C'eſt pour cela que quelques-uns l'ont appellé *Paohi*, c'eſt-à-dire *victime*; nom que les plus grands Saints du vieux & du nouveau Teſtament ſe ſeroient fait honneur de porter, & qui eſtoit réſervé pour celuy qui s'eſt également fait victime pour les Saints & pour les pecheurs.

Hoamti, troiſiéme Empereur, baſtit un temple au Souverain Seigneur du Ciel; & ſi la Judée a eu l'avantage de luy en conſacrer un plus riche & plus

magnifique, ſanctifié meſme par la préſence & par les prieres du Rédempteur; ce n'eſt pas une petite gloire à la Chine, d'avoir ſacrifié au Createur dans le plus ancien temple de l'Univers.

Tçhouen-hio, cinquiéme Empereur, ne crut pas enſuite, devoir renfermer dans un ſeul lieu ces hommages. Il nomma des Preſtres ou des Mandarins eccleſiaſtiques en diverſes Provinces, pour préſider aux ſacrifices. Il leur ordonna ſur tout que le ſervice divin ſe fiſt avec reſpect, & qu'on obſervaſt religieuſement toutes les ceremonies.

Tiko ſon ſucceſſeur ne fut pas moins appliqué à ce qui regardoit la Religion. On raconte dans l'hiſtoire que l'Imperatrice ſa femme eſtant ſterile, demanda à Dieu des enfans avec une ſi grande ferveur durant le temps du ſacrifice, qu'elle conçut peu de jours aprés, & accoucha dans la ſuite d'un fils celebre par quarante Empereurs conſecutifs que ſa famille donna à la Chine. *Yao* & *Chun*, les deux Princes qui luy

ſuccederent, ſont ſi fameux par leur pieté & par la ſageſſe de leur gouvernement, qu'il y a bien de l'apparence que ſous leurs regnes la Religion fut encore plus floriſſante.

Il eſt auſſi fort croyable que les trois familles ſuivantes ont toûjours conſervé la connoiſſance de Dieu durant prés de deux mille ans, ſous les regnes de quatre-vingts Empereurs; puiſque les plus ſçavants interprétes Chinois ſoûtiennent qu'avant les ſuperſtitions dont l'impieté du Dieu *Fo* infecta la Chine; on n'avoit jamais vû d'idoles ou de ſtatuës parmi le peuple. Il eſt certain que durant tout ce temps on recommanda toûjours aux Princes l'obſervation des maximes de l'Empereur *Yao*, dont la premiere & la plus eſſentielle regardoit le culte du Souverain Maiſtre du monde; & quoiqu'il y en ait eu d'aſſez impies pour s'en éloigner, juſqu'à menacer meſme le Ciel, & à le provoquer follement au combat, ils ont neanmoins tous eſté regardez comme des monſtres, & les autres ont preſque

toûjours donné beaucoup de marques de religion.

Vou-vam, fondateur de la troiſiéme race, offroit luy-meſme des ſacrifices ſelon l'ancienne coûtume ; & ſon frere, qui l'aimoit tendrement, & qui le croyoit encore neceſſaire à l'Eſtat, le voyant un jour en danger de mourir, ſe proſterna devant la Majeſté divine pour en obtenir la gueriſon. *C'eſt vous, Seigneur*, luy dit-il en pleurant, *qui l'avez donné aux peuples ; c'eſt noſtre Pere, c'eſt noſtre Maiſtre. Si nous ſommes dans le deſordre, qui peut mieux que luy nous ramener au bon chemin ? Et ſi nous ſuivons exactement ce que vous luy inſpirez de nous enſeigner, pourquoy nous puniſſez-vous par ſa perte ? Pour moy, Seigneur,* ajoûta ce bon Prince, *je ſuis peu utile en ce monde ; s'il vous faut une victime, je vous offre de tout mon cœur ma vie en ſacrifice, pourvû que vous conſerviez mon maiſtre, mon Roy, & mon frere.* L'hiſtoire aſſeure qu'il fut exaucé, & qu'il mourut en effet aprés ſa priere. Exemple, qui prouve manifeſtement

que non ſeulement l'eſprit de la Religion s'eſtoit conſervé parmi ces peuples, mais qu'on y ſuivoit encore les maximes de la plus pure charité, qui en fait la perfection & le caractere.

Mais *Tchim-vam*, ſon fils & ſon ſucceſſeur, donna ſur la fin de ſa vie des marques ſi éclatantes de ſa pieté, qu'elles ne nous laiſſent aucun lieu de douter de la verité que j'ay avancée. Voicy comme en parlent les anciens Livres des Chinois. Ce Prince, diſent-ils, qui avoit toûjours réglé ſa conduite par les ordres du ſouverain Empereur du Ciel, tomba dangereuſement malade la cinquantiéme année de ſa vie, & la trente-ſeptiéme de ſon regne. Dés qu'il connut le danger où il eſtoit, il aſſembla les principaux officiers de ſa Cour, dans le deſſein de declarer ſon ſucceſſeur; & afin de ne manquer à rien de ce qui ſe pratique en ſemblables occaſions, il ſe leva de ſon Trône où il s'eſtoit fait porter: il voulut qu'on luy lavaſt les mains & le viſage, qu'on le reveſtiſt de ſes habits imperiaux, qu'on luy miſt ſur la

teste son diadéme ; & ensuite s'estant appuyé sur une table de pierre précieuse, il parla de cette sorte à l'assemblée.

Ma maladie devient tous les jours « plus dangereuse, car c'est ainsi que le « Ciel l'ordonne, & je crains que la « mort ne me surprenne; ainsi j'ay crû « estre obligé de vous apprendre mes « dernieres volontez. Vous sçavez quel- « le a esté la réputation de mon pere « & de mon ayeul, & combien éclatans « ont paru les exemples de vertu qu'ils « ont donnez à tout l'Empire. J'estois « tres-indigne d'occuper la place de « ces grands hommes; je leur ay nean- « moins succedé; mais j'avoüe de bon- « ne foy mon ignorance & mon peu « d'habileté. «

C'est pour cela que le Ciel a peut- « estre abregé le temps de mon regne. « Je dois en cela luy obeïr comme en « toute autre chose; car vous avez vû « que jusqu'icy j'ay reçû ses ordres a- « vec une veritable crainte & avec un « profond respect. J'ay tâché de les sui- « vre sans jamais m'en éloigner ou pa- «

» roiſtre meſme les negliger le moins
» du monde. J'ay eu auſſi toute ma vie
» à cœur les inſtructions de mes ance-
» ſtres touchant ce que je dois au Ciel
» & à mon peuple. Sur ces deux points
» je n'ay rien à me reprocher ; & ſi ma
» vie a eu quelque éclat, je le dois à
» cette docilité, qui m'a attiré les be-
» nedictions du ſouverain Maiſtre du
» monde.

» C'eſt pour vous (en s'adreſſant à
» ſon fils aiſné) c'eſt pour vous, mon
» fils, que je parle ; ſoyez l'heritier de
» la vertu de vos anceſtres plûtoſt que
» de ma puiſſance & de mon Empire.
» Je vous fais Roy, c'eſt tout ce que
» vous pouvez attendre de moy ; ſoyez
» un Roy ſage, vertueux, irreprocha-
» ble, c'eſt ce que je vous ordonne, &
» ce que tout l'Empire attend de vous.
Aprés ces paroles il ſe fit porter au lit où le jour ſuivant il rendit tranquillement l'eſprit.

C'eſt ſous les regnes de ce grand Prince & de ſon fils * que la paix, la

* *Cam-vam.*

bonne foy, la juſtice regnerent à la Chine, de maniere qu'on envoyoit ſouvent les priſonniers labourer la terre, ou recueillir les bleds, ſans apprehender que la crainte du ſupplice les obligeaſt de s'enfuir. Aprés la récolte ils revenoient d'eux-meſmes, & ſe remettoient en priſon pour recevoir le châtiment de leurs fautes, ſelon que les Mandarins en ordonneroient.

Enfin ſi l'on examine bien l'hiſtoire des Chinois, on trouvera que trois cens ans encore aprés, c'eſt-à-dire juſqu'à l'Empereur *Yéou-vam*, qui regnoit 800. ans avant la naiſſance de noſtre Seigneur, l'idolatrie n'avoit point encore infecté les eſprits. Deſorte que ce peuple a conſervé prés de deux mille ans la connoiſſance du veritable Dieu, & l'a honoré d'une maniere qui peut ſervir d'exemple & d'inſtruction meſme aux Chrétiens.

On avoit ſoin par tout de nourrir des animaux pour les temples, & l'on entretenoit des Preſtres pour les y offrir; outre le culte interieur, qui eſtoit re-

commandé, on s'attachoit avec ſcrupule juſqu'aux moindres ceremonies exterieures, qui pouvoient édifier le peuple ; les Reines nourriſſoient elles-meſmes des vers à ſoye, & faiſoient de leurs mains des étoffes pour l'ornement des Autels, & pour les habits des Eccleſiaſtiques. Les Empereurs ont ſouvent labouré le champ où l'on recueilloit le froment & le vin deſtinez aux ſacrifices. Au reſte les Preſtres n'oſoient les offrir devant le peuple qu'aprés s'y eſtre préparez par trois ou ſept jours de continence conjugale. Il y avoit des jeûnes reglez & des prieres publiques, ſur-tout quand l'Empire ſouffroit extraordinairement, par la ſterilité, par les inondations, par les tremblemens de terre, ou par quelque guerre eſtrangere.

C'eſt par toutes ces marques exterieures de Religion que les Empereurs ſe préparoient aux expeditions militaires ; à prendre poſſeſſion du gouvernement ; à faire la viſite de l'Empire ; & afin que le Ciel donnaſt ſa benediction

à leurs entrepriſes, ils demandoient alors à leurs ſujets ce qu'il y avoit à réformer en leurs propres perſonnes, perſuadez que tous les malheurs publics venoient toûjours de leur mauvais gouvernement. On en lit dans l'hiſtoire un exemple celebre, que je ne puis m'empeſcher de raporter.

La ſterilité ayant eſté generale dans toutes les Provinces durant ſept années conſecutives, (ce temps ne paroiſt pas éloigné des ſept années de ſterilité dont parle l'Ecriture, & peut-eſtre que ce point bien examiné ſervira à réformer ou à confirmer noſtre Chronologie *) le peuple fut réduit à la derniere extremité ; & les prieres, les jeûnes, les autres penitences ayant eſté inutilement employées, l'Empereur ne ſçachant plus par quel moyen il pourroit mettre fin à la miſere publique, aprés avoir offert à Dieu pluſieurs ſacrifices pour appaiſer ſa colere, il ré-

* Cet Empereur mourut 1753. ans avant la naiſſance de J. C. Et la 7. an. de ſterilité, ſelon l'écriture, arriva 1743. ans avant la meſme naiſſance.

ſolut enfin de ſe faire luy-meſme victime.

Il aſſembla pour cet effet tous les Grands de ſon Empire, il ſe dépoüilla en leur préſence de ſon manteau royal, & ſe reveſtit d'un habit de paille. En cet équipage, les pieds & la teſte nuës, tel qu'un criminel a coûtume de paroître devant ſon Juge, il s'avança avec toute ſa Cour juſqu'à une montagne aſſez éloignée de la Ville. Pour lors, aprés s'eſtre proſterné devant la Majeſté divine, qu'il adora neuf fois, il luy parla en ces termes: *Seigneur, vous n'ignorez pas les miſeres où nous ſommes réduits. Ce ſont mes pechez qui les ont attirées ſur mon peuple, & je viens icy pour en faire un humble aveu à la face du ciel & de la terre. Pour eſtre mieux en eſtat de me corriger, permettez-moy, ſouverain Maiſtre du monde, de vous demander ce qui vous a particulierement déplû en ma perſonne. Eſt-ce la magnificence de mon palais? J'auray ſoin d'en retrancher l'excés. Peut-eſtre que l'abondance des mets & la délicateſſe de ma table ont attiré la diſette?*

doreſna-

dorenavant on n'y verra que frugalité & que temperance. Les loix me permettent de prendre des concubines ; mais vous en deſaprouvez peut-eſtre le trop grand nombre. Je ſuis preſt de le diminuer. Que ſi tout cela ne ſuffit pas pour appaiſer voſtre juſte colere, & qu'il vous faille une victime, me voicy, Seigneur, & je conſens de bon cœur à mourir, pourvû que vous épargniez ce bon peuple : Faites tomber du ciel la pluye ſur leurs campagnes pour ſoulager leurs beſoins, & la foudre ſur ma teſte pour ſatisfaire à voſtre juſtice.

Cette pieté du Prince toucha le ciel, l'air ſe chargea de nuages, & une pluye univerſelle, qui tomba ſur l'heure, donna en ſon temps à tout l'Empire une abondante récolte. Quand les Idolâtres paroiſſent ſcandaliſez de la mort de JESUS-CHRIST, nous nous ſervons de cèt exemple pour juſtifier nôtre foy. Non-ſeulement vous approuvez, leur diſons-nous, l'action d'un de vos Empereurs, qui ſe dépoüilla de toute ſa grandeur, & qui s'offrit en ſacrifice pour ſes ſujets ; vous l'admirez

meſme, & vous la propoſez à la poſterité, pour ſervir d'exemple à tous les Princes du monde : comment donc pouvez-vous deſaprouver l'excés de charité, qui a porté JESUS-CHRIST à ſe faire une victime de propitiation pour tous les hommes, & à ſe dépoüiller de l'éclat de ſa Majeſté pour nous reveſtir un jour de ſa gloire & de ſa divinité?

Ces veſtiges de la veritable Religion, que nous trouvons parmi les Chinois durant tant de ſiecles conſecutifs, nous portent naturellement à faire une autre réflexion qui juſtifie la providence de Dieu dans le monde. On s'étonne quelquefois de ce que la Chine & les Indes ont preſque toûjours eſté enſevelies dans les tenebres de l'idolatrie, depuis la naiſſance de noſtre Seigneur; tandis que la Grece, une partie de l'Afrique & preſque toute l'Europe ont joüi des lumieres de la foy; & l'on ne prend pas garde que la Chine a conſervé plus de deux mille ans la connoiſſance du vray Dieu & pratiqué les ma-

ximes les plus pures de la morale, tandis que l'Europe & preſque tout le reſte du monde eſtoit dans l'erreur & dans la corruption.

Dieu dans la diſtribution de ſes dons ne fait point d'injuſte préference; mais il a ſes momens marquez pour faire luire en ſon temps la lumiere de ſa grace, qui comme celle du ſoleil ſe leve & ſe couche ſucceſſivement dans les diverſes parties du monde, ſelon que les peuples en font un bon ou un mauvais uſage.

Je ne ſçay, MONSEIGNEUR, ſi j'oſerois ajoûter que comme le ſoleil, qui par ſon mouvement continuel ſe cache à tout moment à quelques-uns pour ſe découvrir à d'autres, éclaire neanmoins également chaque année toutes les parties de la terre; de-meſme Dieu par ce cours myſterieux des lumieres de la foy, qui ont eſté communiquées au monde, a preſque également partagé tous les peuples, quoiqu'en differens temps & en differentes manieres. Quoiqu'il en ſoit, dans cette

ſage diſtribution de graces, que la providence divine a faite parmi les nations de la terre, la Chine n'a pas ſujet de ſe plaindre, puiſqu'il n'y en a aucune qui en ait eſté plus conſtamment favoriſée.

La connoiſſance du vray Dieu, qui avoit duré pluſieurs ſiecles aprés le regne de l'Empereur *Cam-vam*, & meſme fort probablement long-temps aprés *Confucius*, ne ſe conſerva pas toûjours dans cette premiere pureté. L'idolatrie s'empara enfin des eſprits, & les mœurs devinrent ſi corrompuës, que la foy n'eſtant plus qu'une occaſion d'un plus grand mal, leur fut peu à peu oſtée par un juſte jugement de Dieu. Parmi les ſuperſtitions qui s'y introduiſirent; il y en eut principalement de deux ſortes, qui ont partagé juſqu'à preſent tout l'Empire.

Li-Laokun donna commencement à la premiere. Ce fut un Philoſophe qui veſcut avant Confucius; ſa naiſſance, ſi nous en croyons ſes diſciples, fut miraculeuſe; car ſa mere le port. plus de

quatre-vingts ans dans ſes flancs, d'où un moment avant ſa mort il ſortit enfin par le coſté gauche qu'il s'ouvrit luy-meſme. Ce monſtre, qui luy ſurveſcut pour le malheur de ſa patrie, ſe rendit en peu de temps celebre par ſa pernicieuſe doctrine : neanmoins il écrivit pluſieurs Livres utiles, de la vertu, de la fuite des honneurs, du mépris des richeſſes, & de cette admirable ſolitude de l'ame, qui nous éloigne du monde pour nous faire uniquement rentrer en nous-meſmes. Il répétoit aſſez ſouvent cette ſentence qui eſtoit, diſoit-il, le fondement de la veritable ſageſſe. La raiſon éternelle a produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choſes ; ce qui ſembloit marquer en luy quelque connoiſſance de la Trinité.

Mais il enſeigna que le Dieu ſouverain eſtoit corporel, & qu'il gouvernoit les autres Divinitez comme un Roy gouverne ſes ſujets. Il s'adonna fort à la Chimie, & quelques-uns prétendent qu'il en fut l'inventeur. Il s'en-

testa mesme de la pierre philosophale, & il se persuada à la fin que par le moyen d'un breuvage, on pourroit devenir immortel. Ses disciples, pour y réussir, userent de magie, & cet art diabolique devint en peu de temps l'unique science des gens de qualité. Tout le monde s'y appliqua dans l'esperance d'éviter la mort; & les femmes autant par curiosité que par le desir de prolonger leur vie donnerent dans une infinité d'extravagances, & s'abandonnerent à toutes sortes d'impietez.

Ceux qui par une profession particuliere s'attacherent à cette pernicieuse doctrine, furent appellez *Tien-se*, c'est-à-dire docteurs celestes; on leur donna des maisons pour vivre en communauté, on éleva en divers endroits des temples à *Laokun* leur maistre; les Rois, les peuples l'honorerent d'un culte divin; & quoiqu'ils deussent estre desabusez de ses erreurs par une infinité d'exemples, ils chercherent tous avec une espece de fureur l'immortalité, que leur maistre n'avoit pû luy-mesme se procurer.

Le temps qui fortifie toûjours le mal, donna dans la ſuite à ces faux docteurs une vogue qui les multiplia à l'infini. Les pactes qu'ils font avec le Démon, les ſorts qu'ils jettent, leurs magies ou vrayes ou apparentes les font encore apprehender ou admirer de la canaille ; & quoiqu'il arrive, il n'y a preſque perſonne qui n'ait quelque foy à leurs maximes, ou qui n'eſpere par leur moyen éviter la mort.

Un de ces Docteurs* ſe fit une ſi grande réputation que l'Empereur luy accorda le nom de *Cham-ti ;* c'eſt celuy qu'on donnoit au vray Dieu, & qui ſignifie *ſouverain Empereur.* Cette impieté porta le dernier coup à l'ancienne Religion. Car juſqu'alors les Chinois, tout idolâtres qu'ils fuſſent, avoient toûjours diſtingué le *Cham-ti* des autres divinitez. Auſſi par un juſte jugement de Dieu la famille de ce Prince fut bien-toſt éteinte, & l'Empire qui juſqu'alors avoit conſervé ſon gouvernement particulier, ſe vit ſoumis pour la premiere

* *Cham-y.*

fois à celuy des Tartares occidentaux. C'eſt ce qu'un fameux *Colao* *, qui a imprimé ſur cette matiere, n'a pû s'empeſcher de reconnoiſtre. *En ce temps-là*, dit-il, *l'Empereur Hoei-tçoum donna contre toute ſorte de raiſon la qualité de Dieu ſouverain à un homme. Ce Dieu le plus grand & le plus venerable de tous les Eſprits celeſtes, fut ſenſible à cette injure; il punit tres-ſeverement l'impieté de ce Prince, & éteignit entierement ſa famille.*

La ſeconde ſecte, qui domine à la Chine, plus dangereuſe encore & plus univerſelle que la premiere, adore comme l'unique divinité du monde une Idole qu'on nomme *Fo* ou *Foë*. Elle y fut tranſportée des Indes trente-deux ans aprés la mort de JESUS-CHRIST. Cette contagion, qui commença par la Cour, gagna enſuite les Provinces, & ſe répandit en toutes les villes: deſorte que ce grand corps déja gaſté par la magie & par l'impieté, fut tout-à-fait corrompu par l'idolatrie, & devint un aſſemblage monſtrueux de toutes

* *Kieou-Kioum-Chan.*

ſortes d'erreurs. Les fables, les ſuperſtitions, la métempſicoſe, l'idolatrie, l'atheiſme partagerent les eſprits, & s'en rendirent tellement les maiſtres, qu'à preſent meſme, le Chriſtianiſme n'a point de plus grand obſtacle à ſon établiſſement que cette impie & cette ridicule doctrine.

On ne ſçait pas bien en quel endroit nâquit l'idole *Fo*, dont je parle (je l'appelle idole & non pas homme, parce que quelques-uns ont crû que ç'avoit eſté un ſpectre venu de l'Enfer) ceux qui plus probablement aſſeurent qu'il eſtoit homme, le font naiſtre plus de mille ans avant JESUS-CHRIST dans un Royaume des Indes aſſez prés de la ligne, peut-eſtre au-deſſus de Bengale. On dit meſme qu'il eſtoit fils de Roy. Il fut au commencement nommé *Ché-Kia*; mais à l'âge de trente ans il prit le nom de *Fo*. Sa mere, qui le mit au monde par le coſté droit, mourut dans les douleurs de l'enfantement: elle avoit quelque temps auparavant ſongé durant le ſommeil qu'elle avaloit un

élephant, & ce ſonge a eſté cauſe des honneurs que les Rois des Indes rendent aux élephans blancs, pour la perte ou pour la poſſeſſion deſquels ils ſe ſont faits ſouvent de cruelles guerres.

Dés que ce monſtre fut né il eut, diſent-ils, aſſez de force pour ſe tenir debout; il fit ſept pas, montrant d'une main le ciel & de l'autre la terre. Il parla meſme, mais d'une maniere qui marquoit aſſez de quel eſprit il eſtoit animé. *Dans le ciel, ſur la terre*, dit-il, *je ſuis le ſeul qui merite d'eſtre honoré.* A dix-ſept ans il ſe maria, & eut un fils qu'il abandonna auſſi-bien que le reſte du monde, pour s'engager dans une vaſte ſolitude avec trois ou quatre Philoſophes Indiens, qu'il prit pour maiſtres de ſa conduite. Mais à l'âge de trente ans il fut tout d'un coup ſaiſi & comme pénétré de la Divinité, qui luy donna la connoiſſance univerſelle de toutes choſes. Dés ce moment il devint Dieu, & commença par une infinité de miracles apparens de s'attirer la veneration des peuples. Le nombre

de ſes diſciples fut tres-grand, & c'eſt par leur moyen que toutes les Indes ont eſté depuis infectées de ſa pernicieuſe doctrine. Les Siamois les ont appellez *Talapoins*, les Tartares *Lamas* ou *Lama-ſem*, les Japonois *Bonzes*, & les Chinois *Hocham*.

Mais ce Dieu chimerique connut enfin qu'il eſtoit homme comme les autres. Il mourut à l'âge de ſoixante & dix-neuf ans; & pour mettre le comble à ſon impieté, aprés avoir établi l'idolatrie durant ſa vie, il taſcha d'inſpirer l'atheïſme à ſa mort. Pour lors il déclara à ſes diſciples qu'il n'avoit parlé dans tous ſes diſcours que par énigme; & qu'on s'abuſoit, ſi l'on cherchoit hors du neant le premier principe des choſes. C'eſt *de ce neant*, dit-il, *que tout eſt ſorti; & c'eſt dans le neant que tout doit retomber. Voilà l'abiſme où aboutiſſent nos eſperances.*

Puiſque cet impoſteur avoüoit qu'il avoit abuſé le monde durant ſa vie, il ne meritoit pas qu'on le crût à ſa mort. Cependant comme l'impieté trouve

toûjours plus de partisans que la vertu, il se forma parmi les Bonzes une secte particuliere d'Athées, fondée sur ces dernieres paroles de leur maistre. Les autres, qui eurent de la peine à se défaire de leurs préjugez, s'en tinrent aux premieres erreurs. D'autres enfin taschérent de les accorder ensemble, en faisant un corps de doctrine où ils enseignent une double loy, qu'ils appellent la loy exterieure & la loy interieure. L'une doit préceder, & préparer l'esprit à recevoir l'autre. Ce sont des Cintres, disent-ils, qui sont necessaires pour soûtenir la voute qu'on veut faire, & qu'on renverse dés qu'elle est achevée.

Ainsi le Démon se servant également de la simplicité & de la malice des hommes pour les perdre, tascha d'effacer en plusieurs ces précieux vestiges de la Divinité, que la raison y avoit profondément gravées, & d'établir parmi les autres le culte d'une fausse Divinité sous la figure d'une infinité de bestes; car on ne se borna pas

à cette premiere Idole. Le ſinge, l'elephant, le dragon furent adorez en differens endroits, ſous prétexte peut-eſtre que le Dieu *Fo* avoit ſucceſſivement paſſé en tous ces animaux. La Chine plus ſuperſtitieuſe que tous les autres Royaumes, multiplia encore ſes Idoles, & on en voit à preſent de toutes ſortes d'eſpeces qui occupent les temples, & qui ſervent à abuſer de la ſimplicité des peuples.

Il eſt vray qu'on n'a pas toûjours pour ces Dieux tout le reſpect que ſemble meriter leur qualité. Car il arrive aſſez ſouvent qu'aprés avoir eſté bien honorez, ſi le peuple n'obtient pas d'eux ce qu'il demande, il ſe laſſe enfin & les abandonne comme des Dieux impuiſſans; d'autres les traitent avec le dernier mépris: les uns les chargent d'injures, & les autres de coups. Comment, *chien d'eſprit*, luy diſent-ils quelquefois, nous te logeons dans un temple magnifique, tu es bien doré, bien nourri, bien encenſé, & aprés tous ces ſoins que nous prenons de

toy, tu es aſſez ingrat pour nous refuſer ce qui nous eſt neceſſaire ?

Enſuite on le lie avec des cordes, & on le traiſne par les ruës, chargé de bouë & de toutes ſortes d'immondices, pour luy faire payer les paſtilles dont on l'avoit auparavant parfumé. Que ſi durant ce temps-là ils obtiennent par haſard ce qu'ils ſouhaitent, alors ils reportent l'Idole en ceremonie dans ſa niche, aprés l'avoir bien lavée & bien eſſuyée : ils ſe proſternent meſme en ſa preſence, & luy font diverſes excuſes. A la verité, luy diſent-ils, nous nous ſommes un peu trop preſſez ; mais au fond n'avez-vous pas tort d'eſtre ſi difficile ? Pourquoy vous faire battre à plaiſir ? Vous en coûteroit-il davantage d'accorder les choſes de bonne grace ? Cependant ce qui eſt fait eſt fait, n'y ſongeons plus. On vous redorera, pourvû que vous oubliiez tout le paſſé.

Il y a quelques années qu'il arriva une choſe dans la Province de Nankin, qui montre aſſez l'idée que les

Chinois ont de leurs Dieux. Un homme, dont la fille unique eſtoit malade, aprés avoir inutilement employé tous les Médecins, s'aviſa d'implorer le ſecours de ſes Dieux. Prieres, offrandes, aumones, ſacrifices, tout fut mis en uſage pour en obtenir la gueriſon. Les Bonzes, qu'on engraiſſoit depuis long-temps, en répondoient ſur la foy d'une Idole, dont ils vantoient fort le pouvoir. Cependant cette fille mourut, & ſon pere outré de douleur réſolut de s'en vanger, & d'accuſer l'Idole dans les formes.

Il forma donc ſa plainte pardevant le Juge du lieu, dans laquelle aprés avoir vivement repreſenté la fourberie de cette injuſte Divinité, il diſoit qu'elle meritoit un châtiment exemplaire, pour avoir manqué à ſa parole. Si *l'Eſprit* a pû guerir ma fille, ajoûtoit-il, c'eſt volerie toute pure d'avoir pris mon argent, & de la laiſſer mourir. S'il n'a pas ce pouvoir, de quoy ſe meſle-t-il? Et de quel droit prend-il la qualité de Dieu? Eſt-ce pour rien que nous l'ado-

rons, & que toute la Province luy offre des ſacrifices? Deſorte qu'il concluoit, vû la foibleſſe ou la malice de cette Idole, à ce que ſon temple fût raſé, ſes miniſtres honteuſement chaſſez, & elle-meſme punie en ſa propre & privée perſonne.

L'affaire parut au Juge de conſequence, il la renvoya au Gouverneur, lequel ne voulant rien avoir à demeſler avec les gens de l'autre monde, pria le Vice-Roy de l'examiner. Celuy-cy, aprés avoir écouté les Bonzes, qui paroiſſoient fort allarmez, appella leur partie, & luy conſeilla de ſe deſiſter de ſes pourſuites: Vous n'eſtes pas ſage, luy dît-il, de vous broüiller avec ces ſortes d'eſprits. Ils ſont naturellement malins, & je crains qu'ils ne vous joüent un mauvais tour. Croyez-moy, écoutez les propoſitions d'accommodement que les Bonzes vous feront de leur part. Ils m'aſſeurent que l'Idole entendra raiſon de ſon coſté, pourvû que du vôtre vous ne pouſſiez pas les choſes à bout.

Mais cet homme, qui eſtoit au deſeſpoir de la mort de ſa fille, proteſta toûjours qu'il periroit plutoſt que de rien relâcher de ſes droits. Mon parti eſt pris, Seigneur, répondit-il, l'Idole s'eſt perſuadée qu'elle pouvoit impunément faire toutes ſortes d'injuſtices, & que perſonne au monde ne ſeroit aſſez hardi pour l'attaquer; mais elle n'en eſt pas où elle penſe, & l'on verra bien-toſt lequel eſt le plus méchant & le plus diable de nous deux.

Le Vice-Roy ne pouvant plus reculer fit inſtruire le procés, & en donna cependant avis au Conſeil ſouverain de Pekin, qui évoqua l'affaire à luy, & cita inceſſamment les Parties. Elles comparurent quelque temps aprés. Le Diable, qui en tous les eſtats n'a que trop de partiſans, n'en manqua pas parmi les Avocats & les Procureurs. Ceux à qui les Bonzes offrirent pour cela de l'argent, trouverent ſon droit inconteſtable, & parlerent avec tant de chaleur que l'Idole en perſonne n'auroit pas mieux plaidé ſa cauſe; mais on a-

voit à faire à un homme encore plus habile, qui avoit déja pris lés devans par le moyen d'une grosse somme d'argent dont il s'estoit servi, pour mieux instruire les Juges, persuadé que le Diable seroit bien fin, s'il pouvoit tenir contre cette derniere raison.

En effet aprés plusieurs seances il gagna hautement son procés. L'Idole fut condamnée, comme inutile dans le Royaume, à un exil perpetuel; son temple rasé; & les Bonzes, qui representoient sa personne furent rigoureusement chatiez, sauf à eux de se pourvoir pardevant les autres esprits de la Province, pour se faire dédomager du châtiment qu'ils avoient reçus pour l'amour de celuy-cy.

En verité ne faut-il pas avoir perdu le sens, pour adorer des Dieux de ce caractere, foibles, timides, & qu'on peut impunément maltraitter? Mais, helas! de quelque sagesse qu'on se flatte en ce monde, que l'esprit de l'homme est loin de la raison, quand il est éloigné de la foy!

Bien loin que tout cela faſſe revenir le peuple au ſujet de la foibleſſe des faux Dieux, ils s'aveugle tous les jours davantage. Les Bonzes ſont ſur tout intereſſez à les faire valoir par le profit qu'ils en retirent. Pour y réüſſir plus ſeurement, voicy les principaux points de leur morale, qu'ils prennent grand ſoin de debiter.

Il ne faut pas croire, diſent-ils, que le mal & le bien ſoient confondus en l'autre monde comme en celuy-cy; il y a aprés la mort des récompenſes pour les gens de bien, & des ſupplices préparez aux méchans; c'eſt ce qui a diſtingué differens lieux pour les ames des hommes, ſelon le merite d'un chacun. Le Dieu *Fo* a eſté le Sauveur du monde, il eſt né pour enſeigner la voye du ſalut, & pour expier tous les pechez.

Il y a, ajoûtent-ils, cinq commandemens qu'il nous a laiſſez. Le premier défend de tuer les creatures vivantes de quelque nature qu'elles ſoient; le ſecond, de prendre le bien d'autruy;

le troisiéme, de s'abandonner à l'impureté ; le quatriéme, de mentir ; & le cinquiéme, de boire du vin.

Outre cela ils veulent qu'on pratique plusieurs œuvres de misericorde. Traitez-bien, disent-ils, & nourrissez avec soin tous les Bonzes ; bastissez-leur des monasteres & des temples, afin que leurs prieres & leurs penitences volontaires, vous délivrent des peines que vos pechez meritent. Brûlez des papiers dorez & argentez, des habits & des étoffes de soye. Tout cela en l'autre monde se changera en or, en argent, en habits veritables, & sera fidellement donné à vos peres, qui s'en serviront dans leurs besoins particuliers. Si vous n'observez pas ces commandemens, vous serez aprés vostre mort cruellement tourmentez & sujets à une suite continuelle de métempsicoses. C'est-à-dire que vous naistrez sous la forme de rats, de chevaux, de mulets, & de toutes sortes de bestes. Ce dernier point fait beaucoup d'impression sur les esprits.

Je me ſouviens qu'eſtant dans la Province de Chanſi on m'appella un jour pour donner le Baptéme à un malade. C'eſtoit un vieillard de ſoixante & dix ans, qui vivoit d'une petite penſion, dont l'Empereur l'avoit gratifié. Dés que j'entray en ſa chambre, Que je vous ſuis obligé, mon Pere! me dît-il, vous m'allez délivrer de bien des peines. Non-ſeulement, luy répondis-je, le Baptéme délivre de l'Enfer, mais il conduit encore à une vie bien-heureuſe. Quel bonheur pour vous d'aller au Ciel joüir éternellement de Dieu! Je n'entends pas bien, repartit le malade, ce que vous me dites, & peut-eſtre auſſi ne me ſuis-je pas bien expliqué: Vous ſçaurez, mon Pere, que je vis depuis long-temps des bienfaits de l'Empereur. Les Bonzes parfaitement bien inſtruits de ce qui ſe paſſe en l'autre monde, m'aſſeurent que par reconnoiſſance je ſeray obligé aprés ma mort de le ſervir, & qu'infailliblement mon ame paſſera dans l'un de ſes chevaux de poſte, pour porter dans les Provinces les

dépeſches de la cour. C'eſt pour cela qu'ils m'exhortent à bien faire mon devoir, dés que j'auray pris ce nouvel eſtat; à ne point broncher, à ne point ruer, à ne mordre, à ne bleſſer perſonne : Courez bien, me diſent-ils, mangez peu, ſoyez patient; par là vous attirerez la compaſſion des Dieux, qui ſouvent d'une bonne beſte font à la fin un homme de qualité, & un Mandarin conſiderable. Je vous avoüe, mon Pere, que cette penſée me fait fremir, & je n'y ſonge jamais ſans trembler; j'y ſonge neanmoins toutes les nuits, & il me ſemble quelquefois durant le ſommeil, que je ſuis déja ſous le harnois preſt à courir au premier coup de foüet du poſtillon. Je me réveille tout en eau, & à demi troublé, ne ſçachant plus ſi je ſuis encore homme, ou ſi je ſuis devenu cheval. Mais, helas! que deviendray-je, quand ce ne ſera plus un ſonge?

Voicy donc, mon Pere, le parti que j'ay pris. On m'a dit que ceux de voſtre Religion ne ſont point ſujets à ces mi-

ſeres ; que les hommes y ſont toûjours hommes, & qu'ils ſe trouvent tels en l'autre monde qu'ils eſtoient en celuy-cy. Je vous ſupplie de me recevoir parmi vous. Je ſçay bien que voſtre Religion eſt difficile à obſerver ; mais fuſt-elle encore plus rude, je ſuis preſt de l'embraſſer ; & quoiqu'il m'en couſte, j'aime encore mieux eſtre Chrétien que de devenir beſte. Ce diſcours & l'eſtat preſent du malade me firent compaſſion ; mais faiſant enſuite réflexion que Dieu ſe ſert meſme de la ſimplicité & de l'ignorance, pour conduire les hommes à la verité, je pris de là occaſion de le détromper de ſes erreurs, & de le mettre dans la voye du ſalut. Je l'inſtruiſis long-temps : il crut enfin : & j'eus la conſolation de le voir mourir non-ſeulement avec des ſentimens plus raiſonnables, mais encore avec toutes les marques d'un bon Chrétien.

Dans la ſuite des temps les ſuperſtitions populaires crurent à l'infini, & je ne ſçay s'il y a jamais eu dans le

monde une nation plus enteſtée de ces chimeres que les Chinois. Les Mandarins ſont bien obligez par leur eſtat de condamner d'hereſie toutes ces ridicules ſectes, & ils le font en effet dans leurs Livres; mais comme ils viennent la pluſpart de familles idolatres, & qu'ils ont eſté inſtruits par les Bonzes, ils ne laiſſent pas dans la pratique de ſuivre l'exemple du peuple.

Au reſte ces Bonzes ne ſont qu'un amas de toute la canaille de l'Empire, que l'oiſiveté, la molleſſe, la neceſſité ont aſſemblez pour vivre des aumônes publiques. Tout leur but eſt d'engager les peuples à leur en faire; ils n'obmettent rien pour en venir à bout; & on raconte tous les jours des hiſtoires qui font voir en meſme temps leur adreſſe & leur fourberie.

Deux de ces Bonzes voyant un jour dans la cour d'un riche payſan deux ou trois gros canards, ſe proſternerent devant la porte, & ſe prirent à gemir & à pleurer amerement. La bonne femme, qui les apperçut de ſa chambre,

ſortit pour ſçavoir le ſujet de leur douleur. Nous ſçavons, luy dirent-ils, que les ames de nos peres ſont paſſées dans le corps de ces animaux, & la crainte où nous ſommes que vous ne les faſſiez mourir, nous fera aſſeurément mourir nous-meſmes de douleur. Il eſt vray, dit la payſanne, que nous avions réſolu de les vendre ; mais puiſque ce ſont vos peres, je vous promets de les conſerver.

Ce n'eſt pas ce que les Bonzes prétendoient. Peut-eſtre, dirent-ils, que voſtre mari n'aura pas la meſme charité, & vous pouvez compter que nous perdrons la vie, s'il leur arrive quelque accident. Enfin aprés un long entretien, cette bonne payſanne fut ſi touchée de leur douleur apparente, qu'elle leur donna les canards à nourrir durant quelque temps pour leur conſolation. Ils les prirent avec reſpect, aprés s'eſtre vingt-fois proſternez devant eux ; mais dés le ſoir meſme ils en firent un feſtin à leur petite communauté, & s'en nourrirent eux-meſmes.

Un Prince du ſang perdit un jeune homme qu'il aimoit tendrement ; quelques annécs aprés il en parloit encore avec reſſentiment à ſes Bonzes, qui luy dirent : Seigneur, ne vous affligez pas davantage, voſtre perte n'eſt pas irreparable ; celuy que vous pleurez eſt en Tartarie, & ſon ame a paſſé dans le corps d'un jeune enfant ; mais pour le reconnoître, il faut diſtribuer beaucoup d'argent, & donner de gros préſens aux Preſtres du pays. Le Prince ravi de cette nouvelle donna avec plaiſir tout ce qu'on lui demandoit, & quelques mois aprés on luy préſenta un enfant pris au haſard, qu'on fit paſſer pour celuy qui eſtoit mort. C'eſt ainſi que depuis les payſans juſqu'aux Princes, tous ſont la dupe de ces miniſtres d'iniquité.

Ce qu'ils ne peuvent avoir par adreſſe, ils taſchent de l'obtenir par des penitences publiques, qui leur tiennent lieu de merite devant le peuple, & qui en attirent la compaſſion. J'en ay vû dans les ruës traiſner des chaiſnes groſſes comme le bras & longues de trente

pieds, qu'on leur avoit attachées au cou & aux pieds. C'eſt ainſi, diſent-ils, à la porte de chaque maiſon, que nous expions vos fautes, cela merite bien quelque aumône. D'autres dans les places publiques ſe frappent la teſte de toute leur force avec une groſſe brique, & ſe mettent tout en ſang. Ils ont pluſieurs autres ſortes de penitences; mais voicy celle qui m'a le plus ſurpris.

Je rencontray un jour au milieu d'un village un jeune Bonze de bon air, doux, modeſte, & tout propre à demander l'aumône & à l'obtenir. Il eſtoit debout dans une chaiſe bien fermée, & heriſſée en dedans de longues pointes de cloux fort preſſez les uns auprés des autres, de maniere qu'il ne luy eſtoit pas permis de s'appuyer ſans ſe bleſſer. Deux hommes gagez le portoient fort lentement dans les maiſons où il prioit les gens d'avoir compaſſion de luy.

Je me ſuis, diſoit-il, enfermé dans cette chaiſe pour le bien de vos ames,

résolu de n'en sortir jamais, jusqu'à ce que l'on ait acheté tous ces clous (il y en avoit plus de deux mille) chaque clou vaut dix sous ; mais il n'y en a aucun qui ne soit une source de benedictions dans vos maisons. Si vous en achetez, vous pratiquerez un acte de vertu heroïque, & ce sera une aumône que vous donnerez, non aux Bonzes, à qui vous pouvez d'ailleurs faire vos charitez, mais au Dieu *Fo*, à l'honneur duquel nous bastissons un Temple.

Je passois alors par ce chemin, ce Bonze me vit, & me fit comme aux autres le mesme compliment. Je luy dis qu'il estoit bien malheureux de se tourmenter ainsi inutilement en ce monde, & je luy conseillay de sortir de sa prison, pour aller au temple du vray Dieu se faire instruire des veritez celestes ; & se soumettre à une penitence moins rude & plus salutaire. Il me répondit avec beaucoup de douceur & de sang froid, qu'il m'estoit bien obligé de mes avis ; mais qu'il me le se-

toit encore davantage, ſi je voulois acheter une douzaine de ces clous, qui me porteroient aſſeurément bonheur dans mon voyage.

Tenez, dit-il, en ſe tournant d'un coſté, prenez ceux-cy; foy de Bonze, ce ſont les meilleurs de ma chaiſe, parce qu'ils m'incommodent plus que les autres, cependant ils ſont tous de meſme prix. Il profera ces paroles d'un air & avec une action qui en toute autre occaſion m'auroit fait rire; mais pour lors ſon aveuglement me faiſoit pitié, & je fus pénetré de douleur à la vûë de ce miſerable captif du démon, qui ſouffroit plus pour ſe perdre, qu'un Chrétien n'eſt obligé de ſouffrir pour ſe ſauver.

Mais les Bonzes ne ſont pas tous penitens. Tandis que les uns abuſent de la credulité du peuple par leurs grimaces & par leur hypochriſie, les autres en tirent de l'argent par leur magie, par des vols ſecrets, par des meurtres horribles, & par mille ſortes d'abominations que la pudeur m'empeſ-

che icy de rapporter. Des gens qui n'ont qu'un fantôme de religion, n'épargnent rien pour satisfaire leurs passions, & pourvû qu'ils puissent tromper la justice humaine, qui en ce pays-là ne leur fait point de quartier, ils ne cherchent pas à se cacher aux yeux de Dieu, qu'ils seroient bien fâchez de reconnoistre.

Quoique le peuple en general soit prévenu en leur faveur, les plus sages ne laissent pas d'estre en garde contre ces scelerats; & les Magistrats sur tout ont toûjours l'œil à ce qui se passe dans leurs monastéres. Il y a quelques années que le gouverneur d'une Ville se trouvant avec son train ordinaire dans un grand chemin où une foule de peuple s'estoit assemblée, eut la curiosité de sçavoir ce qu'on y faisoit.

Les Bonzes y celebroient une feste extraordinaire. On avoit élevé sur un grand theatre une machine, au haut de laquelle un jeune homme avançoit la teste áudessus d'une petite balustrade qui regnoit tout autour. Ses bras

& ſon corps eſtoient cachez, & il n'avoit de libre que les yeux qu'il remuoit d'une maniere fort égarée. Un vieux Bonze paroiſſoit plus bas ſur le theatre, & expliquoit au peuple le ſacrifice que ce jeune homme vouloit faire ſelon la coûtume. Il y avoit le long du chemin un ruiſſeau fort profond où il devoit bien-toſt ſe précipiter. S'il veut, ajoûtoit-il, il n'en mourra pas, parce qu'il doit eſtre reçû au fond de l'eau par des eſprits charitables, qui luy feront tout le bon accueil qu'il peut ſouhaiter. Au reſte c'eſt le plus grand bonheur qui luy puiſſe arriver : cent perſonnes ſe ſont preſentez pour occuper ſa place ; mais il a eu la préference à cauſe de ſa ferveur & de ſes autres bonnes qualitez.

Le Mandarin, aprés avoir écouté la harangue, dit que ce jeune homme avoit bien du courage ; mais qu'il s'eſtonnoit qu'il n'expliquaſt pas luy-meſme là-deſſus ſa réſolution : qu'il deſcende un peu, continua-t-il, afin que nous puiſſions un moment l'entre-

tenir. Le Bonze, étonné de cet ordre, s'y opposa incontinent, & protesta que tout estoit perdu, s'il ouvroit seulement la bouche, & que pour luy il ne répondoit pas du mal qui en arriveroit à la Province. Ce mal que vous craignez, reprit le Mandarin, je le prends sur moy. Et au mesme temps il commanda au jeune homme de descendre; mais il ne répondoit à tous ces ordres que par des regards affreux, & par un mouvement irregulier des yeux qui luy sortoient à demi hors de la teste.

Vous devez juger par là, dit le Bonze, de la violence que vous luy faites. Il est au desespoir, & si vous continuez, vous le ferez mourir de douleur. Le Mandarin ne prit point le change, & ordonna à ses gens de monter sur le theatre, & de le luy amener. Ils le trouverent garotté & lié de toutes parts avec un baillon à la bouche. On délie ce miserable, & dés qu'il fut en estat de parler, il s'écria de toutes ses forces : Ah! Seigneur, vangez-moy de ces assassins qui me veulent noyer. Je

ſuis un Bachelier, qui allois à la Cour pour aſſiſter aux examens ordinaires : une troupe de Bonzes m'arreſterent hier par force, & ce matin ils m'ont lié avant le jour à cette machine, ſans que je puſſe ni crier ni me plaindre, réſolus de me jetter ce ſoir dans le ruiſſeau, pour accomplir aux depens de ma vie leurs damnables ceremonies.

Dés qu'il commença à parler, les Bonzes ſe mirent en fuite ; mais les Officiers de juſtice, qui ſont toûjours à la ſuite des Gouverneurs, en arreſtérent une partie. Le chef, qui proteſtoit que ceux qu'on précipite dans l'eau ne meurent point, y fut jetté luy-meſme ſur le champ, & ſe noya ; les autres furent conduits en priſon & chaſtiez dans la ſuite, comme ils meritoient.

Depuis que les Tartares gouvernent la Chine, les *Lamas*, autre eſpece de Bonzes venus de Tartarie, s'y ſont eſtablis. Leur habit eſt different de celuy des Chinois & pour la figure & pour la couleur ; mais excepté quelques ſuperſtitions particulieres, le fond de

leur religion eſt le meſme, & ils ado-rent comme ceux-cy, le Dieu *Fo*. Ce ſont les Preſtres ordinaires des Sei-gneurs Tartares, qui demeurent à Pe-kin ; mais dans la Tartarie ils ſont eux-meſmes les Dieux du peuple.

C'eſt là qu'eſt le ſiege du celebre *Fo*, qui paroiſt ſous une figure ſenſible, & qu'on dit ne mourir jamais. On le con-ſerve dans un Temple ; & une infinité de ces *Lamas* le ſervent avec une ve-neration infinie, qu'ils ont ſoin d'inſpi-rer à tout le monde. On le montre ra-rement, & de ſi loin qu'il eſt difficile de le reconnoiſtre. Quand il meurt en effet, car c'eſt un homme comme les autres, on ſubſtituë en ſa place un La-mas de meſme taille, & autant qu'il eſt poſſible de meſme air, afin que le peuple y ſoit plus aiſément trompé. Ainſi les gens du pays, & beaucoup plus les eſtrangers, ſont éternellement la dupe de ces impoſteurs.

Parmi les differentes eſpeces de re-ligions, qui ont cours à la Chine, je ne parle point à voſtre Alteſſe d'un pe-

tit nombre de Mahometans, qui vivent, depuis plus de ſix cens ans, en diverſes Provinces, & qui n'y ſont point inquietez ; parce qu'eux-meſmes n'inquiétent perſonne ſur le point de la religion, ſe contentant de conſerver ou d'étendre la leur, par des alliances & par des mariages. Mais il eſt important de faire connoiſtre une troiſiéme ſecte, qui tient lieu de religion, ou de Philoſophie, ou meſme de politique parmi les gens de Lettres ; car on ne ſçait comment appeller cette doctrine, qui paroiſt ſi obſcure, qu'ils ne ſçavent guere eux-meſmes ce qu'ils prétendent. Ils la nomment en leur langue *Iukiao*, & c'eſt la ſecte des ſçavans.

Pour mieux comprendre ce que je vas expliquer, il faut ſçavoir que les guerres civiles, l'idolâtrie, & la magie ayant mis durant pluſieurs ſiecles le deſordre dans l'Empire, l'amour des ſciences en avoit eſté banni ; & il s'eſtoit trouvé peu de Docteurs capables par leurs ouvrages de réveiller les eſprits de l'aſſoupiſſement où l'ignorance & la

corruption des mœurs les avoient ensevelis. Il y eut seulement environ l'an 1070. * quelques Interprétes de réputation; & en 1200. un Docteur se distingua des autres par sa capacité. A son exemple on commença peu à peu à prendre goût aux Livres anciens qu'on avoit jusqu'alors abandonnez.

Enfin l'an 1400. les Empereurs voulant donner à leurs sujets de l'émulation pour les sciences, choisirent quarante-deux Docteurs des plus habiles, à qui ils ordonnerent de faire un corps de doctrine conforme à celle des anciens, qui fust dans la suite la regle de tous les sçavans. Les Mandarins, qui en eurent la commission, s'y appliquérent avec soin; mais comme ils étoient prévenus de toutes les maximes que l'idolâtrie avoit répanduës dans la Chine, au lieu de suivre le veritable sens des anciens, ils tascherent de les faire entrer eux-mesmes par de fausses interprétations, dans toutes leurs idées particulieres.

* Aprés Nostre Seigneur.

Ils parlerent de la Divinité, comme ſi ce n'euſt eſté que la nature meſme; c'eſt-à-dire cette force ou cette vertu naturelle qui produit, qui arrange, qui conſerve toutes les parties de l'Univers. C'eſt, diſent-ils, un principe tres-pur, tres-parfait, qui n'a ni commencement ni fin; c'eſt la ſource de toutes choſes, l'eſſence de chaque eſtre, & ce qui en fait la veritable difference. Ils ſe ſervent de ces magnifiques expreſſions pour ne pas abandonner en apparence les anciens; mais au fond ils ſe font une nouvelle doctrine, parce qu'ils les entendent de je ne ſçay quelle ame inſenſible du monde qu'ils ſe figurent répanduë dans la matiere, où elle produit tous les changemens. Ce n'eſt plus ce ſouverain Empereur du Ciel, juſte, tout-puiſſant, le premier des Eſprits & l'arbitre de toutes les creatures: on ne voit dans leur ouvrage qu'un atheïſme rafiné, & un éloignement de tout culte religieux.

Cependant ſoit qu'ils ne vouluſſent pas ſe déclarer entierement, ſoit qu'ils

se fussent expliquez en termes plus forts qu'ils ne pensoient, de temps en temps ils parlent du Ciel comme les anciens, & ils donnent à la nature presque toutes les qualitez que nous reconnoissons en Dieu. Ils souffrirent mesme volontiers les Mahometans, parce qu'ils adoroient comme eux le Maistre & le Roy du Ciel. Pour les autres sectes, ils les persecutérent à outrance, & on prit à la Cour la résolution de les abolir dans toute l'étenduë de l'Empire.

Mais plusieurs raisons les en détournérent, dont les principales furent, que parmi les sçavans mesmes il y en avoit plusieurs d'opinion differente & imbus de l'ancienne idolâtrie: de plus que tout le peuple estoit declaré pour les idoles, desorte qu'on ne pouvoit renverser leurs Temples sans exciter des troubles. Ainsi l'on se contenta de les condamner en general comme des heresies, (ce qu'on fait encore tous les ans à Pekin) sans se mettre en devoir d'en arrester efficacement le cours.

Ces nouveaux Livres compofez par tant d'habiles gens, & approuvez par l'Empereur mefme, furent receus avec applaudiffement de tout le monde. Ils plurent à quelques-uns, parce qu'ils détruifoient toutes fortes de religions, & ce fut le plus grand nombre. D'autres les approuverent, parce que le peu de religion qu'ils y trouvoient ne leur donnoit aucune peine à pratiquer. Ainfi fe forma la fecte des fçavans, defquels on peut dire qu'ils honorent Dieu de bouche & du bout des levres, parce qu'ils répetent continuellement qu'il faut adorer le Ciel, & luy obeïr; mais leur cœur en eft fort éloigné, parce qu'ils donnent à ces paroles un fens impie qui détruit la Divinité, & qui étouffe tout fentiment de religion.

Ainfi ces peuples anciennement fi fages, fi pleins de la connoiffance, &, fi je l'ofe dire, de l'Efprit de Dieu, font enfin pitoyablement tombez dans la fuperftition, dans la magie, dans le paganifme, & enfin dans l'atheïfme, roulant ainfi par degrez de precipice

en precipice, & devenus par là les ennemis de la raiſon qu'ils avoient ſi conſtamment ſuivie, & l'horreur meſme de la nature, à qui ils donnent à preſent de ſi grands éloges.

Voilà, MONSEIGNEUR, l'eſtat preſent de la Chine par rapport aux differentes religions qui y ont cours. Car pour ce qui eſt des honneurs politiques qu'on rend à Confucius, ce ne fut jamais un culte religieux, & les Palais qui portent ſon nom ne ſont pas des Temples, mais des maiſons deſtinées aux aſſemblées des ſçavans. Je n'ay point voulu entrer dans le détail de leurs ceremonies, de leurs dogmes, de leur morale. Outre que cela ſeroit infini & fort ennuyant, il eſt meſme difficile de bien dire tout ce qui en eſt; parce que les Bonzes inventent tous les jours de nouvelles chimeres; & pourvû qu'ils vivent aux dépens du peuple qu'ils abuſent, ils ſe mettent peu en peine de ſuivre exactement la doctrine de leurs prédeceſſeurs, qui n'eſt en effet ni meilleure ni moins abſurde que la leur.

Il ne reſte plus qu'à dire à voſtre Eminence le parti que l'Empereur a pris parmi ces differentes ſectes, qui partagent tous les eſprits. Ce Prince naturellement ſage & politique a toûjours ménagé le peuple. Comme il eſt ſur un Trône que le moindre ſouffle peut ébranler, il taſche ſur tout de l'affermir par l'amour de ſes ſujets : bien loin de les irriter, il ſe rend populaire, moins à la verité que ſon pere, de crainte de s'attirer les reproches des Mandarins ; mais beaucoup plus que les anciens Empereurs Chinois, afin d'adoucir au peuple le joug qu'une nouvelle domination luy a impoſé.

Il permet donc, ou plutoſt il tolere la ſuperſtition ; il honore certains Bonzes du premier ordre qui ſe ſont rendus recommandables dans les Provinces ou à la Cour ; il ſe fait meſme violence juſqu'à ſouffrir en ſon Palais ceux que la Princeſſe ſa mere y avoit attirez & eſtablis. Mais s'il garde avec eux quelques meſures, il n'eſt point eſclave de leurs ſentimens. Il en connoiſt

parfaitement le ridicule, & en plusieurs occasions il a traité de fables & d'extravagances ce qu'on avoit jusqu'alors observé comme des principes de religion. Il renvoye souvent ceux qui luy en parlent, aux Missionnaires: *Voyez*, leur dit-il, *ces Peres qui raisonnent si juste, je suis seur qu'ils ne donneront pas dans vos idées*. Il dit un jour au Pere Verbiest son Mathematicien: *Pourquoy ne parlez-vous pas de Dieu comme nous? On se révolteroit moins contre vostre religion. Vous l'appellez* * *Tien-tçhu, & nous l'appellons Chamti. N'est-ce pas la mesme chose? Faut-il abandonner un mot, parce que le peuple luy donne de fausses interprétations? Seigneur*, luy dit ce Pere, *je sçay que vostre Majesté suit en cela l'ancienne doctrine de la Chine; mais plusieurs Docteurs s'en sont éloignez: & si nous nous expliquions comme eux, ils se persuaderoient facilement que nous pensons aussi comme ils pensent. Mais si vostre Majesté veut par un édit public declarer que*

* *Tien-tçhu* veut dire, Seigneur du ciel: & *Chamti* Souverain Empereur.

ce terme de Chamti ſignifie en effet ce que les Chrétiens entendent par celuy de Tien-tchu, nous ſommes preſts de nous ſervir également de l'un & de l'autre. Il approuva le Pere, mais la politique l'empeſcha de ſuivre ſon conſeil.

Quand la Reine mere fut morte, ceux qui devoient prendre ſoin de l'enterrement, repreſenterent à ce Prince, que ſelon l'ancienne coûtume il falloit abbattre une partie des murailles de ſon Palais, pour y faire paſſer le corps; parce que la famille Royale ſeroit expoſée à beaucoup de malheurs, s'il paſſoit par les portes ordinaires. *Vous n'eſtes pas raiſonnables*, leur dît-il, *de vous enteſter de ces chimeres. Quelle folie de ſe perſuader que ma bonne ou ma mauvaiſe fortune dépende du chemin que prendra ma mere pour aller au tombeau! Mon malheur eſt de l'avoir perduë, & ſi aprés une auſſi grande perte j'avois encore quelque choſe à craindre, ce ſeroit de la deshonorer aprés ſa mort par des obſeques ſuperſtitieuſes, & par des ceremonies ridicules.*

Quelque temps aprés pluſieurs De-

moiselles suivantes, qui avoient servi l'Imperatrice durant sa vie, se vinrent jetter aux pieds de ce Prince, & le prierent en pleurant de souffrir qu'elles accompagnassent leur Maistresse en l'autre monde, où elle auroit sans doute besoin de leurs services. *J'y ay déja pourvû*, dit l'Empereur, *& vous pouvez sur ce point vous tenir en repos.* Cependant de peur que par un zele barbare elles ne se donnassent la mort, il ordonna sur le champ qu'on leur coupast les cheveux, & qu'on les renfermast. Dés qu'elles sont rasées, elles s'imaginent estre inutiles & hors d'estat de servir les morts de qualité en l'autre monde.

On voit par ces exemples que l'Empereur est bien éloigné de donner dans toutes ces extravagances populaires. Il honore Confucius comme le premier & le plus sage Philosophe du monde; il suit en beaucoup de choses la coûtume, quand il juge qu'il y va de son interest; il offre en certain temps de l'année des sacrifices dans les

Temples, selon l'ancienne pratique ; nais il asseure que ce n'est qu'à l'hon-neur du *Chamti*, & qu'il n'y adore que e souverain Empereur de l'Univers. Voilà jusqu'où l'instruction des Mis-sionnaires l'a pû porter. Il croit un Dieu, mais la politique & les passions i opposées à l'Esprit de Jesus-Christ, ne luy ont pas permis d'ouvrir les yeux sur les veritez de l'Evangile. Cette mo-rale si sainte & si severe arreste souvent les plus déterminez ; & nous voyons tous les jours des gens du monde, qui ont assez de grandeur d'ame pour me-riter le nom de Heros,& qui manquent quelquefois de courage, quand il faut remplir dignement celuy de Chrétien.

Cependant ce Prince ne veut pas qu'on s'imagine que c'est par foiblesse qu'il rejette la religion. Il s'en expli-qua un jour au Pere Verbiest en ces termes : *Vostre loy est dure, mais quelque violence qu'il soit necessaire de se faire, je ne balancerois pas un moment à la suivre, si je la croyois veritable. Que si j'estois une fois Chrétien, je prétendrois bien qu'en trois*

ans tout l'Empire ſuivît mon exemple. Car enfin je ſuis le maiſtre. Ces ſentimens nous donneroient lieu d'eſperer quelque choſe, ſi d'ailleurs nous n'eſtions perſuadez que l'amour des plaiſirs, & la crainte de donner occaſion à quelque révolution dans l'Empire, ſont des obſtacles preſque invincibles à ſa converſion.

Mais qui peut ſçavoir les deſſeins de Dieu? & qui a penetré juſqu'à preſent dans les myſtéres de ſes conſeils éternels? Les cœurs des plus grands Princes auſſi-bien que ceux des peuples ne ſont-ils pas en ſa main? C'eſt de cette main toute-puiſſante que nous devons tout eſperer. Elle a déja briſé une infinité d'Idoles, & renverſé pluſieurs Temples, elle a ſoûmis au joug de la religion des Vice-Rois, des Miniſtres d'Etat, des Princes, & une Imperatrice. Plus la converſion de l'Empereur demande de miracles, plus elle eſt digne de la puiſſance & de la bonté infinie du Seigneur, qui n'eſt grand que parce qu'il opere de grandes choſes.

Ainsi, MONSEIGNEUR, pourvû que l'Europe continuë à répandre dans la Chine de fervens Missionnaires, nous pouvons croire que Dieu voudra bien enfin se servir de leur zele pour achever ce grand ouvrage. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE EMINENCE,

Le tres-humble & tres-obeïssant serviteur
L. J.

LETTRE

A Monſieur

ROULLIE' CONSEILLER d'Etat ordinaire.

De l'établiſſement & du progrés de la Religion Chrétienne à la Chine.

MONSIEUR,

Le zéle ardent que vous avez toûjours fait paroiſtre pour l'établiſſement & le progrés de la Religion Chrétienne dans la Chine, me fait eſperer que vous recevrez avec quelque plaiſir la lettre, que je prens aujourd'huy la liberté de vous écrire. Vous y lirez non-ſeulement ce que j'ay déja eu l'honneur de vous dire ſur cette matiere dans les differens entretiens dont il vous a plû de m'honorer, mais encore pluſieurs autres remarques édifiantes & dignes par-

par-là de voſtre curioſité & de voſtre attention.

Vous aurez auſſi ſans doute, MONSIEUR, quelque conſolation de voir que vos ſoins, vos prieres, vos liberalitez ſont toûjours accompagnées des benedictions du Ciel ; & qu'en contribuant, comme vous faites, à la converſion de tant d'ames, vous devenez meſme à l'extrémité du monde le pere de pluſieurs fidelles.

Que ſi malgré tout ce que je vous diray, vous vous cachez encore à vous-meſme le bien que vous y operez, car il eſt difficile de vous le faire ſentir, vous reconnoiſtrez du moins que les fervens Miſſionnaires, qui travaillent depuis plus d'un ſiecle dans ce vaſte champ de l'Evangile, ne ſont pas tout-à-fait indignes de le cultiver, & que les fruits qu'ils en recueillent doivent animer toute l'Europe à conſommer ce grand ouvrage qu'on a par leur moyen ſi heureuſement commencé.

Parmi les objections que l'Empereur de la Chine nous a faites au ſujet de la

Religion Chrétienne, celle-cy n'a pas esté l'une des plus foibles. Si la connoissance de JESUS-CHRIST, a-t-il dit quelquefois, est necessaire au salut; & que d'ailleurs Dieu nous ait voulu sincerement sauver; comment nous a-t-il laissé si long-temps dans l'erreur? Il y a plus de seize siecles que vostre religion, l'unique voye qu'ayent les hommes pour aller au Ciel, est établie dans le monde; nous n'en sçavons rien icy. La Chine est-elle si peu de chose qu'elle ne merite pas qu'on pense à elle, tandis que tant de barbares sont éclairez?

Les Missionnaires ont répondu tres-solidement à cette difficulté, & mesme d'une maniere si plausible que ce Prince en a paru content. Je ne vous diray pas, MONSIEUR, leurs réponses; vous voyez là-dessus tout ce que nous en avons pû penser. Mais peut-estre que vous ne serez pas fâché d'apprendre que la Chine n'a pas esté si abandonnée qu'elle s'imagine. Nous ne sçavons pas tout ce qui s'est passé dans ce nouveau monde, depuis la mort de

esus-Christ; car les Chinois dans leur histoire ne parlent presque que de ce qui regarde le gouvernement politique. La providence divine est neanmoins assez justifiée, quand elle n'auroit fait pour leur conversion que ce qui est venu à nostre connoissance.

On ne doute point que saint Thomas n'ait presché la Foy dans les Indes, & il est certain qu'en ce temps-là les Indiens connoissoient parfaitement la Chine, à qui ils payoient presque tous quelque tribut. Il est donc tres-probable que cet Apostre, à qui ce nouveau monde avoit esté confié, n'en aura pas negligé la plus belle partie, aussi distinguée pour lors dans l'Orient, que l'Italie dans l'Europe au temps que l'Empire Romain y estoit le plus florissant. Ainsi peut-estre qu'il s'y sera transporté luy-mesme, ou du moins qu'il y aura envoyé quelques-uns de ses disciples.

Cette conjecture, qui pourroit servir de preuve par elle-mesme, est devenuë beaucoup plus forte, depuis qu'on a fait réflexion à ce que l'histoire

Chinoiſe rapporte de ce temps-là. Elle dit qu'un homme entra dans la Chine, & y preſcha une doctrine celeſte. Ce n'eſtoit pas, ajoûte-t-elle, un homme ordinaire; ſa vie, ſes miracles, & ſes vertus le faiſoient admirer de tout le monde. Deplus on lit dans un ancien breviaire Chaldaïque de l'Egliſe de Malabar ces paroles, qui ſont dans l'Office meſme de ſaint Thomas. *C'eſt par le moyen de ſaint Thomas que les Chinois & les Ethiopiens ont eſté convertis, & ont connu la verité.* Et dans un autre endroit, *c'eſt par ſaint Thomas*, c'eſt-à-dire, *par la prédication de ſaint Thomas, que le Royaume des Cieux a pénetré dans l'Empire de la Chine.* Et dans une Antienne on lit encore ce qui ſuit : *Les Indes, la Chine, la Perſe, &c. offrent en memoire de ſaint Thomas l'adoration qui eſt dûë à voſtre ſaint nom.* Nous ne ſçavons pas les converſions qu'il y opera, ni combien de temps la Religion y fleurit; mais il eſt du moins certain que ſi elle ne s'y eſt pas conſervée juſqu'à préſent, les Chinois s'en doivent prendre

eux-meſmes, puiſque par une negligence criminelle & un endurciſſement volontaire ils ont ſi facilement rejetté le don de Dieu.

Ce n'a pas eſté la ſeule fois que nôtre Seigneur les a viſitez. Long-temps aprés, c'eſt-à-dire au ſeptiéme ſiecle, un Patriarche Catholique des Indes leur envoya des Miſſionnaires qui y preſcherent la Religion avec beaucoup de ſuccés. Quoique leur hiſtoire en ait touché quelque choſe, ç'a eſté neanmoins en ſi peu de mots & d'une maniere ſi obſcure, que jamais nous n'aurions eu la conſolation d'en eſtre bien inſtruits, ſans l'accident qui arriva il y a quelques années, & dont la providence voulut ſe ſervir pour affermir plus ſolidement la Foy dans ce grand Empire.

L'an 1625. des maſſons en foüiſſant la terre dans la province de Chenſi, auprés de *Signanfou* qui en eſt la capitale, trouverent une longue table de marbre, qui autrefois avoit eſté élevée en forme de monument, ſelon la cou-

tume de la Chine, & que le temps avoit ensevelie dans les ruines de quelque bâtiment, ou dans la terre mesme, sans qu'on s'en fust apperçû.

Cette pierre, qui avoit dix pieds de long sur cinq de large, fut soigneusement examinée, d'autant plus qu'on y trouva dans la partie superieure une grande croix bien gravée, & plus bas un long discours en caracteres Chinois avec quelques autres lettres étrangeres & inconnuës aux gens du pays ; c'étoient des lettres Syriaques. L'Empereur en fut averti, il s'en fit donner une copie, & il a ordonné depuis qu'on conservast avec soin ce monument dans une *pagode**, où il est encore à present à un quart de lieuë de la ville de Signanfou. Voicy en abregé ce qu'il contient.

» Il y a un premier principe, intelli-
» gent & spirituel, qui de rien a crée
» toutes choses, & qui est une substan-
» ce en trois Personnes. En produisant
» l'homme il luy donna la justice ori-
» ginelle, il le fit Roy de l'Univers, &

* Temple des faux-Dieux.

maiſtre de ſes paſſions ; mais le Dé- «
mon le fit ſuccomber à la tentation, «
corrompit ſon eſprit, & troubla la «
paix interieure de ſon cœur. De-là «
ſont venus tous les maux qui acca- «
blent le genre humain & les ſectes «
differentes qui nous partagent. «

Les hommes qui depuis ce fatal «
moment ont toûjours marché dans «
les tenebres, n'auroient jamais trou- «
vé la voye de la verité, ſi l'une de ces «
divines Perſonnes n'eût caché ſa di- «
vinité ſous la forme de l'homme: «
C'eſt cet homme que nous nommons «
le Meſſie. Un Ange annonça ſa ve- «
nuë, & il nâquit quelque temps a- «
prés d'une Vierge en Judée. Cette «
naiſſance miraculeuſe fut marquée «
par une nouvelle Etoile. Quelques «
Rois qui la reconnurent vinrent of- «
frir des preſens à ce divin enfant, afin «
que la loy & les prédictions des 24. «
Prophetes s'accompliſſent. «

Il gouverna le monde par l'inſtitu- «
tion d'une loy celeſte, ſpirituelle & «
tres-ſimple. Il établit huit beatitu- «

» des. Il tâcha de détromper les hom-
» mes de l'eſtime qu'ils avoient pour
» les biens de la terre, en leur inſpirant
» l'amour des biens éternels. Il décou-
» vrit la beauté des trois Vertus princi-
» pales. Il ouvrit le Ciel aux Juſtes, &
» il y monta luy-meſme en plein jour,
» laiſſant ſur la terre vingt-ſept tomes
» de ſa doctrine, propres à convertir le
» monde. Il inſtitua le Bapteſme pour
» laver les pechez, & ſe ſervit de la
» Croix pour ſauver tous les hommes
» ſans en excepter perſonne.

» Ses Miniſtres laiſſent croiſtre leur
» barbe, & ſe font une couronne à la
» teſte. Ils ne ſe ſervent point de valets,
» mais ils ſe font égaux à tous, ſoit
» qu'ils ſe trouvent abbatus par l'ad-
» verſité, ou que la proſperité les éle-
» ve. Au lieu d'amaſſer des richeſſes,
» ils partagent volontiers avec les au-
» tres le peu qu'ils poſſedent. Ils jeû-
» nent & pour ſe mortifier & pour gar-
» der la loy. Ils reſpectent leurs ſupe-
» rieurs. Ils eſtiment les gens de bien.
» Ils prient chaque jour ſept fois pour

les morts & pour les vivans. Ils of- «
frent toutes les ſemaines le ſacrifice, «
afin d'effacer leurs pechez & de pu- «
rifier leur cœur. «

Les Rois qui ne ſuivent pas les «
maximes de cette ſainte loy, ne ſçau- «
roient, quelque choſe qu'ils faſſent, «
ſe rendre recommandables parmi les «
hommes. Sous le regne de *Taï-tçoum*, «
prince tres-ſage & tres-eſtimé, *Olo-* «
poüen parti de Judée, aprés avoir «
couru de grands dangers ſur mer & «
ſur terre, arriva enfin à la Chine l'an «
de noſtre Seigneur 636. L'Empe- «
reur qui en fut averti envoya ſon «
Colao au devant de luy juſqu'aux «
fauxbourgs de la Ville imperiale, «
avec ordre de le conduire au palais. «
Quand il y fut on examina ſa loy, «
dont la verité fut reconnuë; deſorte «
que l'Empereur fit en ſa faveur l'Edit «
ſuivant: «

La veritable loy n'eſt attachée à «
aucun nom particulier, & les Saints «
ne ſe fixent pas dans un lieu; ils par- «
courent le monde, afin d'eſtre utiles «

» à tous. Un homme de Judée, d'une » vertu ſinguliere, eſt venu à noſtre » Cour : nous avons examiné ſa doctri- » ne avec beaucoup de ſoin, & nous » l'avons trouvée admirable, ſans au- » cun faſte, & fondée ſur l'opinion qui » ſuppoſe la creation du Monde. Cet- » te loy enſeigne la voye du ſalut, & » ne peut eſtre que tres-utile à nos » ſujets. Ainſi je juge qu'il eſt bon de » la leur faire connoiſtre. Enſuite il » commanda qu'on baſtît une Egliſe, » & il nomma vingt & une perſonne » pour avoir ſoin de la deſſervir.

» Le fils de *Taï-tçoum*, nommé *Kao*, » luy ſucceda l'an 651. & s'appliqua à » faire fleurir la Religion que ſon pere » avoit receuë. Il fit de grands hon- » neurs à l'Eveſque *Olopoüen*, & baſtit » dans toutes les Provinces des tem- » ples au vray Dieu. Deſorte que les » Bonzes quelques années aprés, al- » larmez du progrés que le Chriſtianiſ- » me avoit fait, tâcherent par toutes » ſortes de moyens d'en arreſter le » cours.

La perſecution fut grande, & le nombre des Fidelles commençoit à diminuer, quand noſtre Seigneur ſuſcita deux perſonnes extrémement zélées, qui deffendirent la Foy avec tant d'ardeur, qu'elle reprit en peu de temps ſon premier éclat. L'Empereur de ſon coſté contribua de plus en plus à l'affermir; jusques-là qu'il ordonna aux cinq Rois d'aller à l'Egliſe, de ſe proſterner devant les Autels, & d'en élever en pluſieurs Villes en l'honneur du Dieu des Chrétiens. Ainſi la colomne ébranlée par les efforts des Bonzes devint plus ſolide & mieux établie que jamais.

Cependant le Prince continua de donner des marques de ſa pieté; il fit porter les tableaux de ſes prédeceſſeurs à l'Egliſe; il offrit luy-meſme ſur les Autels cent pieces de ſoye; il honora extraordinairement un Miſſionnaire *Ki-ho*, qui eſtoit nouvellement arrivé de la Judée, & durant tout le cours de ſa vie il n'oublia rien

„ de ce qui pouvoit contribuer à éten-
„ dre la Foy dans ses Etats. *Venmin*
„ qui luy succeda l'an 757. herita de
„ sa vertu aussi bien que de l'Empire.
„ Il bastit cinq Eglises. Ses autres gran-
„ des qualitez aussi-bien que l'amour
„ de la Religion, l'ont rendu celebre.

„ Les Empereurs suivans ont enco-
„ re affermi le Christianisme par leurs
„ Edits & par leurs exemples. Il y en a
„ pour qui nous prions sans crainte. Ils
„ estoient humbles, pacifiques; ils sup-
„ portoient les défauts de leur pro-
„ chain; ils faisoient du bien à tout le
„ monde. Voilà le veritable caractere
„ du Chrétien, & c'est par cette voye
„ que la paix & l'abondance entrent
„ dans les plus grands Etats.

„ D'autres ont pratiqué les œuvres
„ de la Charité la plus fervente. L'Em-
„ pereur *So-tçoum* a fait des offrandes
„ aux Autels, & basti des Eglises; ou-
„ tre cela il assembloit tous les ans les
„ Prestres de quatre Eglises, qu'il ser-
„ voit luy-mesme avec respect durant
quarante jours; il donnoit à manger

aux pauvres, il reveſtoit ceux qui «
eſtoient nuds, il gueriſſoit les mala- «
des, il enſeveliſſoit les morts. C'eſt «
pour conſerver la memoire de ces «
grandes actions, & pour faire con- «
noiſtre à la Poſterité l'eſtat preſent «
de la Religion Chrétienne, que nous «
élevons ce monument l'an 782. «

Voilà, MONSIEUR, un fidelle abregé de ce qu'il y a de plus conſiderable en ce fameux reſte de l'antiquité Chinoiſe. Les Bonzes, qui le gardent dans un de leurs temples auprés de *Signanfou*, ont élevé vis-à-vis, une longue table de marbre ſemblable à celle-cy, avec un éloge des Divinitez du pays, pour diminuer en quelque façon la gloire que la Religion Chrétienne y a reçûë. La Chronique de la Chine confirme par la ſuite de ſes Empereurs ce que ce diſcours nous en dit; mais il me ſemble qu'on y exagere beaucoup les vertus des Princes, dont pluſieurs paroiſſent dans l'hiſtoire preſque auſſi portez à favoriſer le Paganiſme que la Religion Chrétienne. Quoiqu'il en ſoit, on

voit par ce témoignage que la Foy y a esté preschée, & receuë d'un grand nombre de personnes. Elle y a fleuri du moins durant cent quarante-six ans, & peut-estre mesme qu'elle s'y conserva beaucoup plus long-temps, on ne sçait pas combien; la memoire en fut abolie dans la suite; & quand les nouveaux Missionnaires de nostre Compagnie y entrerent, ils n'y en trouverent plus aucun vestige.

Ce fut l'an 1552. que saint Xavier s'y présenta dans l'esperance d'ajoûter cette nouvelle conqueste au Royaume de Jesus-Christ. Il sembloit que ce grand homme n'eust fait encore dans les Indes qu'un essay, &, si je l'ose dire, un apprentissage de ce grand zele qu'il vouloit consommer dans la Chine. Et certes Moïse ne desira jamais avec plus d'ardeur d'entrer dans la terre promise, pour y recueillir avec son peuple des richesses temporelles, que cet Apôtre souhaita de porter dans ce nouveau monde les tresors de l'Evangile. L'un & l'autre mourut par l'ordre de

la Providence, dans un temps auquel de longs voyages, & des peines infinies ſembloient leur répondre du ſuccés de leur entrepriſe.

L'Ecriture nous dit que la mort de Moïſe fut une punition de ſon peu de foy: il ſemble que celle de ſaint Xavier fut une récompenſe de la ſienne. Dieu vouloit en effet récompenſer ſon zele, ſes travaux, ſa charité; & pour le faire plutoſt joüir de la gloire qu'il avoit procurée à tant de nations, ſuſpendre encore pour quelque temps ce torrent de graces qu'il préparoit deſlors à l'Empire de la Chine. Ce fut dans l'Iſle de *San-cham*, ou comme on l'appelle en France, de *Sanciam*, dépendante de la province de Canton, qu'il mourut; on ſçait qu'il demeura enterré durant pluſieurs mois, que Dieu le préſerva de la corruption ordinaire, & qu'il fut enſuite tranſporté à Goa, où on l'honore depuis ce temps-là comme le Protecteur de la Ville, & comme l'Apoſtre de l'Orient.

Le ſeul attouchement de ſon corps

consacra le lieu de sa sepulture. Cette Isle devint non seulement un lieu celebre, mais encore une terre sainte. Les Gentils mesme l'honorerent, & y ont encore recours comme à un azile asseuré. Cependant comme les Pirates infectoient cette coste, & qu'on n'osoit plus y aborder, le lieu de ce sacré tombeau devint peu à peu inconnu aux Européens; & c'est depuis peu que par un accident particulier on l'a nouvellement découvert.

L'an 1688. un vaisseau Portugais, qui venoit de Goa, & qui portoit le Gouverneur de Macao, ayant esté surpris d'un coup de vent, fut obligé malgré qu'il en eût, d'y relâcher. On jetta l'ancre entre les deux Isles de *Sanciam* & de *Lampacao*, qui sont en cet endroit une espece de port. Les vents contraires ayant continué durant huit jours donnerent occasion au Pere Caroccio Jesuite, qui estoit dans le vaisseau, de contenter sa devotion. Il descendit à terre, & malgré le danger, il résolut de chercher le tombeau du Saint. Il fut



a. Isle de Sançiam. b. Lampacao. c. le Port.
d. Tombeau de Saint Xavier.

uivi du Pilote & de la pluſpart des Matelots qui parcoururent avec luy toute l'Iſle, mais inutilement.

Enfin un Chinois habitant du lieu ſe doutant de ce qu'ils cherchoient avec tant d'ardeur, ſe fit leur guide, & les mena dans un endroit que tous les habitans réveroient, & où il commença luy-meſme à donner des marques de ſa pieté. Le Pere qui ne l'entendoit point, aprés avoir cherché quelque veſtige du tombeau, trouva enfin une pierre longue de cinq coudées & large de trois, ſur laquelle on avoit gravé ces paroles en Latin, en Portugais, en Chinois & en Japonois: *C'eſt icy que Xavier homme vrayement Apoſtolique a eſté enſeveli.* Pour lors ils ſe jetterent tous à genoux, & ils baiſerent avec devotion cette terre, que les larmes & les derniers ſoupirs d'un Apoſtre mourant avoient ſanctifiée. Les habitans du lieu, qui accoururent, ſuivirent l'exemple des Portugais: les Anglois meſme, car un de leurs vaiſſeaux avoit moüillé au meſme endroit, y vinrent honorer le

Saint, & prierent long-temps à genoux devant ſon tombeau. Le Pere Caroccio quelque temps aprés y dît la Meſſe en ceremonie, durant que les deux vaiſſeaux Anglois & Portugais faiſoient des décharges continuelles de leur artillerie, & donnoient des marques de la joye commune.

Enfin, pour conſerver la memoire de ce ſaint lieu, on réſolut de baſtir une bonne muraille en quarré tout autour du ſepulchre, & de creuſer un foſſé pour la deffendre des ravines d'eau. Au milieu de ces quatre murailles on éleva la pierre qu'on avoit trouvée renverſée, & on y baſtit un Autel pour marque de l'auguſte ſacrifice qu'on y avoit celebré, & pour ſervir à le celebrer encore une autre fois, ſi le haſard ou la devotion y conduiſoit les Miniſtres de JESUS-CHRIST. Les gens du païs travaillerent eux-meſmes à ce petit ouvrage, & ne montrerent pas moins de zele pour l'honneur du Saint que les Chrétiens.

Au reſte ce lieu eſt de luy-meſme

fort agreable. On y voit une petite plaine, qui s'étend au pied d'une colline couverte d'un coſté de bois, & ornée de l'autre de pluſieurs jardins qu'on y cultive ; un ruiſſeau d'eau claire qui y ſerpente rend la terre extrémement fertile. L'Iſle n'eſt pas deſerte, comme quelques-uns l'ont écrit, elle a dix-ſept villages. Le terroir en eſt cultivé juſques ſur les montagnes, & les habitans non ſeulement ne manquent de rien pour la vie, mais ils font meſme de ce qui croiſt dans leur païs aſſez de commerce au dehors, pour eſtre ordinairement dans l'abondance.

Vous me pardonnerez bien, MONSIEUR, cette petite digreſſion que j'ay faite à l'occaſion de ſaint François Xavier. Un Miſſionnaire ne peut en parler ſans eſtre naturellement porté à s'étendre ſur tout ce qui touche ce grand homme. C'eſt luy qui a ſolidement établi preſque toutes les Miſſions des Indes, & qui, les dernieres années de ſa vie, anima ſes freres au grand deſſein de la converſion de la Chine. Son zele

paſſa en effet dans leurs eſprits & dans leurs cœurs ; & quoique l'entrepriſe paruſt impoſſible à tout autre qu'à Xavier, les Peres Roger, Paſio & Ricci, tous trois Italiens, réſolurent de donner tous leurs ſoins &, s'il eſtoit neceſſaire, tout leur ſang à ce grand ouvrage.

Ils ne ſe rebuterent point dans les difficultez que le Démon fit naiſtre. Ils entrerent les uns aprés les autres dans les Provinces meridionales. La nouveauté de leur doctrine leur attira des auditeurs, & la ſainteté de leur vie prévint deſlors tout le monde en leur faveur. Au commencement on les écouta avec plaiſir, & dans la ſuite avec admiration. Le Pere Ricci ſur tout ſe diſtingua par ſon zele & par ſa capacité. Car il eſtoit ſolidement inſtruit des coutumes, de la religion, des loix & des ceremonies du pays, qu'il avoit long-temps auparavant eſtudié à Macao. Il parloit bien la langue, il entendoit parfaitement leurs caracteres ; cela joint à des mœurs infiniment reglées,

à un naturel doux, aiſé, complaiſant, à un certain air inſinuant qui luy eſtoit propre, & dont on avoit de la peine à ſe défendre, mais ſur tout à cette ardeur que l'Eſprit-ſaint a coutume d'inſpirer aux Ouvriers Evangeliques; tout cela, dis-je, luy acquit en peu de temps la réputation d'un grand homme & d'un Apoſtre.

Ce n'eſt pas qu'il ne trouvaſt des obſtacles à l'œuvre de Dieu. Le Démon renverſa ſes deſſeins plus d'une fois. Il eut à combattre la ſuperſtition du peuple, la jalouſie des Bonzes, la mauvaiſe humeur des Mandarins; tout s'oppoſa aux établiſſements qu'il voulut faire. Mais il ne ſe rebuta jamais, & Dieu luy donna le don de perſeverance, vertu ſi difficile à conſerver, & neanmoins ſi neceſſaire dans ces commencemens, qui ſont toûjours traverſez, & que les mieux intentionnez abandonnent quelquefois, faute d'un ſuccés preſent qui les fortifie dans leur entrepriſe.

Le Pere Ricci aprés pluſieurs années de ſterilité, eut enfin la conſolation de

voir fructifier l'Evangile. Il se fit des conversions éclatantes dans les Provinces. Les Mandarins eux-mesmes ouvrirent les yeux à la lumiere de nostre sainte Foy, que ce fervent Missionnaire porta jusques dans la Cour. L'Empereur *Vanli*, qui régnoit pour lors, l'y receut avec beaucoup de marques de bienveillance; & parmi diverses curiositez d'Europe que le Pere luy presenta, il fut si touché de quelques tableaux du Sauveur, & de la sainte Vierge, qu'il les fit placer dans un lieu élevé de son palais, pour y estre honorez.

Cet accueil favorable du Souverain luy attira les bonnes graces des principaux Seigneurs de la Cour; & malgré la résistance de quelques Magistrats, qui selon la coûtume ne pouvoient s'accommoder d'un estranger, il ne laissa pas d'acheter une maison, & de faire à Pekin un établissement qui a dans la suite esté l'appuy de toutes les Missions de l'Empire.

C'est par cette voye, sans laquelle il est presque impossible de se soûtenir,

que la Religion fut connuë, eſtimée, & preſchée avec ſuccés par les nouveaux Miſſionnaires, qui profiterent des premiers travaux du Pere Ricci. La Cour & les Provinces retentirent de ce nom adorable, que les Juifs n'oſoient autrefois par reſpect prononcer devant leurs Proſelites, & que les Chinois nouvellement convertis annonçoient eux-meſmes à leurs compatriotes avec un reſpect encore plus grand. Car le petit nombre d'Ouvriers Européens donna lieu à pluſieurs Mandarins de preſcher la Foy; & il s'en trouva qui par leur zele & par leur capacité n'avancerent pas moins les affaires de la Religion que les plus fervens Miſſionnaires.

Il eſt vray que ces ſuccés furent quelque temps aprés interrompus, car c'eſt le caractere de la verité de ſe faire des ennemis, & le ſort de la Religion Chrétienne d'eſtre toûjours perſecutée. La Providence, qui vouloit éprouver la fidelité de ces premiers Chrétiens, & ranimer le zele de leurs Paſteurs, per-

mit que les Preſtres des Idoles s'oppoſaſſent à la prédication de l'Evangile. Deſorte qu'il s'en fallut peu que la cabale de quelques Bonzes, appuyez de pluſieurs Mandarins, ne renverſaſt en un moment par la chute du Pere Ricci, l'ouvrage de pluſieurs années.

Mais le plus grand danger que courut ce ſaint homme avec toute ſa Miſſion vint de ſes propres freres, je veux dire des Chrétiens Européens. Quelques Portugais de Macao animez contre les Jeſuites réſolurent de les perdre dans la Chine, quoiqu'il en dût couſter à la Religion. Ils ne pouvoient ignorer les ſaintes intentions de ces Peres, cependant ils les accuſerent comme des eſpions, qui ſous prétexte de preſcher l'Evangile, tramoient ſecrétement une conjuration, & avoient deſſein de s'emparer de la Chine par le moyen des Japonois, des Hollandois, & des Chrétiens du païs.

On ſera ſans doute eſtonné de l'emportement de ces faux freres, qui tout engagez qu'ils eſtoient par leur foy à

donner

donner leur ſang pour ſoûtenir l'œuvre de Dieu, s'eſtoient déterminez à le détruire par des calomnies ſi atroces. Mais il n'y a point de crime que la paſſion ne colore ; & un eſprit aveuglé par la vengeance ou par l'intereſt ſe croit ordinairement tout permis.

Cette ridicule fable expliquée avec chaleur & appuyée de certaines circonſtances capables d'impoſer, trouva aiſément creance dans l'eſprit des Chinois, ſoupçonneux à l'excés & perſuadez par une longue experience, que les moindres révoltes entraiſnent ſouvent dans la ſuite la ruine des plus puiſſans Etats.

La perſecution devint cruelle, les Chrétiens foibles furent ſcandaliſez, & abandonnerent la foy. Le P. Martinez pris, empriſonné, baſtonné, mourut enfin dans les tourmens : & ſi cette nouvelle eût pénetré juſqu'à la Cour, il y a bien de l'apparence qu'elle auroit cauſé la perte entiere de la Religion. Mais noſtre Seigneur arreſta le mal en ſa ſource, & rendit par le moyen d'un

Mandarin ami particulier du P. Ricci, la tranquillité aux Miſſions & la liberté aux Ouvriers Evangeliques.

Ce fut aprés avoir ſurmonté beaucoup d'obſtacles de cette nature, & preſché la Foy à un peuple infini, que ce fervent Miſſionnaire mourut. Les Payens le regarderent comme le plus ſage & le plus habile homme de ſon ſiecle, les Chrétiens l'aimerent comme leur pere, & les Prédicateurs de l'Evangile ſe formoient ſur luy comme ſur un parfait modéle. Il eut le plaiſir de mourir au milieu d'une abondante moiſſon; mais il ne pouvoit ſe conſoler de ce qu'il y avoit ſi peu d'ouvriers pour la recueillir. Auſſi ne recommanda-t-il rien tant à ſes freres, qui l'aſſiſtoient en ſa derniere maladie, que de recevoir avec un cœur plein de douceur, ceux qui viendroient partager leurs travaux. *S'ils trouvent*, leur dit-il, *en arrivant des croix parmi les ennemis du nom Chrétien, adouciſſez-en l'amertume par les démonſtrations de l'amitié la plus tendre, & de la plus ardente charité.*

Les Egliſes de la Chine, dont il eſtoit la plus ferme colomne, furent ébranlées par ſa chute; car quoique les années ſuivantes l'Empereur paruſt encore favorable à la Religion, neanmoins en 1615. il s'éleva contre elle la plus cruelle tempeſte qu'elle euſt encore ſoufferte. Ce fut un des principaux Mandarins de Nankin, * qui la fit naiſtre. On attaqua principalement les Paſteurs, afin de diſſiper plus aiſément le troupeau. Les uns furent cruellement battus, les autres exilez, preſque tous empriſonnez & conduits enſuite à Macao, aprés avoir eu l'honneur de ſouffrir mille opprobres pour l'amour de Jesus-Christ.

L'orage continua prés de ſix ans; mais enfin le perſecuteur ayant luymeſme eſté accuſé, fut par un coup de la Providence privé de ſes charges & de la vie. Sa mort fit reſpirer les Chrétiens, qui dans la ſuite ſe multiplierent plus que jamais par les travaux d'un grand nombre de Miſſionnaires. Ce

* *Chinkio.*

fut en ce temps * que les RR. Peres de Saint Dominique se joignirent à nous; & plusieurs d'eux travaillent encore aujourd'huy dans la Chine avec beaucoup de zele & d'édification.

Le Pere Adam Schaal, Alleman de nation qui parut à la Cour, donna un nouvel éclat au Christianisme renaissant. Il se servit des Mathematiques, qu'il entendoit parfaitement, pour entrer dans l'esprit de l'Empereur, & il fut en peu de temps si avant dans ses bonnes graces, qu'il crut pouvoir tout entreprendre pour l'établissement solide de la Religion. Il commençoit de se servir de sa faveur avec succés, quand une révolution renversa avec l'Empire de si belles esperances.

Ce grand Etat, qui paroissoit inébranlable par sa puissance, éprouva alors qu'il n'y a rien de constant en ce monde. Quelques voleurs assemblez formérent en peu de temps des armées considerables par la foule des mécontens qui se joignirent à eux; ils bru-

* L'an 1631.

erent des Villes, & pillerent des Provinces entieres. La Chine changea tout d'un coup de face, & de l'Empire le plus floriſſant, elle devint le theatre de la plus ſanglante guerre. Jamais on ne vit tant de meurtres & d'inhumanitez. L'Empereur luy-meſme ſurpris dans Pekin s'étrangla, de crainte de tomber entre les mains du victorieux. L'uſurpateur fut bientoſt aprés chaſſé du Thrône par les Tartares qui s'en emparerent. Les Princes du ſang, qui s'étoient en differens endroits déclarez Empereurs, furent vaincus ou mis à mort. Pour lors tous les Mandarins ſe declarerent, les uns pour le Tartare, les autres pour la liberté : & pluſieurs entreprirent des guerres particulieres dans l'eſperance de profiter du deſordre univerſel.

Parmi ces derniers il y eut des monſtres plutoſt que des hommes, qui s'étant abandonnez à tout ce que la barbarie & la cruauté peuvent inſpirer de plus feroce, firent un tombeau des Provinces entieres, & y verſerent plus de

ſang pour ſatisfaire leur brutalité que le plus ambitieux Prince du monde n'en eût voulu répandre pour la conqueſte d'un Empire.

La Religion, qui gemiſſoit parmi tant de troubles, ne laiſſa pas d'eſtre conſolée par des converſions éclatantes; une Imperatrice avec ſon fils receut le Baptême; mais à peine l'un & l'autre eurent-ils le temps de ſurvivre à leur foy, du fruit de laquelle ils ne purent joüir qu'en l'autre monde. Enfin le Tartare par ſa valeur & par une conduite digne de la politique des anciens Romains, ſe rendit le maiſtre, & obligea en peu d'années toutes les Provinces à recevoir le joug eſtranger.

Ce fut pour lors que nous cruſmes tout perdu pour la Religion; mais Dieu, qui n'a pas beſoin de l'apuy des hommes, quand il veut luy-meſme ſoûtenir ſon ouvrage, inſpira tout-à-coup au nouveau Roy plus d'affection pour le Chriſtianiſme, qu'on n'euſt oſé en eſperer des Empereurs Chinois.

Non ſeulement ce Prince oſta aux

Mahometans la direction des Mathematiques, dont ils eſtoient en poſſeſſion depuis 300. ans, & la donna au Pere Adam ; mais par un privilege ſpecial il permit a ce Pere de s'adreſſer uniquement à luy pour tout ce qui concernoit les Miſſionnaires, ſans paſſer par les formalitez des Tribunaux, qui eſtoient peu favorables aux eſtrangers. Cette grace extraordinaire jointe à pluſieurs autres, releva le courage des Chrétiens, & donna la liberté aux Payens d'embraſſer la verité. Pluſieurs perſonnes de la premiere qualité demanderent à Pekin le Bapteme ; les Provinces ſuivirent l'exemple de la Cour, & la moiſſon devint ſi grande que les ouvriers ne ſuffiſoient pas pour la recueillir.

Ceux qui y furent employez travaillerent avec un zele dont nous reſſentons encore aujourd'huy les effets. Il s'y trouva des gens rares en vertu, en prudence, en capacité, que Dieu avoit formez durant le trouble des guerres civiles, & que l'Eſprit du Seigneur tira du cahos, comme autant d'aſtres, pour

repandre la lumiere de l'Evangile dans les parties les plus reculées de ce vaste Empire, accompagnant mesme leur prédication de signes & de miracles.

Parmi ces hommes extraordinaires, le Pere Faber, François de nation, fut un de ceux qui se distingua le plus. J'ay eu le bonheur de demeurer durant quelque temps dans la Province qui luy estoit tombée en partage, & j'y ay encore trouvé aprés tant d'années les précieux restes, qui sont des suites ordinaires de la sainteté. Ceux qui ont esté témoins de ses actions racontent à leurs enfans les prodiges qu'il a operez pour les confirmer dans la foy; & quoiqu'on ne soit pas obligé de croire tout ce qu'ils en rapportent, on ne peut neanmoins disconvenir que Dieu n'ait en beaucoup d'occasions, concouru extraordinairement aux grandes choses qu'il a entreprises pour sa gloire.

La maniere dont il fonda la Mission de *Ham-tchoum*, ville du premier ordre dans le *Chensi*, éloignée de la capitale de douze journées de chemin,

merite bien d'estre connuë. Un Mandarin l'y avoit invité, & le peu de Chrétiens qu'il y trouva, fit qu'il s'appliqua avec plus d'ardeur à en augmenter le nombre. Dieu luy en fournit un moyen auquel il ne s'attendoit pas. Un de ces gros bourgs, qui valent à la Chine des villes entieres, estoit pour lors infecté par une multitude prodigieuse de sauterelles qui mangeoient les feüilles des arbres, & rongeoient les herbes jusqu'à la racine.

Les habitans aprés plusieurs efforts inutiles s'aviserent de s'adresser au Pere Faber, dont la réputation estoit déja par-tout répanduë. Le Pere prit de-là occasion de leur expliquer les principaux mysteres de la Foy, & il ajoûta que s'ils vouloient s'y soumettre, non seulement Dieu les délivreroit de ce fleau, mais qu'il leur donneroit encore des biens infinis & une éternité bienheureuse. Ils s'y engagerent volontiers, & le Pere pour tenir sa parole marcha dans les chemins en ceremonie avec l'étole & le surpelis; il jetta par-tout de

l'eau-benite, accompagnant cette action des prieres de l'Eglise, & sur-tout d'une vive Foy. Dieu écouta la voix de son serviteur, & dés le lendemain tous les insectes disparurent.

Mais ce peuple uniquement attaché aux biens de la terre, negligea les conseils du Missionnaire dés qu'il se vit en seureté. Il en fut sur le champ puni, & le mal devint encore plus grand qu'auparavant; desorte que la campagne fut en peu de jours couverte d'une infinité de sauterelles. Alors ils s'accuserent mutuellement les uns les autres de leur mauvaise foy; ils accoururent en foule à la maison du Pere, & aprés s'estre jettez à ses pieds: nous ne nous leverons point, dirent-ils, mon Pere, que vous ne nous ayez pardonné. Nous avoüons nostre faute, mais nous protestons que si vous nous délivrez une seconde fois du malheur dont le Ciel nous menace, tout le bourg reconnoistra sur le champ vôtre Dieu, qui seul peut faire de si grands miracles.

Le Pere pour augmenter leur foy se

it long-temps prier. Enfin inſpiré comme la premiere fois, il fit ſa priere, & jetta de l'eau-benite dans les champs, qui dés le lendemain ſe trouverent ſans inſectes. Alors tout le bourg perſuadé de la verité, ſuivit l'Eſprit de Dieu ; ils furent tous inſtruits, & fonderent une Egliſe, qui, quoique abandonnée depuis pluſieurs années, paſſe encore pour la plus fervente de toutes les Miſſions de la Chine.

On raconte de ce meſme Pere qu'il a quelquefois eſté tranſporté en l'air au travers des rivieres, qu'on l'a vû en extaſe, qu'il a prédit ſa mort, & pluſieurs autres merveilles de cette nature ; mais la plus grande de toutes a ſans doute eſté l'exercice continuel des vertus Apoſtoliques, d'une humilité profonde, d'une mortification affreuſe, d'une patience à l'épreuve de toutes les injures, d'une charité ardente, & d'une tendre devotion à la Mere de Dieu qu'il a pratiquées juſqu'à la mort avec l'édification, & je puis dire avec l'admiration meſme des Idolâtres.

Tandis que le Christianisme jettoit de profondes racines dans les Provinces, il devenoit tous les jours plus florissant à Pekin; l'Empereur luy-mesme n'en paroissoit pas éloigné; il venoit souvent à nostre Eglise, & il y adoroit la Majesté divine avec un respect qui eust esté loüable dans un Chrétien. On voit encore des écrits de sa propre main, par lesquels il reconnoist la beauté & la pureté de nostre sainte loy; mais le cœur attaché aux plaisirs des sens ne suivoit pas les lumieres de l'Esprit; & quand le Pere Adam le pressoit: *Vous avez raison*, luy répondoit-il, *mais au fond, comment voulez-vous qu'on puisse pratiquer toutes ces maximes? Retranchez-en deux ou trois des plus difficiles, & peut-estre qu'ensuite on pourra s'accommoder du reste.* C'est ainsi que ce jeune Prince partagé entre la grace & ses passions, s'imaginoit qu'on pouvoit favoriser la nature aux dépens de la Religion; mais le Pere luy fit comprendre que nous n'en estions que les ministres & non pas les autheurs. Cependant Sei-

gneur, luy dit-il un jour, quoique nous propoſons au monde corrompu une morale qui paſſe ſes forces naturelles, & des myſteres qui ſont au-deſſus de ſa raiſon, nous ne deſeſperons pas pour cela de faire recevoir noſtre doctrine; parce que c'eſt par l'ordre de celuy qui peut éclairer la raiſon la plus obſcurcie, & fortifier la nature la plus foible.

Ces difficultez, que l'Empereur regardoit comme inſurmontables, ne luy oſterent pas neanmoins l'affection qu'il avoit pour le Pere Adam. Il l'appelloit toûjours ſon Pere, il avoit mis en luy toute ſa confiance: en deux ans il le fut voir juſqu'à vingt-fois; il luy permit de baſtir deux Egliſes à Pekin; il voulut meſme qu'on reparaſt celles que la perſecution avoit renverſées dans les Provinces: enfin il luy accordoit tout ce qui pouvoit contribuer quelque choſe au ſolide établiſſement de la Foy, laquelle auroit fait ſans doute des progrés infinis, ſi une violente paſſion n'euſt enfin changé l'eſprit de ce

Prince, & ne nous l'euſt ravi dans un temps auquel nous avions le plus beſoin de ſa protection : car on peut dire qu'il mourut de douleur cauſée par la perte d'une concubine. Cette femme, qu'il avoit enlevée à ſon mari, luy inſpira enfin le culte des faux Dieux, mais dans un tel excés qu'il n'étoit plus reconnoiſſable ſur le point de la Religion. Ce fut en ce temps qu'il tomba malade, enteſté des Bonzes qui occupoient tout le palais, & tourmenté par ſa paſſion qui ne luy donnoit pas un moment de repos. Cependant, comme il aimoit toûjours le Pere, il voulut encore le voir une fois avant que de mourir.

Ce fut dans cette derniere entreveuë que toutes les entrailles de ce bon Miſſionnaire furent émuës. Il eſtoit à genoux aux pieds du lit du Prince qu'il avoit élevé comme ſon fils, dans l'eſperance d'en faire un jour le chef de la Religion. Il le voyoit alors accablé d'une violente maladie, troublé par les idées d'un amour impudique, aban-

donné aux Idoles & à leurs Miniſtres, ſur le point de mourir, & de mourir éternellement. L'Empereur, qui le vit attendri, ne voulut pas qu'il luy parlaſt à genoux; il le releva, il écouta ſes derniers avis avec un peu moins de prévention qu'à l'ordinaire; il luy fit préſenter du thé, & il le renvoya enfin avec des marques de tendreſſe qui le pénetrerent juſqu'au fond du cœur, & auſquelles il fut d'autant plus ſenſible qu'il ne put jamais s'en prévaloir, pour luy inſpirer une veritable converſion.

Cette mort fut également fatale aux Bonzes qu'on chaſſa du palais, & à la Religion qu'elle mit à deux doigts de ſa perte. Pluſieurs Egliſes baſties ſur les coſtes des Provinces maritimes, furent renverſées par un Edit qui ordonnoit à tout le monde de ſe retirer dans les terres trois ou quatre lieuës loin de la mer, & de détruire toutes les habitations maritimes, dont un fameux pirate profitoit pour faire la guerre à l'Empereur. On fut meſme ſur le point de ruiner Macao, & l'ordre eſtoit déja

donné d'en chaſſer les Portugais ; quand le Pere Adam fit un dernier effort pour les ſauver. Ce fut par où finit tout ſon credit qu'il avoit ſi utilement employé pour le bien de la Religion. Car peu de temps aprés il fut luy-meſme l'objet de la plus ſanglante perſecution que l'Egliſe ait ſoufferte.

Les quatre Mandarins régens durant la minorité de l'Empereur, pouſſez par differentes conſiderations, & ſur tout animez contre les Chrétiens, dont ce Pere eſtoit preſque l'unique appuy, le firent mettre en priſon avec trois de ſes compagnons. On cita tous les autres Prédicateurs de l'Evangile à Pekin, qui furent traitez de la meſme maniere, & chargez chacun de neuf chaiſnes. On brula leurs livres, leurs chapelets, leurs médailles & tout ce qui portoit quelque caractere de Religion ; on épargna neanmoins leurs Egliſes ; pour ce qui eſt des Chrétiens, ils furent traitez avec un peu plus de douceur.

Ces illuſtres Confeſſeurs de Jesus-

CHRIST eurent l'honneur d'eſtre traînez par tous les tribunaux. C'eſt-là que leurs ennemis meſmes admirerent leur courage. Ils eſtoient ſur tout touchez du pitoyable eſtat où ſe trouvoit le Pere Adam. Ce venerable vieillard, peu de jours auparavant l'oracle de la cour, & les délices d'un grand Prince, paroiſſoit alors comme un eſclave, chargé de chaiſnes & d'infirmitez, abbatu ſous le poids de l'âge, & beaucoup plus ſous celuy de la calomnie qui taſchoit d'opprimer ſon innocence. Une eſpece de catarre luy oſtoit meſme la liberté de ſe défendre; mais le Pere Verbieſt ne l'abandonna jamais, & il répondoit pour luy à ſes ennemis d'une maniere ſi touchante, que les Juges ne pouvoient aſſez admirer & la fermeté de l'accuſé & la charité heroïque de celuy qui le défendoit. Quelque innocent qu'il fuſt, on le condamna neanmoins à eſtre eſtranglé, ce qui eſt parmi les Chinois un genre de mort honorable; mais enſuite, comme s'ils ſe fuſſent repentis de n'eſtre pas aſſez inju-

ſtes, ils révoquerent leur arreſt, & en porterent un autre, par lequel ce Pere devoit eſtre expoſé dans la place publique, & coupé tout vivant en dix mille morceaux.

La Cour ſouveraine envoya ſa ſentence aux Mandarins régens, & aux Princes du ſang pour eſtre confirmée; mais Dieu qui juſqu'alors avoit ſemblé abandonner ſon ſerviteur, commença à ſe déclarer en ſa faveur par un horrible tremblement de terre. Ce prodige étonna tout le monde. On crioit par tout que le Ciel vouloit punir l'injuſtice des Magiſtrats: pour appaiſer le peuple, ils ouvrirent les priſons de la Ville, & donnerent une amniſtie generale aux coupables, à la réſerve des Confeſſeurs de Jesus-Christ qui demeurerent dans les chaiſnes, comme s'ils euſſent eſté les ſeules victimes pour qui le Ciel ne ſe fuſt pas intereſſé.

Mais parce qu'il arriva encore divers autres prodiges, & qu'en particulier le feu conſuma une grande partie

du palais, la crainte obtint enfin de ces Juges iniques, ce que l'innocence reconnuë n'avoit pû obtenir. On relâcha le Pere Adam, & on luy permit d'aller en sa maison, jusqu'à ce que l'Empereur en disposast autrement. Ce grand homme flétri en apparence par une sentence ignominieuse qui n'estoit point révoquée, mais en effet plein d'une veritable gloire, pour avoir défendu aux dépens de sa vie, l'honneur de la Religion, mourut peu de temps aprés, usé par les travaux d'une vie Apostolique, & plus encore par les incommoditez d'une rude prison.

Cette mort estoit trop précieuse aux yeux de Dieu, pour ne pas attirer ses benedictions sur les tristes restes du Christianisme persecuté. Il est vray qu'on envoya les Missionnaires des Provinces en exil à Canton, parmi lesquels on comptoit trois Peres Dominiquains, un Pere de S. François (un autre du mesme Ordre estoit mort dans les prisons) & vingt-un Jesuites; mais on en retint quatre à la cour, dont la Providence

ſe ſervit enſuite pour redonner à la Religion ſon premier éclat.

Dieu meſme vengea bien-toſt l'innocence de ſes ſerviteurs. *Sony* premier Mandarin régent, le plus dangereux ennemi qu'euſſent les Peres, mourut quelques mois aprés. Le ſecond nommé *Soucama* fut dans la ſuite accuſé & condamné à une mort cruelle, tous ſes biens confiſquez, ſes enfans au nombre de ſept, eurent la teſte tranchée, excepté le troiſiéme, qui fut coupé tout vivant en morceaux, ſupplice que ce méchant Juge avoit deſtiné au Pere Adam, & dont Dieu chaſtia ſes crimes en la perſonne de ſon fils. *Yam-quamſien*, qui avoit eſté le principal inſtrument de la perſecution, n'eut pas un meilleur ſort. Aprés la mort du Pere Adam il eſtoit devenu Preſident des Mathematiques, & il avoit eſté chargé du calendrier de l'Empire. Le Pere Verbieſt ſe declara contre luy, & fit voir manifeſtement l'ignorance de ce pitoyable Mathematicien.

Ce coup parut hardi, pace que le

parti du Préſident eſtoit puiſſant, & que l'incendie, qui avoit cauſé la perſecution, n'eſtoit pas encore bien éteint. Mais beaucoup de choſes concoururent au ſuccés de cette entrepriſe. La capacité du Pere, l'inclination que le nouvel Empereur avoit pour les Européens, & ſur tout la Providence particuliere de Dieu, qui conduiſit ſecretement cette importante affaire. Car il eſt certain que dans les differentes épreuves où l'on mit noſtre Mathematique pour en connoiſtte la juſteſſe, le Ciel s'accorda ſi bien avec les prédictions du Pere, meſme audeſſus de la certitude que nous pouvons eſperer des calculs & des tables ordinaires, qu'il ſembloit que Dieu réglaſt les aſtres, ſelon qu'il eſtoit à propos pour juſtifier les predictions du Miſſionnaire.

Le Preſident des Mathematiques fit des efforts extraordinaires pour ſe défendre; & parce qu'il ne pouvoit cacher ſes fautes en matiere d'Aſtronomie, il taſchoit de donner aux Juges le change, & de leur perſuader que la Re-

ligion Chrétienne contenoit des erreurs encore plus essentielles. Au milieu des assemblées où l'Empereur se trouvoit en personne, il se portoit à des excés que ce Prince avoit de la peine à souffrir. Il étendoit les bras en croix, & crioit de toutes ses forces : *Tenez, voilà ce que ces gens adorent, & ce qu'ils nous veulent faire adorer, un homme pendu, un homme crucifié : jugez par-là de leur bon sens, & de leur capacité.* Mais tous ces emportemens ne servirent qu'à diminuer son credit. Ce méchant homme plus coupable pour ses crimes que pour son ignorance, perdit sa charge, & fut condamné à la mort. L'Empereur neanmoins suspendit l'execution de l'arrest, à cause de son extréme vieillesse ; mais Dieu se fit luy-mesme l'Executeur de la sentence. Il le frappa d'un ulcere horrible, & délivra par une mort funeste la Religion de ce monstre d'iniquité.

Deslors on donna le soin des Mathematiques au Pere Verbiest, on rappella les anciens Missionnaires dans leurs

Egliſes; mais on leur défendit d'en bâtir de nouvelles, & de travailler à la converſion des Chinois. Enfin pour comble de bonheur, la memoire du P. Adam fut bientoſt en benediction à la cour meſme. Il fut publiquement juſtifié, on luy rendit ſes charges & ſes tiltres d'honneur, on annoblit ſes anceſtres, & l'Empereur deſtina des ſommes conſiderables à luy élever un magnifique mauſolée, qu'on voit encore à preſent au lieu de ſa ſepulture, orné de ſtatuës & de pluſieurs autres figures de marbre, ſelon la coutume du pays.

C'eſt ainſi que Dieu par une viciſſitude continuelle, éprouvoit la conſtance des fidelles par la perſecution, & relevoit leur courage par le chaſtiment de leurs perſecuteurs. Cette heureuſe paix, où ſe trouva l'Egliſe de la Chine par le credit du Pere Verbieſt, anima les Miſſionnaires à reparer les dommages que l'enfer y avoit cauſez. Outre les Jeſuites, il y eut encore pluſieurs Peres de S. François & de S. Auguſtin

qui entrerent dans la vigne du Seigneur. Il ſe fit par tout de nouveaux établiſſemens & malgré les défenſes, un grand nombre de Payens ſe convertirent à la foy, plus touchez de la crainte des ſupplices éternels, que de ceux dont les loix humaines ſembloient les menacer. On s'étonnera peut-eſtre d'un zele auſſi ardent & auſſi précipité ; mais outre que la charité eſt toûjours entreprenante, pluſieurs choſes contribuerent à raſſeurer ceux qui en craignoient des ſuites funeſtes.

La principale fut l'authorité que les Miſſionnaires s'acquirent en peu de temps à la cour. Car il eſt vray que leur conduite, leurs diſcours, l'innocence de leur vie les rendoient aimables à tout le monde. L'Empereur ſur tout eſtoit perſuadé qu'ils mépriſoient les honneurs, & que dans le domeſtique ils menoient une vie extrémement dure. Ce Prince s'en eſtoit éclairci par des voyes qui ne luy laiſſoient plus la liberté d'en douter. Il avoit appris par des eſpions tout ce qui ſe paſſoit dans leur

maiſon ;

maiſon ; juſques-là qu'il ſçavoit leurs mortifications & leurs penitences corporelles.

Il envoya meſme chez les Peres un jeune Tartare fort bien fait, ſous prétexte d'apprendre la Philoſophie, mais en effet pour découvrir les choſes les plus ſecretes, & pour eſtre, ce ſemble, luy-meſme un ſujet de ſcandale. Il y demeura durant un an, ſans qu'on ſçût l'intention du Prince, qui l'ayant enſuite fait venir en ſa preſence, luy commanda de luy découvrir tous les deſordres cachez de ces Peres, & ſur tout comment ils en avoient uſé à ſon égard. Et comme ce jeune homme rendoit conſtamment témoignage à leur innocence : Je vois bien, dit l'Empereur, qu'on vous a fermé la bouche par des préſens ; mais je ſçauray bien vous faire parler. Il le fit rudement foüeter à diverſes repriſes, ſans que jamais la douleur pût obliger le jeune Tartare à trahir ſa conſcience. Ce qui plût infiniment à ce Prince, qui auroit eſté bien fâché de ſe tromper

dans l'idée avantageuse qu'il s'estoit formée de ces fervens Religieux.

Cela l'obligea quelque temps aprés à prendre leur parti dans une assemblée de Mandarins, dont quelques-uns ne comptoient pas beaucoup sur cette innocence apparente. *Pour ce qui touche cette matiere*, leur dit l'Empereur, *ni vous ni moy n'avons rien à leur reprocher. Aprés ce que j'ay fait pour m'en instruire, je suis persuadé que ces gens ne nous enseignent rien qu'ils ne pratiquent eux-mesmes, & qu'ils sont en effet aussi chastes qu'ils le paroissent au dehors.*

La seconde raison qui porta l'Empereur à se declarer pour les Missionnaires, fut la capacité du Pere Verbiest, qui passa en peu de temps pour le plus sçavant homme de l'Empire en toutes sortes de sciences. Sa réputation se répandit par tout, & en plusieurs occasions ses sentimens estoient reçus comme des oracles. Quelques Mandarins parlant un jour du Mystere de la Trinité, & le traitant de fable, l'un d'eux ajoûta: *je ne sçay ce que les Chrétiens veulent*

dire, & j'y ſuis auſſi embarraſſé que vous; mais enfin le Pere Verbieſt eſt de ce ſentiment. Qu'avez-vous à repliquer à cela? Un homme auſſi-habile & auſſi-ſage peut-il ſe tromper? Tout le monde ſe teût, & ſembla ſe rendre à cette raiſon. Tant il eſt vray que l'uſage des ſciences humaines, bien loin (comme quelques-uns ont dit) d'eſtre oppoſé à l'Eſprit de l'Evangile, ſert quelquefois à l'établir, & à rendre meſme croyables les myſtéres les plus obſcurs.

La troiſiéme raiſon fut l'attachement ſincere que l'Empereur crût voir dans les Miſſionnaires pour ſa perſonne. Il eſt vrai que ces Peres n'oublioient rien pour luy plaire; & autant qu'ils eſtoient inflexibles en matiere de Religion, autant avoient-ils de complaiſance pour les volontez raiſonnables de ce Prince. Une révolte qui arriva en ce temps-là donna occaſion au Pere Verbieſt de luy rendre un ſervice fort important.

Ouſanguei, ce fameux General Chinois, qui avoit introduit malgré luy

les Tartares dans l'Empire, crut pour lors avoir trouvé une occaſion favorable de les en chaſſer. Il eſtoit brave de ſa perſonne, il commandoit dans le *Chenſi* aux peuples les plus belliqueux de la Chine, & il avoit amaſſé des ſommes conſiderables. Tout cela le détermina à ſe declarer, & luy fit croire qu'il pouvoit facilement réuſſir dans ſon deſſein. En effet il prit ſi bien ſes meſures qu'il ſe rendit d'abord maiſtre de trois grandes provinces *Yunnan*, *Soutçhouen*, & *Gueitçheou*, bien-toſt aprés une grande partie de celle de *Houquam* le reconnut. Deſorte qu'avec le Chenſi, où il commandoit depuis longtemps, il ſe vit maiſtre de la troiſiéme partie de l'Empire.

Ces conqueſtes paroiſſoient d'autant mieux eſtablies, que dans le meſme temps les petits Rois de *Quamtoum* & de *Fokien* ſuivirent ſon exemple, & firent de leur coſté une puiſſante diverſion, tandis qu'un celebre Pirate attaqua avec une grande armée navale, & prit en peu de jours toute l'iſle de Formoſe.

Il n'en falloit pas tant pour opprimer les Tartares, ſi tous ces Princes euſſent agi de concert pour la cauſe commune; mais la jalouſie, qui rend ſouvent inutiles les ligues les mieux concertées, renverſa tous leurs projets. Le Roy de *Fokien* ſe broüilla avec celuy de Formoſe, & pour ſe mettre à couvert de ſa flotte, s'accommoda avec l'Empereur, qui luy donna du ſecours, & luy fit un bon parti. Le Roy de *Quantoum*, qui ne voulut point ceder à *Ouſanguouei*, l'abandonna & ſe remit auſſi ſous l'obeïſſance du Tartare, qui tourna toutes ſes forces contre ce dernier des révoltez, plus à craindre luy ſeul que tous les autres enſemble; car il eſtoit maiſtre de toutes les Provinces occidentales, & ſes premiers ſuccés avoient donné à ſes troupes une confiance qui les mettoit en eſtat de tout entreprendre.

L'Empereur aprés avoir inutilement tenté divers moyens, vid bien qu'il étoit impoſſible de les forcer dans les endroits où ils s'eſtoient retranchez, ſans

l'uſage du canon ; mais ceux qu'il avoit eſtoient de fer, & ſi peſans qu'on n'oſoit entreprendre de les tranſporter au travers des montagnes eſcarpées. Il crut que le Pere Verbieſt pourroit ſuppléer à ce défaut. Il luy ordonna donc d'en fondre diverſes pieces ſelon la forme & la maniere des Européens. Ce Pere s'en excuſa d'abord, ſur ce qu'ayant toute ſa vie veſcu dans une condition éloignée du bruit des armes ; il eſtoit peu inſtruit de ce qui regardoit le métier de la guerre. Il ajoûta qu'eſtant religieux & uniquement appliqué aux choſes divines, il tâcheroit de luy attirer par ſes prieres les benedictions du Ciel ; mais qu'il le prioit tres-humblement de le diſpenſer des fonctions de la milice ſeculiere.

Les ennemis de ce Pere (car un Miſſionnaire n'en manqua jamais) crurent avoir trouvé une occaſion propre pour le perdre. Ils perſuaderent à l'Empereur que ce que ſa Majeſté demandoit n'eſtoit nullement contraire à l'eſprit de la Religion, & qu'il n'y avoit pas

plus d'inconvenient à faire du canon qu'à fondre des machines & des inſtrumens de Mathematique, ſur tout quand il y alloit du bien public & du ſalut de l'Empire : qu'aſſeurément le Pere Verbieſt s'entendoit ſecretement avec les révoltez, ou du moins qu'il avoit peu d'affection pour ſa perſonne. Deſorte que ce Prince luy fit enfin comprendre que s'il n'obeïſſoit, non ſeulement ſa vie eſtoit en danger, mais encore ſa Religion.

C'eſtoit le prendre par l'endroit le plus ſenſible, & il eſtoit en effet trop ſage pour s'obſtiner par un vain ſcrupule à tout haſarder & à tout perdre. J'ay déja aſſeuré voſtre Majeſté, dit-il à l'Empereur, que je ſuis tres-peu inſtruit en ce qui regarde la fonte du canon ; mais puiſqu'elle me commande d'y travailler, je tâcheray d'expliquer à ſes ouvriers ce que nos Livres nous en apprennent. Il conduiſit en effet tout l'ouvrage, & le canon ſe trouva merveilleux dans les épreuves qu'on en fit en préſence meſme de l'Empereur, qui ravi

de ce ſuccés ſe dépoüilla devant toute ſa cour de ſa veſte, & la donna au Pere pour marque de ſon eſtime.

Toutes les pieces de canon eſtoient fort minces & fort legeres, mais on les fortifioit avec des ſoliveaux appliquez de long depuis l'embouchure juſqu'à la culaſſe, & ſaiſis par de fortes bandes de fer en forme d'anneaux qui les entouroient d'eſpace en eſpace; deſorte que les canons eſtoient aſſez forts pour réſiſter à la poudre, & aſſez legers pour eſtre tranſportez par les chemins les plus difficiles. Cette nouvelle artillerie eut tout l'effet qu'on s'en eſtoit promis. On obligea les ennemis, qui s'eſtoient retranchez, de ſe retirer en deſordre, & bien-toſt aprés de capituler; car ils ne ſe crurent plus en eſtat de tenir la campagne devant des gens qui pouvoient les détruire ſans eſtre obligez d'en venir aux mains.

Ouſanguei eſtoit déja mort: ſon fils nommé *Hom-hoa*, qui continuoit la guerre, s'étrangla luy-meſme de deſeſpoir; & le reſte du parti fut peu de

temps aprés entierement dissipé. Ainsi l'Empereur commença à régner paisiblement, & continua de donner plus que jamais des marques de sa bienveillance aux Missionnaires. Desorte que le Pere Verbiest disoit quelquefois en gemissant, que la vigne du Seigneur estoit ouverte, que les payens eux-mesmes nous laissoient la liberté d'entrer dans la moisson, mais qu'il n'y avoit presque personne pour la cueïllir.

On luy demandoit par-tout des ouvriers. La Tartarie, le Royaume de Corée, les Provinces de la Chine qui avoient esté abandonnées par la mort de leurs anciens Pasteurs, l'invitoient ou le pressoient de les secourir. Ce n'est pas que le zele des Européens se fust ralenti, mais il estoit suspendu par les differents survenus alors entre la sacrée Congregation, qui avoit envoyé dans tout l'Orient des Vicaires Apostoliques: & entre le Roy de Portugal, qui prétendoit avoir le droit d'y nommer des Evesques, à l'exclusion de tout autre superieur Ecclesiastique.

Ce procés arreſtoit l'ardeur d'une infinité de fervens Religieux, qui n'oſoient s'engager dans une Miſſion où l'indignation du ſaint Pere & celle d'un puiſſant Prince eſtoient preſque également à craindre. Ainſi tout l'ouvrage de Dieu fut arreſté, & on perdit ces précieux momens que l'affection d'un grand Empereur & la faveur d'un zelé Miſſionnaire devoient rendre ſi utiles au ſolide établiſſement de noſtre ſainte Foy. Mais ce ſont-là ces myſteres impenétrables de la Providence, qui aprés avoir ſurmonté, meſme par des miracles, tous les efforts des ennemis de la Religion, permet ſouvent que le zele des Catholiques luy ſoit plus contraire, que la haine & la jalouſie des Idolâtres.

Quelque temps aprés Monſieur l'Eveſque d'Heliopolis envoyé par la ſacrée Congregation avec quelques Eccleſiaſtiques François, entra dans la Chine plein d'ardeur pour la réforme & pour l'accroiſſement de cette nouvelle Chreſtienté. Ce courageux Prélat

avoit déja manqué ſon voyage une fois. Car les vents contraires l'ayant obligé quelques années auparavant de relâcher à Manille, iſle conſiderable de la domination des Eſpagnols, il y fut arreſté ſous divers ſoupçons, & obligé de revenir en Europe par le Mexique. Cet accident qui avoit rompu ſes premiers deſſeins, ne ſervit qu'à luy en inſpirer de nouveaux & de plus grands. Il vint à Paris où ſes bonnes intentions furent generalement reconnuës. Rome l'écouta avec plaiſir, & ſuivit toutes ſes veuës en ce qui regardoit les Miſſions d'Orient. Deſorte qu'il partit honoré des pouvoirs du ſaint Siege, & chargé des aumones des fidelles, qui n'attendoient pas moins de ſon zele que la converſion du nouveau monde.

Il paſſa donc encore une fois les mers, & arriva heureuſement à la Chine, où il commença de répandre ce feu qui devoit embraſer tous les Miſſionnaires. Les Jeſuites & quelques autres Religieux non ſeulement reconnurent ſon authorité, mais encore fi-

rent le nouveau ſerment que la ſacrée Congregation avoit inſtitué, quoique le Roy de Portugal l'eût ſouvent défendu. Mais ils jugerent que ce Prince, en qui l'amour de la Religion a toûjours prévalu à ſes intereſts particuliers, ne le trouveroit pas mauvais, quand il ſçauroit que leur refus eſtoit capable de cauſer dans la Chine la perte du Chriſtianiſme, & peut-eſtre celle des Miſſions, dans toutes les autres parties de l'Orient.

Ce fut une veritable joye pour Monſieur d'Heliopolis, qui aprés cet heureux commencement ſe préparoit ſuivant ſes anciennes idées à donner une nouvelle culture à la vigne du Seigneur, où il ſe croyoit envoyé comme autrefois le Prophéte: * *Ecce conſtitui te ſuper gentes, ut deſtruas, & diſperdas, & diſſipes, &c.* Mais Dieu ſe contenta de ſa bonne volonté, & l'appella à luy quelques mois aprés ſon arrivée. Cette mort ſurprit tous les fidelles, elle affligea ſur tout ſes fervens Eccleſiaſtiques

* Jerem. I. 10.

qui avoient esté les compagnons de son voyage; les autres Missionnaires se soûmirent avec résignation aux ordres de la Providence, persuadez que ce qu'elle ordonne est toûjours pour sa plus grande gloire & pour le bien des eslus, quand on sçait en faire un bon usage.

Ils se consolerent aussi de cette perte par l'arrivée de deux autres Evesques, qui peu de temps aprés remplirent sa place en qualité de Vicaires Apostoliques. Le premier estoit Monsieur d'Argolis, Italien de nation, & Religieux de saint François, consideré dans son Ordre pour ses rares vertus & pour sa capacité. Il y avoit exercé les premiers emplois, & le Saint Pere crut ne pouvoir choisir un homme plus sage pour le mettre à la teste d'une si florissante Mission. En passant à Siam, Monsieur Constance touché de son merite, le présenta au Roy, qui souhaitta le retenir dans ses Etats; mais comme les ordres du saint Siege l'obligeoient de passer outre, il voulut du moins luy

donner des marques de ſon eſtime & de ſon affection, en luy aſſignant une penſion conſiderable auſſi-bien qu'à deux de ſes compagnons Religieux du meſme Ordre. De maniere que ſans les révolutions qui arriverent peu de temps aprés dans ce Royaume, ce bon Roy digne d'une meilleure fortune, eût eû ſes Miſſionnaires à la Chine, auſſi bien que les plus zelez Princes de l'Europe.

Depuis que ce ſage Prélat eſt à la Chine, ſa douceur naturelle a beaucoup contribué à la conſolation des fidelles & à la converſion des Idolâtres. Il a parcouru avec beaucoup de zele les Provinces que le S. Siege luy a confiées, enſeignant, exhortant, ſacrant des Preſtres du pays, adminiſtrant le Sacrement de Confirmation, réuniſſant autant qu'il eſt en luy tous les cœurs, que divers intereſts ſembloient avoir refroidis dans la charité de Jesus-Christ; & quoique naturellement il ne dût pas eſtre agreable au Portugal, dont les prétentions ne s'accordent pas

avec l'établiſſement des Vicaires Apoſtoliques, il a neanmoins ménagé les eſprits avec tant de prudence, que toutes les nations croyent luy avoir des obligations particulieres.

Le ſecond Eveſque, à qui le S. Siege donna la qualité de Vicaire Apoſtolique, fut Monſieur de Baſilée, Chinois de nation, élevé par les Peres de S. François, & devenu enſuite Religieux de ſaint Dominique. Dés qu'il fut ſimple Miſſionnaire, il eut un grand zele pour la converſion de ſa chere patrie, & durant la perſecution du Pere Adam, il devint le ſeul appuy de la Religion dans toutes les Provinces, qu'il parcourut & qu'il fortifia dans la Foy. Quand il eut eſté ſacré Eveſque, il en remplit parfaitement tous les devoirs, & le S. Siege approuva tellement ſa conduite qu'elle luy donna la liberté de ſe choiſir un ſucceſſeur. Il nomma en effet en ſa place ſon grand Vicaire, le R. P. de Leoniſſa Italien & Religieux de S. François, qui dans une vie privée, avoit eſté le modelle d'un

parfait Religieux, & qui dans l'employ important de Vicaire Apoſtolique, a marqué avoir tout le zele, toute la prudence & toute la fermeté que demandoit le gouvernement d'une grande Egliſe.

Monſieur l'Eveſque de Baſilée, aprés s'eſtre choiſi ce digne ſucceſſeur de ſon Apoſtolat, tomba malade à Nankin, & mourut plein de ces bienheureux jours, que Dieu accorde en ce monde à ſes Saints. Il fit à ſa mort éclater cette foy vive dont il avoit eſté animé durant ſa vie ; & ces derniers momens, où il parut pénetré des plus tendres ſentimens de l'eſperance chrétienne, luy ſemblerent un avant-gouſt du Paradis. Toute l'amertume fut pour les Miſſionnaires dont il eſtoit tendrement aimé ; & pour les Chrétiens, qui perdoient en ſa perſonne le premier Preſtre, le premier Religieux & le premier Eveſque que la Chine euſt encore donné au Chriſtianiſme. Comme ſa memoire eſt par tout en benediction, on l'a fait peindre en divers endroits ; & le R. Pere de





Gregoire Lopez Chinois de Nation, de l'Ordre de S.t Dominique, Evesque de Basilée, et Vicaire Apostolique a la Chine.

Leonissa envoye son portrait à la sacrée Congregation, que j'ay fait graver icy, afin de conserver la memoire d'un Prelat que son merite & les obligations particulieres, que nous luy avons, nous doivent rendre éternellement recommandable.

Outre cela le Pape honora encore du titre de Vicaires Apostoliques deux Ecclesiastiques François M. Maigrot & M. Pin, tous deux Docteurs de Sorbonne, appliquez, zelez, fidelles à suivre les intentions du S. Siege, & pour dire en un mot compagnons de M. d'Heliopolis, & heritiers de son double esprit.

Si le nombre des Missionnaires eust répondu à celuy des Pasteurs, les Eglises de la Chine eussent esté parfaitement remplies; mais, comme j'ay dit, le trop grand soin que chacun avoit d'y pourvoir, à l'exclusion des autres, faisoit que personne ne s'empressoit d'y aller. Les gens de bien, & ceux mesme qui donnoient occasion à ce desordre, en gemissoient secrettement. Quel-

ques perſonnes zelées taſcherent d'y apporter remede. M. l'Eveſque de Munſter & de Paderbonne, que le ſoin de ſon Egliſe n'empeſchoit pas de porter ſes veuës juſqu'aux extrémitez de l'Orient, fonda à perpétuité huit Miſſionnaires pour la Chine; mais comme il mourut peu de temps aprés, ſes dernieres volontez ne furent pas executées. D'autres en France, en Eſpagne, en Italie ſe donnerent beaucoup de mouvemens pour ſecourir cette Miſſion abandonnée; mais ce fut inutilement.

Loüis le Grand, auſſi zelé luy ſeul pour l'établiſſement de la Foy que tous les Princes enſemble, parmi les grands deſſeins qu'il meditoit depuis longtemps pour rendre la Religion floriſſante en Europe, crut qu'il ne devoit pas negliger le bien qui ſe pouvoit faire en Aſie. Il fut ſenſible aux neceſſitez de la Chine, que le P. Verbieſt avoit repreſentées dans une de ſes Lettres, de la maniere du monde la plus touchante; & quoi-qu'il ſçût bien qu'il ne pou-

voit pas faire des Miſſionnaires, (qualité que le ſeul Vicaire de JESUS-CHRIST nous peut donner) il ne doutoit pas que des Religieux Mathematiciens, en executant ſes ordres pour la perfection de l'Aſtronomie, ne puſſent en meſme temps travailler avec ſuccés, ſelon l'eſprit de leur vocation, à la converſion des infidelles. On luy avoit meſme fait comprendre que parmi les moyens, dont la prudence humaine peut utilement ſe ſervir dans les actions les plus ſaintes, il n'y en avoit point qui euſſent plus avancé les affaires de la Religion à la Chine que les Mathematiques.

Ainſi voulant ſatisfaire en meſme temps à ſon zele pour l'avancement de la Foy, & au deſir qu'il avoit de perfectionner les ſciences, il fit choix de ſix Jeſuites qu'il crut capables de contenter les ſçavans, & d'édifier les gens de bien. Ceux qui en reçurent l'ordre, euſſent bien ſouhaitté avoir toutes les qualitez neceſſaires pour cet employ: ils partirent du moins pleins de bonne

volonté, & prests de sacrifier leur vie & leurs foibles talens à la plus grande gloire de Dieu, & par consequent aux pieux desseins du plus grand Roy de l'Univers.

Quand nous arrivâmes à la Chine, nous la trouvâmes dans l'estat que je viens de décrire, couverte d'une abondante moisson, & presque destituée d'ouvriers; ou, pour me servir des termes du Pere Intorcetta, l'un de ses plus illustres Missionnaires, noyée dans les larmes, que la douleur de la voir abandonnée leur faisoit continuellement verser: *Benedictus Deus qui fecit nobiscum misericordiam suam, liberavit vos à naufragio, ut propè naufragam missionem nostram ab aquis lacrimarum, summique mœroris eriperet; vos omnes in corde servo & tanquam veros societatis filios virosque apostolicos intimis animi præcordiis amplector, &c.* C'est ainsi qu'il nous parloit dans sa premiere Lettre, pour nous animer aux glorieux travaux de sa Mission.

La Providence nous donna bien-tost

occaſion de nous y-occuper utilement; & quand nous n'aurions fait d'autre bien que d'attirer par noſtre exemple pluſieurs autres Miſſionnaires qui nous y ont ſuivi, & qui travaillent ſaintement à l'œuvre de Dieu, ce ſeroit pour nous une grande conſolation, & pour la Chine un tres-grand avantage. Ce qu'il y a de plus conſolant, c'eſt que par-là nous avons contribué à lever en partie les obſtacles dont j'ay déja parlé. Innocent XI. ſuſpendit le ſerment ſur les remontrances du Pere Tachard, ſoûtenuës de celles du R. Pere General. Clement VIII. accorda bien-toſt aprés trois Eveſques à la nomination du Roy de Portugal; l'un pour Pekin, l'autre pour Nankin, & le troiſiéme pour Macao. Et à preſent noſtre S. Pere, qui renferme en ſa perſonne tout le zele, toute la pieté, toute la prudence de ſes prédeceſſeurs, pouſſé du meſme Eſprit, & (ſi je l'oſe dire) touché de ce que j'ay eu l'honneur de luy repreſenter ſur l'eſtat preſent de ces Miſſions, eſt ſur le point de regler tous les intereſts par-

ticuliers par le ſage conſeil de la ſacrée Congregation. Afin que doreſnavant l'on n'ait plus à cœur que l'intereſt de la Religion, & que les nations de l'Europe unies dans la charité de Jesus-Christ, puiſſent travailler de concert à la perfection de ce grand ouvrage.

Voilà, Monsieur, une idée generale de l'établiſſement & du progrés du Chriſtianiſme dans l'Empire de la Chine, depuis la prédication des premiers Apoſtres jusqu'à ces derniers temps. Cette Egliſe autrefois illuſtre & enſuite tout-à-fait renverſée par la ſuperſtition, a eſté enfin rétablie depuis un ſiecle par un des plus grands hommes de noſtre Compagnie, augmentée par les travaux d'un grand nombre de Miſſionnaires, gouvernée par de ſages Prelats, honorée de la protection de pluſieurs Empereurs, ſoûtenuë des liberalitez de tous les Rois de l'Europe, & ce qui luy eſt plus glorieux, perſecutée par les ennemis de la verité, & devenuë précieuſe aux yeux de Dieu

par les chaiſnes, par l'exil, & par le ſang de ſes Confeſſeurs. Je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble & tres-
obeïſſant ſerviteur,
L. J.

LETTRE

Au Tres R. Pere DE LA CHAIZE Confeſſeur du Roy.

De la maniere dont chaque Miſſionnaire annonce l'Evangile dans la Chine, & de la ferveur des nouveaux Chrétiens.

MON TRES R. PERE,

Quoique les affaires importantes de la Chine, qui me retiennent à preſent à Rome, demandent toute mon application ; & ſemblent me diſpenſer pour un temps, de remplir mes autres devoirs auſſi exactement que je le ſouhaitte; je ne ſçaurois neanmoins oublier un moment, ni ce que je vous dois, ni ce que vous doivent les nouvelles Miſſions de l'Orient.

C'eſt

C'eſt vous, mon Tres-Réverend Pere, qui en avez autrefois formé le plan, & qui deſlors en choiſiſtes les Miniſtres, que voſtre témoignage & l'eſtime du plus grand Prince du monde ont rendu dans la ſuite plus célebres que toutes leurs qualitez particulieres.

Cette protection royale ſous laquelle nous avons affronté ſans crainte les plus grands dangers ; ces Lettres écrites de toutes parts en noſtre faveur aux Souverains & à leurs Officiers ; ces magnifiques préſens, ces penſions réglées, ces ſecours extraordinaires ; & (ce que nous eſtimons beaucoup plus) ces conſeils ſi ſages, ſi pleins de l'Eſprit de Dieu, dont vous avez en quelque maniere ſanctifié nos premiers voyages, & que nous prenons encore pour la plus ſeure regle de noſtre conduite, ſont des biens que vous nous avez faits, ou que vous nous avez procurez.

Il eſt bien juſte, mon T. R. Pere, quelque part que nous nous trouvions dans le monde, de vous en témoigner noſtre reconnoiſſance. Pour moy, qui

ſuis perſuadé qu'on ne peut vous en donner de plus ſolides marques, que de ſoûtenir par un grand zele tout ce que vous avez fait d'avantageux pour nous ; j'ay crû que vous feriez content, & que je ſatisferois,du moins en partie, à mon obligation, en vous apprenant le ſuccés qu'il a plû à Dieu de donner à nos travaux , & les fruits qu'on peut eſperer à l'advenir des Miſſionnaires que vous aurez formez vous-meſme, ou du moins qui nous viendront de voſtre main.

Au reſte le temps que j'employeray à vous écrire ſur cette matiere , bien loin de diminuer en rien l'attention continuelle que je dois avoir icy pour tout ce qui regarde le bien de nos Miſſions, contribuera ſans doute dans la ſuite à leur établiſſement ; & j'eſpere que voſtre protection, devenuë par-là plus effective encore & plus ſolide qu'elle n'a eſté, avancera plus nos affaires, que tous les mouvemens que je me donne pour les faire réuſſir.

Suivant le premier projet qu'on avoit

fait, nous devions tous demeurer à Pekin dans le Palais & au service de l'Empereur; mais la Providence en ordonna autrement, & l'on suivit enfin nôtre inclination, qui nous portoit à nous répandre dans les Provinces, pour le bien de la Religion. On se contenta de retenir le Pere Gerbillon & le P. Bouvet à la Cour, où ils s'appliquerent d'abord à l'estude des langues avec un tel succés qu'ils furent bien-tost en estat de secourir les Chrétiens, & mesme d'estre employez par l'Empereur en plusieurs affaires importantes. La plus considerable fut la paix des Moscovites avec les Chinois, dont on traittoit en ce temps-là à trois cens lieuës de Pekin, & où le Pere Gerbillon fut envoyé avec le Prince *Sosan* nommé Plenipotentaire de l'Empire.

Ce fut à *Nipchou* où les Ministres des deux nations s'assemblerent, suivis chacun d'un corps d'armée pour terminer en cas de besoin par la force, ce que la negociation ne pourroit décider. La fierté des uns & des autres les

porta ſouvent à des extrémitez qui euſſent eſté funeſtes aux deux partis, ſi le P. Gerbillon par ſa ſageſſe n'euſt moderé leurs emportemens. Il paſſoit perpetuellement d'un camp à l'autre, il portoit les paroles, il propoſoit des expediens, il adouciſſoit les eſprits, il diſſimuloit ce qui pouvoit mutuellement les aigrir. Enfin il ménagea ſi adroitement les intereſts communs, que la paix fut concluë à la ſatisfaction des Chinois & des Moſcovites.

Le Prince *Soſan* eſtoit ſi content du zele & de la ſageſſe de ce Pere, qu'il diſoit publiquement que ſans luy tout eſtoit deſeſperé. Il en parla à l'Empereur en ces termes; deſorte que ce Prince eut la curioſité de le connoiſtre. Il trouva en luy un homme capable, ſincere, ardent à executer, & meſme à prévenir ſes ordres; ce caractere luy plût. Il le voulut avoir auprés de ſa perſonne, au palais, à la campagne & dans ſes voyages de Tartarie, où il luy donna tant de marques d'eſtime, que les Grands de ſa cour en euſſent peut-

estre conçû de la jalousie, si la modestie du Pere ne luy eust attiré l'affection de tout le monde.

Ces premieres faveurs furent suivies d'une grace qui estoit beaucoup plus du goust de ce Missionnaire. Il le choisit pour son maistre de Mathematique & de Philosophie avec le Pere Bouvet, dont il estimoit aussi beaucoup le merite. La passion que ce Prince a pour les sciences, l'attache presque tous les jours à l'estude deux ou trois heures, qu'il dérobe à ses plaisirs : il semble que par la recherche des veritez naturelles, la Providence le conduit peu à peu à la source de l'éternelle verité, sans laquelle toutes les autres servent moins à perfectionner l'esprit, qu'à le remplir d'orgueïl devant les hommes, & à le rendre inexcusable devant Dieu.

Le P. Verbiest avoit déja commencé à luy expliquer ces sciences ; mais outre que dans ses leçons il se servoit de la langue Chinoise, peu propre par ses continuelles équivoques, à éclaircir des matieres assez obscures par elles-mes-

mes ; outre cela, dis-je, ce Pere estoit mort. Ceux-cy crurent que la langue Tartare seroit plus du goust de ce Prince, & qu'ils s'en accommoderoient mieux eux-mesmes, pour rendre leurs pensées intelligibles. Cela arriva comme ils l'avoient prévû, & l'Empereur devint en peu de temps si capable, qu'il composa un Livre de Geométrie. Il le donna ensuite aux Princes ses enfans, dont il se fit le Maistre ; il les assembloit tous les jours, il leur expliquoit les propositions d'Euclide les plus difficiles ; & ce grand Prince chargé du gouvernement du plus puissant Empire du monde, ne dédaignoit pas, la regle & le compas à la main, de s'occuper en sa famille à des speculations ; que le seul interest rend à peine agreables aux personnes privées.

Durant que ces deux Peres par leur credit se mettoient en estat de devenir bien-tost l'appuy de la Religion, nous taschâmes le P. Fontaney, le P. Visdelou & moy de nous occuper utilement dans les Provinces. Le P. Fon-

taney passa à Nankin, le P. Visdelou prit soin des Eglises du Chansi, où je demeuray aussi quelque temps avec luy, & d'où je me transportay ensuite dans le Chensi, ancienne Mission du Pere Faber, dont les Chrétiens, quoiqu'abandonnez depuis long-temps, conservent toûjours leur premiere ferveur, & sont encore regardez comme la *forme* de ce grand troupeau & le modelle des autres fidelles.

Nous connûmes alors par nostre propre experience ce qu'on nous avoit souvent dit, que la moisson estoit veritablement grande, & qu'heureux est l'ouvrier que le Pere de famille veut bien employer à la recueillir. Tout est consolant en ce glorieux employ, la foy des nouveaux fidelles, l'innocence des anciens, la docilité des enfans, la devotion & la modestie des femmes; mais on est sur tout sensiblement touché de certaines conversions éclatantes, que la grace opere de temps en temps dans les cœurs des Idolâtres.

En verité ce sont pour nous des

preuves convainquantes de la verité que nous preſchons. Car enfin par quel charme ſecret pourrions-nous animer des eſprits morts, ſi j'oſe ainſi parler, à la raiſon, à Dieu, à toutes les maximes de la plus pure morale, & enſevelis dés leur enfance dans la chair & dans le ſang? Quelle force, quel attrait pourroit en un moment, captiver des volontez rebelles ſous le joug d'une Religion auſſi ſevere que la noſtre; ſi JESUS-CHRIST ne faiſoit luy-meſme des miracles, & ſi le Saint-Eſprit par l'operation interieure & inviſible de la grace, ne ſuppléoit au défaut de ſes Miniſtres?

C'eſt auſſi, mon tres Rev. Pere, ce que nous découvrons tous les jours avec une conſolation qui nous pénétre & qui affermit inébranlablement en nous, la meſme foy que Dieu fait naiſtre dans les cœurs des Idolâtres. Je voudrois pouvoir raconter en détail tout ce qui ſe paſſe en cette matiere à la Chine, où malgré les efforts des démons, Dieu eſt ſi conſtamment glori-

fié. Mais comme je n'ay pû en partant, ramaſſer les memoires particuliers de chaque Egliſe, je me contenteray de vous dire une partie de ce que j'ay moy-meſme vû dans ma Miſſion, & la maniere dont j'ay taſché de la cultiver, ſuivant les idées & la pratique des plus ſages & des plus anciens Miſſionnaires.

Toutes mes occupations ſe réduiſoient à trois points principaux. Le premier eſtoit de nourrir la pieté des anciens fidelles par la prédication de la parole de Dieu, & ſur tout par les exhortations particulieres, infiniment plus utiles que tout ce qu'on dit en public; qui ſouvent n'eſt guere entendu, ſoit à cauſe de la groſſiereté du peuple, ſoit à cauſe du mauvais accent du Prédicateur.

Ces pauvres gens, que la ſimplicité & la ferveur rendent dociles, écoutent ſouvent avec larmes ce qu'ils ne comprennent qu'à demi; mais ils profitent toûjours de ce qu'ils entendent parfaitement. Ils aiment ſur tout les compa-

raiſons, les paraboles & les hiſtoires; & quoiqu'ils ne ſoient pas accoûtumez à cette action vehemente, & quelquefois emportée de nos Prédicateurs, ils ne laiſſent pas d'eſtre touchez, quand on leur parle d'une maniere un peu vive & animée.

Dés que j'arrivois dans une maiſon particuliere pour y confeſſer des malades, ou pour quelqu'autre raiſon, toute la famille & les Chrétiens meſmes du voiſinage s'aſſembloient autour de moy, & me prioient de leur parler de Dieu. Je parlois mal, ſur tout dans les commencemens, cependant ils n'en paroiſſoient point choquez; & pour peu qu'ils compriſſent ce que je voulois dire, ils ne s'ennuyoient jamais de m'entendre.

J'ay meſme ſouvent remarqué qu'ils aimoient mieux que je les preſchaſſe moy-meſme, tout barbare que fuſt mon langage, que de les inſtruire, comme je faiſois quelquefois, par le moyen d'un Catechiſte Chinois, formé depuis long-temps à ces ſortes d'exercices.

Mais comme mes visites n'estoient pas assez fréquentes, je taschois d'y suppléer par les Livres spirituels : En quoy la Chine par la grace de Dieu n'a presque rien plus à desirer, y ayant eu des Missionnaires assez zelez & assez habiles pour écrire mesme avec politesse, sur toutes les matieres de la Religion.

On y a des Catechismes parfaitement bien faits, où toute la doctrine chrétienne, la vie, les miracles, la mort de nostre Seigneur, les commandemens de Dieu & ceux de l'Eglise sont clairement expliquez. On y trouve des expositions particulieres sur les Evangiles, des traitez sur les vertus morales & chrétiennes, des controverses solides & à la portée de tout le monde; des pratiques spirituelles pour les differens estats de la vie, des prieres & des instructions pour l'usage des Sacremens, une Theologie pour les Sçavans, car on a traduit en partie la Somme de S. Thomas, enfin les exercices de saint Ignace pour les Spirituels. De maniere que cette divine se-

mence de la parole évangelique eſt partout répanduë, & fructifie au centuple.

On avoit ſouhaitté la traduction du *Miſſel*, dans le deſſein de dire la Meſſe en Chinois, ſelon la permiſſion qu'on en avoit obtenuë; & une verſion exacte de l'Ecriture-ſainte. Le Miſſel a eſté fait, & le Pere Couplet le préſenta il y a quelques années à noſtre S. Pere; cependant aprés y avoir bien penſé, on n'a pas jugé à propos de s'en ſervir; & l'on continuë de dire la Meſſe en Latin, comme à l'ordinaire. Pour ce qui eſt de la verſion entiere de la Bible, il y a de ſi grandes raiſons de ne la pas donner ſitoſt au public, que ce ſeroit une imprudence témeraire d'en uſer autrement. D'autant plus qu'on a déja expliqué en pluſieurs Livres ce qui eſt contenu dans l'Evangile, & meſme ce qu'il y a de plus édifiant dans le reſte de la ſainte Ecriture.

Le ſecond moyen d'augmenter la ferveur des Chrétiens eſtoit la priere. Outre le temps de la Meſſe, je les aſ-

semblois deux fois le jour dans l'Eglise, pour faire des prieres publiques. Ils chantoient à deux chœurs avec une devotion qui me faisoit souvent souhaitter, d'avoir pour témoins de leur pieté les Chrétiens d'Europe, dont les manieres libres & quelquefois scandaleuses devant nos Autels, seront asseurément condamnées au jugement de Dieu, par la modestie de ces nouveaux Chrétiens. Ils ne sçavent ni le plein-chant ni la musique comme nous; mais ils se sont fait des airs qui n'ont rien de choquant, & qui me paroissent mesme beaucoup plus supportables, que ceux dont on use en plusieurs communautez de l'Europe. Ils avoient aussi plusieurs sortes d'instrumens. Les concerts leur en paroissent admirables, & nos villages en France s'en accommoderoient assez.

Il faut aux Chinois, mesme en matiere de devotion, quelque chose qui frappe les sens. Les ornemens magnifiques, le chant, les processions, le bruit des cloches & des instrumens, les ce-

remonies de l'Eglise ; tout cela est de leur goust, & les attire au culte divin. J'avois soin de leur procurer en cette matiere tout ce que l'Eglise par une conduite tres-sage, a permis aux fidelles, distinguant neanmoins toûjours ce que la superstition, si on n'y prend garde, a coûtume à la longue, d'inspirer au petit peuple.

Je m'appliquois sur tout à leur inspirer du respect pour nos mysteres. Ils se confessoient ordinairement tous les quinze jours. Leur confession estoit non seulement accompagnée de larmes, (car les Chinois pleurent plus aisément que nous) mais encore de rudes disciplines qu'ils prenoient le soir dans la sacristie.

La foy vive qu'ils avoient pour l'adorable Sacrement de l'Eucharistie les attachoit continuellement aux Autels ; & quand je leur permettois de le recevoir, ils le faisoient avec des sentimens de veneration capables d'échauffer les plus tiedes. On les voyoit longtemps & à diverses fois prosternez, le

visage colé à terre, gemissant & versant ordinairement des larmes. Ces postures plus communes parmi les Asiatiques que parmi les Européens, mais toûjours humiliantes & édifiantes, contribuent beaucoup à exciter dans le cœur une tendre devotion, & à imprimer dans l'esprit cette profonde veneration, que merite de nous la majesté de nos sacrez Mysteres.

Ce respect s'estendoit aussi aux images, aux reliques, aux médailles, à l'eau-benite, & generalement à tout ce qui porte quelque caractere de nôtre Religion. Ils avoient outre cela une devotion pour la tres-sainte Vierge, qui eust esté peut-estre trop loin, si l'on n'eust eû soin de la regler. Ils la nomment *la sainte Mere* *, & ils l'invoquent en tous leurs besoins. L'experience qu'ils ont de sa protection, les a confirmez dans cette tendre devotion; & les graces qu'ils en reçoivent tous les jours, leurs persuadent qu'elle est agreable à Dieu.

* *Chin-Mou.*

Les femmes sont encore plus touchées de ces sentimens que les hommes. Toutes leurs Eglises luy sont dédiées sous le titre de *Chin-Môu-tam* ; c'est-à-dire, Temple de la sainte Mere. C'est là qu'elles s'assemblent, car jamais elles n'entrent dans l'Eglise des hommes : comme aussi les hommes n'oseroient jamais se trouver dans la leur.

Mais l'amour tendre, que tous les Chrétiens ont pour Jesus-Christ, les rend veritablement devots & dignes de la profession qu'ils ont embrassée. Ils répétoient continuellement ces paroles : Jesus *le Maistre du Ciel, qui a répandu son sang pour nous !* Jesus *qui est mort pour nous sauver !* Comme c'est le Mystere qu'on leur enseigne avec le plus de soin, c'est aussi celuy qu'ils croyent avec le plus de fermeté. Ils veulent tous avoir des Crucifix dans leurs chambres ; & quoique dans les commencemens la nudité de nos images les choquast, ils s'y sont neanmoins dans la suite accoûtumez. Nous ne lais-

ſons pas de les donner au peuple avec quelque précaution, de peur qu'elles ne tombent entre les mains des Idolâtres, qui par ignorance ou par malice pourroient facilement les profaner.

C'eſt pour la meſme raiſon, qu'aprés avoir dit la Meſſe, je retirois ordinairement de l'Autel un grand Crucifix de ſculpture : les Payens viennent ſouvent par curioſité viſiter nos Egliſes, & ils euſſent pû l'emporter, ou en parler avec impieté. Les images peintes de la Paſſion, que j'y laiſſois, ne faiſoient pas le meſme effet.

Pour ce qui eſt des Chrétiens, on eſt bien éloigné de leur cacher ce ſacré Myſtere de noſtre Rédemption, ou de leur en diſſimuler la moindre circonſtance. Ce que quelques heretiques en ont écrit eſt une calomnie groſſiere, que tous les livres Chinois & les figures, qui y ſont gravées, démentent depuis long-temps. On voit la croix portée publiquement dans les ruës en proceſſion, plantée ſur les toits des Egliſes, peinte ſur la porte des Chrétiens.

Je n'ay vû nulle part pratiquer avec plus de respect qu'à la Chine, la cérémonie de l'adoration de la croix, qui s'y fait publiquement le Vendredy-Saint; & j'avouë de bonne foy que je n'y ay jamais assisté, sans estre obligé de mesler mes larmes avec celles des fidelles, qui se surpassent eux-mesmes ce jour-là en devotion & en penitences publiques. Ceux qui ont accusé leur foy en ce point seroient eux-mesmes honteux de l'insensibilité des Européens, s'ils assistoient à nos ceremonies. Pour nous, nous sommes pleins de joye d'y voir l'opprobre de la croix triompher jusqu'à l'extrémité de l'Univers, de la plus superbe nation du monde.

L'instruction particuliere des femmes Chinoises est beaucoup plus embarrassante que celle des hommes: on ne les visite point hors les temps de la maladie, elles ne viennent aussi jamais visiter les Missionnaires; mais on leur parle dans leur Eglise, où l'on peut les assembler de quinze en quinze jours,

pour leur dire la Messe & leur administrer les Sacremens. Elles n'osent y venir plus souvent, crainte de scandale. Les loix du pays ne leur en permettent pas mesme tant; parce que les desordres qui arrivent, toutes les fois que les femmes payennes visitent les temples des Bonzes, rendent nos assemblées suspectes, & donnent toûjours aux gentils un prétexte specieux de décrier la Religion.

Cependant on ne sçauroit croire le fruit qu'on y peut faire. Je me rendois le Vendredy au soir à cette Eglise pour y confesser. C'estoit toûjours dans un lieu exposé à la vûë de tout le monde, car en cette matiere on ne peut prendre trop de précaution; le Samedy matin j'achevois les confessions de celles qui n'avoient pû avoir place le jour de devant. Elles se confessoient presque toutes, & elles se feroient volontiers confessées tous les jours, si elles en avoient eu la liberté. Soit tendresse de conscience, ou estime du Sacrement, ou quelqu'autre raison qui leur est par-

ticuliere, elles ne trouvent jamais aſſez de temps pour découvrir leurs défauts. Il faut à la Chine les écouter avec beaucoup de patience ; & comme elles ſont naturellement fort douces, elles ſeroient ſcandaliſées, ſi on les traittoit avec aigreur. Elles ont neanmoins cela de commode, qu'elles ne ſont point enteſtées d'elles-meſmes. Elles reçoivent les inſtructions de leur directeur avec humilité, elles ſuivent aveuglément ſes avis, on ne leur donne jamais trop de penitences ; & quoiqu'on ait de la peine à les corriger des défauts ordinaires,elles n'en ont point à les pleurer.

Pour ce qui eſt des pechez conſiderables, elles y tombent tres-rarement ; parce que leur eſtat les retire de la pluſpart des occaſions dangereuſes : & ſi on pouvoit les obliger à conſerver la paix dans leur domeſtique, leur vie d'ailleurs ſeroit extrémement innocente. J'ay vû en pluſieurs, une devotion qui n'eſtoit pas éloignée de la ſainteté, toûjours appliquées au travail, ou à la priere, veillant à l'éducation des en-

ans, ou à leur propre édification; ſcrupuleuſes dans l'obſervation de toutes les pratiques chrétiennes; charitables, mortifiées, zelées ſur tout pour la converſion des Idolâtres, & attentives à toutes les occaſions qui ſe préſentent de pratiquer les bonnes œuvres. De maniere que j'ay ſouvent oüi dire aux plus anciens Miſſionnaires, que ſi la Chine devenoit un jour Chrétienne, preſque toutes les femmes ſe ſauveroient. Ce n'eſt point là un panegyrique affecté des Dames Chinoiſes; je rapporte fidellement ce que j'ay vû, & je juge des autres Egliſes par celle dont j'avois la conduite.

L'inſtruction des enfans adultes ne m'occupoit guere moins. J'eſtois perſuadé que cet âge plus que tout autre a beſoin de culture, ſur tout à la Chine, où pluſieurs choſes contribuent à l'éloigner du ſervice de Dieu; leur naturel mou & facile, la complaiſance des parens, qui les aiment à la folie, & qui ne les geſnent en rien, la compagnie des enfans payens, toûjours vicieux &

corrompus avant le temps ; leur dépendance, leur complaiſance pour les Maiſtres d'école, qui ſouvent leur inſpirent de l'averſion pour la Religion ; tout cela ſont des obſtacles à leur inſtruction, qu'il eſt difficile de ſurmonter, quelque ſoin que l'on ſe donne.

Je taſchois neanmoins de ſatisfaire à mon obligation en pluſieurs manieres. Celle qui me parut la plus efficace, fut de prendre dans ma maiſon un Maiſtre d'école Chrétien, habile & zelé. les enfans y venoient eſtudier, & je prenois delà occaſion de leur inſpirer de la devotion, de leur expliquer les principaux articles de la Religion, de les aguerrir contre les attaques des gentils, de les accoûtumer aux ceremonies de l'Egliſe, où ils aſſiſtoient à la Meſſe tous les jours. Cette pratique faiſoit encore un autre bien. Les enfans des Idolâtres, qui venoient eſtudier ſous le meſme Maiſtre, ſoit à cauſe du bon marché, ſoit à cauſe du voiſinage, écoutoient malgré eux ce qu'on enſeignoit à leurs compagnons ; ces inſtru-

ctions les formoient peu à peu au Christianisme, & remplissoient leur esprit d'une infinité de bonnes idées, qui comme autant de semences, produisoient dans la suite le fruit Evangelique, c'est-à-dire de veritables conversions.

Il seroit à souhaitter qu'on eust plusieurs Maistres chrétiens, qui enseignassent gratuitement dans les Villes; ce seroit le meilleur moyen d'estendre la Religion, & de conserver les bonnes mœurs dans les familles; mais les Missionnaires bien loin d'estre en estat de les y entretenir, ont bien de la peine à subsister eux-mesmes. Car leur vie n'est pas telle que certains autheurs mal instruits, & encore plus mal intentionnez, ont voulu persuader au monde : je dis mesme la vie de ceux qui sont à la cour, & qui semblent à l'exterieur estre dans l'abondance de toutes choses. Il est vray qu'ils prennent des habits de soye, selon l'usage du pays, quand ils vont visiter les gens de qualité; ils se font mesme quelque-

fois porter en chaiſe, ou bien ils vont à cheval ſuivis de quelques valets. Tout cela eſt abſolument neceſſaire pour conſerver leur credit & la protection des Mandarins, ſans laquelle les Chrétiens ſeroient tres-ſouvent opprimez; mais cela meſme rend la vie du Miſſionnaire fort rude : car comme cette dépenſe emporte preſque tout ſon revenu ou ſa penſion, qui ne va jamais à cent écus, le peu qui luy reſte ſuffit à peine pour vivre. Il eſt tres-modeſtement (pour ne pas dire tres-mal habillé) dans ſa maiſon, ſon logement eſt fort incommode, il couche ſur la dure ou ſur un matelas fort mince & ſans draps. Pour ſa table, elle eſt ſi frugale qu'il n'eſt point de Religieux en Europe à qui la regle preſcrive une abſtinence ſi rigoureuſe. Pluſieurs paſſent les années entieres avec du ris, des legumes, & de l'eau : car le thé, dont on uſe ordinairement, & qu'on prend ſans ſucre, n'eſt un ragouſt ni pour les Chinois, ni pour les eſtrangers.

Cepen-

Cependant je ne parle que du temps auquel ils sont dans leur maison ; car dés qu'ils en sortent pour courir toute la Province, & chercher la brebis égarée dans les villages, dans les montagnes, dans les endroits les plus écartez, on ne peut exprimer les fatigues continuelles de leur Mission, (je parle sur tout de celles qu'on fait dans les Provinces occidentales, car les canaux qui arrosent presque toutes les Provinces du Midy, rendent ces courses beaucoup moins penibles) c'est alors qu'on travaille nuit & jour, on couche dans des granges, on mange avec le paysan, on est exposé au soleil le plus ardent, & au froid le plus rude ; quelquefois couvert de neige, & souvent percé de la pluye. On ne trouve en arrivant pour tout soulagement que de fervens Chrétiens, qui achevent de nous accabler par l'exercice qu'ils nous demandent de nostre ministere.

La province de Chensi, dont on m'avoit chargé, est l'une des plus vastes de la Chine. J'avois des Chrétiens &

des Eglises établies à plus de cent lieuës les unes des autres, où il faut aller par des chemins si penibles, que les chevaux mesme n'y sont d'aucun usage. On a des mulets nourris dans les montagnes, & faits à ces sortes de voyages pour les endroits les plus faciles; dans les autres il faut presque toûjours aller à pied, soit qu'on grimpe sur les rochers, soit qu'on descende dans les précipices. On traverse les vallées dans l'eau ou dans les bouës, exposé aux tygres, & encore plus aux voleurs, dont le pays favorise la retraite.

Ce ne sont plus ces beaux chemins, ces campagnes délicieuses des Provinces du Sud, que l'art & la nature ont plutost faites pour le plaisir des habitans, que pour la commodité des voyageurs; les vallées des Alpes & des Pirenées sont beaucoup plus pratiquables; & c'est proprement de la Chine qu'on peut dire, que quand elle est belle, rien n'est au monde de plus beau; & que quand elle cesse de l'estre, rien n'est de plus horrible & de plus affreux.

Neanmoins depuis la mort du P. Faber on se fait un plaisir de marcher dans ces penibles routes qu'il a autrefois arrosées de ses sueurs, & où il a répandu cette précieuse odeur de sainteté, qui soûtient encore la foy des Chrétiens, & qui anime le zele des Missionnaires.

Les autres Eglises de cette vaste Province sont d'un accés plus facile. Je passois une grande partie de l'année à courir de village en village, catechisant, preschant, administrant les Sacremens aux fidelles, qui s'assembloient sur mon passage dans tous les lieux que je leur avois marquez. Je partageois mon temps entr'eux & les Idolâtres, dont les conversions sont toûjours plus frequentes dans ces lieux écartez, que dans les grosses Villes, ou dans la capitale de la Province. Il y en avoit qui déja convaincus de la verité par la lecture ou par le commerce des Chrétiens, venoient d'eux-mesmes recevoir le Baptesme : d'autres ébranlez par leurs amis ou par leurs parens, se trouvoient aux

diſputes, & ſe rendoient enfin à la grace de JESUS-CHRIST; pluſieurs attirez par la nouveauté ou par les prieres de leurs voiſins écoutoient avec attention, & diſputoient toûjours avec chaleur; parmi leſquels quelques-uns ſe retiroient de la diſpute plus endurcis qu'auparavant, mais d'autres plus fideles à l'attrait du Saint-Eſprit, rendoient gloire à Dieu, & reconnoiſſoient avec humilité leurs erreurs.

Ma peine, en ces ſortes de controverſes, eſtoit de ne pouvoir dire les choſes comme j'euſſe voulu. La difficulté de m'expliquer dans une langue eſtrangere oſtoit ſon poids & ſa force à la verité. Il me ſembloit que ſi j'euſſe parlé ma langue naturelle, il n'y euſt pas eu un ſeul idolâtre en mon auditoire qui n'euſt ouvert les yeux à la raiſon & enſuite à la foy. Mais outre qu'on en dit ordinairement aſſez pour rendre, comme dit ſaint Paul, tout homme inexcuſable; je faiſois de plus réflexion, que celuy qui plante & qui arroſe, quelque ſoin qu'il prenne, &

quelque adreſſe qu'il ait pour bien planter & pour bien arroſer, ne fait en cela que tres-peu de choſe. Il faut rapporter à Dieu ce grand ouvrage de la converſion des ames, c'eſt luy ſeul qui fait croiſtre ces plantes, qui les nourrit, qui les éleve juſqu'à luy, ſelon l'ordre de ſa miſericorde, & aux temps marquez dans les conſeils éternels de la divine prédeſtination.

Combien de fois ay-je vû d'une maniere ſenſible que peu de paroles mal prononcées ont triomphé de l'erreur, parce que le S. Eſprit, qui eſt le Maiſtre interieur des Elûs, en dévelopoit le ſens; au lieu que de longues inſtructions n'ont eu quelquefois d'autre effet que d'endurcir le cœur, quand par un juſte jugement, il ne plaiſoit pas à Dieu de les accompagner d'une lumiere & d'une ardeur extraordinaire.

Vous ſerez ſans doute bien aiſe, mon Tres-Réverend Pere, de ſçavoir quelles ſont les difficultez principales qui ſe trouvent dans la converſion des gentils. J'en ay remarqué de trois ſor-

tes, qui ſont particulieres aux Chinois. Les gens de qualité, & ceux qui ſe picquoient de ſcience, m'arreſtoient ordinairement aux Myſteres. Leur eſprit paroiſſoit ſur tout révolté contre la Trinité & l'Incarnation. Un Dieu paſſible, un Dieu mourant n'eſtoit pas moins pour eux, que pour les Juifs, un ſcandale & une eſpece de folie. L'exiſtence d'un Dieu éternel, ſouverain, infiniment juſte, infiniment puiſſant, ne leur faiſoit pas tant de peine; & les preuves ſenſibles, que je leur en apportois, les empeſchoit ſouvent de ſe commettre là-deſſus avec moy dans la diſpute.

Pour agir d'ordre, & pour ſuivre les routes que la prudence & les Saints Peres nous marquent en ces occaſions, je diſtinguois toûjours avec eux, deux parties dans noſtre ſainte Religion. Dans la premiere je leur propoſois tout ce qu'une raiſon exempte de paſſion nous enſeigne: qu'il y a un Dieu, que ce Dieu eſtant infiniment Saint, nous ordonne d'aimer la vertu, de fuir le

vice, d'obeïr aux Princes, de reſpecter nos parens, de ne point nuire à ſon prochain : que les gens de bien, qui ſouvent ſont malheureux en ce monde, ont en l'autre une récompenſe certaine ; qu'au contraire les méchans, qui paſſent leur vie dans les plaiſirs déreglez, ſont rigoureuſement châtiez aprés leur mort : que cette crainte & cette eſperance, qui ſont le commencement de la ſageſſe, ſont auſſi la premiere regle de nos mœurs ; mais que l'amour ardent, que tout homme doit avoir pour ce ſouverain Arbitre de la vie & de la mort, peut ſeul nous rendre parfaits.

Aprés les avoir convaincus de ces maximes, je leur diſois : Pratiquez donc avec cet eſprit d'amour & de crainte ces divines leçons : proſternez-vous chaque jour devant la Majeſté infinie de ce Dieu que vous reconnoiſſez : en cet eſtat, les larmes aux yeux & le cœur briſé de douleur de l'avoir connu ſi tard, demandez-luy de toute voſtre ame qu'il vous éleve à ces ſu-

blimes veritez, que la raiſon ne vous découvre point; mais qu'il luy a plû de réveler au monde par ſon propre Fils, & qui font à preſent le caractere particulier de la foy chrétienne.

Il n'eſtoit pas toûjours aiſé d'obtenir ce que je demandois. La pluſpart des gentils accoûtumez à ſuivre aveuglément leurs paſſions, avoient plus de peine à embraſſer ce nouveau genre de vie qu'à croire les Myſteres les plus obſcurs. Mais je puis vous aſſeurer, mon R. Pere, que de tous ceux qui s'y ſoûmettoient de bonne foy, je n'en ay vû aucun qui peu de jours aprés, ne ſe ſoit trouvé diſpoſé à croire ce que la loy nouvelle nous enſeigne de plus difficile. Tant il eſt vray que la foy eſt un don de Dieu, que toute la force du raiſonnement ne peut acquerir, & que ceux-là ſeuls obtiennent, qui ſuivent ce conſeil de noſtre Seigneur: *Cherchez, & vous trouverez; frappez à la porte, & on vous ouvrira.*

Dieu en effet, pour accomplir cette promeſſe, concouroit aſſez ſouvent

à ces converſions d'une maniere miraculeuſe ; & je remarquois en pluſieurs Neophites tant de lumieres, dés qu'ils prenoient le parti de bien vivre & de prier, qu'il eſtoit neceſſaire que l'Eſprit Saint les euſt interieurement éclairez.

Un Bachelier, que la lecture & la diſpute avoient ébranlé, ne pouvoit encore ſe reſoudre à croire. Il ſe détermina neanmoins à pratiquer la morale de Jesus-Christ, dans la penſée qu'une bonne vie contribueroit à diſſiper ſes tenebres. Les premiers jours ſes doutes ſe fortifierent, au lieu de ſe diſſiper ; plus il enviſageoit la croix, plus ſon eſprit ſe révoltoit. Il comparoit les fables de ſon ancienne Religion, avec la mort honteuſe d'un Dieu Homme, qui fait le fondement de la noſtre. L'un & l'autre luy ſembloit également ridicule, & quelque ſoin qu'il priſt de chercher, il ne trouvoit rien qui l'affermiſt plus dans le Chriſtianiſme, que dans l'idòlatrie. Ses parens & pluſieurs de ſes amis firent inutilement leurs efforts pour le ga-

gner à Jesus-Christ, & il estoit sur le point de reprendre sa premiere vie, quand nostre Seigneur l'arresta sur le bord du précipice.

Une nuit (comme il me l'a rapporté luy-mesme) il vit en songe le Ciel ouvert : Jesus-Christ luy apparut plein de majesté, assis à la droite de son Pere, & entouré d'une infinité d'esprits bienheureux. D'un costé il luy montroit ces récompenses éternelles, promises aux Chrétiens ; de l'autre, il luy découvroit des abysmes profonds, que les supplices & les cris de plusieurs idolâtres rendoient affreux. *Voilà vôtre partage*, luy dit-il d'un air menaçant, *si vous ne me suivez. Ah ! mon fils*, ajoûta-t-il ensuite avec un visage plus doux, *faut-il que ma croix vous rebute ? & qu'une mort, qui est la source de ma gloire, vous fasse tant de honte ?*

Cette vision l'effraya, & il s'éveilla tout changé. Il ne la regarda point comme un songe, il ne s'amusa point à rechercher ce que le hasard & une imagination échauffée peuvent quel-

quefois produire d'extraordinaire durant le ſommeil : Ce pauvre homme perſuadé que Dieu luy avoit parlé, demanda avec empreſſement le Bapteſme ; & bien loin d'avoir de la peine à ſe ſoûmettre à la foy de nos Myſteres, il proteſta qu'il donneroit volontiers ſa vie, pour en défendre la verité.

Un autre moins ſçavant, mais beaucoup plus obſtiné, non ſeulement n'abandonnoit pas ſes erreurs, mais faiſoit meſme des railleries ſur nos plus ſaints Myſteres, & n'aſſiſtoit à mes inſtructions que pour s'en moquer. Il avoit neanmoins permis à ſa femme de ſe faire Chrétienne, parce qu'il ne vouloit point, en s'oppoſant à ſes volontez, mettre le trouble dans ſa famille ; mais il diſoit qu'il ſe garderoit bien de l'imiter, de peur qu'on ne cruſt dans le monde, que toute ſa maiſon euſt perdu l'eſprit.

Comme il eſtoit naturellement vif & plus emporté que ne le ſont ordinairement les Chinois, je taſchois de le gagner par la douceur, beaucoup

plus que par la dispute. Enfin voyant que ni l'un ni l'autre ne servoit de rien, je fus un soir le trouver en sa maison, & le tirant à part, Je pars demain, luy dis-je, Monsieur, & je viens prendre congé de vous : je vous avouë que ce n'est pas sans quelque chagrin, non seulement parce que je vous quitte, mais sur tout parce que je vous laisse dans vos erreurs. Du moins avant mon départ faites-moy un plaisir qui ne vous coustera rien : Vostre femme est Chrétienne, elle a une image de cet Homme Dieu, dont je vous presche la Religion : prosternez-vous quelquefois devant cette image, & priez celuy qu'elle represente, de vous éclairer, s'il est vray qu'il en ait le pouvoir, & qu'il soit en estat de vous écouter. Il me le promit, & dés que je me fus retiré, il tint sa parole.

Sa femme, qui ignoroit ce qui s'étoit passé, & qui le vit à genoux adorer JESUS-CHRIST, en courbant plusieurs fois la teste devant son image, s'imagina qu'il estoit converti, & en-

voya un de ses parens dans la maison voisine, où j'estois, pour m'en avertir; j'y courus, & je le trouvai encore si occupé de cette action & de sa priere, que je ne voulus pas l'interrompre.

Dés qu'il se leva, je luy dis que je ne pouvois assez luy marquer ma joye à l'occasion du changement que Dieu venoit d'operer en sa personne. Comment, répondit-il tout estonné, est-ce que vous avez vû de si loin ce qui s'est passé dans mon esprit, ou bien que Dieu vous l'a révelé? C'est J. CHRIST mesme, ajoûtay-je, qui me l'a fait connoistre; car il nous avertit que ceux qui demandent en son nom quelque chose à son Pere, seront exaucez. Ah! mon Pere, s'écria-t-il, il est vray que je ne me connois plus: je me sens Chrétien, sans sçavoir encore bien ce que c'est que le Christianisme; mais enseignez-moy, je suis prest de me soûmettre, & de recevoir, si vous voulez, dés à présent le Baptesme.

Je luy dis que je ne baptisois personne, sans l'avoir auparavant instruit; &

que comme j'eſtois obligé de partir, je luy nommerois un Chrétien à qui il pourroit s'adreſſer en mon abſence. Il conſentit à tout, & nous nous proſternâmes à terre devant cette image miraculeuſe, pour rendre des actions de graces à la Majeſté divine, qui peut des rochers les plus durs, faire ſortir quand il luy plaiſt, des enfans d'Abraham.

Parmi pluſieurs autres effets de la grace, dont il a plû à Dieu de benir ma Miſſion, la converſion d'un vieux Officier de guerre, me paroiſt encore digne de vous eſtre rapportée. De ſimple ſoldat, il eſtoit parvenu à eſtre Lieutenant de Roy dans une Ville du troiſiéme ordre. Quoique fort riche, il n'avoit point de concubine, & ſa femme qui eſtoit Chrétienne, & qu'il aimoit, l'obligeoit de vivre d'une maniere plus réglée que les autres Mandarins. Mais rien ne pouvoit le déterminer à ſe faire Chrétien. Ce n'eſt pas qu'il fuſt enteſté du Paganiſme; le deſir de s'avancer dans le monde l'occupoit uniquement, & il n'avoit reconnu juſ-

qu'alors d'autre Divinité que ſa fortune. Cette indifference pour toute ſorte de Religion eſt de tous les eſtats le plus dangereux ; & j'ay vû par experience qu'on n'eſt jamais plus éloigné du vray Dieu, que quand on n'en reconnoiſt aucun.

Il avoit pourtant de l'eſtime pour les Chrétiens, parce que leur vie innocente l'édifioit. Quand je paſſois dans ſa Ville, il me rendoit toûjours viſite ; & pour me faire plaiſir, il alloit quelquefois dans l'Egliſe ſe proſterner devant les Autels. Je prenois delà occaſion de le preſſer ſur l'affaire de ſon ſalut ; mais il écoutoit en riant, ce que je luy diſois là-deſſus de plus ſerieux.

Un jour que je luy parlay de l'Enfer plus fortement qu'à l'ordinaire, il me dît : Vous ne devez pas eſtre ſurpris de ma fermeté. Il ſeroit honteux qu'un vieux Officier comme moy euſt peur : dés que je me ſuis fait ſoldat, je me ſuis mis ſur le pied de ne rien craindre. Mais aprés tout, ajoûta-t-il, quelle raiſon puis-je avoir d'apprehender ? Je ne

fais tort à personne, je sers mes amis, je suis fidelle à l'Empereur ; & si autrefois j'ay esté sujet aux desordres ordinaires de la jeunesse, je suis à present assez moderé dans mes plaisirs. C'est-à-dire, luy répondis-je, que vous tâchez de contenter le monde ; mais que vous ne vous mettez guere en peine de rendre à Dieu ce que vous luy devez. Penseriez-vous estre un bon Officier, en remplissant les devoirs particuliers de vostre charge, si vous refusiez en mesme temps de reconnoître l'Empereur, & de luy obeïr ?

Ce n'est pas assez d'estre réglé dans toutes les actions d'une vie privée. Le premier devoir d'un sujet est de se soûmettre à son Souverain : & la plus essentielle obligation de l'homme, c'est de reconnoistre son Dieu. Vous avez raison, me dît-il ; j'y penseray serieusement. Vous y penserez en vain, adjoûtay-je, si le Dieu dont je vous parle, ne vous donne de bonnes pensées. Priez-le ce soir d'éclairer vostre esprit, il écoutera vostre voix ; mais sou-

venez-vous réciproquement d'écouter la sienne, & de la suivre.

Quoique je n'esperasse guere plus de cet entretien, que de plusieurs autres qui l'avoient précedé, je remarquay neanmoins qu'il estoit émû. Il en parla à sa femme, qui prit delà occasion de le presser, & un de ses Officiers zelé & instruit, luy persuada d'assister du moins à la priere du soir, qu'on faisoit en sa maison. Sa présence excita la ferveur de ses domestiques, & ils demanderent tous à Jesus-Christ sa conversion avec des cris & des larmes, ausquelles la bonté infinie de Dieu ne peut presque jamais résister.

Dés ce moment il fut ébranlé, & les diverses pensées qu'il roula une grande partie de la nuit, dans son esprit, sur le danger où il estoit, luy firent prendre la résolution d'examiner à fond la Religion. Mais nostre Seigneur l'en instruisit sur le champ : car il protesta que s'estant un peu endormi, il eut des representations de l'Enfer si horribles, qu'il n'eut plus de peine à se

déterminer. A ſon réveil il ſe trouva Chrétien, ou du moins il prit deſſein de le devenir au plutoſt.

Il courut à l'Egliſe, où je diſois la Meſſe ; & quand elle fut finie, je fus bien ſurpris de le voir à mes pieds demander en pleurant le Baptéme. Je dis en pleurant, car à peine ſe pouvoit-il expliquer, tant les larmes & les ſoûpirs interrompoient ſon diſcours. Il parloit meſme d'un air peu aſſeuré, & on remarquoit en toute ſon action je ne ſçay quelle crainte, qui l'avoit ſaiſi, & dont il n'eſtoit pas le maiſtre ; ſoit qu'il euſt encore l'imagination frappée de l'image de l'Enfer, ſoit que Dieu par ce changement, vouluſt nous faire comprendre auſſi-bien qu'à luy, que toute la fierté, que peut inſpirer la guerre, n'eſt pas à l'épreuve de cette frayeur ſalutaire, qu'il verſe quand il luy plaiſt, dans les cœurs les plus intrépides.

Je voulus ſelon ma coûtume, prendre du temps pour l'éprouver & pour l'inſtruire ; mais il proteſta qu'il ne ſortiroit point de l'Egliſe, qu'il ne fuſt bap-

tiſé : *Peut-eſtre je mourray cette nuit*, me diſoit-il, *& vous aurez le déplaiſir de me ſçavoir éternellement damné.* Sa détermination à ne me point abandonner, les prieres des Chrétiens, qui s'étoient proſternez devant moy pour obtenir cette grace, & je ne ſçay quel mouvement interieur me firent une eſpece de violence. Je l'interrogeay ſur tous les points de la Religion. Il en ſçavoit une partie, & il apprit le reſte avec tant de facilité, que deux heures aprés je crûs pouvoir l'initier dans nos ſaints Myſteres. Sa converſion fit du bruit dans la Ville, pluſieurs idolâtres ſuivirent ſon exemple. Et puiſque dans le Ciel meſme, comme dit JESUS-CHRIST, il ſe fait une feſte, quand un pecheur fait penitence; il ne faut point douter que les Saints & les Anges n'euſſent de la joye, à la converſion de celuy-ci.

Cette ſoûmiſſion de noſtre eſprit aux myſteres les plus obſcurs, quelque difficile qu'elle paroiſſe, n'eſt pas neanmoins ce qui fait le plus de peine aux

gentils. Plusieurs autres considerations les arrestent encore davantage. La premiere, est l'obligation de restituer le bien mal acquis, qui est pour les marchands & pour les Mandarins un obstacle presque insurmontable.

L'injustice & la tromperie sont à la Chine si ordinaires dans ces deux conditions, qu'il y en a peu qui se soient enrichis par un autre voye. Un marchand vend toûjours tout le plus cher qu'il luy est possible, & il ne donne de bonnes marchandises que quand il ne peut se défaire des mauvaises. L'adresse, qui est particuliere à cette nation, semble luy donner droit de falsifier toutes choses.

Mais la sainteté de nostre Religion ne permet pas ce que les loix humaines tolerent; & un homme, aprés s'être enrichi par un trafic injuste, doit revenir à compte avec Dieu, dés qu'il songe tout de bon à le reconnoistre. J'avouë que je n'ay jamais touché ce point sans trembler. C'est presque toûjours pour un Chinois, une pierre de

ſcandale. Ils diſputent peu ſur les Myſteres, parce qu'ils n'ont pas l'eſprit fait aux ſciences ſpeculatives ; mais en matiere de morale, ils ont de la pénétration, & ne croyent pas eſtre moins habiles que nous.

Il eſt vray, me dît un jour un marchand, qu'il n'eſt pas permis de faire tort à ſon prochain ; mais ce n'eſt pas moy qui trompe. Quand je vends trop cher, ou que je debite de méchantes étoffes, celuy qui achéte s'abuſe luy-meſme. Comme de ſon côté, il m'en donne tout le moins qu'il peut, réſolu de les prendre pour rien, ſi j'y conſentois ; de meſme j'ay droit d'exiger de luy les plus groſſes ſommes, & de les recevoir, s'il eſt aſſez ſimple que de me les donner. C'eſt là le fruit de noſtre induſtrie : & ce gain n'eſt point une violence, mais l'effet de mon art, qui m'apprend à profiter de mon negoce.

De plus, ajoûtoit-il, quand il ſeroit vray que je poſſedaſſe le bien d'autruy, & que j'euſſe fait une faute de

» m'enrichir à ses dépens, en quelle » conscience puis-je dépoüiller à pre- » sent mes enfans, & les réduire à la » mendicité ? Croyez-moy, mon Pere, » ceux à qui j'ay ravi le bien, en ont » fait autant à d'autres, qui de leur cô- » té se sont enrichis de la mesme ma- » niere. C'est icy la coûtume d'en user » de la sorte, & chacun (s'il est rai- » sonnable) doit se pardonner mutuel- » lement ces petites fautes ; autrement » il faudroit renverser toutes les fa- » milles, & faire un desordre pire que » tout le mal qu'on a commis. Pour » moy je pardonne de bon cœur à ceux » qui m'ont trompé, pourvû que per- » sonne ne m'inquiéte sur le tort pré- » tendu que je luy ay fait.

C'est ainsi que parlent les enfans des ténebres, dont JESUS-CHRIST a dit, qu'il est plus facile qu'un Chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il n'est aisé aux riches d'entrer dans le Royaume du ciel. Quelque chose qu'on leur represente, ils ont presque toûjours pris leur parti, plus endurcis en-

core qu'aveuglez ; car ils ne laiſſent pas d'admirer dans les autres le deſintereſſement & la juſtice. En voicy un exemple, dont j'ay moy-meſme eſté témoin.

Un jeune homme faiſant voyage dans la province de *Chenſi*, où j'eſtois, trouva en chemin une bourſe de dix ou douze écus. Il eut aſſez de bonne foy pour chercher la perſonne à qui elle appartenoit, & pour la luy rendre. Cette action parut heroïque aux Chinois ; & le Mandarin du lieu, qui en fut averti, ne voulut pas la laiſſer ſans récompenſe. Il en fit luy-meſme l'éloge, par un diſcours qu'on imprima en gros caracteres, & qu'on afficha à la porte du Palais.

Mais Dieu, à qui les vertus meſme naturelles ſont agreables, fit à ce ce jeune homme, une grace infiniment plus grande. Car comme il continuoit ſon voyage, une perſonne inconnuë l'aborda, & luy dit : D'où vient que vous avez rendu ſi genereuſement cet argent ? Sçavez-vous bien qu'il n'ap-

partient qu'aux Chrétiens de faire de ſemblables actions, & que dans l'eſtat où vous eſtes, toutes vos vertus n'empeſcheront pas que vous ne ſoyez damné ? Si vous me croyez, vous irez trouver le Pere des Chrétiens, & vous embraſſerez ſa Religion, ſans laquelle la droiture & l'équité naturelle vous ſeront inutiles aprés la mort.

Il obeït ſur le champ, & rebrouſſa chemin pour me venir trouver. Il me raconta avec beaucoup de ſimplicité ce qui luy eſtoit arrivé, & il me diſoit de temps en temps : Qu'eſt-ce qu'eſtre Chrétien, & que voulez-vous que je faſſe ? Je l'inſtruiſis avec d'autant plus de facilité, que rien ne luy faiſoit de la peine. Au reſte il eſtoit d'une innocence & d'une candeur qui me charmoit; ainſi quand je le jugeay bien diſpoſé, je luy donnay le Baptéme, & le mis en eſtat de ſanctifier à l'avenir ſes bonnes inclinations.

Le Démon, qui connoiſt le foible des Chinois en matiere d'intereſt, a inſpiré aux idolâtres une maxime qui les

retient

:etient presque tous dans leurs erreurs. Le peuple s'est mis dans l'esprit, qu'il suffisoit d'estre Chrétien pour devenir pauvre, & que le Christianisme estoit la Religion des gueux. Ainsi dés qu'il arrive quelque malheur dans une famille, s'il y a un Chrétien, tous les autres s'en prennent à luy, & le chargent de toutes les maledictions. On ne peut sans une grande foy résister à cette persecution, & quand on propose à un idolâtre, prévenu de cette fausse idée, d'embrasser la Religion; il faut que la grace interieure soit bien forte, pour l'obliger à sacrifier sa fortune, & à renoncer, comme il s'imagine, à tous ses interests temporels.

Cette mesme raison arreste presque tous les Mandarins, qui risquent tout, dés qu'ils pensent à se faire Chrétiens. La chute du Pere Adam, qui dans la derniere persecution entraisna avec elle tant de familles illustres, les fait encore trembler. Ils sçavent que la Religion des Européens n'est point approuvée par les loix, & qu'on peut

ôter les biens & la vie à ceux qui l'embrassent. Quelque protection que l'Empereur donne à present aux Missionnaires, il peut dans la suite changer, il peut mourir; & les Parlemens sont toûjours attentifs aux occasions qui se presentent d'exterminer le Christianisme. Ainsi la crainte de perdre les fausses richesses de ce monde, prive une infinité de gens des biens éternels, dont ils ne connoissent pas assez le prix.

Que si un Mandarin touché de Dieu, passe par-dessus toutes ces considerations, il trouve dés qu'il est converti, un autre obstacle à sa perseverance, encore plus difficile à surmonter que le premier. Comme les gages des Officiers ne peuvent fournir à la dépense ordinaire de leur maison, ils n'ont point d'autre fond pour la soûtenir, que l'injustice.

Les Ministres d'Etat & les premiers Presidens des Cours souveraines de Pekin exigent secrétement des Vice-Rois des sommes considerables. Ceux-ci, pour y satisfaire, ont recours aux prin-

cipaux Mandarins de la Province, qui de leur coſté taxent les Officiers ſubalternes. Nul n'oſeroit s'en diſpenſer, ſans ſe mettre en danger de ſe perdre; de maniere que chacun, pour ſe ſoûtenir dans ſon poſte, cherche de l'argent par toutes ſortes de voyes.

Ce miniſtere d'iniquité, que l'ambition des Grands & la cupidité des petits a introduit dans l'Empire depuis la derniere révolution, porte un coup mortel à l'établiſſement ſolide de nôtre ſainte foy; parce qu'un Mandarin Chrétien ou ceſſe d'eſtre bon Chrétien, s'il vole; ou ceſſe ordinairement d'eſtre Mandarin, s'il ne vole pas.

Cependant il s'en trouve pluſieurs que la Providence conſerve, & qui ne fléchiſſent pas le genou devant Baal. On a vû à la Chine, comme dans la primitive Egliſe, des exemples de cette generoſité chrétienne, qui compte pour rien les biens de ce monde, dans l'eſperance que le royaume des cieux ſera un jour leur heritage. Durant le temps de la perſecution, il s'eſt paſſé

cent choſes édifiantes en cette matiere; mais comme je ne dis preſque rien que ce que j'ay vû, je me contenteray d'en rapporter un exemple plus recent, qui m'a ſenſiblement touché.

Un fervent Chrétien de la province de Chenſi, aprés s'eſtre enrichi en differents emplois honorables, s'eſtoit enfin retiré du monde, réſolu d'employer une partie de ſes biens au ſervice de Dieu, & l'autre à mener avec ſa famille une vie tranquille & innocente. Il avoit baſti une Egliſe à la campagne, où j'allois quelquefois adminiſtrer les Sacremens, & donner le Baptême aux Catechuménes, qu'il prenoit ſoin luy-meſme de former. Mais comme ſa maiſon eſtoit dans un lieu de grand paſſage, les troupes, qui vont & qui viennent continuellement à la Chine, deſoloient toute ſa terre, ſans oſer faire le moindre tort à celles de ſes voiſins idolâtres. Voici ce qui les portoit à en uſer de la ſorte.

Les Chinois ont coûtume de donner publiquement des maledictions à

ceux qui leur font tort, ſur tout quand ils ne peuvent autrement s'en venger. Si l'on a eſté volé dans une maiſon, & qu'on ne puiſſe découvrir le voleur; tous les matins & tous les ſoirs, durant pluſieurs jours, la famille eſt occupée à le maudire. Le pere, la mere, les enfans, les domeſtiques ſe relevent les uns les autres dans cet exercice, & luy ſouhaitent tour-à-tour tous les maux imaginables. Ils ont, ſi j'oſe m'expliquer de la ſorte, des formules d'injures & de maledictions qu'ils répetent cent fois, en criant de toute leur force, à la porte ou ſur le toit de la maiſon; & ils s'imaginent que le voleur, quelque part qu'il ſe trouve, en ſouffrira quelque choſe, juſqu'à ce qu'il ait reparé le tort.

Quoique la pluſpart des voleurs ne s'embarraſſent guere de ce bruit, pluſieurs neanmoins en ſont effrayez, & cette crainte empeſche une infinité de violences. Les Chrétiens, qui aiment leurs ennemis, & qui ſouhaitent du bien à ceux qui leur font du mal, ſont

bien éloignez de les maudire. De sorte que les ſoldats, dont je parle, aprehendant les maledictions des gentils, épargnoient leurs biens ; & n'ayant rien à craindre de l'indignation de ce fervent Chrétien, ils voloient impunément ſes fruits, ils coupoiènt ſes bleds, ils arrachoient ſes arbres. Ainſi ſon extréme patience attiroit ſur luy tout le dommage, qui ſans cela auroit eſté également répandu ſur les autres.

Ses amis plus touchez de ſes pertes que luy-meſme, ſe mocquoient ſouvent de ſon inſenſibilité, & luy faiſoient à peu prés les meſmes reproches, qu'on fit à Job dans une ſemblable occaſion ; en luy diſant que toutes les benedictions, qu'il donnoit à Dieu, ne l'empeſcheroient pas de perdre ſon bien, & peut-eſtre meſme de mourir de faim: *Benedic Deo & morere.* Ils luy répetoient ſouvent qu'il eſtoit eſtrange que pour une legere obſervance de ſa Religion, il ſe vit réduit à la derniere extrémté. Si vous craignez, ajoûtoient-ils, de donner vous-meſme à ces vo-

leurs des malediƐtions, envoyez en voſtre place un de vos domeſtiques, où bien loüez vos terres à des gentils, qui n'auront pas comme vous ces ridicules ſcrupules.

Ce bon homme plein d'une vive foy & de cette ſage ſimplicité, qui eſt ſi conforme à l'Evangile, répondoit froidement, que tous ſes biens appartenoient à Dieu; que c'eſtoit à luy à les conſerver, & qu'au reſte il aimoit mieux recevoir du mal, que d'en faire. Il me dît un jour: Mes enfans trouvent mauvais que j'abandonne tous mes biens au pillage: vous ſçavez que j'ay mes raiſons pour en uſer de la ſorte, & ils n'en ont aucune de ſe plaindre, puiſque ces biens ne leur appartiennent pas. Ils ont de quoy vivre indépendamment de ce que je me ſuis réſervé; mais quand ils ſeroient dans la neceſſité, j'aime mieux leur laiſſer en mourant pour heritage des exemples de vertu, qui contribuent à leur ſalut; que des richeſſes, qui les peuvent perdre.

Ces ſentimens, mon Tres-Réverend Pere, me donnoient une conſolation que je ne puis vous exprimer. Je diſois quelquefois en moy-meſme dans l'excés de ma joye : En verité y a-t-il plus de foy que cela en Iſraël ? Non Seigneur, je n'ay rien perdu en laiſſant la France, puiſque je trouve icy des Saints. Voſtre eſprit a veritablement rempli toute la terre, & cette profonde ſcience du ſalut, dont nous joüiſſons depuis tant de ſiecles en Europe, vient enfin de ſe répandre juſqu'aux extrémitez du monde, par un effet miraculeux de voſtre divine parole.

Cependant comme ſes enfans me preſſoient d'apporter quelque remede à ce deſordre, & qu'il eſtoit bon en effet d'empeſcher, que la malice des gentils ne ſe prévalût de la patience des Chrétiens ; je leur permis en ſemblables occaſions d'uſer de menaces, au lieu de maledictions ; & de leur dire : Je ne vous ſouhaitte point de mal, je vous pardonne meſme celuy que vous me faites ; mais Dieu, qui prend ma

cause en main, sçaura bien vous punir sans que je m'en mesle. Viendra le temps que vous serez frappez de tous les anathémes que vostre injuste violence merite, & la malediction qu'il vous donne dés à present, sera pour vous la source de tous les malheurs, que sa loy m'empesche de vous souhaitter. Cet expedient réussit, & les Chrétiens devenus éloquens pour leur interest, representerent si vivement les jugemens de Dieu, que les idolâtres n'oserent plus s'en prendre à eux.

Le second obstacle que je trouvois à la conversion des Chinois, venoit de la multitude des femmes, que les loix du pays leur permettent. Cela regarde sur tout les gens de qualité, qui prennent, outre leur legitime épouse, autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir; car pour le peuple, il n'a pas assez de bien pour fournir à cette dépense. Les Mandarins sont par leur estat éloignez de tous les divertissemens ordinaires; on leur permet seulement de manger quelquefois avec

leurs amis, & de leur donner la comedie. Le jeu, la promenade, la chasſe, les viſites particulieres, les aſſemblées publiques, ſeroient pour eux des crimes d'eſtat ; de ſorte qu'ils cherchent dans leur domeſtique, de quoy ſe dédomager des plaiſirs, que les loix leur défendent.

Quelques-uns s'appliquent à l'eſtude, comme le plus ſeur moyen de s'avancer ; mais la pluſpart des grands Mandarins ſe font une eſpece de ſerrail, où ils paſſent tout le temps qu'ils peuvent dérober aux affaires. On peut juger par là, combien peu ils ſont diſpoſez à s'en priver, pour ſe contenter ſeulement d'une épouſe, dont l'âge & ſouvent l'antipathie ne les a déja que trop dégouſtez.

Il eſt vray qu'il eſt permis à ceux qui ſe convertiſſent, de prendre pour femme une de leurs concubines, en cas que l'épouſe legitime ne veüille pas ſe faire Chrétienne ; mais les loix leur défendent d'en uſer de la ſorte, & l'on ne peut à la Chine répudier ſa femme,

ſi ce n'eſt en tres-peu de cas particuliers, que la coûtume authoriſe. De plus les parens de celle, que le mary auroit ainſi renvoyée, ne manqueroient pas de s'en venger, & de l'obliger meſme en juſtice à la reprendre. Ainſi quand nous propoſons aux Mandarins les autres difficultez de noſtre Religion, ils diſputent, ils cherchent à les ſurmonter, ils ne deſeſperent pas de ſe faire violence ; mais ce dernier point les rebute d'abord, & leur oſte ordinairement toute penſée de ſe convertir. En voicy un exemple bien ſenſible.

Je paſſois un jour d'un village à un autre, dans un temps aſſez mauvais ; & je me haſtois d'arriver au terme, quand j'entendis derriere moy un cavalier, qui venoit au galop pour me joindre. C'eſtoit un homme de cinquante à ſoixante ans, bien monté, & ſuivi de quelques domeſtiques. Dés qu'il m'eut atteint, il me dît que l'eſtime, qu'il faiſoit de la Religion Chrétienne, luy avoit donné la penſée de s'en in-

ſtruire à fond, & qu'apparemment rien ne ſeroit capable de l'en détourner; parce qu'il ſentoit en ſon cœur un grand deſir de l'embraſſer. Cette ardeur, luy dis-je, Monſieur, vient aſſeurément de Dieu; la chair & le ſang ne vous inſpirent point de ſemblables ſentimens. Je ſuis preſt de mon coſté à vous aider, j'eſpere que du voſtre, vous ſerez docile à ſuivre la voix qui vous appelle. Nous eſtions à pied au milieu d'un grand chemin, nous nous miſmes un peu à l'écart, & je commençay à l'inſtruire. Tout luy parut raiſonnable: & aprés avoir parcouru les myſteres les plus difficiles, je luy conſeillois de me ſuivre dans l'Egliſe, où je devois me rendre, quand je fis réflexion que j'avois oublié le point eſſentiel.

Je ſuppoſe, Monſieur, (ajoûtay-je) que vous n'avez point de concubines, ou que du moins vous eſtes réſolu de les renvoyer; car vous ſçavez ſans doute qu'il n'eſt pas permis aux Chrétiens d'épouſer pluſieurs femmes.

La Religion, que je vous preſche & que JESUS-CHRIST nous a enſeignée, s'applique ſur tout à détacher nos cœurs des plaiſirs ſenſuels, & nous conſeille meſme de nous priver ſouvent de ceux que la raiſon permet.

Comment, répondit-il avec étonnement, je ſuis obligé (ſi je veux eſtre Chrétien) de renvoyer mes concubines? Hé! quel mal y a-t-il à les garder? que dira-t-on de moy dans le monde? Que deviendront mes enfans? & que deviendray-je moy-meſme? Mais eſt-ce là un article dont vous ne puiſſiez abſolument me diſpenſer? Je tâchay de l'adoucir, & de luy faire comprendre qu'il ſe trompoit, ſi pour ſurmonter les difficultez de ſa converſion, il comptoit uniquement ſur ſes forces naturelles & ſur ſa diſpoſition préſente. Dieu qui connoiſt, luy dis-je, nôtre nature corrompuë, a des moyens ſecrets de nous aider, que nous ne connoiſſons pas d'abord. Taſchez ſeulement de conſerver la bonne volonté qu'il vous a donnée, il fera le reſte; &

vous vous trouverez à la fin changé à cet égard comme ſur tout le reſte.

Il m'écouta aſſez long-temps ſans rien dire ; mais enfin prenant tout d'un coup ſon parti, il me fit une profonde réverence, monta bruſquement à cheval, & pouſſa à toute bride du côté d'où il eſtoit venu. Je le perdis auſſitoſt de veuë ; mais ſon image demeura long-temps gravée dans mon eſprit, & je ne puis encore me conſoler d'avoir perdu en un moment une ame, que la grace de JESUS-CHRIST me préparoit depuis ſi long-temps.

Ce qui regarde la converſion des femmes, eſt encore plus difficile. Une concubine, par exemple, reconnoiſt la verité de la Religion, & le malheur de ſon eſtat : elle veut en ſortir, & demande le Bapteſme. On luy dit que la premiere démarche, que ſa foy exige d'elle, eſt de ſe ſeparer de ſon pretendu mary, & de quitter le peché. Elle y conſent, elle le deſire meſme de tout ſon cœur ; mais voicy ce qu'elle repreſente. J'appartiens à un Mandarin qui m'a achetée,

Si je sors de sa maison, il a droit selon la loy de me reprendre, & de me punir comme son esclave. Si par hasard j'évite ses poursuites, où puis-je me retirer, pour estre plus seurement ? Mes parens, qui m'ont venduë, n'oseroient me recevoir, & je tomberay infailliblement entre les mains d'une autre personne, qui m'engagera dans l'estat que je veux éviter. Il faut donc demeurer dans la maison où je me trouve ; mais comment résister à un brutal, qui ne consulte que sa passion, justifiée par les loix & par l'exemple de tout l'Empire. J'ay beau luy representer la sainteté du Christianisme que je veux embrasser ; mes prieres, mes larmes, ma résistance mesme, & tous les efforts que je suis en estat de faire, ne sont pas capables de l'arrester. Cependant je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte. Ordonnez-moy quelque chose que je puisse faire ; mais ne me refusez pas le Baptesme.

Il arrive aussi quelquefois qu'un idolâtre dégousté par caprice de sa fem-

me qui eſt Chrétienne, l'accuſe injuſtement, & obtient à force d'argent, la permiſſion de la vendre à un autre; quelquefois meſme il la vend ſans autre forme de juſtice, & ſe retire dans une autre Province. Cette femme entre les mains de l'adultere, que les loix autoriſent, comment peut-elle éviter le peché, recevoir les Sacremens, & perſeverer dans la foy? En verité les Miſſionnaires ſont bien embarraſſez, & n'ont pour lors d'autre parti à prendre que celuy de la priere; afin que Dieu, qui veut ſincerement le ſalut de tous les hommes, ſe ſerve en ces occaſions de ces moyens ſecrets, que ſa Toute-puiſſance a couſtume d'employer, quand ſa Providence ordinaire & les efforts de noſtre bonne volonté ſont devenus inutiles.

Nous avons, mon Tres-Réverend Pere, d'autant plus de ſujet d'eſperer de Dieu ces graces extraordinaires en ſemblables rencontres, qu'il nous les accorde ſouvent, lors meſme que nous ne les jugeons pas abſolument neceſſai-

es. Il eſt vray que les miracles ne ſont
as ſi communs à la Chine, que l'Etat
e cet Empire ſembleroit l'exiger.
'Empereur, à qui l'on a raconté ceux
ue Dieu a operé parmi les autres na-
ons, nous en fait quelquefois des re-
roches. Sommes-nous, dit-il, de pi-
e condition que les Barbares, qui ont
û ſi ſouvent leurs malades gueris, &
eurs morts reſſuſcitez? Qu'avons-nous
it à Dieu, pour rendre noſtre con-
erſion plus difficile? Vous venez de
extrémité du monde nous preſcher
ne nouvelle loy, contraire à la natu-
e, élevée au-deſſus de la raiſon; eſt-
juſte que nous vous croyions ſur vô-
e parole? Faites des miracles qui nous
épondent de la verité de voſtre Reli-
ion, & je vous réponds de la ſince-
té de noſtre foy.

On luy a ſouvent dit que Dieu eſtoit
maiſtre de ſes dons, & qu'il en fai-
oit le partage ſelon les decrets de ſa
ageſſe éternelle, laquelle il ne nous
ppartenoit pas d'approfondir: Que
uelquefois il n'operoit pas ces prodi-

ges dans la cour des Rois, parce qu'il prévoyoit le mauvais uſage qu'ils en devoient faire ; quelquefois, parce que leur ayant donné plus d'eſprit, plus de pénétration qu'aux autres, les graces ordinaires leur ſuffiſoient ; au lieu que le ſimple peuple & les nations groſſieres avoient beſoin de ces marques ſenſibles de ſa Toute-puiſſance, pour découvrir plus aiſément la verité. Peut-eſtre auſſi que la prudence charnelle, ſi oppoſée à l'Eſprit de Jesus-Christ, la molleſſe, l'ambition, la cupidité des Grands, attirent ſur eux ce terrible chaſtiment ; & que Dieu par un juſte jugement refuſe des miracles à des gens, qui refuſent eux-meſmes de ſe ſoumettre aux loix les plus ſimples & les plus ordinaires de la nature.

Mais, Seigneur, (luy a-t-on ajoûté quelquefois) la charité de ce grand nombre de Miſſionnaires qui abandonnent avec joye l'Europe, où leur qualité, leurs biens, leur ſcience, devoient naturellement les arreſter ; & qui au travers de mille dangers vien-

ient ſe ſacrifier au bonheur de vos peu-
ples ; ce zele, Sire, ſi deſintereſſé, ſi
éclairé, ſi conſtant, n'a-t-il point quel-
que choſe de prodigieux, & ne de-
vroit-il pas eſtre auſſi puiſſant pour
vous perſuader que les miracles? S'ils
ont ſçavans, comme voſtre Majeſté
en convient, comment s'abuſent-ils
eux-meſmes? Et s'ils ſont ſages, com-
me elle paroiſt en eſtre perſuadée,
comment abandonnent-ils tous les
plaiſirs de ce monde, pour venir de
ſi loin tromper inutilement les autres?
Aprés toutes les réflexions qu'ils ont
faites depuis cent ans ſur les differen-
tes Religions de la Chine; il ne s'en eſt
pas trouvé un ſeul, qui ne les ait tou-
tes jugées contraires à la raiſon; & de-
puis tant de ſiecles que nous exami-
nons la Religion Chrétienne, nous n'a-
vons pas vû parmi nous un homme ſa-
ge & de mœurs réglées qui l'ait ſoup-
çonnée de fauſſeté. Ces réponſes ordi-
nairement l'arreſtent, & l'obligent à
faire des réflexions qui ne laiſſent pas
de l'inquiéter.

Au reste, mon Tres-Réverend Pere, si les miracles nous manquent à Pekin, il n'en est pas de mesme dans les Provinces. Il s'y en est fait en plusieurs endroits, & ceux du Pere Faber sont si universellement reconnus, qu'il est difficile de ne les pas croire. Ce n'est pas que je voulusse estre garant de tout ce qu'on en rapporte, aussi-bien que de plusieurs autres prodiges qu'on debite quelquefois trop légerement ; mais je ne puis pas au moins douter de ceux dont j'ay moy-mesme esté témoin : & peut-estre, mon Trés-Réverend Pere, que vous comptez assez sur ma sincerité, pour vouloir aussi les croire sur mon témoignage.

Dans un village de la Province de *Chensi*, proche de la ville de *San-uyen*, il y avoit un idolâtre, devot dans sa loy, & extrémement attaché à ses superstitions. Au temps de la pleine-lune il brusloit ordinairement, à l'honneur de ses dieux, des papiers dorez, argentez, & pliez en diverses figures, selon la coûtume du païs. Un jour qu'il se

préparoit à faire devant ſa porte cet eſpece de ſacrifice, il s'éleva un orage qui l'obligea de ſe retirer dans ſa maiſon, où il alluma au milieu d'une ſalle ces meſmes papiers, ſans autre précaution; mais le vent ayant ouvert la porte, les pouſſa de toutes parts, ſans qu'on euſt le temps d'y mettre ordre. Une partie fut portée dans un monceau de paille, & mit ainſi le feu dans la maiſon.

Tout le monde accourut, mais l'incendie devint en un moment ſi grand, qu'il fut impoſſible de l'éteindre. La maiſon, qui joignoit d'un coſté celle de l'idolâtre, appartenoit à un Chrétien, & paroiſſoit déja à demi enveloppée des flames que le vent pouſſoit avec violence, en danger d'en eſtre bien-toſt entierement conſumée. Ce pauvre homme accompagné de pluſieurs autres eſtoit monté ſur le toit, & faiſoit d'inutiles efforts, pour ſe garentir de l'incendie; quand ſon frere plein de confiance, s'approcha du feu le plus prés qu'il luy fut poſſible, &

s'estant mis à genoux sur les tuiles : Seigneur, dît-il en regardant le ciel, n'abandonnez pas ceux qui esperent en vous ; tout le bien, que vous nous avez donné, est icy ; si nous le perdons, toute la famille est réduite à la derniere extrémité. Conservez-le, mon Dieu, & je vous promets que j'assembleray tous les Chrétiens du voisinage pour aller ensemble à l'Eglise, vous en marquer ma reconnoissance. En mesme temps il détacha de son chapelet un petit reliquaire, & il le jetta au milieu des flammes qui couvroient déja une partie de la maison.

Cette action faite d'un air animé, avoit également attiré l'attention des Chrétiens & des idolâtres, qui fort étonnez de la confiance de leur compagnon, en attendoient l'effet, quand le Ciel se déclara tout d'un coup d'une maniere miraculeuse. Le vent qui souffloit avec violence, tomba sur le champ, & un vent contraire encore plus fort, s'estant en mesme temps élevé, porta les tourbillons de flam-

ıes du costé opposé, sur la maison d'un ıéchant Chrétien, qui avoit depuis eu renoncé à sa Religion. Elle en fut n un moment consumée, & devint exemple de la punition divine; comıe la maison, que le ciel avoit conseréе, estoit une preuve sensible de sa rotection.

J'estois pour lors à deux lieuës de ce illage. Il est vray que mes occupations mpescherent que je ne me transporıssе moy-mesme sur le lieu; mais j'y ıvoyay des personnes seures pour s'en ıstruire. Les Payens rendirent les preıiers, témoignage à la verité; & quelue temps aprés, les Chrétiens de tou- cette contrée, conduits par celuy ui venoit d'estre miraculeusement xaucé, parurent dans mon Eglise pour ccomplir son vœu, où ils firent tous ısemble retentir les louanges de ce rand Dieu, qui peut seul faire entenre sa voix aux creatures les plus inensibles, à la confusion des faux dieux, ui ne sont pas eux-mesmes capables 'entendre celle des creatures raisonables.

Il arriva quelques mois aprés une chose, qui ne fut pas moins ſurprenante, & dont les ſuites furent plus avantageuſes à la Religion. Un idolâtre de mediocre condition ſe ſentoit attaqué depuis pluſieurs années d'une maladie inconnuë, qui s'eſtoit meſme communiquée à ſa mere & à ſa femme. Deux ou trois fois la ſemaine, ils tomboient dans une foibleſſe, qui tenoit au commencement de l'évanoüiſſement, & qui ſe changeoit enſuite en de cruelles douleurs de teſte, d'eſtomac & de ventre. Quelquefois ils ſe trouvoient extraordinairement agitez, comme s'ils euſſent eu une fiévre chaude. Ils perdoient la raiſon; les yeux leur rouloient dans la teſte, & on jugeoit par pluſieurs autres poſtures extraordinaires, que le Démon y avoit quelque part.

Ils en eſtoient d'autant plus perſuadez, qu'on trouvoit ſouvent leur maiſon en deſordre; les chaiſes, les tables, les porcelaines renverſées, ſans qu'on ſçût à qui attribuer cet effet. Les Médecins intereſſez à juger que la nature d'un

d'un costé, & la malice des domesti-
ques de l'autre, causoient ces divers ac-
cidens, employerent tous leurs remé-
des pour les guerir. Les Bonzes au con-
traire asseuroient que le Diable estoit
l'autheur du mal, & demandoient de
grosses aumônes pour en arrester le
cours. Ainsi ces bonnes gens abusez
de part & d'autre, avoient depuis qua-
tre ans, abandonné leurs biens à la cu-
pidité de ces imposteurs, sans en rece-
voir aucun soulagement. Cependant,
comme la maladie leur laissoit de bons
intervalles, ils cherchoient souvent
dans les Villes voisines, de nouveaux
remedes à leurs maux.

Un jour, que cet idolâtre alloit pour
ce sujet à la capitale, il trouva en che-
min un Chrétien, à qui il déclara son
malheureux estat. Asseurément, dit le
Chrétien, c'est le Diable qui vous tour-
mente ; mais vous le meritez bien :
pourquoy servez-vous un si méchant
maistre? Nous autres ne craignons rien
de semblable, parce que nous recon-
noissons un Dieu, que les Démons ré-

verent. Ils tremblent meſme devant ſon image, & la croix ſeule, que nous portons, les empeſche de nous approcher. Si vous voulez recevoir un portrait de JESUS-CHRIST, que je vous donneray ; & l'honorer avec toute voſtre famille, vous en verrez bien-toſt l'effet. Du moins il ne vous en couſtera rien, & vous jugerez par là, que je ne cherche uniquement que voſtre bien.

L'Idolâtre y conſentit, & ayant ſuſpendu la ſainte image dans le lieu le plus honorable de ſa maiſon, il ſe proſterna devant elle avec reſpect, & demanda tous les ſoirs & tous les matins au Sauveur, qu'il gueriſt ſon corps & qu'il éclairaſt ſon eſprit. Sa mere & ſa fille ſuivirent ſon exemple, & dés ce moment les Démons abandonnerent le lieu, dont JESUS-CHRIST avoit pris poſſeſſion.

Ces bonnes gens avançant dans la foy, à meſure que le malin eſprit ſe retiroit, ſongerent enfin tout de bon à ſe convertir. Ils me vinrent trouver

ignanfou, lieu ordinaire de ma ré-
ence, & me demanderent le Bapteſ-
. Ils s'eſtoient déja fait inſtruire, ils
oient même appris par cœur, les prie-
que nous enſeignons aux Cathecu-
nes ; mais comme leur maladie a-
it fait du bruit dans le païs, je vou-
que tout le monde fuſt témoin de
te converſion, & je me tranſpor-
moy-meſme dans leur village, eſpe-
nt que ce miracle y pourroit eſtablir
idement le Chriſtianiſme.

Auſſi-toſt que je parus, tous les ha-
ans me ſuivirent au lieu où l'image
oit encore ſuſpenduë. Alors je com-
nçay par leur remontrer qu'il n'é-
t pas queſtion de diſputer ſur la ve-
é de noſtre ſainte Religion, puiſque
eu avoit déja parlé par un miracle
nifeſte ; mais que je les avois aſſem-
pour les inſtruire, & pour les bap-
er. Car enfin, leur dis-je, que ſou-
ittez-vous encore, pour eſtre con-
ncus de la foibleſſe de vos Dieux,
de la puiſſance du noſtre ? Le Dé-
on s'eſt moqué de vous, tandis

qu'on ne luy a opposé que des idoles; mais il n'a pû tenir contre l'image seule du Dieu des Chrétiens. Pensez-vous aprés vostre mort échaper à ce Dieu, dont l'Enfer reconnoist le pouvoir, & éprouve à tout moment la justice?

La foule m'interrompoit par mille objections ridicules, ausquelles je répondois aisément. Enfin quelques-uns me dirent, que le Diable n'avoit point de part à la maladie dont il s'agissoit; qui, toute extraordinaire qu'elle parust, pouvoit neanmoins venir de plusieurs causes naturelles. Voilà, leur dis je, ce qu'on peut dire de plus raisonnable; mais cela mesme ne diminue rien de la grandeur du miracle. Que la maladie vienne du Démon, ou de la nature, c'est ce que je ne veux pas examiner; mais il est du moins certain, que la guerison vient de Dieu, dont ce homme a réveré l'image; & qu'il ne faut pas moins de puissance pour guerir les maladies naturelles, que pou chasser les Démons. Cette raison, qu je rendis sensible, devoit faire un

gale impreſſion ſur tous les eſprits ; ais la grace, qui agiſſoit differemment dans les cœurs, ceda en quelques-uns à l'endurciſſement volontai:, tandis qu'elle triomphoit de l'opiaſtreté des autres. Vingt-cinq perɔnnes donnerent enfin gloire à noſtre)ieu, qui ſeul fait les veritables miraes : *Qui facit mirabilia magna ſolus* ; & ; furent quelque temps aprés baptiz.

Ces infeſtations des Démons ſont ɔrt ordinaires à la Chine, parmi les olâtres ; & il ſemble que Dieu le perette ainſi, pour les obliger d'avoir reɔurs à luy. Quelque temps aprés ce ıe je viens de raconter, une fille, qui toit ſur le point de ſe marier, fut atquée de pluſieurs maux extraordinais, que les Médecins ne connoiſient point, & que les Chinois, ſelon ur coûtume, attribuerent aux Déons. Sa mere luy perſuada de ſe faire hrétienne ; & celuy, qui devoit l'éɔuſer, promit de baſtir une Egliſe au ieu des Chrétiens, au cas que le Bap-

tesme la soulageast. Dés que cette fill
eut pris ce parti, elle se trouva non-seu
lement soulagée ; elle fut encore par
faitement guerie.

Mais son mari, bien loin de suivr
son exemple, la maltraita plusieurs fois
pour l'obliger de renoncer à sa foy
Car les Bonzes luy persuadérent, qu
cette maladie n'avoit esté qu'une fein
te de sa belle mere ; & cette seule pen
sée le mit dans un chagrin, qui le ren
dit insupportable à toute sa famille
& sur tout à sa femme, laquelle dés c
moment, devint pour luy un objet d'a
version. On eut beau luy represente
son erreur & la malignité des Bonzes
il protesta toûjours, que si elle ne re
prenoit son ancienne religion, il la ren
droit toute sa vie malheureuse.

Dieu, pour le desabuser, permit a
Démon de tourmenter, comme aupa
ravant, sa femme ; elle tomba don
dans ses premieres convulsions. Ell
estoit sur tout effrayée par la veuë d'u
ne infinité de spectres, qui ne luy don
noient pas un moment de repos : agi

tée, languiſſante, abandonnée à l'inhumanité de ſon mari, qui la battoit cruellement, elle menoit en apparence une vie malheureuſe; mais comme elle eſtoit inébranlable en ſa foy, Dieu la ſoûtenoit toûjours, & temperoit par les douceurs interieures de ſa grace, l'amertume de tous ces maux; il la conſoloit meſme par des viſites ſenſibles, par ſes paroles, & par des ſentimens ineffables, qu'il répandoit de temps en temps en ſon ame. Deſorte que cet eſtat, qui luy attiroit la compaſſion de tout le monde, eſtoit pour elle un avant-gouſt du Paradis. C'eſt ainſi qu'elle s'expliquoit elle-meſme à ſa mere, qui me le racontoit en pleurant; car ſon mary ne me permettoit pas de la voir.

Au commencement je n'ajouſtois pas beaucoup de foy à ces diſcours; mais enfin je fus perſuadé qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel. Car un jour arrivant dans un village éloigné de vingt lieuës de la capitale, où je faiſois mon ſejour ordinaire, j'y trou-

vay cette bonne femme, avec un grand nombre de Chrétiens des bourgades voisines, qu'elle avoit pris soin d'assembler, persuadée que je m'y rendrois au moment mesme qu'elle avoit marqué, comme il arriva en effet. Cela me surprit, car je n'avois pas eu dessein d'y venir ; & ce n'estoit que par accident, que cinq ou six heures auparavant, on m'y avoit déterminé ; de sorte que personne ne pouvoit l'avertir de ma résolution.

Je l'appellay en particulier, pour sçavoir d'où luy estoit venu cette connoissance. Elle me dît que sa fille, aprés une violente attaque du Démon, avoit esté visitée de nostre Seigneur ; & qu'aprés cette extase, elle luy avoit conseillé d'avertir les Chrétiens, & de les conduire à ce village ; parce qu'asseurément je m'y rendrois un tel jour. Au reste, ajoûta-t-elle, puisque je ne puis y aller moy-mesme, & que mes pechez me rendent indigne de participer aux sacrez mystéres ; priez du moins le Pere d'offrir le saint sacrifice de la Messe

pour moy & pour la conversion de mon mari. Cette pauvre mere, en me racontant cet accident, pleuroit amerement sur l'estat present de sa fille; neanmoins l'accomplissement de cette Prophetie la consola & la fortifia dans sa foy. Je ne sçay ce qui est arrivé depuis ce temps-là; parce que la necessité des affaires m'obligea d'abandonner cette Province.

Les choses extraordinaires, que j'y avois vûës, la ferveur des Chrétiens, & la disposition des idolâtres à se convertir, m'avoient inspiré pour leur salut un veritable zele; & je souhaittois de tout mon cœur donner le reste de ma vie, à la culture de cette précieuse portion de l'heritage du Seigneur: mais des raisons superieures m'en arracherent malgré moy; & ce fut en cette separation, que je sentis plus que jamais ce que je perdois.

Ces bonnes gens toûjours pleins d'affection pour leurs Pasteurs, furent sur le point de me faire violence; mais quand ils connurent qu'ils ne pou-

voient m'arrester sans s'opposer à la volonté de Dieu, ils s'abandonnerent à la douleur, & me donnerent tant de marques de leur affection, que je n'ay jamais moy-mesme, versé des larmes plus veritables & plus ameres. Ils m'attendoient en foule sur le grand chemin, ou durant plus d'une lieuë ils avoient dressé des tables d'espace en espace, couvertes de toutes sortes de fruits & de confitures. Il falloit à tout moment s'arrester, non pas pour manger, mais pour écouter leurs plaintes, & les consoler de ce que je les laissois sans Pasteur. Ils me firent promettre de revenir au plutost, ou de leur envoyer quelqu'un en ma place. Ce fut ainsi que j'abandonnay ces fervens Chrétiens, attendri par leurs larmes; mais beaucoup plus édifié de leur foy & de l'innocence de leur vie.

Dieu, qui connoissoit la violence que j'estois obligé de me faire, me consola par une conversion éclatante, qu'il opera luy-mesme à l'extrémité & dans le dernier village de cette Province.

Elle a quelque choſe de ſi extraordinaire que je ne puis m'empeſcher de la rapporter.

J'eſtois parti de *Signanfou*, capitale de la Province, la veille d'une feſte conſiderable de la Vierge, que je devois naturellement paſſer en cette Egliſe ; où la foule & la dévotion des fidelles m'invitoient à dire ce jour-là la Meſſe, & à leur adminiſtrer pour la derniere fois les Sacremens. Il ſemble meſme que l'édification publique demandoit que j'en uſaſſe de la ſorte ; tout le monde m'en prioit, & je ne ſçay comment, contre toute ſorte de raiſon, je m'opiniaſtray à ne pas differer mon voyage d'un moment ; mais il eſt vray que je ſentois interieurement je ne ſçay quelle ardeur, qui ne me permettoit pas de m'arreſter.

Je fis plus ; car malgré la ſuperſtition des Chinois, qui ont des momens heureux & malheureux pour le commencement des voyages, j'obligeay mes guides idolâtres de partir un jour que le Calendrier avoit mis au nombre des

jours malheureux. On estoit surpris de ma précipitation, & moy-mesme y faisant quelque temps aprés réflexion, je ne pus m'empescher de la condamner, ne sçachant pas encore par quel esprit j'estois poussé; mais Dieu me le fit bientost connoistre. Le quatriéme jour aprés mon départ, je continuois mon voyage, & j'estois sur le point d'arriver à la derniere ville du Chensi, quand un homme, qui couroit la poste, passant auprés de moy, tomba, & par sa chute pensa me renverser de l'autre côté. Cet accident m'arresta un moment, & donna le temps au courier, qui s'étoit relevé, de me considerer.

Quoique la foule des passans fust grande, ma longue barbe & mon air Européen me fit d'abord reconnoistre pour Missionnaire. Je suis bien-heureux, me dit incontinent cet homme, de vous rencontrer; l'accident, qui m'est arrivé, m'épargne un grand voyage, & vous engagera à faire une bonne action. Mon maistre, qui demeure à demie lieuë d'icy, m'avoit ordonné

d'aller en poste à Signanfou, pour vous engager à le venir voir. Il est malade depuis plusieurs mois, & nous croyons qu'il pense serieusement à sa conversion. Aussi-tost je laissay le grand chemin pour le suivre, & nous arrivâmes à sa maison à une heure aprés midy.

C'estoit un Docteur recommandable par sa naissance & par sa capacité, originaire de Pekin, mais exilé depuis quelques années dans le Chensi, pour je ne sçay quelle méchante affaire. Le temps de son exil finissoit, & il estoit résolu de retourner à la cour, dés que sa santé luy permettroit de se mettre en chemin, car il ne jugeoit pas sa maladie dangereuse. La fiévre l'avoit quitté, & à une toux prés, qui le pressoit de temps en temps, & qui l'obligeoit encore de garder le lit, il ne sentoit aucune incommodité considerable.

Comme son valet ne venoit que de partir, dés qu'il me vit entrer avec luy, il fut saisi d'étonnement, comme si Dieu m'eust transporté en un moment dans sa maison. Est-il possible, s'écria,

t-il en pleurant, que le Ciel faſſe des miracles pour un miſerable comme moy ! Dieu me ſollicite depuis vingt ans d'aller à luy, ſans avoir rien obtenu de mon endurciſſement ; il n'y a qu'un moment que je le prie de venir à moy, en la perſonne d'un de ſes Miniſtres ; non ſeulement il m'écoute, mais il prévient meſme mes deſirs. Cela n'eſt point naturel, & cette grace acheve de me changer. Vous connoiſſez par-là, mon Pere, que ce grand Dieu prend quelque intereſt en mon ſalut, & qu'il ſouhaitte que vous y contribuïez quelque choſe de voſtre part.

Enſuite continuant à parler, vous voyez (me dît-il) ma femme, mes enfans & ma fille ; ils ſont tous Chrétiens depuis long-temps, & je puis dire que Dieu s'eſt ſervi de moy, pour les détromper de leurs erreurs. Je leur ay donné vos livres, je leur en ay expliqué les maximes & la morale. La ſainteté, que voſtre Religion inſpire, m'avoit perſuadé que j'aurois une famille reglée, dés qu'elle ſeroit Chrétienne ;

je n'y ay point eſté trompé, & je n'aurois rien à me reprocher, ſi j'avois ſuivi leur exemple; mais il y a long-temps que j'ay taſché de leur inſpirer le bien, ſans pouvoir me réſoudre à le pratiquer moy-meſme. Il eſt temps de ſuivre la voye que j'ay montrée aux autres. La cour, où j'iray bien-toſt, n'eſt pas un lieu propre à ſe convertir, & j'ay crû que je devois dés à preſent chercher Dieu, de crainte que le grand monde, où je vas m'engager, ne m'empeſchaſt enſuite de le trouver.

Toute ſa famille, qui nous entouroit alors, pleuroit de joye; mais ce qui me touchoit le plus, eſtoit la ferveur que je voyois répanduë dans les yeux, dans l'air, dans tous les mouvemens du malade. Il eſtoit prés de deux heures, je n'avois encore rien pris, & je voulus du moins remettre ſon inſtruction & ſon Baptême aprés le diſné; mais il ne me fut pas poſſible d'obtenir un moment de delay. Je commençay donc à l'interroger, & il eſtoit ſi preſt ſur tous les articles de la Reli-

gion, que je me rendis enfin à ses pressantes sollicitations. Je le baptisay, & il accompagna toute l'action de sentimens si vifs & si ardens, d'amour, d'humilité, de foy & d'esperance, que rien en ma vie ne m'a fait mieux sentir ce que peut l'Esprit Saint dans un cœur, quand il veut luy-mesme le former, sans le secours de ses Ministres. Quelque temps aprés je le laissay plein de consolation, & je me retiray dans une chambre, pour prendre un moment de repos, dont j'avois un extréme besoin.

Mais à peine y avois-je esté une demie heure, que j'entendis des cris dans toute la maison. On m'appelloit de toutes parts, & estant accouru au bruit & à la chambre du malade, je le trouvay expirant entre les mains de ses enfans & de sa femme. Je taschay de luy rappeller les derniers sentimens de son Baptesme, il répeta encore d'une voix mourante les noms de Jesus & de Marie; mais il reçut l'Extréme-Onction presque sans connoissance; aprés

quoy il rendit doucement l'esprit. Tous ceux qui étoient presens crioient au miracle ; & repassant ce qui m'étoit arrivé à mon départ, sur le chemin, & dans la maison ; ils ne doutoient point que tout cela n'eust esté ménagé par la Providence, qui s'estoit servie de ces voyes secrettes, pour luy procurer une si heureuse fin.

Pour lors l'Esprit du Seigneur s'empara de tous les cœurs. Personne ne pleuroit, & la joye spirituelle fut si grande, qu'on n'entendoit partout que benedictions, louanges & actions de graces à ce Dieu de bonté, qui venoit d'operer de si grandes merveilles en son serviteur. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on ne remarquoit point en luy cette difformité, que la mort laisse ordinairement aprés soy ; au contraire, je ne sçay quel air de douceur & de devotion paroissoit répandu sur son visage, & marquoit assez le bien-heureux estat de son ame. On le mit sur un lit de parade, suivant la coûtume, où je le trouvay le lendemain plus de

vingt heures aprés, de la mesme maniere ; ayant d'ailleurs les mains & les bras aussi flexibles que s'il n'eust esté qu'endormi.

C'est ainsi que Dieu par un de ces profonds secrets de sa prédestination, va quelquefois éclairer une ame au milieu des tenebres de l'idolâtrie, & l'arracher à l'Enfer par une suite de plusieurs miracles ; tandis qu'une infinité d'autres, élevez dans le sein de son Eglise, sont par un juste jugement abandonnez à leur sens réprouvé.

Ce sont-là, mon Trés-Réverend Pere, les choses les plus extraordinaires, qui me sont arrivées durant le peu de temps que j'ay eu soin de la Mission de Chensi. Si je ne parle point de ce qui se passe dans les autres Provinces de la Chine, ce n'est pas que Dieu n'y opere de semblables merveilles ; mais comme je n'en ay pas de memoires exacts, je craindrois en racontant ce que j'ay oüi dire, de manquer à quelques circonstances considerables ; & j'aime mieux les laisser écrire dans la

ſuite,à ceux qui en ſont mieux inſtruits que moy.

Voicy ce que je puis encore ajoûter pour vous donner une connoiſſance plus exacte du bien qui ſe fait dans ce grand Empire. Il y a plus de deux cens Egliſes ou chapelles particulieres, dédiées au vray Dieu & gouvernées par des ſuperieurs Eccleſiaſtiques. Pekin, Nankin & Macao ont chacun un Eveſque ordinaire, à la nomination du Sereniſſime Roy de Portugal, qui continuë par ſon zele & par ſes liberalitez, de ſoûtenir dans tout l'Orient le Chriſtianiſme, que ſes illuſtres Prédeceſſeurs y ont eſtabli avec tant de gloire.

Les autres Provinces, quand je ſuis party, eſtoient ſous la direction de trois Vicaires Apoſtoliques, dont * l'un eſt Italien de l'Ordre de ſaint François, & * les deux autres ſont Eccleſiaſtiques, François de nation, Docteurs de Sorbonne, & d'un merite ſingulier. Les Miſſionnaires, qui y travaillent ſous

* Le R. Pere de Leoniſſa.

* M. Maigrot, & M. Pin.

leurs ordres, ſont auſſi de differentes nations. Il y a quatre Eccleſiaſtiques du Seminaire des Miſſions étrangeres de Paris, parmi leſquels M. l'Abbé de Lionne ſe diſtingue par ſon zele & par ſon application à l'eſtude des langues. On compte à peu prés autant de Peres de S. Dominique, douze ou quinze Peres Franciſquains, & trois ou quatre de l'Ordre de ſaint Auguſtin. Tous ces Religieux ſont Eſpagnols, & viennent à la Chine par Manille.

Les Jeſuites, qui ont fondé cette Miſſion, & qui par les faveurs extraordinaires des Sereniſſimes Rois de Portugal, auſſi-bien que des Empereurs de la Chine, ſe ſont trouvez en eſtat de faire des établiſſemens conſiderables, y entretiennent un plus grand nombre de Miſſionnaires. Il y en avoit environ quarante, lorſque je ſuis parti. Depuis ce temps-là, les Peres Grimaldi & Spinola * y en ont conduit pluſieurs autres; mais qu'eſt-ce que quarante & ſoixante ouvriers dans un champ ſi va-

* Le P. Spinola eſt mort en chemin.

ſte ? Plaiſe au divin Pere de famille d'écouter la voix de ceux qui y travaillent, & qui accablez ſous le poids du *jour & de la chaleur* demandent du ſecours ; ou du moins de répandre abondamment ſur nous ce premier Eſprit de l'Evangile, qui dans la perſonne d'un ſeul Apoſtre, ſuffiſoit autrefois pour convertir les plus grands Empires.

Ce n'eſt pas que l'eſtat preſent, où ſe trouve la Religion, ne ſoit un tres-grand ſujet de conſolation pour ceux qui prennent quelque intereſt à la gloire de Jesus-Christ. On travaille partout avec ſuccés, & il y a peu de Miſſionnaires qui n'y baptiſe chaque année, trois ou quatre cens perſonnes, quelquefois meſme huit & neuf cens. Deſorte qu'en cinq ou ſix années, on compte plus de cinquante mille idolâtres convertis. On baptiſe outre cela tous les ans, quatre ou cinq mille enfans expoſez dans les ruës de Pekin, qu'on va chercher tous les matins de porte en porte, où nous les trouvons

mourans de froid, de faim, & souvent à demi mangez par les chiens. Quand on n'y feroit que ce seul bien, les Missionnaires se croiroient bien payez de toutes les peines qu'ils se donnent.

Mais ce qui doit nous animer encore à cultiver cette Mission préferablement à toutes les autres, c'est l'esperance de convertir un jour l'Empereur, dont le changement seroit infailliblement suivi de la conversion entiere de l'Empire. Ainsi quand il faudroit attendre cet heureux moment trois & quatre siecles, sans autre fruit que celuy que nous esperons à l'avenir, nous serions encore trop heureux, de préparer par nostre patience les voyes du Seigneur dans ce nouveau monde, qui peut-estre fera un meilleur usage de la foy, que nos successeurs luy porteront; que n'en fait à présent l'Europe, de celle que nos Peres luy ont confiée.

Au reste, quoique parmi les Chrétiens, qui sont à présent à la Chine, nous ne comptions plus des Princes & des Ministres d'Etat depuis la der-

niere perſecution du Pere Adam ; nous ne laiſſons pas d'y baptiſer toutes les années des Mandarins, des Docteurs, & d'autres perſonnes de qualité. Mais il eſt vray que le peuple fait le plus grand nombre : *Non multi potentes, non multi nobiles ;* & ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'on a reconnu que les pauvres ont toûjours eſté dans l'Egliſe, la portion choiſie, & le précieux heritage de JESUS-CHRIST.

J'ay parcouru preſque toute la Chine, je me ſuis meſme appliqué à compter les fidelles ; mais je n'ay jamais pû en connoiſtre exactement le nombre. Je ſuis neanmoins perſuadé, que ceux qui luy en donnent trois cens mille, ne ſont pas fort éloignez de la verité. Leur ferveur n'eſt pas partout égale. Ceux de Canton ſe reſſentent beaucoup du voiſinage des Portugais ; & il ne faut pas juger des autres par ceux de *Manille* & de *Macao ;* ils deviennent fervens à meſure qu'ils s'avancent dans les terres.

Le fort du Chriſtianiſme eſt dans

la Province de Nankin, & ſur tout dans le territoire de *Cham-Hai*. Mais la foy eſt encore plus vive dans les provinces de Chanton, de Pechely, de Chenſi & de Chanſi. Il y a à proportion autant de Tartares Chrétiens que de Chinois : ceux-cy ſont plus dociles, & plus aiſez à convertir ; mais au temps de la tentation, ils ont beaucoup moins de courage. Les Tartares au contraire naturellement bruſques, plient difficilement ſous le joug de la foy ; mais ceux, dont la grace a une fois triomphé, ont une vertu à l'épreuve des plus grandes perſecutions. Pour ce qui eſt des femmes, qu'on voit plus rarement, quoiqu'elles ſoient beaucoup moins inſtruites que les hommes ; leur innocence, leur aſſiduité à la priere, leur ſoumiſſion aveugle aux dogmes de la foy & aux pratiques les plus ſeveres du Chriſtianiſme, ſuppléent en quelque façon à ce qui leur manque de connoiſſance, pour le détail de nos myſteres.

Il ſeroit à ſouhaitter que la beauté de

le nos Egliſes répondît à la ferveur les Chrétiens. Mais outre que les Chiiois ne ſont pas de grands Architectes, ette nouvelle Chreſtienté, ébranlée i ſouvent par les perſecutions, comoſée la pluſpart de gens pauvres, toerée ſeulement, & toûjours obligée le garder beaucoup de meſures, n'a pas ncore eſté en eſtat de baſtir des Temles fort magnifiques. Cependant il y dequoy s'eſtonner, que les Miſſionaires avec un auſſi petit fond que le eur, ayent pû faire en cette matiere de i grands efforts.

L'Egliſe de Pekin eſt fort bien baſtie, e frontiſpice, dont les pierres ont eſté oſées par les Miſſionnaires meſmes, ſt bien entendu, & d'un aſſez bon ouſt. Celles de *Kiam-Cheou*, de *Chamay*, de *Fou-tçhéou*, celle que les Peres de . François ont à Canton, & pluſieurs utres, ſont auſſi-belles que nos Egliſes ordinaires d'Europe. Mais l'Egliſe le *Ham-tçhéou* eſtoit d'une propreté u'on ne pouvoit aſſez admirer; on 'y voyoit que dorures, que peintures,

que tableaux ; tout en eſtoit orné ; il y avoit meſme du deſſein & de l'ordre. Ce beau vernis rouge & noir, que les Chinois ſçavent ſi bien mettre en œuvre, & auquel ils donnent tant de relief, par les fleurs d'or & les autres figures dont ils l'enrichiſſent, faiſoit par-tout le plus bel effet du monde.

Mais cette belle Egliſe, le fruit de la devotion des Chrétiens, & du zele du Pere Intorcetta, vient d'eſtre réduite en cendres, par un incendie qui a conſumé un grand quartier de la Ville ; & il y a de l'apparence que de long-temps, on ne ſera en eſtat de faire rien de ſemblable. Nous nous conſolerons neanmoins de cette perte, pourvû qu'il plaiſe à noſtre Seigneur de détruire en meſme temps cette foule d'idoles, qui inondent tout l'Empire ; & qu'il veüille bien s'élever des temples vivans dans les cœurs des nouveaux fidelles, où il ſoit honoré en eſprit & en verité ; & dans leſquels, au défaut de nos Egliſes, on luy offre continuellement des ſacrifices de loüanges.

Je ne vous parle point, mon Tres-
.éverend Pere, de ce qui s'eſt paſſé
ans les Indes, où les révolutions d'un
rand Royaume, la jalouſie de quel-
ues Européens, & les traverſes con-
inuelles des heretiques ont rompu
outes les meſures, que la prudence
Chrétienne nous avoit obligez de pren-
re, pour le bien de la Religion. De
orte que la pluſpart de nos Miſſionnai-
es François ont eſté juſqu'icy plus il-
uſtres par leurs ſouffrances, que par la
onverſion des Idolâtres.

Les uns aprés avoir paſſé pluſieurs
nnées dans les priſons les plus obſcu-
es, commencent à peine à voir le jour,
z ne ſont pas meſme encore en eſtat
'exercer librement leur miniſtere. Les
utres, chaſſez de leurs établiſſemens,
rrent de toutes parts ſur les mers les
lus orageuſes, traînant aprés eux le
ebris de leurs Miſſions ruinées; &
our retourner aux extrémitez du
nonde, ils ſe remettent pour la qua-
iéme fois, à la merci des flots & de
eurs ennemis.

Plusieurs ensevelis dans les naufrages, ou accablez par les fatigues, ont déja fini glorieusement leur carriere; & si leurs compagnons vivent encore, ce n'est que pour consommer plus lentement le sacrifice de leurs vies, dans les maladies habituelles que les premiers travaux leur ont attirées.

Vous voyez, mon Tres-Réverend Pere, quelles sont les personnes dont je veux parler. Vous en sçavez les noms; vous en connoissez le merite; & depuis qu'ils furent choisis dans le grand nombre de ceux qui se presenterent pour les Indes, vous les ayez toûjours honorez d'une affection tres-particuliere. Oseray-je ajoûter que non content de les envoyer, vous les suivistes en quelque maniere vous-mesme; & que vous devinstes le compagnon ou plutost le chef de leur Apostolat; prenant part, comme le plus fervent Missionnaire, aux succés de leurs saintes entreprises, entrant avec zele en tous leurs travaux; les délivrant par une puissante protection de leurs chaisnes

u du moins en diminuant le poids par
es lettres conſolantes & pleines de
ette vive foy, qui fait trouver du plai-
r dans les peines les plus rudes.

Ce courage, mon Tres-Réverend
ere, que vous nous avez inſpiré, a-
oucit non ſeulement nos ſouffrances,
ais nous fait encore eſperer que les
ines de ce grand édifice, que nous
mmencions à élever à la gloire de
ieu, ſerviront un jour de baſe à un
tre ouvrage, encore plus conſidera-
e & plus ſolide que le premier.

Ainſi ni le naufrage de trois de nos
eres [a] enſevelis dans la mer; ni la per-
de quatre autres, [b] qui ont ſacrifié
urs vies dans les vaiſſeaux, au ſoula-
ment des malades; ni la mort d'un
us grand nombre encore, [c] que les
tigues des Miſſions nous ont enlevez
ns les Indes; ni les priſons du Pegu,
Siam, de Malaque, de Batavie, de

a Les Peres Barnabé, Thionville, Nivart.

b Les Peres Rochete, le Blanc. Les Freres Serlu &
udy.

c Les Peres Richaud, de Baiſe, Archambaut, Eſpa-
c, S. Martin, Duchats, le F. Cormier, &c.

Roterdam, de Midelbourg, où les payens & les heretiques ont tour à tour éprouvé noſtre patience ; tout cela, dis-je, ne nous rebute point, perſuadez que comme JESUS-CHRIST s'eſt ſervi de ſa croix pour eſtablir la Religion ; ainſi les croix des Miſſionnaires doivent toûjours eſtre le fondement de leurs Egliſes & comme la ſemence des nouveaux Chrétiens.

Cependant ces premiers travaux n'ont pas eſté tout-à-fait ſteriles. On a baptiſé à Poudychery plus de quatre cens enfans idolâtres ; on a ſecouru les peuples de la coſte de Coromandel, de l'iſle de Ceylan, du Pegu, de Bengale. On a travaillé avec ſuccés en pluſieurs Provinces de l'Empire du Mogol, & ſur tout dans les Miſſions de Maduré ; Miſſions, où nous voyions renaiſtre de nos temps les premiers ſiecles de l'Egliſe ; où les fidelles extrémement pauvres & privez de toutes les douceurs de la vie, ſemblent ne vivre que de foy, d'eſperance, & de charité ; où les Miſſionnaires, pour s'accommo-

er aux coûtumes du pays & s'attirer
confiance des peuples, paſſent tou-
leur vie dans les foreſts, à demi nuds,
brûlez par les rayons du ſoleil; mar-
ıent preſque toûjours ſur les ſables
dens, ou dans des chemins pleins
épines, ne prennent pour toute nour-
ture qu'un peu de ris avec quelques
erbes inſipides, & ne boivent que
eau jaune & bourbeuſe des foſſez ou
es marais.

C'eſt-là qu'un grand nombre de
os Peres ont ſouffert & ſouffrent en-
ore tous les jours les priſons, les chaiſ-
es, les foüets, & tous les tourmens
ue l'Enfer a coûtume de ſuggerer aux
nnemis de noſtre ſainte foy; c'eſt-là
ue le Pere *Brito* illuſtre par ſa naiſſance
par l'eſtime particuliere dont le Se-
niſſime Roy de Portugal l'honoroit;
ais beaucoup plus encore, par ſes ra-
s vertus, eut le bonheur il y a deux
ns, de donner ſa vie pour la querelle
e JESUS-CHRIST: & où ſes freres à
n exemple, taſchent par leur ferveur
obtenir du Ciel la même grace.

Peut-eſtre que ce portrait, mon Tres-Réverend Pere, ne plaira pas aux gens du monde, peu faits à donner aux ſouffrances le juſte prix qu'elles meritent, & *à gouſter ce qui eſt de l'Eſprit de Dieu;* mais je ſçay bien qu'il ne ralentira pas le zele de nos Peres qui vivent en France, & qui aſpirent depuis tant d'années à nos penibles emplois.

Ces Miſſions ont pour eux d'autant plus d'attraits, qu'elles paroiſſent aux autres plus affreuſes: s'ils n'eſperoient trouver dans les Indes que les croix ordinaires, auſquelles la Providence aſſujetit tous les Etats du monde, & dont JESUS-CHRIST a particulierement enrichi le Chriſtianiſme; contents de la vie religieuſe & des excellentes vertus qu'on y pratique, ils n'auroient peut-eſtre jamais penſé à quitter leurs amis, leurs parens, leur patrie; mais ils cherchent ailleurs, ſelon le conſeil de l'Apoſtre, ce qui *nous manque icy de la Paſſion de* JESUS-CHRIST; & ils veulent remplir toute l'étenduë, toute la largeur, & tou-

te la profondeur de cette divine loy, qui les porte avec S. Paul à devenir les victimes de la plus pure charité, juſqu'à ſe faire anathémes pour le ſalut de leurs freres.

Ce ſont là neanmoins ces Apoſtres, mon Tres-Réverend Pere, que l'envie nous peint quelquefois en France avec de ſi noires couleurs; & que l'hereſie toûjours oppoſée au veritable zele, accuſe ſi ſouvent d'ambition, d'avarice, d'impieté & d'idolatrie; ils ſont trop heureux d'eſtre en butte à tous les traits de la calomnie, pourvû qu'ils n'ayent pour ennemis que ceux de l'Egliſe & de la verité; & certainement la guerre, que de ſemblables adverſaires leurs declarent avec tant d'animoſité dans l'Europe, ne les juſtifie pas moins, que celle qu'ils declarent eux-meſmes ſi ouvertement au Paganiſme dans les Indes.

Cependant quelque juſtice que les hommes ſages leur faſſent ſur ce point, il eſt tres-vray que cela ne ſuffit pas pour les juſtifier devant Dieu, aux yeux

duquel *les Anges mesme ne sont pas sans tache*. Aprés tous les efforts de nostre zele, il faut non seulement reconnoître avec humilité que nous sommes tous *des serviteurs inutiles*, mais avoüer encore avec des sentimens de frayeur, qu'en vain nous gagnerions à JESUS-CHRIST toutes les nations de la terre, si nous sommes assez lâches que de negliger nostre propre salut, & de nous perdre malheureusement nous-mesmes. Je suis avec un profond respect,

Mon Tres-Réverend Pere,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
L. J.

LETTRE

A Monſeigneur
LE CARDINAL DE JANSON.

La Religion Chrétienne nouvellement approuvée par un Edit public, dans tout l'Empire de la Chine.

MONSEIGNEUR,

Il ſemble que le Ciel ſenſible aux travaux de nos Miſſionnaires, qui depuis pluſieurs années ont arroſé la Chine de leurs ſueurs, veüille enfin établir ſolidement cette nouvelle Egliſe. Juſqu'icy elle a eſté ſujette à une infinité de révolutions, floriſſante ſous le regne de quelques Empereurs, perſecutée au temps de leurs minoritez, & preſque entierement ruinée durant les troubles domeſtiques ; mais toûjours chancelante par la rigueur des loix qui

ont laiſſé le droit de la détruire, à ceux meſme qui l'ont le plus favoriſée.

Car les Tribunaux ſouverains de la Chine, ennemis declarez de tout culte étranger, plutoſt par un eſprit de politique, que par un attachement ſincere à la religion du pays, ont ſouvent condamné la loy chrétienne & puni ſeverement ceux qui avoient le courage de l'embraſſer. Pluſieurs ne laiſſoient pas d'écouter la voix de Dieu plutoſt que celle des hommes ; mais la pluſpart craignant pour leur fortune, bien loin de ſuivre la verité connuë, n'oſoient pas meſme s'en inſtruire.

Il y a cent ans que nous tâchions par toutes ſortes de voyes, de lever cet obſtacle, preſque invincible à la converſion des Grands. L'heure du Seigneur n'eſtoit pas encore venuë. Il vouloit exercer la patience des Chrétiens, éprouver la conſtance des Miſſionnaires, & augmenter par-là le merite des uns & des autres. Mais enfin cet heureux moment vient d'arriver, & l'Empereur a donné à ſes ſujets une entie-

re liberté de conscience, en approuvant par un Edit public la loy chrétienne, dans toute l'étenduë de son Empire. * *Vous avez, Seigneur, rompu les chaisnes qui tenoient vostre sainte Religion captive. C'est à present que nous pouvons sans danger vous offrir des sacrifices & invoquer publiquement vostre nom. Nous vous presenterons nos vœux, non plus en secret comme auparavant, mais en presence de tout le peuple, dans les temples qu'on nous permet d'élever à vostre gloire, & qui vont faire de l'ancienne Babilone, une nouvelle Jerusalem.* Voicy, MONSEIGNEUR, l'occasion & toute la suite de cet heureux évenement.

Le Pere Alcala Dominiquain Espagnol, l'un des plus zelez Missionnaires de la Chine, avoit acheté une maison à *Lanki*, petite Ville de la province de *Chekiam*. Quoique cet établissement fût expressement contre l'Edit de 1669. le Mandarin du lieu, qui ne s'y estoit point opposé, ayant dans la suite esté choqué de quelques paroles indiscre-

* Psal. 115.

tes, qui échapperent aux domestiques de ce Pere, resolut de ne pas dissimuler davantage, & de proceder juridiment contre luy.

Il demanda donc au Missionnaire comment il avoit osé s'établir dans la Ville? Pourquoy il y preschoit une loy étrangere? & mesme de quel droit il pouvoit demeurer dans l'Empire? Ce Pere avoit bien prévû l'orage, & il s'y » estoit déja préparé. Je m'étonne, » Seigneur, dit-il en répondant au » Mandarin, que vous me fassiez à pre- » sent un crime, d'une chose que vous » n'avez pas desapprouvée dans les » commencemens. Vous sçavez bien » que depuis quelques années l'Empe- » reur conserve dans l'Empire cinq de » mes freres Européens, (il vouloit » parler de nous) que non seulement » il les a appellez à la cour, mais en- » core que par un Edit public il leur a » donné pouvoir de s'établir en quel- » que endroit du Royaume qu'il leur » plairoit; c'est pour l'un d'eux que » j'ay acheté cette maison, & je m'y

suis logé, jusqu'à ce qu'il vienne luy- «
mesme en prendre possession. «

Au reste vous sçavez aussi qu'il «
fut permis aux anciens Missionnaires «
de rentrer dans leurs Eglises, quand «
l'Empereur leur fit la grace de les «
rappeller de leur exil. Consultez là «
dessus vos registres, & vous y trou- «
verez mon nom. «

Quelques mois aprés un autre Mandarin sollicité par celuy de *Lanki*, ou du moins poussé par son exemple, résolut d'arrester le progrés de nostre sainte loy : il en défendit l'exercice dans toute l'étenduë de son gouvernement, par une ordonnance qu'il fit afficher en differents endroits. La Religion y estoit traitée d'une maniere si injurieuse, que le P. Intorcetta de nostre Compagnie, & Missionnaire dans la capitale de cette province, ne crut pas pouvoir dissimuler cet affront sans trahir son ministere.

Il crut mesme estre en droit d'accuser dans les formes cet ennemi declaré de l'Evangile, dont la conduite

eſtoit ſi éloignée des intentions de l'Empereur. Car ce Prince peu d'années auparavant, avoit de ſa propre main rayé pluſieurs lignes d'un livre, qui mettoit la loy chrétienne au nombre des ſectes dangereuſes & des hereſies populaires. Ce livre eſtoit d'un grand poids, non ſeulement à cauſe de ſon auteur, illuſtre par ſa qualité & par ſon merite; mais beaucoup plus, parce qu'on l'avoit compoſé pour l'inſtruction du peuple, à qui, ſelon la coûtume, il devoit eſtre lû pluſieurs fois durant l'année.

Le Pere Intorcetta jugea donc que c'eſtoit une temerité puniſſable dans un petit Mandarin, de condamner de ſon autorité privée, ce que l'Empereur ſembloit avoir approuvé. De ſorte que ce Pere écrivit une lettre extrémement forte au Gouverneur de la capitale, dans laquelle il le prioit d'obliger cet Officier ſubalterne de ſe dédire & de faire déchirer cet écrit injurieux. Il ajoûtoit meſme que pour reparer cette faute, il ſouhaittoit que le Manda-

rin fit mettre d'autres affiches en la place des premieres, plus favorables à la Religion & plus conformes aux intentions de l'Empereur.

Le Gouverneur envoya cette lettre au Mandarin, & par malheur on la luy rendit un jour d'audience, à la vûë du peuple, & au temps meſme qu'il eſtoit occupé à rendre la juſtice. Il fut ſi ſenſible à cet affront, que contre la coûtume des Chinois, & malgré ſon phlegme naturel, il ſe leva de ſon tribunal tranſporté de colere, ſe plaignit de l'audace du Miſſionnaire, & proteſta tout haut qu'il s'en vengeroit.

Pour mieux réüſſir, il ſe joignit au Mandarin de *Lanki*, & prit avec luy des meſures pour détruire entierement, s'il pouvoit, la Religion Chrétienne. Ils commencerent d'abord par attaquer le Pere Dominiquain, dont ils eſperoient venir plus facilement à bout; car ils ne pouvoient ſe perſuader qu'il fuſt du nombre des anciens Miſſionnaires. Pour s'en éclaircir, ils firent venir des copies authentiques

de toutes les procedures qu'on avoit faites durant tout le cours de la perſecution contre le Pere *Fii* (car c'eſtoit ſon nom) à deſſein de le confronter avec luy-meſme.

C'eſt une adreſſe aſſez ordinaire aux Mandarins Chinois d'interroger les criminels non ſeulement ſur les faits, mais encore ſur une infinité de circonſtances inutiles, faiſant écrire avec beaucoup de ſoin, tout ce qu'on y répond. Ainſi aprés avoir long-temps parlé de toute autre choſe, pour diſtraire l'eſprit, ils retombent tout-à-coup ſur l'affaire dont il s'agit : ils recommencent pluſieurs fois l'inſtruction, ils changent l'ordre des interrogations, & ſuppoſent adroitement des réponſes contraires à celles que le coupable a données, afin de le faire couper, & de démeſler ainſi plus aiſément la verité.

Le Pere Alcala auroit ſans doute eſté fort embarraſſé, ſi par une providence particuliere il n'euſt conſervé une copie de ces anciennes procedures. Sçachant donc l'intention de ſes Juges,

il s'instruisit si bien de tout ce qui s'étoit autrefois passé en cette matiere, & parla si conformément au premier interrogatoire, que ses ennemis ne purent jamais se prévaloir contre luy de ses réponses.

Ainsi toute la tempeste retomba sur le P. Intorcetta, contre qui ils estoient beaucoup plus animez; mais parce que ce Pere ne demeuroit pas dans le lieu de leurs gouvernemens, ils gagnerent secretement plusieurs Mandarins considerables, & en particulier le Vice-roy, qui joignoit à un pouvoir absolu dans sa Province, une aversion encore plus grande pour la Religion Chrétienne.

Ils prirent tous de concert la résolution de ruiner le Christianisme; & aprés avoir fait chercher dans les archives de l'Intendant de police, toutes les procedures qui s'estoient faites autrefois contre les Missionnaires, on trouva enfin le decret de 1669. qui leur défendoit de bastir des Eglises, d'enseigner en public ou en particulier la loy des

Européens, de donner le Baptême aux Chinois, de diſtribuer aux Chrétiens des médailles, des chapelets, des croix & autres ſemblables marques de la Religion.

Les Miſſionnaires n'ignoroient pas ces défenſes, mais leur zele particulier & l'exemple de Pekin, où l'Evangile eſtoit preſché à la veuë meſme de l'Empereur, ſans que perſonne y trouvaſt à redire, les avoit obligez de paſſer pardeſſus les regles ordinaires de la prudence humaine. Ces meſmes conſiderations avoient fermé les yeux à la plûpart des Mandarins des Provinces ; & quand quelqu'un d'eux ſe mettoit en devoir d'arreſter les progrés de la foy, on taſchoit de l'appaiſer par des preſens & par des lettres de recommandation, que les Peres de Pekin nous procuroient ; ou meſme, s'il eſtoit neceſſaire, on employoit contre luy l'autorité de l'Empereur.

Les Chrétiens de *Ham-tçhéou*, dont le Pere Intorcetta prenoit ſoin, n'avoient pas eſté des moins fervens. Leur

courage avoit paru ſous le gouvernement de pluſieurs Mandarins, tous opposez à noſtre ſainte foy; mais il n'éclata jamais davantage que dans l'occaſion preſente. Car le Viceroy croyant eſtre en droit de tout entreprendre en vertu de l'Arreſt dont j'ay parlé, fit afficher à la porte de noſtre maiſon, dans toutes les places publiques de la capitale, & enſuite dans plus de ſoixante & dix Villes de ſon gouvernement, une nouvelle ſentence, par laquelle il défendoit ſous de grieves peines l'exercice de la Religion Chrétienne; ordonnant à ceux qui l'avoient embraſſée de l'abandonner. *

De plus ayant appris que le P. Intorcetta eſtoit autrefois dans la province de Kianſi, & qu'il n'avoit point eu permiſſion de la Cour de s'eſtablir dans celle de *Che-Kiam*, il luy envoya demander de quelle autorité il oſoit y demeurer; il luy commanda meſme d'en ſortir au plutoſt. L'Officier, qui luy por-

* Cela ſe paſſoit vers le milieu du mois d'Aouſt de l'an 1691.

ta cet ordre, ajoûta : Je vous commande outre cela de la part du Viceroy, de brusler tous les livres de vostre Religion, avec les *tables* d'imprimerie que vous avez dans vostre maison. Ce sont des planches où l'on a gravé toutes les feüilles, & dont l'on peut tirer des exemplaires, à mesure qu'on en a besoin.

Le Pere sans s'étonner, répondit qu'il estoit dans la Ville par l'autorité de celuy qui donnoit droit au Viceroy d'y » demeurer luy-mesme. Avez-vous oublié, Monsieur, ajoûta-t-il à cet Officier, que l'Empereur passant icy il » y a trois ans, envoya à mon Eglise » deux Grands de sa cour, pour offrir » en son nom, des presens au vray Dieu; » avec ordre de se prosterner devant » ses Autels. Je luy en fus rendre de » tres-humbles actions de graces ; & » pour luy donner plus long-temps » des marques de ma reconnoissance, » je voulus l'accompagner à son dé- » part sur le canal, où il estoit avec » toute sa cour.

Ce grand Prince, qui m'avoit déja honoré de pluſieurs démonſtrations de ſa bienveillance, diſtinguant ma barque parmi une infinité d'autres, la fit approcher de la ſienne, & me dit des choſes ſi obligeantes, qu'aprés cela je ne penſois pas devoir encore eſtre expoſé aux duretez & aux inſultes d'aucun de ſes Officiers.

Mais puiſque cet exemple n'a point fait d'impreſſion ſur l'eſprit du Viceroy; rapportez-luy, que l'Empereur ne voulant pas que je l'accompagnaſſe plus loin, me renvoya avec ces dernieres paroles, qui me ſont trop avantageuſes pour oſer y ajoûter ou en diminuer la moindre choſe. *Voſtre âge avancé*, me dit-il, *ne vous permet pas de me ſuivre davantage, vous n'eſtes pas en eſtat de ſouffrir les fatigues d'un voyage; je vous ordonne de retourner en voſtre Egliſe, & d'y paſſer en paix le reſte de vos jours.* Que ſi le Viceroy trouble non ſeulement cette paix par des ordonnances injurieuſes au Dieu que j'adore; mais s'il me

» chasse encore honteusement de sa » Province, je luy laisse à juger lequel » de nous deux s'oppose le plus ouver- » tement aux volontez de l'Empereur.

» Pour ce qui regarde les tables, où » l'on a gravé la loy de JESUS-CHRIST » & ses maximes, à Dieu ne plaise que » je sois assez impie pour y mettre le » feu. Le Viceroy en est pourtant le » maistre, puisque je ne puis résister à » sa violence; mais dites-luy qu'avant » de s'y résoudre, il doit commencer » par me brusler moy-mesme.

Le Viceroy surpris de l'intrépidité du Missionnaire, n'osa rien entreprendre sur sa personne; mais il renvoya cette affaire à plusieurs Mandarins subalternes, qui eurent ordre de citer ce Pere à leurs tribunaux, & de l'inquiéter sur toutes choses, sans luy donner un moment de relâche. Le P. Intorcetta, qui tomba pour lors malade eust pû facilement se dispenser de comparoistre; mais il craignit de perdre ces précieux momens, que la Providence luy avoit ménagez, de confesser hautement le

nom

nom de JESUS-CHRIST ; & ne pouvant ſe réſoudre à reculer durant ce glorieux combat, il ſe fit porter devant ſes Juges, accablé d'un coſté par la force du mal qu'il ſouffroit, & beaucoup plus encore par la veuë de ſon Egliſe deſolée ; mais d'ailleurs ſi animé de l'Eſprit Saint, dont les Martyrs ſont fortifiez, que de tous les Mandarins, qui l'interrogerent, il n'y en eut aucun, qui n'admiraſt la grandeur de ſon courage.

Ainſi malgré les ordres rigoureux du Viceroy ; preſque tous le traiterent avec beaucoup de diſtinction, juſques-là meſme que l'un d'eux fit rudement baſtonner en pleine audience un Officier de juſtice, qui avoit manqué de reſpect au Pere, ajoûtant que les accuſations ne rendent pas coupable, & qu'il faut avoir eſté juſtement condamné, pour meriter d'eſtre traité en criminel.

Le P. Intorcetta prévoyant d'abord que la perſecution ſeroit violente, avoit écrit aux Miſſionnaires de la

cour, afin qu'ils y apportassent quelque remede. L'Empereur estoit alors en Tartarie, où il prenoit le divertissement de la chasse. Le Pere Gerbillon, François de nation, & l'un de ceux que le Roy a envoyez à la Chine, y avoit accompagné ce Prince, dont il est particulierement aimé, & qui le tient presque toûjours auprés de sa personne: ainsi ce fut à luy que les lettres furent adressées.

Ce Pere ne crut pas devoir en parler à l'Empereur, mais il se contenta de demander une lettre de recommandation au Prince *Sosan*, l'un des plus puissans Ministres de l'Empire, & son ami particulier, lequel écrivit sur le champ au Viceroy d'une maniere extrémement forte. Il luy representoit, qu'un procedé comme le sien, sentoit un peu la violence, & estoit bien éloigné de sa moderation & de sa prudence ordinaire: *Nous vivons*, luy disoit-il, *dans un temps qui demande beaucoup de douceur & de discretion. L'Empereur cherche toutes les occasions de favoriser les Docteurs*

e la loy Chrétienne, comment pouvez-
ous luy plaire en la perſecutant? Croyez-
oy, l'exemple du Prince doit faire plus
'impreſſion ſur nos eſprits, que tous les Ar-
ſts des Tribunaux; & les anciens Edits
ue la Cour elle-meſme ne veut plus ſui-
re, ne doivent point eſtre à preſent la re-
le de noſtre conduite. Si vous favoriſez
s Miſſionnaires, comptez que l'Empereur
ous en ſçaura gré; & s'il m'eſt permis
'ajoûter quelque choſe à ce dernier motif,
yez ſeur auſſi que je ſeray ſenſible à tous
s bons offices que vous leur rendrez à ma
ecommandation.

Le Prince *Soſan* eſt ſi conſideré dans
out l'Empire, ſoit par l'honneur qu'il
d'eſtre proche parent de l'Empereur,
oit par ſa charge de grand Maiſtre du
alais, ſoit par ſon credit & ſon habi-
eté; qu'en toute autre rencontre, le
iceroy de *Chequiam* ſe ſeroit fait un
ort grand plaiſir de recevoir une de
es lettres, & n'auroit pas balancé un
eul moment à le ſatisfaire; mais la
aſſion l'avoit aveuglé: & le dépit
u'il eut de ſe voir moins puiſſant à la

cour qu'un étranger, le détermina à faire sentir au Missionnaire qu'il estoit du moins le maistre en sa Province.

Il commença donc par se saisir de plusieurs Eglises, qu'il donna aux Prêtres des faux Dieux, aprés en avoir arraché les sacrez monumens de nostre Religion. Il fit des ordonnances beaucoup plus rigoureuses que les premieres; il menaça le Pere de son indignation, s'il n'abandonnoit son troupeau il fit prendre plusieurs Chrétiens, qui s'estoient trop ouvertement déclarez Quelques-uns d'eux furent mis en prison, on chastia cruellement les autres & ce fut alors que la persecution devint sanglante par les tourmens, qu ces genereux Confesseurs souffriren pour le nom de JESUS-CHRIST.

Parmi ceux qui se distinguerent, u Medecin fit sur tout éclater sa foy. I avoit esté vivement touché de voir le Autels du vray Dieu dépoüillez, le croix brisées, les saintes images exposées à la risée & à l'impieté des idolatres. Pour reparer cette injure, & r

pas laisser les fideles sans les marques ordinaires de leur Religion, il distribua à chacun d'eux, des images & des croix. Il alloit de porte en porte avec ces précieux gages de nostre salut, animant les foibles, & confirmant dans la foy les plus courageux : *N'apprehendez point*, leur disoit-il, *celuy qui ne peut exercer son foible pouvoir que sur les corps ; mais craignez ce grand Dieu, qui aprés vous avoir osté la vie, peut encore punir vostre ame d'une mort éternelle, & souffrez plutost toute sorte de supplices, que d'abandonner sa sainte loy.*

Le Mandarin choqué de la hardiesse du Medecin, commanda qu'on le chargeast de chaisnes ; & aprés l'avoir fait traisner devant son tribunal, on se disposoit à luy donner une cruelle bastonnade, quand son filleul, qui étoit accouru avec plusieurs autres Chrétiens, se jetta à genoux aux pieds du Juge, & le pria les larmes aux yeux, de permettre qu'il receust le chastiment pour son parrain.

Ce fervent Medecin, qui ne respi-

roit que le martyre, eſtoit bien éloigné de ceder ſa place à un autre ; il la défendit conſtamment ; & pour lors il ſe fit entr'eux un combat, que les Anges admirerent, & qui rendit la Religion Chrétienne, reſpectable meſme aux Idolâtres. Le Juge en fut eſtonné, & ſe tournant du coſté de ces illuſtres Confeſſeurs de JESUS-CHRIST : *Allez*, leur dît-il, *cet empreſſement à ſouffrir le chaſtiment de vos fautes merite quelque indulgence ; je vous pardonne, mais doreſnavant ſongez à contenter le Viceroy, & à obeïr avec plus de ſoin aux ordres de l'Empereur.*

Quand l'Eſprit de Dieu s'eſt une fois emparé d'un cœur, les paroles des hommes ne ſont guere capables de le toucher. Ce fervent Medecin, que la vûë des ſupplices avoit rendu plus courageux, continua comme auparavant ſes exercices de charité ; & ſon zele fit partout tant de bruit, que le Mandarin n'oſa plus le diſſimuler ; il ſe trouva meſme fort choqué du mépris qu'il ſembloit faire de ſes menaces

De ſorte qu'il ordonna à ſes Officiers de le luy amener pour en faire un rigoureux exemple.

En effet il le fit battre en ſa preſence ſi cruellement, que les aſſiſtans étoient également ſurpris & de la ſeverité du Juge & de la patience de ce bon Chrétien. Aprés cette ſanglante execution, quelques-uns de ſes parens, qui eſtoient accourus à ce triſte ſpectacle, ſe mirent en devoir de le porter en ſa maiſon; mais il voulut abſolument eſtre conduit à l'Egliſe; & quelque effort qu'on fiſt pour l'en détourner, il eut encore aſſez de force pour s'y traiſner luy-meſme, appuyé ſur les bras de pluſieurs Chrétiens. Il y arriva tout baigné de ſon ſang, & s'eſtant proſterné aux pieds des Autels: *Seigneur*, dît-il, *vous eſtes témoin aujourd'huy que je préfere voſtre ſainte loy à toutes les douceurs de la vie; je ne viens point vous demander juſtice du ſang que vos ennemis ont répandu, je viens vous offrir celuy qui me reſte. Je ne merite point de mourir pour une ſi belle cauſe; mais vous,*

mon Dieu, vous meritez bien le sacrifice entier de ma vie. Ensuite s'estant tourné du costé du P. Intorcetta, qui commençoit à le consoler: *Ah! mon Pere,* répondit-il, *je serois à present au comble de ma joye, si c'estoit mon zele & non pas mes pechez, qui m'eust attiré ce leger chastiment.*

Cet exemple & plusieurs autres, que je ne rapporte point, firent tant d'impression sur l'esprit des Idolâtres, que plusieurs d'entr'eux résolurent d'embrasser la Religion Chrétienne, persuadez que des sentimens si contraires à la nature corrompuë, ne pouvoient venir ni de la passion ni de l'erreur.

Parmi ceux, que le saint Esprit toucha, il y en eut trois qui parurent pleins de cette mesme foy, qui faisoit autrefois dans la primitive Eglise, presque autant de martyrs que de fidelles. Ils étoient jeunes, bienfaits, de qualité, & sur tout engagez par leur estat à suivre aveuglément les inclinations du Viceroy. Cependant comptant pour rien leur fortune temporelle, ils demande-

rent publiquement le Bapteſme.

Le Pere, pour éprouver la foy de ces fervens Neophytes, ne leur cacha rien de ce qui pouvoit les ébranler; mais il eut beau leur repreſenter la rigueur des Edits, l'indignation du Viceroy, la deſolation où ils alloient jetter leurs familles; le danger de perdre leurs biens, leur honneur, leur propre vie: toutes ces conſiderations ne ſervirent qu'à les animer davantage. De ſorte qu'aprés une aſſez longue épreuve, ils furent initiez dans nos ſaints myſtéres, & prirent part comme les autres à la croix de Jesus-Christ. Leur converſion fortifia les foibles, & conſola le Pere Intorcetta, des maux que la perſecution avoit déja fait ſouffrir à ſon Egliſe.

Mais le Viceroy en fut d'autant plus outré, qu'il n'eut pas alors toute la liberté d'en témoigner ſon reſſentiment. Car au meſme temps on luy rendit deux lettres de la part du Prince *Soſan*: l'une eſtoit pour le Pere Intorcetta; l'autre, qui s'adreſſoit à luy-meſme, eſtoit plei-

ne de reproches, ſur ce qu'il ſembloit faire peu de cas de la recommandation du Prince : *Je n'euſſe jamais crû*, luy diſoit-il, *que pour plaire à des gens mal intentionnez, qui ont aigri voſtre eſprit contre les Chrétiens, vous euſſiez abandonné les conſeils que je vous donnois. C'eſt comme voſtre ami, que j'ay taſché de vous inſpirer de meilleurs ſentimens. Penſez-y encore une fois, & faites réflexion que c'eſt moy qui vous parle. J'attends de voſtre amitié trois choſes. La premiere, que vous rendiez vous-meſme au P. Intorcetta la lettre que je luy écris. La ſeconde, que vous contentiez tellement ce Pere, qu'il ait lieu de ſe loüer des bons offices que vous luy rendrez, & qu'il m'en rende luy-meſme témoignage. La troiſiéme, que doreſnavant vous ne troubliez plus ni les Miſſionnaires, ni les Chrétiens. Au reſte je ſuis marri d'eſtre obligé de vous écrire ſi ſouvent ſur cette matiere. Si vous changez à l'avenir de conduite, je vous écriray une troiſiéme fois, pour vous remercier; mais ſi vos emportemens continuent, voicy la derniere lettre que vous recevrez de moy.*

Alors le Viceroy ſe repentit de ſes premieres démarches. Neanmoins il eſtoit ſi engagé, qu'il ne crut pas pouvoir reculer avec honneur. Il avoit ſur tout de la peine à rechercher d'amitié, un Miſſionnaire qu'il venoit de traiter publiquement avec le dernier mépris ; mais comme il craignoit le reſſentiment du Prince *Soſan*, le plus puiſſant & le plus acredité Miniſtre de l'Empire ; il prit le parti d'un coſté, de s'en tenir à ce qu'il avoit déja fait contre les Chrétiens, ſans pouſſer les choſes plus loin ; & de l'autre, d'envoyer un de ſes Officiers à Pekin, pour ſe diſculper auprés du Prince.

Cependant le P. Intorcetta inſtruit ſecretement des lettres que le Viceroy avoit receuës, donna avis aux Miſſionnaires de la cour, du peu d'effet qu'elles avoient produites. De ſorte que ces Peres réſolurent enfin d'en parler à l'Empereur, en cas que le Prince *Soſan* fuſt luy-meſme de cet avis. Ils luy raconterent donc ce qui ſe paſſoit à *Ham-chéou*, l'obſtination du Viceroy,

l'affliction du P. Intorcetta, & le danger où se trouvoit son Eglise, dont la ruine entraîneroit infailliblement celle de toutes les Missions de l'Empire. *Puisque tous vos efforts, Seigneur,* ajoûterent-ils, *paroissent inutiles ; rien, ce semble, ne peut arrester la violence de ce Mandarin obstiné, que l'autorité de l'Empereur. Mais nous manquerions à nos veritables interests, &, ce qui nous touche encore davantage, à la reconnoissance que nous sommes obligez d'avoir pour toutes vos bontez, si nous nous gouvernions par d'autres vûes que par les vostres.*

Le Prince déja picqué de la conduite du Viceroy, ne fut pas marry de cette ouverture, & crût avoir trouvé le moyen de se venger à son tour. Ainsi les Peres ayant de leur costé recommandé à Dieu cette importante affaire, où il s'agissoit de l'établissement solide, ou de l'entiere ruine de la Religion, se rendirent au Palais le 21. de Decembre de l'année mil six cens quatre-vingt onze, & demanderent audiance.

L'Empereur envoya quelques Eunuques de confiance, pour ſçavoir ce qu'ils deſiroient. Les Peres leur expoſerent d'abord les excés atroces du Viceroy de *Ham-chéou*, tant à l'égard des Miſſionnaires, qu'à l'égard des Chrétiens de ſon Gouvernement. Ils ajoûterent qu'ils ſouffroient depuis long-temps ſans ſe plaindre, dans la penſée que leur patience pourroit peut-eſtre adoucir ſon eſprit; mais que comme le mal devenoit tous les jours plus grand, ſans aucune eſperance de remede; ils venoient ſe proſterner aux pieds de l'Empereur, comme à l'azile ordinaire de l'innocence opprimée, pour le prier tres-humblement de donner à leurs freres dans les Provinces, cette heureuſe paix, dont ils joüiſſoient eux-meſmes à Pekin, à la vûë & ſous la protection de ſa Majeſté.

L'Empereur, à qui on rapporta ce diſcours, voulut éprouver la conſtance des Peres; il leur fit une réponſe peu favorable; mais comme ils ne ceſſoient point de repreſenter les mal-

heurs où cette indifference du Prince les alloit précipiter ; il envoya de nouveaux Eunuques, pour leur marquer qu'il estoit estonné de les voir si en-
» testez de la Religion Chrétienne. Est-
» il possible, *leur fit-il dire*, que vous
» soiez toûjours occupez d'un monde
» où vous n'estes pas encore, & que
» vous comptiez presque pour rien
» celuy où vous vivez présentement ?
» Croyez-moy, chaque chose a son
» temps : usez mieux de ce que le Ciel
» vous met entre les mains, & remet-
» tez aprés la vie tous ces soins, qui
» ne sont bons que pour les morts.
» Pour moy, *ajoûta-t-il en raillant*, je
» ne m'interesse guere en toutes ces
» affaires de l'autre monde, & je ne me
» mets pas en peine de decider, tous
» les procés de ces esprits invisibles.

Alors les Peres accablez de douleur, & versant un torrent de larmes, se prosternerent à terre. Ils conjuroient les Eunuques de rapporter à l'Empereur le triste estat où ils estoient réduits. *Ce seroit la premiere fois*, disoient-ils, *que*

ce grand Prince abandonneroit des innocens, & paroiſtroit inſenſible à nos pleurs. Eſt-ce parce que nous ſommes des eſtrangers inutiles, qu'il nous traite de la ſorte? Du moins, Meſſieurs, dites-luy que le Dieu du ciel & de la terre, pour qui nous combattons, & auquel il eſt luy-meſme redevable de toute ſa grandeur, merite bien qu'il employe ſon pouvoir à le faire reconnoiſtre; & ſa juſtice à punir ceux qui l'outragent, dans la perſonne de ſes Miniſtres.

Enfin aprés toutes ces épreuves, ce bon Prince touché de compaſſion, ne put pas diſſimuler plus long-temps ſes veritables ſentimens. Il envoya donc aux Peres, qui eſtoient toûjours proſternez à l'une des portes du Palais, un Officier de ſa chambre; pour leur dire, qu'il deſapprouvoit le procedé du « Viceroy de *Ham-chéou*, & qu'il vou- « loit bien pour l'amour d'eux, mettre « fin à ſon injuſte perſecution: qu'au « reſte il y avoit deux voyes pour y « réüſſir. La premiere, d'envoyer au « Viceroy un ordre ſecret de reparer «

» au plutoſt les maux paſſez ; que cet-
» te voye, quoique moins éclatante,
» eſtoit la plus facile & la plus ſeure.
» La ſeconde, de préſenter une re-
» queſte, & d'obtenir des tribunaux
» un arreſt favorable à tous les Miſ-
» ſionnaires ; ce qui termineroit à l'a-
» venir tous les differends. Qu'ils viſ-
» ſent donc entr'eux ce qui ſeroit le
» plus convenable dans les conjonctu-
» res preſentes, & qu'aprés avoir peſé
» les raiſons de part & d'autre, ils re-
» vinſſent le lendemain luy declarer
» leur derniere réſolution.

Les Peres marquerent ſur le champ leur tres-humble reconnoiſſance à l'Empereur, par les *proſternations* accoutumées ; & retournerent pleins de l'eſperance d'un grand ſuccés, mais fort incertains du parti qu'ils devoient prendre.

Ils conſideroient d'une part le danger qu'il y avoit, de mettre leur cauſe entre les mains du *Lipou*, toûjours declaré contre la Religion Chrétienne ; que peut-eſtre il n'en falloit pas davan-

tage pour réveiller toutes les anciennes accuſations, que le temps ſembloit avoir aſſoupies ; Que les Miſſionnaires nouvellement eſtablis dans les Provinces & qu'on avoit juſqu'alors dérobez à la connoiſſance de la cour, ſeroient obligez de ſe retirer de la Chine, ou d'abandonner toutes les Miſſions ; Qu'au moins le procedé de ceux qui avoient baſti de nouvelles Egliſes, & converti un grand nombre d'Idolâtres contre les défenſes expreſſes des Parlemens, ſuffiſoit pour juſtifier le Viceroy de *Ham-chéou* ; Qu'enfin les choſes pouvoient prendre un tel tour par l'artifice de nos ennemis, & par les ſecretes menées des Bonzes, que bien loin d'éteindre, comme nous penſions, le feu d'une perſecution particuliere ; nous allumerions un incendie general dans l'Empire, qui ne finiroit que par l'entiere deſolation du Chriſtianiſme.

Ces raiſons, quoique tres-fortes & tres-ſolides d'elles-meſmes, eſtoient neanmoins balancées par les réflexions

ſuivantes. Quelque protection que les Empereurs euſſent donné juſqu'alors aux Miſſionnaires ; l'on avoit neanmoins experimenté, qu'elle ne ſuffiſoit pas pour obliger tous les Mandarins des Provinces à favoriſer les Chrétiens; & il s'en trouvoit un grand nombre, qui prévenus contre nous, ſoit par ce mépris univerſel, que l'éducation Chinoiſe inſpire ordinairement pour les eſtrangers ; ſoit par les calomnies des Bonzes; ou bien encore par un faux zele du bien public, ſe faiſoient un merite de nous détruire, & renverſoient ſouvent en peu de jours l'ouvrage de pluſieurs années.

Ces perſecutions particulieres étoient d'autant plus à craindre, qu'elles donnoient lieu à nos ennemis cachez de ſe declarer ouvertement contre nous, & de former un gros parti, qui étoit ordinairement appuyé de la Cour ſouveraine des Rites, toûjours attentive aux occaſions qui ſe preſentent d'arreſter dans l'Etat, le cours des nouveautez eſtrangeres. De ſorte que ſi dans

ces fâcheuſes conjonctures, les Empereurs, par une providence particuliere, ne nous euſſent honorez de leur bienveillance ; il y a long-temps que le Chriſtianiſme auroit eſté détruit dans la Chine, & peut-eſtre qu'à preſent la memoire en ſeroit entierement éteinte.

On conſideroit donc que peut-eſtre la Cour ne nous ſeroit pas toûjours ſi favorable ; qu'il ne falloit qu'un moment pour perdre les bonnes graces de l'Empereur ; ou ce qui eſtoit encore plus dangereux, pour s'attirer ſon indignation ; que dans l'eſtat d'inſtabilité, où ſe trouvoit la Religion Chrétienne, les moindres oppoſitions des Mandarins ſuffiſoient pour en détourner le peuple ; & que les Grands eux-meſmes, n'oſeroient jamais ſe declarer ou ſe convertir, dans la crainte d'eſtre un jour reſponſables aux Parlements de leur converſion ; dont peut-eſtre dans la ſuite, on leur feroit un crime.

Au contraire, ſi la loy Chrétienne eſtoit une fois approuvée par un Edit public, rien ne pouvoit à l'avenir en

troubler l'établiſſement. Puiſqu'elle ſeroit moins odieuſe aux idolâtres, que les Chrétiens en feroient une profeſſion publique, & qu'enfin les nouveaux Miſſionnaires entreroient librement dans ce vaſte champ de l'Evangile, & y ſemeroient ſans aucune contradiction cette ſainte parole, qui produiroit alors au centuple.

La ſeule eſperance d'un ſi grand bien détermina les Peres à tenter cette derniere voye; d'autant plus qu'ils ne croyoient pas pouvoir trouver à l'avenir aucune occaſion plus favorable d'y réüſſir. La memoire des ſervices importans que le P. Verbieſt avoit rendus à l'Etat, eſtoit encore toute fraîche. L'Empereur avoit témoigné combien il eſtoit ſenſible à la réſolution que le P. Grimaldi Italien avoit priſe, de repaſſer pour l'amour de luy les mers, & d'entreprendre un tres-long & tres-penible voyage. Le Pere Thomas Flamand s'occupoit alors avec un zele infatigable dans le tribunal des Mathematiques, où il s'eſtoit acquis la répu-

tation & d'un ſçavant homme & d'un tres-ſaint Miſſionnaire. Le P. Pereira, Portugais, travailloit de ſon coſté depuis long-temps à pluſieurs inſtruments & à diverſes machines, qui entretenoient agreablement le Prince. Mais ce qui nous avoit entierement gagné ſon eſprit, eſtoit la paix que le P. Gerbillon venoit de conclure à trois cens lieuës de Pekin entre les Chinois & les Moſcovites. Le Prince *Soſan*, proche parent de l'Empereur, & Plenipotentiaire, fut charmé de ſon zele, & publia partout que ſans luy cette negociation ne ſe feroit jamais terminée à l'avantage de l'Empire. Il en parla en ces termes à l'Empereur, & il luy inſpira deſlors pour ce Pere des ſentimens d'eſtime & d'affection, qui ont eſté dans la ſuite au-delà de tout ce que nous en pouvions eſperer. De plus ce meſme Pere avec le P. Bouvet, tous deux François, & du nombre de ceux que le Roy avoit envoyez à la Chine en 1685. s'appliquoient depuis pluſieurs années à enſeigner la Geometrie & la

Philoſophie à l'Empereur, avec un tel ſuccés qu'il ne pouvoit ſe laſſer de les entretenir ſur ces matieres.

Mais parceque tous ces fervens Miſſionnaires eſtoient perſuadez, que quand il s'agit de Religion, les ſecours humains ſont fort inutiles, ſi Dieu de ſon coſté ne conduit ſecretement tout l'ouvrage; ils commencerent par implorer la puiſſance de celuy à qui rien ne peut reſiſter. Ils répandirent leurs cœurs en ſa preſence, & luy dirent avec cette meſme confiance qui anima autrefois Judith dans ſon entrepriſe: *Elevez, Seigneur, élevez aujourd'huy voſtre bras en noſtre faveur, comme vous avez fait autrefois, & detruiſez tous les obſtacles que la malice de nos ennemis nous oppoſe; que ceux qui ſe ſont vantez de pouvoir renverſer vos temples, qui ont déja profané vos autels, & ſoüillé le tabernacle de voſtre nom, ſentent à préſent que devant vous, toute leur force n'eſt que vanité & que foibleſſe. Mettez, Seigneur, dans noſtre bouche cette ſainte parole, & rempliſſez nos cœurs de ces ſages conſeils,*

qui font toûjours triompher la verité. Afin que voſtre maiſon chancelante depuis tant d'années, ſoit aujourdhuy inébranlablement affermie, & que toutes les nations reconnoiſſent enfin, que vous eſtes le veritable Dieu, & que hors de vous il n'en faut point chercher d'autre. *

Aprés cette fervente priere, ils préſenterent ſecrétement à l'Empereur la requeſte qu'ils devoient enſuite luy offrir en public. Il la lut, & n'y trouvant pas ce qui eſtoit le plus capable de faire impreſſion ſur l'eſprit des Chinois, (car on s'eſtoit arreſté à ce qui regarde la ſainteté & la verité de la Religion Chrétienne) il en dreſſa luy-meſme une autre en langue Tartare, qu'il renvoya aux Peres, leur laiſſant neanmoins la liberté d'en retrancher, ou d'y ajoûter ce qu'ils jugeroient à propos.

En verité, pour peu qu'on faſſe réfléxion ſur le caractére particulier des Empereurs Chinois, on ne peut aſſez s'eſtonner, que celuy-cy veuille bien

* Jud. c. 9.

descendre de ce haut point de fierté & de grandeur, qu'il conserve partout ailleurs, mesme à l'égard des plus grands Princes, pour se familiariser ainsi avec de simples Missionnaires. A voir de quelle maniere il entre dans le détail de toutes leurs affaires, comme il leur parle, comme il les conduit ; ne diroit-on pas que c'est un particulier qui ménage les interests de son ami ? Cependant c'est un des plus grands Rois du monde, qui se donne tous ces mouvemens pour contenter quelques estrangers, aux dépens mesme des loix les plus fondamentales de l'Etat.

Mais enfin ce n'est pas merveille qu'un Dieu, qui pour establir sa Religion s'est humilié luy-mesme, jusqu'à se faire semblable aux hommes, oblige quelquefois les plus grands Princes du monde, à se dépoüiller de leur majesté, & de leur orgueïl naturel, pour cooperer à ce grand ouvrage. Car certainement, quelque soin que nous ayions pris de nous rendre ce Prince favorable ; nous devons icy principalement

lement reconnoiſtre l'efficace de la grace divine. C'eſt la voix toute-puiſſante du Seigneur, qui peut ſeule, pour parler avec l'écriture, *briſer les cedres & ébranler les montagnes du deſert*, c'eſt à dire, abaiſſer les Grands du monde, & donner à leurs cœurs tous les mouvemens qu'il luy plaiſt.

Durant que toutes ces choſes ſe paſſoient à Pekin, le Viceroy de *Hamtchéou*, qui avoit eu le temps de faire quelque réflexion ſur ſa conduite, n'étoit pas tranquille en ſa Province. Le credit du Prince *Soſan* luy faiſoit de l'embarras, & il craignoit ſur tout ſon juſte reſſentiment. Pour l'appaiſer, il prit le parti de luy envoyer un de ſes Officiers, ſous prétexte de ſe juſtifier en ſon eſprit; mais en effet, pour aigrir les principaux Mandarins du *Lipou* contre les Miſſionnaires, en cas qu'il y trouvaſt quelque ouverture.

Ce fut en ce temps-là que cet Officier arriva à la cour; mais le Prince *Soſan* ne voulut ſeulement pas l'écouter, & en le renvoyant bruſquement il

luy dit : qu'il s'eſtonnoit fort que ſon maiſtre fiſt ſi peu de cas des perſonnes que l'Empereur honoroit de ſon affection, & qu'il occupoit avec tant de confiance en ſon ſervice.

Pour ce qui eſt, ajoûta-t-il, *de leur affaire, je n'y prens d'autre part que celle que ce Prince y veut bien prendre luy-meſme. Ces Peres ont imploré ſa protection, & il ſçaura bien leur rendre juſtice ſans que je m'en meſle. Au reſte quand j'ay écrit en leur faveur, c'eſtoit moins pour leur faire plaiſir, que pour donner par-là une marque d'amitié au Viceroy, en le retirant du précipice où il s'eſtoit imprudemment jetté.*

Cette réponſe étourdit tellement cet Officier que ſans ſonger à faire aucune autre démarche, il s'en retourna auſſi-toſt à *Ham-chéou*, rendre compte à ſon maiſtre du mauvais ſuccés de ſa commiſſion. Les Peres, qui en furent avertis, connurent par-là qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit au plutoſt profiter de la bonne diſpoſition du Prince *Soſan*. Ainſi le jour de la Purification de la Vierge, ils

e tranſporterent au Palais, & offrirent
 l'Empereur avec les ceremonies or-
linaires, la requeſte qu'il avoit luy-
neſme composée, dont voicy la tra-
luction.

SIRE,

*Nous expoſons à voſtre Majeſté avec
a ſoûmiſſion la plus parfaite & le plus
rofond reſpect dont nous ſommes capables,
e commencement, la fin, & les motifs de
oſtre tres-humble priere, dans l'eſperance
u'elle voudra bien l'écouter avec cette pru-
lence qui accompagne toutes ſes actions,
& cette bienveillance dont elle a couſtu-
ne de nous honorer.*

*Le neufiéme mois de la lune, le P. In-
orcetta ſujet de voſtre Majeſté, qui fait
ſa demeure dans la ville de Ham-chéou,
ous avertit que le Viceroy avoit donné
rdre aux Mandarins de ſa Province, de
enverſer les temples des Chrétiens, & de
bruſler les tables d'imprimerie, ſur leſquel-
les on a gravé tous les livres de noſtre Re-
ligion. De plus il a declaré publiquement,
que noſtre doctrine eſt fauſſe & dangereuſe,*

& par consequent qu'elle ne doit point estre tolerée dans l'Empire. Il a ajoûté plusieurs autres choses qui nous sont tres-desavantageuses.

A cette nouvelle, Sire, saisis de crainte & pénetrez d'une vive douleur, nous avons crû estre obligez de recourir à vostre Majesté, comme au pere commun des affligez, pour luy expliquer le pitoyable estat où nous sommes réduits; car sans sa protection il nous est impossible d'éviter les embusches de nos ennemis, & de parer le coup fatal dont ils nous menacent.

Ce qui nous console, Sire, quand nous paroissons aux pieds de vostre Majesté, c'est de voir avec quelle sagesse elle donne le mouvement à toutes les parties de son Empire, comme si c'estoit un corps dont elle fust l'ame; & avec quel desinteressement elle regle les interests de chaque particulier sans faire acception de personne. De sorte qu'elle ne seroit pas en repos, si elle connoissoit un seul de ses sujets opprimé par l'injustice, ou mesme privé du rang & de la récompense qu'il merite.

Vous surpassez, Sire, les plus grands

Rois parmi vos prédecesseurs, qui ont de leur temps permis dans la Chine les fausses religions. Car vous aimez uniquement la verité, & vous n'approuvez pas le mensonge. C'est pour cela qu'en visitant vos Provinces, vous avez donné mille marques de vostre affection royale aux Missionnaires Européens, qui se sont trouvez sur vostre route; comme si vous eussiez voulu par-là témoigner, que vous estimiez leur loy, & que vous estiez bien aise qu'ils s'établissent dans vos Etats. Ce que nous disons icy est public & generalement connu de tout l'Empire.

Lors donc que nous voyons le Viceroy de Ham-chéou, traiter la Religion Chrétienne de Religion fausse & dangereuse; lorsque nous apprenons qu'il fait tous ses efforts pour la détruire, comment pouvons-nous renfermer en nous-mesmes nostre juste douleur, & ne pas declarer à vostre Majesté ce que nous souffrons?

Ce n'est pas la premiere fois, Sire, qu'on nous a persecuté sans raison. Autrefois le P. Adam Schaal vostre sujet, comblé des faveurs extraordinaires de vostre préde-

cesseur, fit connoistre à toute la cour que les regles des mouvemens celestes, establies par les anciens astronomes Chinois, estoient toutes fausses; il en proposa d'autres, qui s'accordoient parfaitement avec les astres; on les approuva, & on s'en servit avec succés, de sorte que ce changement remit l'ordre dans l'Empire. Vostre Majesté sçait ce qui se passa pour lors à Pekin, il nous est permis aussi de nous en souvenir, puisque ce sont autant de graces que nous y reçûmes.

Mais à l'occasion de ces erreurs abolies, combien ce Pere ne souffrit-il pas dans la suite par les calomnies de ses ennemis? Yam-quam-sien & ceux de sa faction l'accuserent faussement de plusieurs crimes, sous prétexte de nouveauté; comme si sa nouvelle Astronomie n'eust pas esté d'accord avec le Ciel. Il mourut sans pouvoir alors se justifier; mais vostre Majesté mit en sa place le P. Verbiest, & le combla de tant de faveurs, que la vie de ce Pere a esté trop courte, & ses paroles trop foibles, pour marquer à tout le monde la grandeur de sa reconnoissance. Il a neanmoins

ressenti vivement tous ses bienfaits, & c'est pour n'estre pas tout-à-fait ingrat, qu'il a employé plus de vingt-ans à composer toutes sortes de livres pour l'utilité publique, sur l'Astronomie, l'Aritmetique, la Musique, la Philosophie, qui sont encore dans le Palais, avec plusieurs autres ausquels il n'a pas eu le temps de mettre la derniere main.

Mais puisque vostre Majesté est parfaitement instruite de toutes ces particularitez, nous n'osons pas la fatiguer davantage par un plus long discours. Nous la prions seulement de faire réflexion, que tout cela ne suffit pas pour nous attirer l'affection & la confiance des peuples; si, comme on nous en accuse, la loy que nous preschons est fausse & dangereuse; comment, Sire, justifier la conduite des Princes qui nous ont honorez de leur estime?

Cependant pour ne rien dire de ses prédecesseurs, vostre Majesté elle-mesme a tellement compté sur nostre fidelité, qu'elle ordonna au P. Verbiest de fondre des canons d'une nouvelle espece, pour mettre fin à une dangereuse guerre. Elle fit tra-

verser les vastes mers de l'Ocean au Pere Grimaldi, pour aller en Moscovie avec les lettres & le sceau du supréme tribunal de la milice; elle a envoyé plusieurs fois pour des affaires importantes, les Peres Pereïra & Gerbillon à l'extrémité de la Tartarie. Neanmoins vostre Majesté sçait bien que ceux, qui se gouvernent par les principes d'une fausse religion, n'ont pas accoûtumé de servir leurs Princes avec fidelité. Ils s'abandonnent presque toûjours à leurs propres passions, & ne cherchent jamais que leur interest particulier.

Si donc nous remplissons exactement nos devoirs, si jusqu'icy nous avons toûjours cherché le bien public, il est manifeste que ce zele vient d'un cœur bien disposé & plein d'une estime, d'une veneration & (si nous l'osons dire) d'une singuliere affection pour la personne de vostre Majesté; au contraire si ce cœur cessoit de vous estre soûmis, il seroit deslors opposé à la droite raison, au bon sens, & à tout sentiment d'humanité.

Cela supposé, Sire, nous vous prions tres-humblement de considerer qu'aprés les

fatigues d'un long voyage, nous sommes enfin arrivez dans vostre Empire, non pas avec cet esprit d'ambition & de cupidité, qui y conduit ordinairement les autres hommes ; mais avec un ardent desir de prescher à vos peuples la seule veritable Religion.

Et certes quand nous parusmes icy pour la premiere fois, on nous y reçût avec beaucoup de marques de distinction, ce que nous avons déja souvent dit, & que nous ne sçaurions répeter trop souvent. La dixiéme année de Chun-tchi on nous donna la direction des Mathematiques. La quatorziéme année du mesme régne, on nous permit de bastir une Eglise à Pekin ; & l'Empereur mesme voulut bien nous accorder un lieu particulier pour nostre sepulture. La vingt-septiéme année de vostre glorieux regne, vostre Majesté honora la memoire du Pere Verbiest, non seulement par des titres nouveaux, mais encore par le soin qu'elle prit de luy faire rendre les derniers devoirs avec une pompe presque royale. Peu de temps aprés elle assigna un appartement & des maistres aux nouveaux Mission-

naires François, pour leur faciliter l'estude de la langue Tartare. Enfin elle parut si contente de leur conduite, qu'elle fit inserer dans les archives, les services qu'ils avoient rendus à l'Etat dans leurs voyages de Tartarie, & dans leur negociation avec les Moscovites. Quel bonheur, Sire, & quelle gloire pour nous d'estre jugez capables de servir un si grand Prince !

Puis donc que vostre Majesté, qui gouverne si sagement cette grande Monarchie, daigne nous employer avec tant de confiance, comment se peut-il trouver un seul Mandarin assez déraisonnable, pour refuser à l'un de nos freres la permission de vivre en sa Province ? En verité, Sire, on ne peut assez déplorer le sort de ce bon vieillard, qui demande humblement dans un petit coin de la terre, autant d'espase qu'il luy en faut, pour passer tranquillement le reste de ses jours, & qui ne peut l'obtenir.

C'est pour cela, Sire, que nous tous, les tres-humbles sujets de vostre Majesté, qui sommes icy comme des orphelins abandonnez, qui ne voulons nuire à personne, qui tâchons mesme d'éviter les procés, les que-

relles & les moindres conteſtations ; c'eſt pour cela que nous vous ſupplions de prendre en main noſtre cauſe, avec ces ſentimens d'équité, qui vous ſont ſi ordinaires. Ayez, Sire, quelque compaſſion pour des perſonnes, qui n'ont commis aucun crime ; & ſi voſtre Majeſté, aprés s'eſtre informée de noſtre conduite, trouve en effet que nous ſoyons innocens, nous la prions de faire connoiſtre à tout l'Empire par un Edit public, le jugement qu'elle aura porté de nos mœurs & de noſtre doctrine ; c'eſt pour obtenir cette grace que nous prenons la liberté de luy preſenter cette requeſte. Cependant tous les Miſſionnaires ſes ſujets, attendront avec crainte & avec une parfaite ſoumiſſion ce qu'elle voudra bien en ordonner. L'an trentiéme du regne de Cambi, le ſeiziéme jour du douziéme mois de la lune.

L'Empereur receut cette requeſte, & l'envoya le 18. du meſme mois au tribunal des Rites, avec ordre de l'examiner, & de luy en faire au plutoſt ſon rapport ; mais parce que toutes les cours des tribunaux ſe ferment à la

Chine à peu prés en ce temps-là, jusqu'au 15. du premier mois de l'année suivante ; le *Lipou* ne put répondre que le 18. de ce mesme mois. Au reste son avis fut tres-contraire aux intentions de l'Empereur & aux interests des Missionnaires.

Car les Mandarins, aprés avoir rapporté fort au long les anciens Edits contre la Religion Chrétienne, conclurent que cette affaire ne demandoit pas une plus grande discussion, & qu'on s'en devoit tenir aux premieres ordonnances des Parlemens & de la cour, qui défendoient sous de griéves peines aux naturels du pays, d'embrasser la loy nouvelle des Européens ; que cependant ils jugeoient à propos de conserver l'Eglise de la ville de *Ham-chéou*, & d'ordonner aux Mandarins de cette Province, de ne pas confondre la Religion Chrétienne avec les sectes sedi-tieuses de la Chine.

L'Empereur fut presque aussi sensible que les Missionnaires à ce nouvel Arrest. Quand on le luy présenta, il

parut chagrin, & le laiſſa pluſieurs jours dans ſon cabinet ſans ſe declarer, afin que les Mandarins du *Lipou* avertis de ſon intention, euſſent le temps de revenir. Mais comme il vit leur obſtination, il ne voulut pas révolter les eſprits, & il ſe réſolut enfin, quoiqu'à regret; de le ſigner.

Cette nouvelle jetta les Peres dans la conſternation; & un Gentilhomme de la chambre nommé *Chao*, que l'Empereur leur avoit envoyé pour les conſoler, les trouva dans un eſtat digne de compaſſion. Il en fut luy-meſme touché, (car il nous aime tendrement, & il nous a rendu en pluſieurs occaſions des ſervices eſſentiels.) Cet Officier taſcha, comme il en avoit eu ordre, de moderer leur affliction; mais ſoit que ces Peres ne fuſſent pas maîtres d'eux-meſmes, ou qu'ils ne ſongeaſſent plus à ménager un Prince, qui les avoit abandonnez; ils dirent en cette occaſion tout ce que la plus vive douleur peut inſpirer aux perſonnes affligées.

Que nous servent, Seigneur, (ajoûterent-ils à la fin) toutes les graces qu'il a plû jusqu'icy à l'Empereur de nous faire, puisqu'en ce moment il les rend luy-mesme inutiles ? Estoit-ce pour nous faire tomber d'une maniere plus éclatante, qu'il s'estoit si long-temps appliqué à nous élever ? Quel plaisir aura-t-il de nous voir desormais, la honte & la rougeur sur le front, servir de joüet à nos ennemis & de spectacle à tout l'Empire ? Pourra-t-il bien dans la suite ce Prince, qui nous avoit si tendrement aimez, pourra-t-il bien sans en estre émeu, apprendre que la populace nous insulte ; que ses moindres Officiers nous font battre dans les tribunaux ; que les Vicerois nous chassent de leurs Provinces ; qu'on nous exile honteusement de son Empire ?

Nous luy donnons nos soins ; nos estudes, toutes nos veilles. Une partie de nos freres sont déja morts dans le travail, les autres y ont ruiné leur santé ; & nous, qui vivons encore, poussez

du meſme deſir de luy plaire, nous luy ſacrifions volontiers tous les momens de noſtre vie.

Nous eſperions meriter par ce zele, qu'il approuvaſt enfin la Religion que nous preſchons à ſes peuples; (car pourquoy vous le diſſimuler, Seigneur, à vous qui connoiſſez depuis long-temps les veritables ſentimens de nôtre cœur) c'eſtoit-là, vous le ſçavez, l'unique motif de toutes nos entrepriſes: quelque puiſſant, quelque magnifique que ſoit ce grand Prince, jamais nous n'aurions eu la penſée de venir ſi loin le ſervir, ſi l'intereſt de noſtre ſainte loy ne nous y avoit engagez. Cependant il la preſcrit aujourd'huy, & ſigne luy-meſme le honteux Arreſt de ſa condamnation. Voilà, Seigneur, où aboutiſſent nos eſperances; voilà le fruit de tous nos travaux. Avec combien plus de tranquillité aurions-nous reçû une ſentence de mort, qu'un Edit de cette nature? Car auſſi-bien ne penſez pas que nous puiſſions ſurvivre à la perte du Chriſtianiſme.

Ce diſcours, que le trouble & un torrent de larmes accompagnoient, fit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit de cet Officier. Il fut ſur le champ le rapporter à l'Empereur, & il luy peignit la douleur des Peres avec des couleurs ſi vives, que ce bon Prince ſe laiſſa toucher. *J'ay toûjours*, dit-il, *cherché les occaſions de les favoriſer; mais les Chinois ont traversé tous mes bons deſſeins. Je n'ay pû pour cette fois m'empeſcher de ſuivre le torrent; mais enfin, quoiqu'il en ſoit, ils peuvent compter que je les aime, & que je ne les abandonneray pas.*

En effet il commença de les employer plus que jamais en ſon ſervice; mais il n'y trouvoit plus ni la meſme ardeur dans l'execution de ſes ordres, ni la meſme ſerenité ſur leurs viſeges. Ils paroiſſoient toûjours devant luy eſtonnez, mornes, & comme étourdis du coup qu'ils venoient de recevoir. Cependant bien loin de ſe rebuter, il leur propoſa de faire venir à la cour un docteur en médecine, nouvellement arrivé à Macao, lequel pour

eſtre plus utile aux Miſſions s'eſtoit fait Religieux de noſtre Compagnie.

Les Peres répondirent que ce Docteur avoit ſouhaitté avec beaucoup de paſſion d'employer ſa ſcience & tous ſes ſecrets à conſerver une ſanté auſſi précieuſe que celle de ſa Majeſté ; mais qu'eſtant eſtonné de l'Arreſt qu'on avoit porté contre les Chrétiens, il ne ſongeoit plus à la Chine ; & qu'il ſe diſpoſoit à retourner en Europe ; que neanmoins, puiſque ſa Majeſté l'ordonnoit ainſi, on écriroit inceſſamment à Macao pour le faire venir.

Durant que les Miſſionnaires étoient plongez dans l'amertume, le Viceroy de *Ham-chéou* triomphoit de ces premiers ſuccés, & prenoit déja des meſures pour achever ſon ouvrage. Il occupa durant pluſieurs jours tous les Commis des Bureaux, à faire des copies du nouvel Arreſt, pour les répandre en toutes les Provinces ; enſuite il fit contre les Chrétiens des ordres beaucoup plus rigoureux que les premiers. Enfin, comme il ne doutoit plus de la

victoire, il envoya à l'Empereur une ample requeste contre les Missionnaires, pour achever de les défaire entierement ; mais cette requeste arriva un peu trop tard : & quand elle fut présentée, les affaires avoient déja changé de face.

Car le Prince *Sosan* ne pouvant résister aux sollicitations des Peres, & sur tout du P. Gerbillon, dont il estoit ami particulier, résolut de solliciter tout nouvellement en nostre faveur. Il alla donc trouver l'Empereur, & luy representa tout ce que le plus fervent Chrétien eust pû dire en une semblable occasion.

Il luy remit devant les yeux le zele & le dévoüement des Peres en tout ce qui touchoit sa personne, les services qu'ils avoient rendus à l'Etat durant les guerres, leur application à perfectionner les sciences & à regler le Calendrier. *Enfin, Sire*, luy dit-il, *ce sont des gens qui comptent pour rien leur vie, quand il s'agit de vous obeir, ou de vous plaire. Il est vray que tout cela ne meriteroit pas*

que vostre Majesté approuvast leur loy, si d'ailleurs elle estoit dangereuse; mais fut-il jamais une doctrine plus saine que la leur, & plus utile au gouvernement des peuples?

L'Empereur, qui écoutoit volontiers ce discours, ne laissoit pas de persister dans sa premiere détermination. *C'est une affaire concluë*, luy répondit-il, *je me serois fait un plaisir de favoriser ces bons Missionnaires; mais le déchaînement des Mandarins contr'eux, ne m'a pas permis de suivre mon inclination.*

Quoy, Sire, repliqua le Prince, *n'étes-vous pas le maistre? Et quand il s'agit de rendre justice à des sujets aussi distinguez que ceux-cy, ne pouvez-vous pas user de vostre autorité? J'iray moy-mesme, si vostre Majesté le veut bien, trouver ces Messieurs; & je ne desespere pas de les rendre plus raisonnables.* Enfin l'Empereur ne pouvant plus tenir contre de si pressantes sollicitations, fit sur le champ écrire aux *Colaos*, à leurs Assesseurs, & à tous les Mandarins Tartares du *Lipou*. Voicy comme la lettre estoit conçuë.

La trente-uniéme année du regne de Cam-hi, *le ſecond jour du deuxiéme mois de la lune*, Yi-Sam-o, *Miniſtre d'Etat, vous declare les volontez de l'Empereur en ces termes :*

Les Européens, qui ſont à ma cour, préſident depuis long-temps aux Mathematiques. Durant les guerres civiles ils m'ont rendu un ſervice eſſentiel par le moyen du canon qu'ils ont fait fondre. Leur prudence & leur adreſſe ſinguliere, jointes à beaucoup de Zele & à un travail infatigable, m'obligent encore à les conſiderer. Outre cela, leur Loy n'eſt point ſeditieuſe, & ne porte pas les peuples à la révolte; ainſi il nous ſemble bon de la permettre, afin que tous ceux, qui voudront l'embraſſer, puiſſent librement entrer dans les Egliſes, & faire une profeſſion publique du culte qu'on y rend au ſouverain Seigneur du Ciel.

Nous voulons donc que tous les édits, qui juſqu'icy ont eſté portez contre elle par l'avis & le conſeil de nos tribunaux, ſoient à preſent déchirez & bruſlez. Vous, Miniſtres d'Etat, & vous, Mandarins Tartares du ſouverain tribunal des Rites, aſ-

ſemblez-vous, examinez cette affaire, & me donnez au plutoſt voſtre avis.

Le Prince *Soſan* ſe trouva luy-meſme dans cette aſſemblée, comme il en eſtoit convenu avec l'Empereur ; & quoiqu'il ne fuſt pas Chrétien, il y parla neanmoins d'une maniere ſi vive & ſi touchante en noſtre faveur, qu'il ſembloit plutoſt défendre ſa propre cauſe, ou celle de l'Etat, que les intereſts d'une religion étrangere. Voicy, ſans y rien ajoûter, ſes propres paroles, comme elles ſe trouvent dans l'original, que je traduis fidellement.

« Vous ſçavez, Meſſieurs, avec quelle application, quel zele, & quelle fidelité ces Européens s'employent au ſervice de ſa Majeſté. Les plus grands hommes parmi nous, quoiqu'intereſſez à conſerver nos conqueſtes, ſe ſont plutoſt dévoüez à la gloire, aux richeſſes, à leur fortune particuliere, qu'à l'affermiſſement de l'Etat ; il en eſt peu qui cherchent purement le bien public. Ces eſtrangers au contraire, exempts de toutes

» ces paſſions, aiment l'Empire plus
» que nous ne l'aimons nous-meſmes;
» & ſacrifient volontiers leur propre
» repos, à la tranquillité de nos Pro-
» vinces.
» Nous l'avons experimenté durant
» le cours des guerres civiles, & dans
» les derniers démeſlez que nous avons
» eus avec les Moſcovites. Car à qui
» penſez-vous, Meſſieurs, que nous
» ſoyons redevables de l'heureux ſuc-
» cés de cette negociation? Il ſeroit
» ſans doute de mon intereſt de m'en
» donner toute la gloire, moy qui ay
» eſté le plenipotentiaire pour la paix;
» mais ſi j'eſtois aſſez injuſte pour m'en
» faire honneur au préjudice de ces
» Peres; les chefs des troupes enne-
» mies, tous mes Officiers, ma pro-
» pre armée me démentiroit.
» C'eſt eux, Meſſieurs; ce ſont ces
» Peres, qui par leur prudence, leur
» adreſſe, les juſtes temperamens qu'ils
» ont apportez, ont mis fin à cette
» importante affaire. Sans leurs con-
» ſeils, nous aurions eſté obligez d'exi-

ger, au prix de noſtre ſang, les droits « que l'injuſtice de nos ennemis refu- « ſoit ſi opiniâtrément d'accorder à « l'Empereur ; & peut-eſtre qu'à pré- « ſent vous auriez le déplaiſir de nous « en voir tout-à-fait dépoüillez, ou « que du moins, je ne ſerois plus en « eſtat de les défendre. «

Qu'avons-nous fait, Meſſieurs, « pour reconnoiſtre un ſi grand ſervi- « ce ? Mais que pouvons-nous faire « pour des gens qui ne demandent ni « richeſſes, ni charges, ni honneurs ? « qui nous conſiderent, ſans ſe mettre « meſme en peine de noſtre eſtime ? « Certainement nous devrions eſtre in- « conſolables, s'il n'eſtoit pas en nôtre « pouvoir d'obliger en quelque choſe « des étrangers, qui ſe ſacrifient ſi ge- « nereuſement pour nous ; & je croy, « Meſſieurs, que quand vous y aurez « fait réflexion, vous me ſçaurez bon « gré de vous avoir découvert le ſeul « endroit, par lequel ils ſont ſenſibles « à noſtre reconnoiſſance. «

Ils ont une loy qui leur tient lieu «

„ de toutes les richesses du monde; ils „ honorent une divinité, qui seule fait „ leur consolation & leur bonheur. „ Permettez-leur de joüir librement de „ ce seul bien qu'ils possedent, & souf- „ frez qu'ils le communiquent à nos „ peuples. Quoiqu'en cela ils nous fas- „ sent plutost une grace, que nous ne „ leur en faisons; ils veulent bien nous „ en tenir compte, & la recevoir de „ nous comme la récompense de tous „ leurs services.

„ Les *Lamas* de Tartarie, les Bonzes „ de la Chine ne sont point troublez „ dans l'exercice de leur religion. Les „ Mahometans mesme ont élevé une „ mosquée à *Ham-chéou*, qui domine „ sur nos édifices publics. On n'op- „ pose point de digues à ces torrens, „ qui inondent toute la Chine; on dis- „ simule, on approuve en quelque sor- „ te toutes ces sectes inutiles ou dan- „ gereuses; & quand les Européens „ nous demandent la liberté de pres- „ cher une loy, qui ne contient que „ les maximes de la vertu la plus épu-

rée,

rée, non ſeulement nous les rebu- «
tons avec mépris, mais nous nous «
faiſons encore un merite de les con- «
damner : comme ſi les loix, qui nous «
obligent de fermer l'entrée de noſtre «
Empire à la ſuperſtition & au men- «
ſonge, avoient auſſi proſcrit la ve- «
rité «

Comme le Prince s'étendoit beaucoup ſur ce point, il fut interrompu par les principaux de l'aſſemblée, qui luy remontrerent, que, quoiqu'il pût dire, il y avoit toûjours danger que cette nouvelle ſecte ne cauſaſt dans la ſuite du deſordre ; & qu'il eſtoit de la bonne politique d'étouffer en leur naiſſance ces petits monſtres de rébellion & de diſcorde : qu'enfin c'eſtoient des eſtrangers dont l'eſprit & les ſecrets deſſeins pouvoient toûjours faire quelque ombrage.

Quel ombrage, répliqua le Prin- «
ce ? j'ay eſté dix ans *Colao*, & je n'ay «
jamais eu aucune plainte contre les «
Chrétiens. Croyez-moy, Meſſieurs, «
il ſeroit à ſouhaiter que tout l'Em- «

» pire embrassast leur Religion. Car
» n'est-ce pas cette Religion qui com-
» mande aux enfans de respecter leurs
» parens, aux sujets d'estre fidelles à
» leur Prince; aux valets, de faire
» exactement la volonté de leur maî-
» tre? Qui défend de tuer, de trom-
» per, de prendre le bien de son pro-
» chain; qui a en horreur la calom-
» nie & le parjure; qui improuve le
» mensonge, qui inspire la simplicité,
» la droiture, la modestie, la tempe-
» rance? Examinez, Messieurs, & pé-
» nétrez, s'il est possible, le cœur de
» l'homme; si vous y trouvez un seul
» vice que la loy chrétienne ne défen-
» de, ou une seule vertu qu'elle ne
» conseille, je vous permets de vous
» declarer contre elle; mais si tout y
» est saint, & conforme à la raison,
» pourquoy balancez-vous encore à
» l'approuver?

Ensuite comme le Prince vit les esprits ébranlez, il proposa les dix commandemens de nostre Religion, & les expliqua avec tant d'éloquence, que

les Mandarins ſe regardant les uns les autres, & n'y trouvant rien à reprendre, avoüerent enfin qu'on pouvoit ſans aucun danger ſuivre dans l'Empire cette nouvelle loy. L'Empereur, qui fut averti de ce qui ſe paſſoit, voulut, pour rendre l'action plus celebre, qu'on aſſemblaſt auſſi les Miniſtres d'Etat, & les Mandarins du *Lipou* qui étoient Chinois, à qui on fit ſçavoir auparavant la réſolution des Mandarins Tartares.

Dans cette aſſemblée generale on répeta tout ce qui s'eſtoit dit dans l'aſſemblée particuliere, & aprés une infinité de mouvemens que le Prince *Soſan* ſe donna pour faire revenir les Chinois de leur ancienne prévention, on conclut enfin à donner un Arreſt favorable aux Chrétiens, qu'on fit en forme de requeſte, afin de le preſenter à l'Empereur, & d'en obtenir la confirmation. Voicy comme il eſtoit conçû.

Héoupataï ſujet de voſtre Majeſté, Préſident du ſupréme tribunal des Rites, &

chef de plusieurs autres ordres, luy présente cette tres-humble requeste avec toute la soumission & le respect que luy & ses Assesseurs doivent avoir pour tous ses commandemens, sur-tout quand elle nous fait l'honneur de nous demander nos avis sur les affaires importantes de l'Etat.

Nous avons serieusément examiné ce qui regarde les Européens, lesquels attirez de l'extrémité du monde par la renommée de vostre singuliere prudence, & par vos autres grandes qualitez, ont passé cette vaste étenduë de mers, qui nous separe de l'Europe. Depuis qu'ils vivent parmi nous, ils meritent nostre estime & nostre reconnoissance par les signalez services qu'ils nous ont rendus dans les guerres civiles & estrangeres; par leur application continuelle à composer des livres utiles & curieux; par leur droiture & leur sincere affection pour le bien public.

Outre cela ces Européens sont fort tranquilles, ils n'excitent point de troubles dans nos Provinces; ils ne font mal à personne, ils ne commettent aucune mauvaise action: De plus, leur doctrine n'a rien

de commun avec les fauſſes & les dangereuſes ſectes de l'Empire, & leurs maximes ne portent point les eſprits à la ſedition.

Puis donc que nous n'empeſchons ni les Lamas de Tartarie, ni les Bonzes de la Chine d'avoir des temples, & d'y offrir de l'encens à leurs pagodes; beaucoup moins pouvons-nous défendre aux Européens, qui ne font, ni n'enſeignent rien contre les bonnes loix, d'avoir auſſi leurs Egliſes particulieres, & d'y preſcher publiquement leur Religion. Certainement ces deux choſes ſeroient tout-à-fait contraires l'une à l'autre, & nous paroiſtrions manifeſtement nous contredire nous-meſmes.

Nous jugeons donc que tous les Temples dédiez au Seigneur du Ciel, en quelque endroit qu'ils ſe trouvent, doivent eſtre conſervez, & qu'on peut permettre à tous ceux qui voudront honorer ce Dieu, d'entrer dans ſes temples, de luy offrir de l'encens, & de luy rendre le culte pratiqué juſqu'icy par les Chrétiens, ſelon leur ancienne coûtume. Ainſi que nul n'y puiſſe doreſnavant former aucune oppoſition.

Cependant nous attendrons là-deſſus les

ordres de vostre Majesté, afin que nous les puissions communiquer aux gouverneurs & aux Viceroïs tant de Pekin que des autres Villes des Provinces. Fait l'an 31. du regne de Cam-hy. le 3. jour du 2. mois de la lune. Signé, le Président du souverain tribunal des Rites avec ses Assesseurs. Et plus bas les quatre Ministres d'Etat, nommez Colaos, avec leurs Officiers generaux & autres Mandarins du premier ordre.

L'Empereur receut cet Arrest avec une joye qu'il ne pouvoit assez exprimer. Il le confirma sur l'heure, & en envoya aux Peres une copie scellée du grand sceau de l'Empire, pour estre, dit-il, éternellement conservée dans les archives de leur maison. Quelque temps aprés il le fit publier dans tout l'Empire : & le souverain tribunal des Rites, en l'envoyant aux principaux Officiers, ajoûtoit dans son ordre ce qui suit : *Vous donc, Viceroïs des Provinces, recevez avec un tres-profond respect cet Edit imperial, & dés qu'il sera entre vos mains, lisez-le attentivement ; estimez-le, & ne manquez pas de l'executer*

ponctuellement, ſelon l'exemple que nous vous en avons nous-meſmes donné. De plus faites-en faire des copies, pour le répandre dans tous les lieux de vos gouvernemens; & nous donnez avis de ce que vous aurez fait en ce point.

Dés que le P. Intorcetta fut averti de ce qui ſe paſſoit à Pekin, il partit pour la cour, & fut ſe jetter aux pieds de l'Empereur, pour luy rendre de tres-humbles actions de graces en ſon nom, & au nom de tous les Miſſionnaires de la Chine. Ce bon Prince, aprés luy avoir donné beaucoup de marques d'affection, le fit reconduire dans ſa Province par le P. Thomas Mandarin des Mathematiques. Il entra dans ſa ville de *Ham-chéou* en triomphe, parmi les acclamations des Chrétiens, qui le regardoient comme un Ange de paix.

Cependant comme Dieu meſle toûjours quelque amertume à nos conſolations, la joye de ce bon Miſſionnaire fut temperée par l'entiere ruine de ſon Egliſe, enveloppée quelques

jours auparavant dans un incendie public, dont une grande partie de la ville avoit esté consumée.

Cet accident donna lieu au P. Thomas de prier le Viceroy de bastir au Pere une nouvelle Eglise, & il luy fit luymesme entendre que c'estoit l'intention de l'Empereur. Ce Mandarin avoit eu un chagrin incroyable du mauvais succés de son entreprise, que l'arrivée du Pere venoit encore d'augmenter ; mais il fut au desespoir d'estre obligé de loger luy-mesme honorablement dans sa capitale, un étranger qu'il avoit voulu peu de jours auparavant chasser de sa Province. Il dissimula neanmoins en habile homme ; & pour s'accommoder au temps, il donna au Missionnaire une des plus belles maisons de la Ville, jusqu'à-ce qu'il eust luy-mesme rebasti l'ancien college.

Ce ne fut pas seulement à *Hamchéou* que la Religion chrétienne sembla triompher. Toutes les Eglises de l'Empire, que le nouvel édit tiroit en quelque maniere de captivité, en don-

nant aux peuples la liberté de conſcience, firent partout de grandes réjoüiſſances; mais la ville de Macao, qui avoit autrefois ſervi de berceau à cette Chreſtienté naiſſante, fit éclater particulierement ſa joye par une feſte ſolemnelle, qu'elle accompagna de toutes les marques de l'allegreſſe publique, & que la devotion du peuple rendit encore beaucoup plus celebre.

Ceux qui conſidereront, MONSEIGNEUR, la forme du gouvernement de la Chine, les difficultez preſque inſurmontables que les étrangers ont eu de tout temps à y pénétrer, l'éloignement des eſprits pour les nouveautez en matiere de Religion; & d'autre part le petit nombre des Miſſionnaires que l'Europe nous a fournis, les guerres civiles, & les révolutions qui ont ſi ſouvent troublé l'Etat en ce dernier ſiecle; avoueront de bonne foy que cet évenement, l'un des plus memorables qui ſoient arrivez depuis la naiſſance de l'Egliſe, ne peut

eſtre l'ouvrage de l'eſprit humain : * *Deus autem rex noſter ante ſæcula operatus es ſalutem in medio terræ ; tu confirmaſti in virtute tuâ mare .... tu confregiſti capita draconis .... tuus eſt dies, & tua eſt nox.* C'eſt noſtre Dieu, c'eſt nôtre Roy éternel, qui a operé le ſalut dans ce vaſte Royaume, qu'on appelle *le milieu de la terre.* C'eſt luy qui a établi pour toûjours la tranquillité ſur cette mer agitée & fameuſe juſqu'icy par tant de naufrages. Vous venez, Seigneur, de briſer la teſte de ce ſuperbe * dragon dont le nom eſtoit ſi reveré. C'eſt donc à preſent que le jour & la nuit, c'eſt-à-dire, l'Orient & l'Occident vous appartiennent, puiſque l'un & l'autre monde ont enfin reconnu voſtre Empire.

Lorſque j'eus l'honneur de repreſenter au ſaint Pere que l'idolâtrie dans l'Orient, attaquée de toutes parts par les Miniſtres de l'Evangile, eſtoit ſur le

* Pſal. 73.

* Le dragon fait les armes de l'Empereur, & eſt adoré à la Chine.

point de tomber ; & que si l'on pouvoit une fois obliger la Chine de se declarer en nostre faveur, tous les peuples voisins, entraisnez par son exemple, briseroient bientost leurs idoles, & n'auroient plus de peine à recevoir le joug de la foy : cette seule pensée pénétra de joye ce saint Pontife, & réveilla en son cœur cette sincere pieté, & ce zele ardent qu'il fait paroistre en toute occasion pour le salut des ames ; mais il m'ajoûta qu'un si grand changement n'estoit pas un miracle ordinaire.

Quels sentimens n'aura-t-il pas, MONSEIGNEUR, en apprenant que ce qu'il osoit pour lors à peine esperer, vient enfin de s'accomplir pour la gloire de son Pontificat & pour le bien universel de la Chrestienté. Nous sçavons de plus que depuis ce fameux édit, les Chinois courent en foule au Baptesme, que les Mandarins encore Idolâtres bâtissent des temples au vrai Dieu ; qu'un Prince du sang a renoncé à ses erreurs & embrassé la croix & la foy de JESUS-CHRIST ; que l'Empereur

meſme fait élever une Egliſe en ſon Palais, & loge auprés de ſa perſonne les Miniſtres de l'Evangile.

Ces heureuſes diſpoſitions obligeront ſans doute le ſaint Pere de donner tous ſes ſoins à l'entier achévement de ce grand ouvrage. Nous luy demandons pour cela, des Paſteurs formez de ſa main & pleins de ſon eſprit; des Miſſionnaires deſintereſſez, ſçavans, mortifiez, qui joignent la prudence à la ſimplicité Evangelique, qui ne cherchent que la gloire de Jesus-Christ, & non pas la leur, ou celle de leur nation. Nous ſouhaittons enfin que tous les Royaumes chrétiens puiſſent à l'envi, ſous l'autorité du ſaint Siege, envoyer leurs Miniſtres dans ces vaſtes Contrées, afin d'y partager nos travaux, & d'y étendre nos conqueſtes; quand les Univerſitez les plus nombreuſes & les Seminaires les plus celebres s'y tranſporteroient, ce ſeroit encore peu; & avec tout ce ſecours nous ne laiſſerions pas, pour parler avec l'écriture, de gemir *ſous le poids du jour & de la chaleur.*

Que sera-ce, si l'on abandonne ce nouveau monde au petit nombre d'ouvriers que la pieté de quelques Princes y entretient?

C'est pour solliciter cette grace, que je prends aujourd'huy la liberté, MONSEIGNEUR, de mettre entre vos mains les interests de ces illustres Missions. Je sçay que vous n'avez jamais entrepris aucune affaire importante pour le bien de la Chrestienté dont vous ne soyez venu à bout ; & quand celle, que je vous propose seroit encore beaucoup plus difficile qu'elle ne l'est en effet, je suis en quelque maniere seur du succés, dés que vous voudrez bien vous en charger.

Cependant, MONSEIGNEUR, pour y réüssir, il n'est point necessaire de mettre en usage toutes ces qualitez de l'esprit qui vous rendent presque toûjours superieur aux plus grandes entreprises, cette sagesse consommée qui vous mene par les routes les plus seures, cette application continuelle, que le travail le plus rude ne peut in-

terrompre, cette conduite adroite, insinuante, impénétrable aux plus clairvoyans, cet art enfin qui vous est propre, de persuader & d'obtenir ce que vous voulez : tout cela n'est point d'usage dans l'affaire dont il s'agit, il ne faut icy que vous abandonner à vostre propre zele, & employer cette éloquence vive & naturelle qui anime vos discours toutes les fois que vous soûtenez dans le sacré college les interests de la Religion, ou que vous representez au Vicaire de JESUS-CHRIST les pressantes necessitez de l'Eglise.

Vos soins, vostre pieté, MONSEIGNEUR, seront secondez d'autant d'Apostres que vous nous procurerez de Missionnaires ; pour lors les idolâtres nouvellement convertis, & les fidelles affermis dans la foy, sentiront également les grands biens que vous leur aurez procurez ; & les peuples éclairez de ces divines lumieres, que le saint Siege répandra jusqu'aux extrémitez du monde, beniront toute leur vie & la charité paternelle du Vicaire de JE-

sus-CHRIST & le zele ardent de ſes Miniſtres. Je ſuis avec un tres-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE EMINENCE

Le tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur
L. J.

LETTRE

A Monſieur

l'ABBE' BIGNON.

Idée generale des Obſervations que nous avons faites dans les Indes & à la Chine.

MONSIEUR,

Quand vous ne ſeriez pas à la teſte des plus ſçavans hommes de l'Europe, par le rang que vous tenez dans l'Academie Royale ; la paſſion que j'ay toûjours euë, de vous donner des marques de mon eſtime, & de profiter de vos lumieres, m'engageroit à vous communiquer, ce que nous avons executé dans les Indes, pour la perfection des ſciences.

Il eſt, Monſieur, de la reputation de cette illuſtre Academie, avec la-

quelle nous avons des liaiſons ſi étroites, qu'un homme de voſtre merite paroiſſe faire cas des perſonnes qu'elle employe dans ſes fonctions; & je crois qu'elle vous ſçaura gré de la protection que vous voudrez bien nous donner dans le monde. Mais il eſt encore plus de noſtre intereſt particulier, que vous examiniez à la rigueur nos ouvrages; & qu'aprés avoir ſollicité en noſtre faveur l'eſtime du public, vous travailliez par une ſevere & ſçavante critique, à nous perfectionner nous-meſmes, & à nous rendre dignes un jour de ſon approbation & de la voſtre.

Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veüille icy vous expliquer en détail, tout ce que nous avons fait, pour acquerir à l'avenir une connoiſſance plus exacte des mouvemens des Aſtres; ou pour donner des memoires à ceux qui veulent penetrer plus avant, dans les ſecrets cachez de la nature. Cet ouvrage qui a trop d'étenduë pour eſtre renfermé dans les bornes d'une ſimple Lettre, fera le ſujet d'un juſte volume, que nous aurons

bien-toſt l'honneur de vous preſenter.

Mon deſſein n'eſt à preſent que de vous en donner une idée generale, afin que connoiſſant par avance la route que nous avons tenuë juſques icy ; vous jugiez mieux de ce qu'il faut ajoûter à noſtre exactitude, ou changer à noſtre methode.

Quand nous partîmes de Paris, chargez des inſtructions du Roy, de ſes Miniſtres, & de l'Academie Royale, l'on ne ſe propoſoit rien moins que la perfection des ſciences naturelles ; mais comme ce projet renfermoit une grande diverſité de matieres, nous cruſmes qu'il eſtoit à propos de nous partager : non-ſeulement, parce que chacun de nous n'avoit pas aſſez de loiſir, pour fournir en meſme-temps à tant de differentes études ; mais encore, parce que l'eſprit a luy-meſme ſes bornes, & qu'il eſt rare de trouver dans la meſme perſonne, un genie également propre pour toutes choſes.

Ainſi nous convinſmes que les uns s'attacheroient aux Obſervations aſtro-

nomiques, à la Geographie, à l'examen, des Arts méchaniques ; tandis que les autres feroient leur principale étude de ce qui regarde l'Anatomie, la connoissance des simples, l'histoire des animaux, & les autres parties de la Physique, que chacun choisiroit selon son goust : de maniere neanmoins, que ceux-là mesme qui se seroient bornez à quelque matiere, ne negligeroient pas le reste ; quand le lieu, le temps, ou les personnes leur donneroient occasion d'y faire quelque nouvelle découverte. On convint aussi qu'on se communiqueroit mutuellement ses lumieres, afin que chacun profitast des reflexions communes ; & que rien, s'il se pouvoit, n'échapast à nostre application.

Mais quelque soin que nous prissions pour reüssir, nous conçusmes aisément, que six personnes occupées d'ailleurs à l'étude des Langues, & à la predication de l'Evangile, ne pourroient jamais remplir un si vaste dessein. Il nous vint donc en pensée ; premie-

rement, d'y engager les Européens qui ſe trouveroient alors dans les Indes, & ſur tout les Miſſionnaires; afin que tous concouruſſent à une entrepriſe également utile & glorieuſe à toutes les Nations. Secondement, d'établir en pluſieurs endroits, des maiſons particulieres, où nos Mathematiciens & nos Philoſophes travaillaſſent à l'exemple & ſous la conduite des Academiciens de Paris; qui d'icy, comme du centre des ſciences, pourroient nous communiquer leurs penſées, leur methode, leurs découvertes; & recevoir, ſi j'oſe ainſi parler, comme par reflexion, nos foibles lumieres.

Mais ces deux moyens, ſi propres d'eux-meſmes à l'avancement de nôtre projet, & ſi capables de rendre la France illuſtre dans la poſterité, ont eſté juſqu'à preſent aſſez inutiles. D'un coſté, nous avons trouvé dans les autres Nations tres-peu de diſpoſition à nous ſeconder; de l'autre, les revolutions de Siam ont renverſé le premier obſervatoire, que la liberalité du

Roy & le zele de son Ministre y avoient presque entierement élevé.

Ces accidens, quoique tres fâcheux, ne nous avoient pas neanmoins rebutez : nous songions à jetter à la Chine les fondemens d'un second observatoire, encore plus magnifique que celuy de Siam. Il n'eust pas esté difficile d'en bastir ensuite plusieurs autres à Hispaan, en Perse, à Agra dans le Mogol, dans l'Isle de Borneo sous la Ligne, en Tartarie, & en quelques autres lieux, dont la situation pouvoit faciliter l'execution de nostre dessein ; lorsque la guerre universelle, qui embrase l'Europe depuis tant d'années, se fit sentir jusqu'aux Indes & rompit dans un moment toutes nos mesures.

Peut-estre, Monsieur, que la paix nous remettra dans ces mesmes routes, que l'orage nous a obligez d'abandonner ; & qu'avec le temps nous joüirons d'un calme également avantageux à la Religion, au bonheur des peuples, & à la perfection des sciences. Cependant, comme les vents contraires n'em-

peſchent pas les habiles pilotes d'avancer un peu, quoy-qu'ils les retardent toûjours beaucoup; nous avons taſché malgré toutes ces tempeſtes, de ſuivre nos premieres vûës, & de continuer un travail, dont l'eſſay, comme vous allez voir, ne ſera peut-eſtre pas tout-à-fait inutile.

La difficulté qu'on a eu de tout temps à regler les mouvemens des Aſtres, n'a pû eſtre ſurmontée, ni par les veilles des anciens Aſtronomes, ni meſme par toute la penetration des nouveaux. Quelque effort que noſtre imagination ait fait, pour entrer dans ces myſteres de la Toute-puiſſance du Createur, nous ne ſommes encore que mediocrement avancez; & il faut avoüer de bonne foy, que le Ciel eſt beaucoup plus éloigné de nos penſées & de nôtre eſprit, qu'il n'eſt élevé au-deſſus de nos teſtes.

Rien ne peut nous en approcher davantage, qu'une longue ſuite d'obſervations & une recherche exacte de tout ce qui ſe paſſe dans les Aſtres;

parce que cette attention continuelle à leurs mouvemens, faiſant ſentir & comme toucher au doigt les erreurs des anciens ſyſtêmes, donne lieu aux Aſtronomes de les reformer peu à peu, & de les rendre plus conformes aux apparences. C'eſt pour cela qu'en ces derniers temps, on s'eſt appliqué avec tant de ſoin, à perfectionner les inſtrumens, les pendules, les lunettes, & tout ce qui peut en quelque maniere, approcher le Ciel de nos yeux.

En France, en Angleterre, en Dannemark, & en pluſieurs autres lieux du monde,on a élevé de grandes machines & baſti de magnifiques Tours, comme pour ſervir de degrez à ceux qui veulent s'avancer dans cette nouvelle route; & le progrés que pluſieurs Obſervateurs y ont déja fait, eſt ſi conſiderable, qu'on peut tout eſperer à l'avenir, pourvû que les Princes continuent par leurs liberalitez, de ſoûtenir un ſi penible travail. Voicy, Monſieur, en general ce que nous y avons contribué de noſtre part.

Premierement, nous nous sommes attachez à observer les éclypses ; & comme celles du Soleil ont attiré plus que toutes les autres, l'admiration des peuples ; nous avons tasché de profiter des occasions qui pouvoient nous estre favorables. Parmi celles qui se sont presentées, il y en a eu deux assez particulieres, & qui feront quelque plaisir aux curieux.

La premiere fut l'éclypse qui arriva sur la fin d'Avril de l'année 1688. Nous sçavions qu'elle devoit estre *totale* en quelques endroits de la Chine ; quoy qu'à Pekin, où nous nous trouvions quelque temps auparavant, elle ne d'eût estre que mediocrement grande. Car vous sçavez, Monsieur, qu'il n'en est pas des éclypses de Soleil, comme des éclypses de Lune. La Lune qui n'a qu'une lumiere empruntée, est couverte de veritables tenebres, dés que la terre luy dérobe les rayons du Soleil, & ne paroist point éclypsée à certains peuples, qu'elle ne se cache en mesme-temps, & de la mesme maniere

aux yeux de tout le monde. Au contraire le Soleil, qui de sa nature est un corps toûjours éclairé, toûjours lumineux; ou plûtost qui est la lumiere mesme, ne peut jamais estre obscurci: & quand la Lune semble en le couvrant, luy oster tout son éclat; ce n'est pas le Soleil qui est éclypsé, c'est la terre; c'est nous qui nous trouvons alors veritablement dans les tenebres. Ainsi les Astronomes parleroient plus juste, si au lieu de la nommer une éclypse de Soleil, ils la nommoient une éclypse de la terre.

De là vient que cette éclypse est en mesme-temps fort differente, selon les differens endroits où l'on se trouve; de maniere que si plusieurs Observateurs, éloignez les uns des autres, estoient placez sur une mesme ligne de l'Orient à l'Occident; il se pourroit faire que les premiers verroient à l'ordinaire tout le corps du Soleil, tandis que les seconds n'en découvriroient qu'une partie: là il paroistroit à demi caché, icy ce ne seroit plus qu'un arc de lumiere, &

plus loin encore, il auroit peut-estre entierement disparu.

C'est aussi par la mesme raison qu'un Observateur placé au centre de la terre, ne verroit pas le Soleil éclypsé, comme nous le voyons icy; & cette difference, qu'on appelle *parallaxe*, croistroit ou diminueroit à mesure que cet Astre seroit plus ou moins élevé sur l'horison. C'est ce que les Chinois avoient jusqu'icy ignoré, & qu'ils ne connoissent encore que superficiellement. Pour les Indiens, beaucoup moins capables de ce rafinement que les Chinois, ils ne cessent point d'admirer des effets si surprenans; de sorte que le feu Roy de Siam demandoit un jour, si le Soleil de l'Europe estoit le mesme que celuy des Indes, puisqu'il paroissoit en mesme-temps si different dans ces deux endroits.

Nous partismes donc tout exprés de Pekin pour nous rendre à *Kiam chéou* ville considerable dans la province de Chansi, où selon nostre calcul, le Soleil devoit estre entierement éclypsé:

Il ne le fut pas neanmoins, & nous y fuſmes trompez, parce que la longitude du païs ne nous eſtoit pas encore parfaitement connuë. Du reſte nous euſmes ſujet d'eſtre contens. Le Ciel fut ce jour là extrémement ſerain, le lieu fort commode, nos inſtrumens bien placez, & comme nous eſtions trois Obſervateurs, rien ne nous manqua de ce qui pouvoit rendre l'obſervation exacte.

Parmi les differentes methodes, dont on ſe peut ſervir pour ces ſortes d'*operations*, nous en choiſiſmes deux qui nous parurent les plus aiſées. L'une fut de regarder le Soleil avec une lunette de trois pieds, dans laquelle on avoit placé au *foyer de* l'*objectif* un *reticule* compoſé de douze filets de ſoye cruë, tres-deliez & également diſtans les uns des autres; de ſorte neanmoins qu'ils occupoient preciſément tout l'eſpace du Soleil, dont le diametre paroiſſoit ainſi à l'œil, diviſé en douze parties égales.

La ſeconde conſiſtoit à recevoir par

une lunette de douze pieds, l'image du Soleil qui s'alloit peindre ſur un carton oppoſé à l'*oculaire* dans une diſtance proportionnée ; afin que cette image fuſt bien nette & parfaitement terminée. On avoit tracé ſur ce meſme carton douze petits cercles *concentriques*, dont le plus grand eſtoit égal au diſque apparent du Soleil. Ainſi il nous fut aiſé de déterminer, non-ſeulement le commencement, la durée, & la fin de l'éclypſe, ce qui ne demande qu'une ſimple lunette & une pendule bien reglée ; mais encore ſa grandeur, ou, comme on dit, ſa quantité, & le temps que l'ombre ou plûtoſt la Lune, employe à couvrir ou à découvrir chaque partie du Soleil : car quoique toutes ces parties ſoient égales entre-elles, il ne s'enſuit pas qu'il faille un égal nombre de minutes pour les parcourir, à cauſe que le changement continuel de *parallaxe* retarde ou avance irregulierement le mouvement apparent de la Lune.

Il ne s'en fallut que de la vingt-qua-

›trieme partie que le Soleil ne fuſt entierement couvert ; & nous determinaſmes l'éclypſe de onze doigts & demi ; c'eſt ainſi que les Aſtronomes parlent : car pour faire leur calcul plus juſte, ils ont couſtume de partager le diametre apparent des planettes en douze doigts , & chaque doigt en ſoixante minutes. Cependant nous remarquaſmes ; premierement , que quand les trois quarts du Soleil furent éclypſez , le jour n'en parut preſque point changé & à peine s'en fuſt-on apperçu , ſi d'ailleurs l'on n'en avoit eſté averti : de ſorte qu'un nuage ordinaire eſtoit capable de faire à peu prés le meſme effet.

Secondement, quoique l'on ne viſt dans le plus fort de l'éclypſe , qu'un tres-petit arc de lumiere , on pouvoit encore lire dans la cour tres-aiſément les plus petits caracteres. J'ay vû quelquefois des orages qui rendoient le Ciel auſſi obſcur qu'il l'eſtoit alors.

Troiſiémement , nous ne puſmes découvrir aucune étoile , quelque ef-

fort que nous fissions; nous apperçuſmes ſeulement *Venus*, ce qui ne marque pas une fort grande obſcurité, puiſque cette planette paroiſt ſouvent, lors meſme que le Soleil eſt élevé tout entier ſur l'horizon.

Les Chinois ne laiſſerent pas d'eſtre allarmez, s'imaginant que la terre alloit bientoſt eſtre enveloppée d'épaiſſes tenebres. Ils faiſoient de toutes parts un bruit effroyable pour obliger le *Dragon* à ſe retirer. C'eſt à cet animal qu'ils attribuent toutes les défaillances des Aſtres; qui arrivent, diſent-ils, à cauſe que le *Dragon* celeſte preſſé par la faim, tient alors le Soleil ou la Lune entre les dents à deſſein de les devorer.

Enfin la lumiere revint peu à peu & mit les Chinois en repos: mais nous continuaſmes noſtre travail, en conferant par divers calculs la grandeur, la durée, le commencement & la fin de cette éclypſe, avec les differentes tables des anciens & des nouveaux Aſtronomes. On fit en meſme-temps de ſem-

blables obſervations à Pekin, à Hamchéou, & en pluſieurs autres villes de la Chine ; ce qui eûſt pu ſervir a déterminer la lòngitude de tous ces differens endroits, ſi d'ailleurs nous n'euſſions eu d'autres moyens plus ſeurs & plus faciles de la connoiſtre.

Au reſte, cette Obſervation nous donne lieu de faire quelques reflexions ſur pluſieurs autres éclypſes, dont les Auteurs parlent differemment. *Herodote l. 1.* rapporte que le jour meſme auquel le Roy des Medes & celuy des Lydiens donnerent une ſanglante bataille, le Soleil parut entierement éclypſé. Le combat, dit-il, avoit longtemps duré avec un égal avantage de part & d'autre ; quand tout à coup d'épaiſſes tenebres couvrirent la terre, & ſuſpendirent pour un temps la fureur du ſoldat. Le Pere *Petau* a placé cette éclypſe en l'an 597. avant la naiſſance de N. S. le neuviéme de Juillet; quoique ſelon ſon calcul elle ne doive eſtre que de neuf doigts vingt-deux minutes ; s'imaginant ſans doute, que cette

partie du Soleil éclypſée eſtoit aſſez conſiderable pour verifier ainſi les épaiſſes tenebres, dont parlent les Hiſtoriens. Cependant bien loin que cela ſuffiſe, noſtre derniere obſervation nous doit convaincre, qu'une éclypſe auſſi mediocre que celle-là ne devoit pas meſme eſtre apperçûë par les combattans; ainſi il eſt bien plus probable que ce fameux combat ſe donna l'an 585. le vingt-huitiéme de May, jour auquel il y eut une éclypſe *totale* de Soleil.

Le P. Petau ne peut pas diſconvenir de cette derniere éclypſe; mais ſi on la ſuppute ſelon ſes tables, on trouvera qu'elle n'a eſté que de onze doigts vingt minutes, c'eſt-à-dire, un peu moins grande que la noſtre. Cela meſme ſuppoſe que ſes tables ſont un peu fautives, puiſque la vingt-quatriéme partie du Soleil ſuffit, comme nous l'avons vû, pour faire le jour encore aſſez clair. Cependant l'hiſtoire veut qu'il ait eſté obſcur & meſme ſemblable à la nuit la plus obſcure.

L'an 310. avant la naiſſance de Noſtre Seigneur, *Agathocle* Roy de Sicile, paſſant en Afrique avec ſa flote pour aller à Carthage, le Soleil diſparut entierement, & les étoiles furent vûës de toutes parts, comme ſi l'on euſt eſté au milieu de la nuit; ſurquoy quelques Aſtronomes & en particulier *Riccioli*, croyent que les tables qui donnent à cette éclypſe une grandeur approchante de la grandeur *totale* ſatisfont ſuffiſamment à l'hiſtoire. Il eſt neanmoins évident par ce que nous avons remarqué, que les étoiles n'auroient jamais eſté apperçûës, ſur tout avec la clarté & de la maniere dont *Diodore* & *Juſtin* en parlent, s'il y euſt eu une partie ſenſible du Soleil découverte; à moins que cette meſme partie non éclypſée ne fuſt proche de l'horizon, comme il arriva l'an 237. au commencent du regne de *Gordien le jeune*; car alors le Ciel s'obſcurcit de telle ſorte, qu'il n'eſtoit pas poſſible de ſe reconnoître ſans bougie, du moins ſi nous en croyons *Julius Capitolinus*.

La ſeconde éclypſe que nous avons obſervée, encore plus conſiderable que la premiere, fut vûë par le P. Tachard dans ſon dernier voyage des Indes. Il eſtoit ſur mer dans un vaiſſeau Hollandois ; & ſi le lieu luy euſt permis de ſe ſervir d'inſtrumens, on n'auroit rien en cette matiere de plus curieux.

L'éclypſe parut *centrale*, c'eſt-à-dire, que le centre de la Lune eſtoit parfaitement oppoſé au centre du Soleil: mais comme le *diſque* apparent du Soleil eſtoit pour lors plus grand que celuy de la Lune, on voyoit dans le Ciel un anneau éclatant, ou un grand cercle de lumiere ; & ce qu'il y a en cela de plus ſurprenant, c'eſt que le P. Tachard aſſeure, que ce cercle eſtoit pour le moins de la largeur d'un *doigt*, ce qui ne s'accorderoit, ni avec les tables des anciens Aſtronomes, ni avec celles des nouveaux : mais il n'eſt pas facile d'eſtimer au juſte la grandeur des corps lumineux, quand on en juge ſeulement à la vûë ; parce que la lumiere qui brille & qui rejaillit, les fait toû-

jours paroiſtre beaucoup plus grands qu'ils ne ſont en effet.

Quoy-qu'il en ſoit, ces ſortes d'éclypſes que nous appellons *anullaires*, ſont tres-rares, & pluſieurs Mathematiciens n'ont pas crû qu'il y en puſt avoir; parce qu'ils ſuppoſoient, comme une choſe indubitable, que le diametre de la Lune, meſme dans ſon *apogée*, c'eſt-à-dire, dans ſon plus grand éloignement de la terre, eſtoit toûjours, ou égal à celuy du Soleil, ou meſme ſenſiblement plus grand.

Auſſi Kepler écrivant à Clavius, à l'occaſion de l'éclypſe anulaire qu'on avoit obſervée à Rome, le 9. d'Avril de l'an 1567. pretend que ce bord lumineux n'eſtoit autre choſe, qu'une petite couronne d'air épaiſſi, enflammé, ou éclairé par les rayons du Soleil; ou bien encore, que ce cercle avoit eſté formé par les meſmes rayons, rompus dans l'*atmoſphere* de la Lune. Cette derniere obſervation eſt capable de détromper ceux qui ſe ſeroient juſqu'icy obſtinez à ſuivre une ſemblable opi-

nion ; aussi-bien qu'à désabuser les disciples de *Gassendi*, qui s'imaginent que le Soleil ne peut déborder au-dessus de la Lune que de quatre minutes tout au plus, c'est-à-dire, de sa 180e. partie.

Outre ces deux éclypses, nous en avons encore vû quelques autres de moindre consequence ; dont je ne parle point, parce qu'elles n'ont rien d'extraordinaire. Celles de la Lune nous ont beaucoup plus occupez, non seulement parce qu'elles sont en plus grand nombre, mais encore parce qu'il y a plus de difficulté à les bien observer.

Plus le Soleil est éclatant, plus sa *défaillance* est sensible, & le corps de la Lune tres obscur & tres opaque de luy-mesme, en le dérobant à nos yeux, ne permet pas de douter un moment du commencement ou de la fin de son éclypse. Il n'en est pas de mesme de la Lune, qui ne perd sa lumiere que peu à peu, & par une diminution presque insensible. Comme l'experience

que nous en avons, fait mieux ſentir toutes ces difficultez, que les ſpeculations les plus profondes; vous voulez bien, Monſieur, que je vous diſe en peu de mots, ce qui fait en ce point noſtre embarras.

La terre dans ſes differens aſpects avec le Soleil, a toûjours la moitié de ſon globe illuminé; tandis que ſon autre hemiſphere eſt neceſſairement dans les tenebres; à peu prés comme une boule, qui ſeroit la nuit éclairée d'une bougie: de ſorte qu'il ſe fait d'un coſté une projection, & comme une longue queuë d'ombre formée en cone, dont la pointe s'étend fort loin, & ſe perd enfin dans la vaſte étenduë de l'air.

Quand donc la Lune, par ſon mouvement particulier, paſſe au travers de cet eſpace tenebreux, elle perd ſa lumiere, & devient elle-meſme obſcure. Que ſi nous pouvions marquer le moment auquel elle y entre ou auquel elle en ſort, nous aurions exactement le commencement & la fin de l'éclypſe; mais pluſieurs accidens qui arrivent

alors, ne nous permettent pas de l'obſerver avec une ſi grande préciſion.

Premierement, long-temps avant que la Lune touche l'ombre, dont je viens de parler, ſon bord oriental n'eſt éclairé que d'une petite portion du Soleil, que la terre luy dérobe peu à peu & par partie : de ſorte qu'en ce temps-là on voit une eſpece de fumée qui ſe répand inſenſiblement ſur le corps de la Lune, & qui precede ſouvent d'un quart d'heure la veritable ombre. Comme cette fumée croiſt toûjours, & devient plus épaiſſe, à meſure que l'éclypſe s'approche, elle ſe confond tellement avec le commencement de l'ombre, qu'il eſt preſque impoſſible de l'en bien diſtinguer. Ainſi ni l'experience, ni l'application, ni les meilleures lunettes, n'empêchent pas qu'un habile Obſervateur ne s'y méprenne ſouvent d'une minute, & quelquefois meſme de deux.

Secondement, quand je dis que l'éclypſe ſe fait par l'interpoſition du globe terreſtre; ce n'eſt pas que la Lune

ſoit alors plongée dans ſon ombre, laquelle ne s'étend jamais plus de cinquante mille lieuës; ſuppoſé que le ſemidiametre de la terre ſoit de 1146. lieuës de marine; au lieu que la Lune, meſme dans ſon *perigée*, eſt à plus de cinquante-ſept mille lieuës de la terre. Mais comme le globe de la terre eſt envelopé d'un air épais & groſſier, que nous nommons ſon *atmoſphere*, & que les rayons ne peuvent pas tout-à-fait penetrer; il ſe fait par l'interpoſition de ces vapeurs une nouvelle ombre, dont le diametre & la longueur ſurpaſſent de beaucoup la veritable ombre de la terre. Or ces vapeurs ſont d'autant plus tranſparentes qu'elles s'éloignent davantage de nous; d'où il arrive qu'elles font auſſi une ombre plus legere au commencement & à la fin de l'éclypſe; & par conſequent, elles ne donnent pas aux Obſervateurs la liberté de les déterminer avec juſteſſe.

Vous connoiſſez par là, Monſieur, pourquoy nous découvrons ſouvent la Lune, meſme dans le plus fort de l'é-

clypſe, juſqu'à en diſtinguer les plus petites taches. Pourquoy elle ſe peint alors de tant de ſortes de couleurs; car elle devient rouge, cendrée, d'un gris de fer, bleuaſtre, ou tirant ſur le jaune, de maniere qu'elle ſemble ſentir elle-meſme ſa défaillance, & donner des marques de ſes differentes paſſions. Vous voyez au contraire, pourquoy en certaines éclypſes, elle diſparoiſt tout-à-fait, & ſe dérobe entierement à nos yeux. Tout cela vient ſans doute, de la nature de cette *atmoſphere*, qui change perpetuellement, & qui cauſe par là ces differens effets.

Troiſiémement, lorſque la Lune commence à s'obſcurcir auprés de l'horizon, il eſt plus difficile d'en bien marquer le commencement, & il faut prendre garde que le temps de ce commencement apparent, comparé à celuy de la fin, ne donne pas exactement le milieu de l'éclypſe; parce que les vapeurs ſont beaucoup plus épaiſſes à l'horizon, qu'elles ne le ſont à trente ou quarante degrez d'élevation.

Quatriémement, quoique les rayons directs du Soleil ne passent pas au travers de l'atmosphere de la terre, il y en a neanmoins plusieurs qui en se détournant, & comme on parle, en se *rompant* par la *refraction*, peuvent éclairer tant soit peu le bord de la Lune, & par consequent empescher l'ombre d'estre exactement terminée.

Cinquiémement, il arrive quelquefois que l'ombre commence à toucher le bord oriental de la Lune, par les endroits où les taches sont plus obscures, que celles du bord occidental; ce qui fait qu'on ne juge pas également de la fin & du commencement. Nous devons, Monsieur, tout ce rafinement d'Astronomie aux nouveaux Observateurs; les anciens alloient plus rondement en cette matiere, & *Tycho* luy-mesme avec toute sa subtilité, ne s'en estoit pas encore apperçû.

Mais les modernes ont esté plus ingenieux à découvrir ces difficultez qu'à trouver le moyen de les surmonter: & nous avons souvent ex-

perimenté dans nos dernieres obſervations, que ce n'eſt pas ſans une peine extrême, qu'on parvient à cette juſteſſe, que demandent les ſçavans de noſtre ſiecle. Nous avions neanmoins cet avantage d'eſtre pluſieurs Obſervateurs enſemble, & de pouvoir, en nous communiquant les uns aux autres nos penſées & nos doutes, approcher plus prés de la verité. D'ailleurs le Ciel nous a fourni pluſieurs éclypſes de Lune, & il ne s'eſt guere paſſé d'années que nous n'en ayons obſervé une ou deux.

Mais dans ce grand nombre, celle qui arriva le onziéme de Decembre 1685. nous fut la plus favorable de toutes. Nous eſtions pour lors à Siam. Le Roy à qui nous l'avions predite, & qui voulut éprouver la bonté de nos *tables*, fut ſi ſurpris en conferant ce qu'il voyoit avec noſtre prediction, qu'il eut dés-lors la penſée de nous retenir auprés de ſa perſonne, ou du moins d'envoyer chercher en Europe des Aſtronomes François. Il s'offrit en ce

moment, à nous baſtir un magnifique Obſervatoire à Louveau, pour rendre s'il ſe pouvoit l'Aſtronomie auſſi ce-bre dans les Indes, qu'elle l'eſt deve-nuë dans l'Europe depuis l'établiſſe-ment de l'Obſervatoire royal de Paris. Et certainement, ſi jamais les Aſtres ont eſté un preſage de l'avenir, tout le Ciel ſembloit alors nous promettre un heureux ſuccés dans cette nou-velle entrepriſe : mais ce n'eſt pas le cours ſenſible des Planetes qui regle icy bas nos deſtinées ; elles viennent encore de plus haut, & toute la ſuite en eſt écrite dans ce myſterieux livre de la Providence divine, qui avant tous les ſiecles a déterminé les divers évenemens de ce monde.

Ce projet du Roy de Siam, ſi fa-vorable à la France, aux ſciences na-turelles & à la Religion, fut bientoſt executé : mais la mort de ce bon Prince le renverſa preſque en un mo-ment, & fit changer de face à toutes choſes. Les troubles qui s'éleverent alors, obligerent nos Miſſionnaires

Mathematiciens à se retirer, & causerent par là, si je l'ose dire, une espece d'éclypse, qui a long-temps privé ces Peuples des sciences de l'Europe & des lumieres de l'Evangile. Ces nuages commencent neanmoins à se dissiper. On nous rappelle avec empressement: mais l'experience nous a appris à compter peu sur la bonne volonté des hommes, & à mettre uniquement nostre confiance en celuy, qui peut seul quand il luy plaist, tirer la lumiere des tenebres.

Ce premier essay n'a pas laissé d'être de quelque utilité pour l'Astronomie, & nous pouvons asseurer que les éclypses de Lune observées à Siam, à Louveau, à Pontichery, à Pekin, à Nankin, à Kiam-chéou, à Canton & en quelques autres endroits de l'Orient, contribueront non-seulement à regler les mouvemens des Cieux, mais encore à perfectionner la Geographie.

Quoique la science des Cometes ne soit pas de si grande importance,

elle n'eſt pas moins admirable. Il ſemble meſme que la curioſité des Sçavans en doive eſtre d'autant plus piquée, qu'il eſt moins facile de la contenter ſur ce point : car il y a bien de l'apparence que l'eſprit humain ne pourra de long-temps approfondir la nature de ce merveilleux *phenomene.* Les Cometes ſont ſi rares, de ſi peu de durée & ſi differentes entre-elles, que ſi ce ſont de nouveaux corps qui ſe forment & qui ſe détruiſent dans le Ciel, il eſt preſque impoſſible de faire des regles generales de leurs mouvemens ; ou de predire leur apparition & leur durée, ſi ce ſont de veritables Planetes.

Nous avons eu occaſion d'en obſerver deux ; la premiere fut vûë dans cette province du Royaume de Siam, qui confine du coſté de la mer, avec Camboje. Ce fut au mois d'Aouſt 1686. Elle coupa l'Equateur, paſſant du midy au Septentrion, dans le 111e degré d'aſcenſion droite ; & ſon mouvement particulier, qui l'approchoit toûjours du Soleil, la plongea enfin

tout-à-fait dans ses rayons.

La seconde parut à Pontichery, à Malaque, & à Pekin, au mois de Decembre 1689. son mouvement estoit contraire à celuy de la premiere, elle séloignoit du Soleil & s'avançoit vers le Pole austral, parcourant les constellations du Loup & du Centaure, où elle disparut au commencement de Janvier de l'année suivante.

Si nous n'avons qu'une legere connoissance des Cometes, nous sommes en recompense assez bien instruits de ce qui regarde les Planetes; & ce que nos Astronomes ont découvert à Paris depuis l'établissement de l'Observatoire, nous console déja de la negligence ou de l'ignorance des anciens.

Parmi les differentes manieres dont on s'y prend pour en déterminer le lieu dans le Ciel; la plus simple & mesme la plus exacte est de marquer le moment de leur conjonction avec les étoiles fixes. Il y a prés de deux mille ans que Saturne, la plus élevée entre les Planetes, parut tout proche de l'Equa-

teur & d'une étoile de la troiſiéme grandeur, ſituée dans l'épaule auſtrale de la Vierge. Tycho de ſon temps l'obſerva dans le meſme ſigne, & nous l'avons vû auſſi tout auprés de l'épy de la Vierge, mais avec cet avantage, que les lunettes dont nous nous ſommes ſervi, rendent noſtre obſervation incomparablement plus exacte que celles des anciens, qui n'y employoient que la ſimple vûë, toûjours fautive dans un ſi grand éloignement; ſur tout à l'égard des Aſtres, dont le diametre apparent eſt augmenté par la lumiere, & par une eſpece de *chevelure* de rayons étincelans, comme parlent les Aſtronomes, qui rejaillit de tout leur corps, & qui le fait ſouvent paroiſtre où il n'eſt pas. Au lieu qu'une bonne lunette les rend moins brillans, les arrondit, leur donne leur veritable grandeur, & les approche tellement des yeux, qu'on les diſtingue encore les unes des autres, lors meſme qu'ils ſe touchent par leurs bords, & qu'ils ſont ſur le point de s'unir enſemble.

C'eſt ainſi que nous avons déterminé le lieu de Mars par l'approche de deux étoiles de la teſte du Scorpion; celuy de la Lune par ſa conjonction avec *Antarés* ou le cœur du Scorpion: & celuy de Venus qui paſſa proche d'une étoile de la troiſiéme grandeur, appartenante au meſme ſigne.

La conjonction de Jupiter & de Mars qui arriva ſur la fin de Février de l'année 1687. nous occupa auſſi pluſieurs jours. Nous eſtions alors à Louveau, où le Roy de Siam, qui ſe piquoit d'Aſtrologie, l'obſervoit de ſon coſté avec un empreſſement & une inquiétude, qui marquoit plus de ſuperſtition que de curioſité naturelle.

Il s'eſtoit mis dans l'eſprit, que cette conjonction luy ſeroit fatale, & qu'elle eſtoit un preſage aſſeuré de ſa mort. Nous taſchâmes en vain de le détromper par le moyen de M. Conſtance ſon premier miniſtre, à qui nous fiſmes bien comprendre, que les évenemens de ce bas monde n'avoient rien de commun avec le mouvement particu-

lier

lier des Planetes ; & que, quand noſtre ſort en dépendroit, le Roy n'y auroit pas plus de part que le dernier de ſes ſujets, pour qui le Soleil ſe leve, & tous les autres Aſtres roulent, auſſi-bien que pour les plus grands Princes de la terre.

Ces raiſons, ni pluſieurs autres ne le calmerent point ; il ſoûtint toûjours que ſon regne ne devoit pas durer long-temps, & qu'il perdroit la vie en peu de mois. Il mourut en effet l'année ſuivante : mais il cherchoit inutilement dans le Ciel la cauſe de ſa mort, qu'il portoit depuis pluſieurs années en luy-meſme. Une maladie habituelle le preſſoit alors extraordinairement, & c'eſtoit là ſans doute le veritable fondement de ſa prediction & de ſa crainte.

Je ne ſçay, Monſieur, ſi toutes ces obſervations vous paroiſtront ſingulieres ; il me ſemble du moins que celle dont je vais avoir l'honneur de vous parler, merite un peu voſtre attention.

Vous ſçavez que *Mercure* a eſté juſqu'icy la moins connuë, & ſi je l'oſe dire, la moins traitable de toutes les Planetes. Toûjours plongé dans les rayons du Soleil ou dans les vapeurs de l'horizon, il fuit, ce ſemble, les recherches continuelles des Aſtronomes, qui n'ont pas moins de peine à le fixer dans le Ciel, que les Alchymiſtes en ont, à fixer leur Mercure ſur la terre.

Nous liſons dans la vie de *Charlemagne*, que les Mathematiciens de ſon temps, deſeſperant de pouvoir bien l'obſerver, lors qu'il eſtoit le plus éloigné du Soleil, taſcherent de le chercher dans le Soleil meſme, ſous lequel on ſoupçonnoit qu'il devoit quelquefois paſſer. Ils crûrent l'y avoir découvert au mois d'Avril de l'année 807. ou plûtoſt 808. ſi ce n'eſt que l'Hiſtorien comptaſt alors le commencement de l'année à Paſques. En effet une marque noire, dont l'entrée & la ſortie furent dérobées par les nuages, parut dans le Soleil durant huit jours.

Je m'eſtonne que cette Obſervation ait pû faire juger que c'eſtoit Mercure; qui, bien loin d'employer huit jours à parcourir un ſi petit eſpace, doit ſelon ſon cours naturel l'achever en fort peu d'heures: outre cela il eſt impoſſible qu'on le puiſſe appercevoir dans le Soleil ſans lunetes, & meſme ſans de bonnes lunetes. Ce qu'on vit donc pour lors, ou ce qu'on crût voir, eſtoit ſans doute une tache, ſemblable à celles qui ont ſi ſouvent paru depuis, mais plus grande qu'à l'ordinaire, & aſſez ſenſible pour eſtre découverte à la ſimple vûë.

Gaſſendi fut plus heureux l'an 1631. le ſeptiéme de Novembre; & l'obſervation qu'il en fit, l'a rendu ſi celebre, que quelques Auteurs, pour luy faire honneur, luy ont dedié leurs Livres, comme à un homme, à qui l'Aſtronomie eſtoit infiniment redevable. Quelques autres ſe ſont encore ſignalez dans cette curieuſe recherche; nous ſommes les derniers, qui avons eu occaſion de les imiter, mais peut-

eſtre que noſtre obſervation ne tiendra pas le dernier rang parmi les autres.

Nous eſtions à *Canton*, ville maritime de la Chine, & aſſez connuë par le commerce des Européens. L'étude particuliere que nous avions faite du mouvement de cette Planete, nous fit juger qu'il ne ſeroit pas impoſſible de la découvrir dans le Soleil le dixiéme de Novembre de l'an 1690. Ainſi nous preparaſmes deux excellentes lunetes; l'une de cinq pieds, qui portoit un *reticule* égal au diametre du Soleil, diviſé en douze parties égales: & l'autre de douze pieds, avec un *reticule* formé de quatre filets; dont l'un repreſentoit un parallele, & l'autre le meridien; les deux autres les coupoient à l'angle de quarante-cinq degrez. Nous reglaſmes auſſi nos pendules; d'ailleurs le Ciel eſtoit tres ſerain; & au vent prés, qui fut un peu violent, nous n'euſmes rien à deſirer pour la juſteſſe de noſtre obſervation.

Mercure nous parut comme un point noir, qui aprés eſtre entré dans le corps du Soleil, le parcourut en trois heures & demie, ou environ. Nous en marquaſmes exactement le temps, la ſortie, ſon éloignement de l'éclyptique, ſa viteſſe apparente, ſa longitude, & ſon diametre. On connoiſt encore par là avec la derniere certitude que cette Planete n'a point de lumiere qui luy ſoit propre, que ſon corps eſt opaque, & qu'elle eſt, du moins quelquefois, moins éloignée de nous que le Soleil; ce qu'on ne pouvoit autrefois determiner que par conjecture.

Nous devons, Monſieur, à l'invention des lunetes, ces belles découvertes; auſſi-bien que pluſieurs autres choſes, qui font dans nos derniers temps la matiere d'une nouvelle Aſtronomie. De ſorte que comme par le moyen des Microſcopes, nous multiplions les corps les plus ſimples, & agrandiſſons les plus inſenſibles; de meſme par le moyen des lunetes, nous approchons de nos yeux les objets les

plus éloignez, & abregeons ces eſpaces infinis qui ſeparent le Firmament de la terre : l'art ayant en quelque maniere forcé la nature à ſouffrir que les hommes euſſent doreſnavant un libre commerce avec le Ciel, & que les Mathematiciens entraſſent plus aiſément, en une eſpece de ſocieté avec les Aſtres.

Nous trouvons à preſent des montagnes & des precipices dans la Lune, nous en diſtinguons les moindres ombres, qui croiſſent ou qui diminuent ſelon la differente ſituation du Soleil. Nous meſurons les *macules* des Planetes, nous nous appercevons de leurs couleurs, de leurs bandes, du mouvement circulaire qu'elles ont autour de leur centre. C'eſt par là qu'on s'eſt apperçû de ce prodigieux anneau qui paroiſt en l'air, ſuſpendu autour de Saturne, en forme de voute, & ſemblable à un pont qui enveloperoit toute la terre, ſans arches, ſans piles, & ſans autre ſoûtien que le poids uniforme & la parfaite continuité de ſes parties.

Galilée & pluſieurs autres Aſtronomes, ont inutilement donné la geſne à leur eſprit pour expliquer ce myſtere. Ils regardoient cette Planete, comme un autre Prothée, toûjours changeante, toûjours differente d'elle-meſme ; aujourd'huy ronde, & enſuite parfaitement ovale ; quelquefois armée de deux anſes qui s'ouvroient ou ſe fermoient ſelon les temps de ſa revolution ; ou bien accompagnée de deux petites étoiles qui voltigeoient au-deſſus & au-deſſous, ſans jamais l'abandonner : enfin coupée par la moitié d'une large bande, dont les extremitez s'étendoient bien loin au-de là de ſa ſphére.

Nous avons long-temps examiné ce merveilleux ouvrage de la toute-puiſſance du Createur ; & quoique nous admirions l'eſprit de M. Hugens, qui a reduit à un ſyſteme ſi ſimple & ſi facile toutes ces irregularitez apparentes, nous ne laiſſons pas d'avoüer que nous en ignorons encore beaucoup plus, que ce ſçavant Aſtronome ne

nous en a pû découvrir.

Il eſt moins difficile d'expliquer les differentes figures de Mars, de Mercure, & de Venus, qui nous ont paru tantoſt ronds & tantoſt boſſus; quelquefois *dicothomes*, & d'autrefois encore formez en arc ou en fauſſille. Et certainement quand *Venus* s'approche du Soleil, & que d'ailleurs elle ſe trouve dans ſon *perigée*, elle paroiſt avec la lunete, ſi peu differente de la nouvelle Lune, qu'il eſt tres-facile de s'y méprendre.

Je me ſouviens que l'ayant un jour fait obſerver en cét état à un Chinois, peu inſtruit des ſecrets aſtronomiques; il n'en douta pas un moment, & comme je luy fis en meſme-temps remarquer la Lune, dans un lieu du Ciel peu éloigné; il s'écria de joye, & me dit alors qu'il concevoit, ce qui luy avoit toûjours donné tant de peine. *Je ne ſçavois*, me dit-il ſerieuſement, *comment la Lune pouvoit ſi ſouvent changer de face, & paroiſtre quelquefois ſi pleine & quelquefois ſi petite: mais je comprens*

à preſent que c'eſt un corps compoſé de pluſieurs pieces, qui ſe démontent & qui ſe rejoignent aprés certains temps. Car du moins aujourd'huy j'en vois la moitié d'un coſté & la moitié de l'autre.

Ce que les lunetes nous ont fait connoiſtre du nombre des étoiles, eſt encore plus curieux. Cette large bande qui embraſſe preſque tout le Ciel, & qu'on nomme communément à cauſe de ſa blancheur, la voye lactée, eſt un aſſemblage d'ue infinité de petites étoiles; dont chacune en particulier, n'a pas aſſez de force pour ſe faire ſentir à nos yeux; auſſi-bien que les *nebuleuſes*, dont la lumiere ſombre & confuſe eſt ſemblable à un petit nuage, ou à la teſte d'une Comete; mais qui eſt en effet un compoſé de pluſieurs Aſtres; de ſorte qu'on en compte trente-ſix dans la nebuleuſe de *Præſepe cancri*, vingt-un dans celle d'*Orion*, quarante dans les *Pleiades*, douze dans la ſeule étoile qui fait le milieu de l'épée d'*Orion*, cinq cens dans l'étenduë de deux degrez de cette meſme conſtellation,

& deux mille cinq cens dans le ſigne tout entier. Ce qui a donné occaſion à quelques-uns de s'imaginer, que le nombre en eſtoit infini.

Il eſt du moins vray, que la grandeur prodigieuſe de chaque étoile, qui ſelon quelques-uns ne differe guere du Soleil, c'eſt-à-dire, dont le globe eſt peut-eſtre un million de fois plus grand que celuy de la terre, & qui neanmoins ne paroiſt qu'un point dans le Ciel, nous doit convaincre de la vaſte étenduë de cet Univers, & de la puiſſance infinie de ſon auteur.

Je ne puis, Monſieur, finir cette matiere ſans parler des obſervations que nous avons faites des *Satellites*. Ce ſont autant de petites Planetes qui vont à la ſuite des grandes, & qu'on a découvert en noſtre ſiecle. Elles tournent continuellement autour de Saturne, de Jupiter, de Mars &c. Les unes plus prés, & les autres plus loin du centre de leur mouvement. Elles ſe cachent ſouvent derriere leurs corps, ſouvent auſſi elles ſe plongent dans leur ombre,

d'où elles ſortent enſuite avec plus d'éclat ; il arrive meſme, que quand elles ſe trouvent entre le Soleil & leur Planete, elles en éclypſent une partie. J'ay vû quelquefois avec plaiſir un petit point noir qui couroit ſur le diſque de Jupiter, & qu'on euſt pris pour une tache, mais qui n'eſtoit en effet que l'ombre d'un de ſes Satellites, qui faiſoit une éclypſe ſur ſon globe, comme la Lune fait ſur la terre, quand par ſon interpoſition elle luy dérobe la lumiere du Soleil. Nous ne ſçavons pas à quel uſage particulier la nature a deſtiné ces Satellites dans le Ciel ; mais celuy que nos Aſtronomes en font ſur la terre, eſt tres-utile pour la perfection de la Geographie. Et depuis que M. Caſſini a communiqué ſes tables aux Obſervateurs, on peut aiſément & en tres peu de temps déterminer la longitude des principales Villes du monde. De ſorte que ſi le mouvement irregulier des vaiſſeaux nous permettoit de nous ſervir ſur mer de lunetes ; la ſcience de la

navigation ſeroit aſſez parfaite pour faire avec ſeureté les voyages de long cours.

Nous avons obſervé les *immerſions* & les *emerſions* des Satellites de Jupiter à Siam, à Louveau, à Pontichery, au Cap de Bonne eſperance, & dans pluſieurs Villes de la Chine: mais les obſervations faites à Nimpo & à Chamhay, qui en ſont les villes les plus orientales, ont reduit le grand continent à ſes veritables bornes, en retranchant plus de cinq cens lieuës de pays, qui n'avoient jamais eſté que dans l'imagination des anciens Geographes.

Puiſque je parle, Monſieur, de ce qui regarde la perfection de la Geographie, je vous diray que nous avons auſſi beaucoup travaillé à determiner la latitude des Coſtes, des Ports, & des plus conſiderables Villes de l'Orient, par deux autres moyens. 1°. Par un grand nombre d'obſervations des hauteurs meridennes du Soleil & des étoiles. 2°. Par les diverſes Cartes que nos voyages nous ont donné occaſion de

faire ou de perfectionner. J'ay un *routier* depuis *Nimpo* juſques à *Pekin*, & depuis *Pekin* juſques à *Kiam-cheou*, où l'on n'a rien omis de tout ce qui peut contribuer à la parfaite connoiſſance du pays; de ſorte que le détail n'en eſt, ce ſemble que trop grand, & peut-eſtre meſme ennuyeux pour ceux, qui dans ces ſortes de relations, cherchent moins l'utile que l'agreable.

J'ay auſſi le cours des rivieres qui menent de Nankin juſques à Canton. C'eſt un travail de deux ou trois mois, & tres fatiguant, quand on veut faire les choſes avec quelque ſoin. La Carte eſt de dix-huit pieds de long, & chaque minute y occupe plus de quatre lignes ou un tiers de pouce; ainſi tous les détours, la largeur de la riviere, les moindres Iſles, & les plus petits Villages y ſont exactement marquez. Nous avions toûjours la Bouſſole à la main, & nous prenions ſoin d'obſerver de temps en temps ſur la route, les hauteurs meridiennes de quelques étoiles, pour corriger noſtre eſtime,

& déterminer plus au juste la latitude des principales Villes du pays.

Surquoy je ne puis, Monsieur, m'empêcher de faire icy une reflexion, qui servira peut-estre à decider un jour une importante question de Physique. On ne sçait pas bien encore, si toutes les mers du monde sont entre-elles de niveau. Les principes generaux de la plus saine Philosophie veulent que les liqueurs de mesme espece qui communiquent ensemble, se répandent uniformement, soit par leur propre poids, soit par la pression de l'air; & prennent enfin une mesme surface. La pluspart des experiences sont en ce point conformes à la raison. Mais quelques nouvelles reflexions ont fait douter si la mer n'avoit point en effet quelque pente & n'estoit pas plus élevée en certains endroits qu'en quelques autres. Ce que j'ay remarqué à l'occasion de cette Carte, dont je viens de parler, semble appuyer ce dernier sentiment.

Car entre la province de *Canton* &

celle de *Kianſi*, l'on voit une montagne, d'où ſortent deux rivieres. L'une va au Sud ; & aprés avoir arroſé environ cinquante lieuës de pays, elle ſe jette dans la mer auprés de la ville de *Quamtçheou*. L'autre au contraire coule vers le Nord, traverſe pluſieurs provinces durant l'eſpace de deux cens lieuës, & ſe détourne inſenſiblement pour entrer dans la mer de l'Eſt, ou du Japon. De maniere que les embouchûres des deux rivieres ne ſont éloignées l'une de l'autre, en ſuivant meſme les coſtes qui les ſeparent, que de trois cens lieuës ou environ.

Cependant la riviere du Nord paroiſt plus rapide en tout ſon cours, que celles du Sud ; & comme d'ailleurs elle eſt quatre fois plus longue, il faut bien que les mers, où l'une & l'autre aboutiſſent, aient une élevation differente, ou, ce qui eſt la meſme choſe, ne ſoient pas de meſme niveau.

Je ne parle point, Monſieur, de pluſieurs autres Cartes, où nous avons reformé une partie des coſtes de *Coro-*

mandel, de la *Pescherie*, de *Malaque*, de *Mergui*, & de *Camboje*; parce qu'elles n'ont pas encore toute la perfection, que nous esperons pouvoir leur donner dans la suite. Mais j'en ay deux qui peuvent dés à present paroistre au jour; l'une represente l'entrée du Port de Nimpo, la plus difficile qui soit au monde, à cause de la multitude infinie d'Isles & de rochers qui la couvrent de toutes parts, & qui embarrassent les plus habiles Pilotes. On y a joint la route de Siam à la Chine, avec les vûës des principales costes, ou des Isles qui se trouvent sur le chemin.

L'autre est encore beaucoup plus curieuse, & mesme unique en son espece. Le peu d'occasions qu'avoient eu jusqu'icy les Européens de voyager dans la grande Tartarie, obligeoit les Geographes de se servir dans la description qu'ils en faisoient de je ne sçay quels memoires si peu conformes à la verité, qu'on s'estoit, ce semble, attaché tout exprés à nous en oster la connoissance. Mais la guerre s'estant il y a quelques

années, échauffée entre l'Empereur de la Chine & le Duc de Moskovie; on a de tous coſtez examiné ſoigneuſement les limites des Royaumes, la grandeur des provinces, la bonté des terres; les rivieres, les montagnes, les deſerts, & tout ce qui pouvoit entrer dans les intereſts de ces deux Princes, & ſervir dans la ſuite à conclure entre-eux une ſolide paix.

Outre ces memoires, qui ſont tombez entre les mains du P. Gerbillon, ce Pere a fait encore diverſes excurſions de deux & de trois cens lieuës, dans le cœur du pays; allant quelquefois vers l'Occident, quelquefois vers le Nord; & obſervant, autant qu'il eſtoit poſſible, la latitude & la longitude des principaux endroits. De ſorte que la Carte qu'il en a tracée, commence à preſent à nous donner une idée aſſez juſte de la veritable diſpoſition de ce vaſte pays.

Parmi les choſes ſingulieres qui s'y trouvent, on peut remarquer une chaiſne de montagnes, qui s'étend

ſi loin dans la mer entre l'Orient & le Septentrion ; qu'il a eſté juſqu'icy impoſſible aux Navigateurs, d'en connoiſtre ou d'en doubler le Cap. Ce qui fait ſoupçonner à quelques-uns, que cette partie de l'Aſie tient peut-eſtre par cet endroit, à la terre ferme de l'Amerique. Nous avons outre cela fait diverſes remarques ſur la variation de l'aiguille, ſur les marées, ſur la longueur du ſimple pendule, qui peuvent toutes contribuer quelque choſe à la perfection des Arts.

Ces obſervations generales ne nous ont pas neanmoins tellement occupé, que nous n'ayons eu le temps d'examiner ce qu'il y a dans l'Orient de plus curieux en matiere de *Phyſique*, d'*Anatomie*, & de *Botanique*.

Le ſejour que nous avons fait à Siam, nous a donné lieu de conſiderer pluſieurs animaux particuliers, que nous ne voyons preſque jamais en Europe. Par exemple les Elephans, dont nous avons décrit le naturel, la docilité, la force, le courage, l'adreſſe, la conformation

interieure & exterieure de toutes les parties, & pluſieurs autres proprietez que les gens meſme du pays, qui y ſont accoûtumez, ne peuvent s'empêcher d'admirer.

Nous y avons vû des Tygres bien differens de ceux qui paroiſſent quelquefois en France; ſoit pour la couleur, qui eſt d'un roux fauve, coupé de larges bandes noires; ſoit pour la grandeur, qui eſt quelquefois égale à celle des chevaux: on les appelle *Tygres royaux*. Ceux qu'on nomme *Tigres d'eau* ſont parfaitement ſemblables aux chats, ils ſe nourriſſent de poiſſon, mais ils vivent ordinairement dans les bois, ou ſur le bord des rivieres.

On y voit encore des *Rhinoceros*, l'un des animaux les plus ſinguliers qui ſoient au monde. Il a quelque choſe, ce me ſemble, de ſemblable au Sanglier, ſi ce n'eſt qu'il eſt beaucoup plus grand, que les pieds en ſont plus gros, & le corps plus lourd. Sa peau eſt toute couverte de larges & épaiſſes écailles, de couleur noiraſtre & d'une dureté

extraordinaire ; elles sont divisées en petits quarrez ou boutons, élevez environ d'une ligne au-dessus de la peau, à peu prés comme celles du Crocodile. Ses jambes paroissent engagées dans des especes de bottes, & sa teste enveloppée par derriere d'un capuchon applati ; ce qui luy a fait donner par les Portugais le nom de *Moine des Indes*. Sa teste est grosse, sa bouche peu fenduë, son museau allongé, & armé d'une grosse & longue corne, qui le rend terrible aux Tigres mesmes, aux Bufles, & aux Elephans.

Mais ce qui paroist encore de plus merveilleux en cet animal, est sa langue, que la nature a couverte d'une membrane si rude qu'elle n'est guere differente d'une lime ; ainsi il écorche tout ce qu'il veut lecher. Au reste, comme nous voyons icy des animaux, qui se font un ragoust des chardons, dont les petites pointes picotent agreablement les fibres, ou les extremitez des nerfs de leur langue ; de mesme le Rhinoceros mange avec plai-

ſir des branches d'arbres, heriſſées de toutes parts, de groſſes épines. Je luy en ai ſouvent donné, dont les pointes eſtoient tres dures & tres longues ; & j'admirois avec quelle avidité & quelle adreſſe il les plioit ſur le champ, & les briſoit dans ſa bouche, ſans s'incommoder. Il eſt vray qu'il en eſtoit quelquefois un peu enſanglanté ; mais cela meſme en rendoit le gouſt plus agreable ; & ces petites bleſſures ne faiſoient apparemment ſur ſa langue d'autre impreſſion, que celles que fait le ſel ou le poivre ſur la noſtre.

Ce qu'on voit dans l'Iſle de *Borneo*, eſt encore plus remarquable, & paſſe tout ce que l'Hiſtoire des Animaux nous a juſqu'icy rapporté de plus ſurprenant. Les gens du pays aſſeurent, comme une choſe conſtante, qu'on trouve dans les bois une eſpece de beſte,nommée *L'homme Sauvage;* dont la taille, le viſage, les bras, les jambes, & les autres membres du corps, ſont ſi ſemblables aux noſtres, qu'à la parole prés, on auroit bien de la peine

a ne les pas confondre avec certains Barbares d'Afrique, qui ſont eux-meſmes peu differens des beſtes.

Cet homme ſauvage, dont je parle, a une force extraordinaire; & quoiqu'il marche ſur ſes deux pieds ſeulement, il eſt ſi viſte à la courſe, qu'on a bien de la peine à le forcer: les gens de qualité le courent, comme nous courons icy le Cerf; & cette chaſſe fait le divertiſſement le plus ordinaire du Roy. Il a la peau fort veluë, les yeux enfoncez, l'air feroce, le viſage bruſlé; mais tous ſes traits ſont aſſez reguliers, quoique rudes & groſſis par le Soleil. Je ſçay toutes ces particularitez d'un de nos principaux Marchands François, qui a demeuré quelque temps en cette Iſle. Cependant je ne croy pas qu'on doive aiſément ajoûter foy à ces ſortes de relations: il ne faut pas auſſi les rejetter entierement; mais attendre que le témoignage uniforme de pluſieurs voyageurs nous éclairciſſe plus particulierement de cette verité.

Pour moy, en paſſant de la Chine

à la coſte de Coromandel, je vis dans le Détroit de *Malaque* une eſpece de Singe, qui me rendroit aſſez croyable, ce que je viens de raconter de *L'homme Sauvage*.

Celuy-là marche naturellement ſur ſes deux pieds de derriere, qu'il plie tant ſoit peu, comme un chien à qui on a appris à danſer. Il ſe ſert comme nous, de ſes deux bras; ſon viſage eſt preſque auſſi formé que celuy des Sauvages du Cap de Bonne eſperance; mais le corps eſt tout couvert d'une laine blanche, noire, ou griſe: du reſte il a le cri parfaitement ſemblable à celuy d'un enfant; toute l'action exterieure ſi humaine & les paſſions ſi vives & ſi marquées, que les muets ne peuvent guere mieux exprimer leurs ſentimens & leurs volontez. Ils paroiſſent ſur tout d'un naturel fort tendre, & pour témoigner leur affection aux perſonnes qu'ils connoiſſent & qu'ils aiment, ils les embraſſent & les baiſent avec des tranſports qui ſurprennent. Ils ont encore un mouvement

qui ne se trouve en aucune beste, & qui est fort propre des enfans; c'est de trepigner de joye ou de dépit, quand on leur donne, ou qu'on leur refuse ce qu'ils souhaitent avec beaucoup de passion.

Quoi-qu'ils soient fort grands (car ceux que j'ay vûs avoient au moins quatre pieds de haut) leur legereté & leur adresse est incroyable. C'est un plaisir qui va jusqu'à l'admiration, que de les voir courir dans les cordages d'un vaisseau, où ils joüent quelquefois, comme s'ils s'estoient fait un art particulier de voltiger; ou qu'ils eussent esté payez, comme nos danseurs de corde, pour divertir la compagnie.

Tantost suspendus par un bras, ils se balancent quelque temps avec nonchalance pour s'éprouver, & tournent ensuite tout à coup avec rapidité autour de la corde, comme une rouë, ou une fronde qu'on a mise en mouvement; tantost prenant la corde successivement avec les doigts qu'ils ont tres-longs, & laissant tomber tout

leur

leur corps en l'air, ils courent de toute leur force d'un bout à l'autre, & reviennent avec la mesme vitesse. Il n'est sorte de figures qu'ils ne prennent, ni de mouvement qu'ils ne se donnent; se courbant en arc, se roulant comme une boule, s'accrochant des mains, des pieds, & des dents, selon les differentes singeries, que leur bizarre imagination leur fournit, & qu'ils font de la maniere du monde la plus divertissante: mais leur legereté à s'élancer d'un cordage à un autre, à trente & à cinquante pieds de distance, paroist encore plus surprenante.

Aussi pour en avoir plus souvent le plaisir, nous les faisions suivre par cinq ou six petits Mousses ou Matelots, formez à cette sorte d'exercice, & accoûtumez eux-mesmes à courir dans les cordages. Alors nos singes, pour les éviter, faisoient des sauts si prodigieux & glissoient avec tant d'adresse le long des mats, des vergues & des plus petites manœuvres, qu'ils sembloient plûtost voler que courir; tant leur agi-

lité surpassoit tout ce que nous remarquons dans les autres animaux.

Comme les Crocodiles sont peu connus en Europe & tres-communs dans les Indes, nous avons eu soin d'en examiner les proprietez & toute la *structure*. Peut-estre, Monsieur, que nos premieres dissections seront dans la suite de quelque usage, pour le projet qu'on a formé à l'Academie, & qu'on a déja fort avancé, de perfectionner l'Anatomie. Nous y avons joint quelques remarques anatomiques accompagnées de figures sur les *Tockaies*, qu'on nomme ainsi, parce qu'ils prononcent tres souvent & tres distinctement ce mot. Ce sont de gros Lezards, ou de fort petits Crocodiles, qu'on trouve par tout à Siam dans les bois, dans les champs, & dans les maisons.

Le *Cameleon* est encore une autre espece de Lezard de huit à dix pouces de long, qui a servi de matiere à nos Observations. On en voit à la Coste de *Coromandel*, & nous en nourrissions en nostre maison de *Ponticbery*;

car ils ne vivent pas seulement d'air, comme quelques Naturalistes l'ont écrit: ils mangent & mesme avec avidité. Il est vray qu'estant d'un temperament froid & humide, ils peuvent passer plusieurs jours sans nourriture; mais enfin, si on ne leur en donne point du tout, on les voit peu à peu languir, & ensuite mourir de faim.

Au reste, tout est singulier dans le *Cameleon*: ses yeux, sa teste, son ventre sont extrémement gros; & quoi-qu'il ait quatre pattes comme le Lezard, il est d'une si grande lenteur en tous ses mouvemens, qu'il se traisne plûtost qu'il ne marche; & si la nature ne luy avoit donné une langue d'une conformation particuliere, jamais il n'attrapperoit les animaux qui sont sa nourriture ordinaire. Cette langue est ronde, épaisse, & longue au moins d'un pied. Il la darde à sept ou huit pouces hors de la bouche avec une adresse merveilleuse: & la substance en est si visqueuse, qu'elle arreste les mouches, les sauterelles, & autres sem-

blables inſectes pour peu qu'elles les touche de ſa pointe.

Tout ſon corps eſt couvert d'une peau tres fine, mais de couleur changeante, ſelon les differentes paſſions qui l'agitent. Dans la joye il eſt d'un vert d'émeraude, meſlé d'oranger & haché de petites bandes griſes & noires. La colere le rend obſcur & livide; la crainte, paſle & d'un jaune effacé. Quelquefois toutes ces couleurs & pluſieurs autres ſe confondent enſemble; & il ſe fait alors un ſi beau mêlange d'ombre & de lumiere, qu'on ne voit point dans la nature de plus belles nuances; ni dans nos tableaux, des peintures plus vives, plus douces, & mieux aſſorties.

On me fit voir à Pontichery deux autres eſpeces d'animaux peu connus dans l'Europe. L'un ſe nomme *Chien-marron*, qui tient preſque également du Chien, du Loup, & du Renard: Il eſt de grandeur mediocre, d'un poil gris & roux. Il a les oreilles courtes & pointuës, le muſeau affilé, les jambes

hautes, la queuë longue, le corps greſle & déchargé. Il n'abboye point comme le Chien, mais il crie à la maniere des enfans; au reſte, il eſt tres *vorace* de ſon naturel, & quand la faim le preſſe, il entre la nuit dans les maiſons & ſe jette ſouvent ſur les perſonnes.

La ſeconde eſpece eſt la *Mangouze*, qui pour la forme exterieure, approche aſſez de la *Belete*, ſi ce n'eſt qu'elle a le corps plus gros & plus long, les jambes plus courtes, le muſeau plus délié, l'œil plus vif, & je ne ſçay quoy de moins ſauvage.

Cet animal eſt en effet extrémement familier, & il n'y a point de chien qui jouë & qui badine plus agreablement avec les hommes. Cependant il eſt colere & traiſtre quand il mange; grondant alors preſque toûjours, & ſe jettant avec fureur ſur ceux qui ſe mettent en devoir de le troubler.

Il aime ſur tout les œufs de poules, mais comme il n'a pas la gueule aſſez fenduë pour les ſaiſir, il taſche de les rompre en les jettant en l'air, ou en

les roulant sur la terre de cent manieres differentes. Que si pour lors il trouve une pierre auprés de luy, il luy tourne incontinent le dos, & élargissant les jambes de derriere, il prend l'œuf avec celles de devant & le pousse de toute sa force par dessous le ventre, jusqu'à ce qu'il se soit cassé contre la pierre.

Il chasse non-seulement aux rats & aux souris, mais encore aux serpens, dont il est le mortel ennemi, & qu'il prend sur la teste fort adroitement, sans en recevoir aucune blessure. Il n'est pas moins contraire aux Cameleons, qui, à sa seule vûë sont saisis d'une si grande frayeur, qu'ils deviennent tout d'un coup plats comme une feüille, & tombent ordinairement à demi-morts; au lieu qu'aux approches d'un Chat, d'un Chien, ou de quelque autre animal encore plus à craindre, ils s'enflent, se mettent en colere, & prennent le parti de se deffendre ou de les attaquer.

Comme l'Inde est un pays fort chaud

& fort humide, elle produit un grand nombre d'autres animaux. On y voit ſur tout une infinité de ſerpens de toute ſorte de grandeur ; & meſme ſi beaux pour la varieté des couleurs, que ſans l'horreur naturelle que nous avons de cette eſpece de beſte, je ne ſçay preſque rien, dont la vûë deuſt faire plus de plaiſir. Les Siamois ne ſont pas ſi delicats que nous en cette matiere. Ils en prennent dans les bois une quantité prodigieuſe, & ils les vendent au marché comme des anguilles.

Il en eſt pourtant d'une eſpece particuliere, qu'on ne mange pas, le poiſon en eſt tres preſent & meſme ſans remede ; on les nomme *Cobra capelo*. Quelques autres ſont courts & de figure triangulaire ; de ſorte qu'ils rampent toûjours ſur l'une de leurs trois faces. D'autres encore plus ſinguliers n'ont point de queuë ; leurs extremitez ſont terminées par deux teſtes parfaitement ſemblables en apparence ; mais en effet fort differentes, en ce

que l'une des deux n'a pas, comme l'autre, l'uſage ordinaire de ſes organes. Car en celle-cy les lévres ſe tiennent, les oreilles ſont bouchées, les paupieres couvrent entierement les yeux; tandis que l'autre mange, voit, entend, & conduit tout le reſte du corps.

Neanmoins un Anglois de Madras, qui en nourriſſoit par curioſité dans ſa maiſon, m'a aſſeuré que de ſix en ſix mois, les organes de cette ſeconde teſte ſe débouchoient peu à peu, & qu'au contraire ceux de la teſte oppoſée, en ſe fermant, ceſſoient de faire leurs fonctions ordinaires; qu'aprés un pareil nombre de mois, elles revenoient l'une & l'autre en leur premier eſtat, & partageoient ainſi chacune à ſon tour, le ſoin & le gouvernement de la machine.

Mais comme Dieu n'eſt pas moins admirable dans les petites choſes que dans les grandes, il y a dans les Indes une infinité d'inſectes, qui meriteroient les reflexions les plus ſerieuſes. On y voit des mouches que la nature a peintes d'un jaune ſi vif, ſi poli & ſi

éclatant, que la plus belle dorure n'en approche pas; d'autres ſont proprement des points de lumiere, qui brillent de tous coſtez durant la nuit; ainſi, comme elles vont par eſſein, tout l'air en paroiſt enflammé quand elles volent; & quand elles s'arreſtent ſur les feüilles ou ſur les branches, les arbres reſſemblent de loin à ces beaux feux d'artifice, qu'on fait dans les Indes pour les illuminations publiques.

Les fourmis blanches qui ſe trouvent par tout, quelque ſoin qu'on prenne de les détruire, ſont celebres par l'incommodité qu'elles cauſent; & par leurs proprietez naturelles. Elles ſont tres petites, d'une ſubſtance molle, blanche, & quelquefois un peu rouſſe. Elles ſe multiplient à l'infini, & quand elles ſe ſont emparées d'une maiſon, ou d'un appartement, il n'y a que les fourmis noires qui les en puiſſent chaſſer. Elles ont les dents ſi aiguës & ſi penetrantes, qu'elles percent dans une nuit non-ſeulement les plus gros ballots, les draps, la laine, la ſoye, &

toutes les autres étofes, mais encore les cabinets & les armoires, dont le bois devient en peu de jours tout vermoulu. Elles gastent mesme le fer, le cuivre, & l'argent; sur lesquels on voit souvent les traces & les vestiges de leurs petites dents. Neanmoins il y a bien de l'apparence que cet effet vient encore plus de la qualité particuliere de leur salive, qui est une espece de *dissolvant*, & qui agit alors à peu prés, comme l'eau-forte fait icy sur nos métaux.

Il n'y a pas jusqu'aux sauterelles qui ne soient extraordinaires. On en voit à Siam qui naissent dans les branches de certains arbres, & qui en sont, si je l'ose dire, en quelque maniere les fruits. Car les feüilles, conservant leur figure & leur couleur naturelles, s'épaississent un peu; leurs costez jettent à droit & à gauche des especes de filamens verds, en forme de longues jambes; une des extrémitez de la feüille s'allonge en queuë, & l'autre s'arrondit comme une teste: tout cela de-

vient dans la suite animé, & se metamorphose en sauterelle. C'est ainsi que le rapportent les gens du pays, qui les détachent eux-mesmes des branches. Nous en avons vû plusieurs, & il est vray que la feüille y paroist toute entiere avec ses fibres, ou du moins que rien n'est plus semblable à une feüille que le corps de ce petit animal. Si cela est, cet arbre n'est guere moins admirable que celuy dont les feüilles, en tombant dans la mer, se changent en peu de temps en canards; comme quelques Naturalistes nous le veulent faire croire.

Ce seroit icy le lieu de vous parler des arbres extraordinaires que nous avons trouvé dans l'Orient. Mais il me semble, Monsieur, que j'ay déja eu l'honneur de vous en entretenir fort au long, sur tout de ceux qui produisent le verni, le thé, l'oüatte, le cotton, le suif, le poivre; & de plusieurs autres, tous singuliers en leur espece, & tres-utiles pour le commerce.

J'ay eu aussi l'honneur, Monsieur,

de vous preſenter prés de quatre cens plantes de la Chine, deſſinées avec leurs couleurs naturelles, & copiées d'aprés celles qui ſe gardent dans le cabinet de l'Empereur de la Chine. C'eſt principalement ce qui compoſe l'Herbier Chinois, & ce qui ſans doute enrichira le noſtre ; ſur tout quand nous aurons la traduction du Livre, où les proprietez & l'uſage de tous ces ſimples ſont parfaitement bien expliquées.

Je ne m'eſtendray pas non plus ſur nos Obſervations, qui regardent la beauté, la grandeur, la diverſité des oiſeaux des Indes ; car quoique ce ſoit là peut-eſtre le plus bel endroit de l'Hiſtoire des Animaux ; on en a déja dit tant de choſes dans les Relations precedentes, qu'il ſeroit inutile de vous en parler plus au long.

Mais je ne puis m'empeſcher en finiſſant, de vous rapporter une partie de ce que la mer nous a découvert de plus curieux. Il y a des poiſſons, dont le ſang eſt chaud comme celuy des

hommes ; d'autres reſpirent l'air comme les animaux terreſtres. On en voit qui volent comme les oiſeaux, qui croaſſent au fond de l'eau comme les grenoüilles, qui abboyent comme les Chiens. Quelques-uns ont la teſte aſſez ſemblable à la noſtre : on les nomme à Siam, *Poiſſon-femme*. En certains, la chair eſt ſi ferme qu'elle nourrit du moins autant que la viande ; en d'autres elle eſt ſi molle, que ce n'eſt pas tant un poiſſon, qu'un amas informe d'une glaire épaiſſie & tranſparente, dans lequel on ne diſtingue aucun organe : il eſt neanmoins vivant, il ſe meut, & nage meſme avec methode. Enfin quoique la pluſpart ſoient bons à manger, nous en avons vû qui ſont venimeux, & qui eſtropient infailliblement les Peſcheurs ; quand, en ſe deffendant, ils peuvent les piquer de leurs nageoires.

Je laiſſe toutes les autres merveilles de la mer, qui ne cedent guere à celles du Ciel & de la Terre, pour vous parler plus particulierement de ce que

nous avons appris de la naiſſance, de la nature & de la peſche des perles. Ce ſont de ces ſortes de connoiſſances ſur leſquelles le public peut compter, parce que nous les avons puiſées dans leur ſource. Voicy ce que le P. *Bouchet* Miſſionnaire de Maduré, & Envoyé par le Roy dans les Indes, m'en a luy-meſme laiſſé par écrit.

On ſçait aſſez que les perles ſe forment dans une eſpece d'huître qu'on trouve aux Indes entre le Cap de *Comorin* & le Canal de la *Croux*; ce qui a fait donner à toute cette coſte, le nom de *la Peſcherie*. Cette peſche eſt d'une grande dépenſe, ſoit à cauſe qu'elle dure ſans aucune diſcontinuation, trois mois entiers; ſoit à cauſe qu'on y employe quelquefois en meſme-temps, plus de cent cinquante mille hommes. Ainſi avant que de s'y engager tout-à-fait, on commence par un eſſay, d'où l'on connoiſt à peu prés le profit qu'on en peut eſperer: & ſi les perles des premieres huîtres ſont belles, groſſes, en grand nombre; alors

tout le corps des Pescheurs se tient prest pour le quinziéme de Mars, temps auquel les *Paravas* (ce sont les peuples de cette coste) commencent toûjours cette precieuse pesche. Dans la derniere qui se fit, il n'y eut que huit cens barques, mais on y en voit quelquefois jusqu'à trois mille. Les Hollandois arment pour lors deux *Pataches* pour convoyer la Flote & pour la deffendre des Pyrates.

L'équipage de chaque barque est de cinquante ou de soixante Matelots; parmi lesquels il y a vingt plongeurs, dont chacun a deux aides, qu'on nomme pour cela les Pescheurs *Assistans*. Au reste, le gain est distribué de la maniere suivante. Chaque plongeur est obligé de payer six écus aux Hollandois; ce qui a quelquefois produit jusqu'à un million. De huit en huit jours on pesche un jour entier au profit du Patron de la barque; & tous les jours encore, le premier coup de rets est pour luy: on donne le tiers de ce qui reste aux *Assistans*; le surplus ap-

partient aux Plongeurs. Mais les Hollandois ne leur permettent pas toûjours d'en diſpoſer à leur gré: de ſorteque ces pauvres malheureux ſe plaignent quelquefois de leur ſort, & regrettent le temps auquel ils vivoient ſous la domination des Portugais.

Quand le temps de la peſche eſt venu, voicy la maniere dont les *Paravas* s'y preparent. Toute la Flote s'avance en mer juſques à la hauteur de ſept, huit, & dix braſſes d'eau, vis-à-vis de certaines montagnes, qu'on découvre bien avant dans les terres. L'experience leur a appris que c'eſtoit-là le meilleur *parage* de la Coſte, & le lieu où la peſche ſe trouvoit la plus abondante.

Dés qu'ils ont jetté l'anchre, chaque plongeur s'attache fortement au-deſſous du ventre une pierre épaiſſe de ſix pouces, longue d'un pied, & taillée en arc, du coſté qu'on l'applique ſur la peau. Ils s'en ſervent comme de leſt, pour n'eſtre pas emportez par le mouvement de l'eau, & pour marcher avec plus de fermeté au travers

des flots. Outre cela ils en attachent à l'un des pieds, une seconde fort pesante, qui les emporte en un moment au fond de la mer, d'où on la retire sur le champ dans la barque, par le moyen d'une petite manœuvre.

Mais parce que les huîtres sont tres souvent attachées au rocher, ils entourent leurs doigts de plusieurs bandes de cuir, de crainte de se blesser en les arrachant avec violence. Quelques autres mesme se servent de fourchettes de fer pour le mesme usage.

Enfin chaque plongeur porte un grand rets en forme de sac, suspendu à son cou par un long cordage, dont l'extrémité est amarrée sur le bord de la barque. Le sac est destiné à recevoir les huîtres, qu'on ramasse durant la pesche; & le cordage, à retirer les Pescheurs, quand ils ont rempli leur sac.

C'est en cet équipage qu'ils se précipitent & qu'ils descendent quelquefois plus de soixante pieds dans la mer. Comme il n'y a point de temps à per-

dre pour eux ; dés qu'ils touchent le fond, ils courent de tous costez sur le sable, sur une terre glaireuse, & parmi les pointes des rochers, arrachant avec précipitation les huîtres qui se rencontrent en leur chemin.

A quelque profondeur qu'ils soient, le jour est par tout si grand, qu'ils découvrent ce qui se passe dans la mer, avec la mesme facilité que s'ils estoient sur la terre. Ils y voyent souvent des poissons monstrueux, dont les Chrétiens se deffendent avec le signe de la Croix ; ce qui les a jusqu'icy preservez de tout accident : car pour ceux qui sont Mahometans ou Payens, quelque effort qu'ils fassent en troublant l'eau ou en fuyant, pour les éviter, plusieurs en ont esté devorez : & de tous les dangers de la pesche, c'est sans doute le plus ordinaire & le plus grand.

Au reste, les bons Plongeurs durent ordinairement sous l'eau une demie heure ; les autres n'y sont pas moins d'un bon quart d'heure ; ils retiennent simplement leur haleine, sans

ſe ſervir pour cela ni d'huile ni d'aucune autre liqueur ; la coûtume & la nature leur ayant donné cette force, que tout l'art des Philoſophes n'a pû juſqu'icy nous communiquer.

Dés qu'ils ſe ſentent preſſez ils tirent la corde, où leur ſac eſt attaché, & ils s'y attachent eux-meſmes fortement avec les mains. Alors les deux *Aides* qui ſont dans la barque, les guindent en l'air & les déchargent de leur peſche, qui eſt quelquefois de cinq cens huîtres, quelquefois auſſi de cinquante ou de cent ſeulement, ſelon leur bonne ou leur mauvaiſe fortune. Parmy les Plongeurs, quelques-uns ſe repoſent un moment pour ſe rafraichir à l'air, les autres n'en ont pas beſoin, & ſe replongent incontinent aprés dans l'eau ; continuant ainſi ſans relaſche ce violent exercice ; car ils ne mangent que deux fois par jour ; le matin, avant que de ſe mettre en mer ; & le ſoir, quand la nuit les oblige de gagner le rivage.

C'eſt ſur ce rivage qu'on décharge

toutes les barques, dont les huîtres ſont portées dans une infinité de petites foſſes de quatre à cinq pieds en quarré, creuſées dans le ſable. Les monceaux qu'on y jette, s'élevent en l'air, de la hauteur d'un homme, & forment par tout un grand nombre de petites buttes, qu'on prendroit de loin pour une armée rangée en bataille.

On laiſſe les huîtres en cet eſtat juſqu'à ce que la pluye, le vent, & le Soleil les obligent de s'entrouvrir d'elles-meſmes; ce qui les fait bien-toſt mourir. Alors la chair ſe pourrit & ſe deſſeche; & on en retire plus facilement les perles, qui tombent toutes dans la foſſe à meſure qu'on en retire les *nacres*. C'eſt ainſi qu'on nomme les écailles, ſemblables en dehors à celles des huîtres communes; mais en dedans beaucoup plus argentées & plus brillantes. Les plus grandes ſont larges à peu prés comme la main. La chair en eſt tres bonne; & ſi les perles qu'on y trouve, ſont au ſentiment de quelques Medecins, des pierres, qui s'y forment par

la mauvaiſe conſtitution du corps; comme il arrive dans les hommes, & dans le *Bézoart;* cette maladie n'en altere pas ſenſiblement les humeurs; du moins les *Paravas* qui en mangent, ne trouvent aucune difference entre celles qui ont des perles & celles qui n'en ont point.

Quand on a purgé les foſſes des immondices les plus groſſieres, on crible à diverſes fois le ſable, pour en ſeparer les perles. Cependant quelque ſoin qu'on ſe donne, il s'en perd toûjours beaucoup; & quoy-qu'on y revienne ſouvent, on en trouve encore en aſſez grand nombre, pluſieurs années aprés la peſche.

Voilà, Monſieur, ce qui regarde le lieu & l'ordre de cette riche peſche. J'ajoûteray quelques autres particularitez qui ſerviront à vous donner une connoiſſance plus exacte de la nature des perles.

1°. Elles ſe trouvent répanduës dans toute la ſubſtance de l'huître; dans ſa teſte, dans le voile qui la couvre, dans

les muſcles circulaires qui y aboutiſſent, dans le ventricule ; & generalement dans toutes les parties muſculeuſes & charnuës. De ſorte qu'il n'eſt pas probable qu'elles ſoient dans les huîtres, ce que les œufs ſont dans les poules & dans les poiſſons : car outre que la nature ne leur a point déterminé de lieu particulier pour leur *formation* ; les *Anatomiſtes* qui ont examiné ſoigneuſement cette matiere, n'y découvrent rien qui ait rapport à ce qui ſe paſſe à cet égard dans les autres animaux.

On peut neanmoins dire, que comme il y a dans les poules une infinité de petits œufs en forme de ſemence, dont l'un croiſt & augmente, tandis que les autres demeurent tous à peu prés dans le meſme eſtat ; de meſme dans chaque huître on voit ordinairement une perle plus groſſe, mieux formée, & qui ſe perfectionne beaucoup plûtoſt que toutes les autres. Mais cette perle n'a point de lieu fixe, & elle ſe trouve tantoſt dans un endroit,

& tantoſt dans un autre. Il arrive meſme quelquefois que cette perle devient ſi groſſe, qu'elle empeſche les nacres de ſe fermer. Alors l'huître meurt & ſe pourrit.

Le nombre des perles n'eſt pas moins indéterminé. Souvent toute la chair de l'huître en eſt ſemée; mais il eſt rare d'y en voir plus de deux qui ſoient d'une raiſonnable groſſeur.

Elles ſont toutes naturellement blanches, plus ou moins ſelon la qualité de la nacre. Les jaunes & les noires ſont tres rares & de nul prix. Cependant *Tavernier* rapporte qu'on luy en donna ſix dans les Indes, parfaitement noires, ſemblables au jayet, & fort eſtimées dans le pays. Si cet Auteur ne nous a pas voulu tromper en ce point comme en pluſieurs autres, peut-eſtre qu'il y a eſté trompé luy-meſme. Il eſt du moins certain que dans toute la coſte de la *Peſcherie*, on n'en fait nul cas; & les Peſcheurs les rejettent meſme comme inutiles.

Cette diverſité de couleurs eſt ſans

doute causée dans les perles, par les differentes parties de l'huître, où elles se forment. Ainsi quand le hazard ou la nature en a porté la semence dans le mésentaire & dans le foye, ou plûtost dans les parties qui en tiennent la place : (car on a remarqué qu'il y a dans les huîtres une cavité assez grande, où l'on découvre deux ouvertures, qui aboutissent à deux petites membranes ou le chyle se purifie principalement, & se décharge de ses parties les plus grossieres ; les intestins de cet animal n'estant point accompagnez de veines mesaraïques & lactées ;) quand, dis-je, les perles se trouvent engagées dans ces cavitez, la bile & les impuretez du sang peuvent bien alterer leur blancheur naturelle & les rendre jaunes ou noires. Aussi remarque-t-on que ces sortes de perles ne sont pas nettes, mais sales, & chargées de crasse.

Ce qui regarde leur forme exterieure est assez connu, puisqu'on en voit en Europe aussi-bien que dans les Indes. C'est ce qui les a distinguées par des

des noms differens. Ainſi nous diſons perle en *pointe*, ou en *poire*, perle *ronde*, perle *ovale*, perle *barroque*; c'eſt-à-dire platte d'un coſté & ronde de l'autre; on peut ajoûter perle *irreguliere*; car on en voit à pluſieurs petits angles, de boſſuës, d'applaties, & generalement de toutes ſortes de figures.

Au reſte, s'il eſt difficile d'expliquer comment les perles naiſſent dans les huîtres, il n'eſt pas plus aiſé de comprendre la maniere dont les huîtres ſe forment dans la mer. Quelques-uns diſent qu'il en eſt de cette eſpece de poiſſon, comme de tous les autres, qui produiſent des œufs, dont la ſubſtance exterieure, molle au commencement & glaireuſe, ſe durcit enfin peu à peu & ſe change en coquille. Voicy ce que les *Paravas* ont remarqué, & ce qui merite bien qu'on y faſſe quelque attention.

Au temps des pluyes, les torrens des terres voiſines, qui ſe déchargent tout le long de la Coſte, coulent prés de deux lieuës ſur la ſurface de la mer,

ſans ſe meſler avec elle. Cette eau ſurnage ainſi quelque-temps, conſervant ſa douceur & ſa couleur naturelle ; mais elle s'épaiſſit dans la ſuite par la chaleur du ſoleil, qui en fait une eſpece de créme legere & tranſparente ; bientoſt aprés elle ſe diviſe d'elle-meſme en une infinité de parties, dont chacune paroiſt animée & ſe meut de toutes parts, comme autant de petits inſectes. Les poiſſons en prennent quelquefois en paſſant, mais dés qu'ils en ont gouſté, ils les abandonnent auſſitoſt.

De quelque nature que ſoient ces petits animaux, il eſt certain qu'ils croiſſent ſur la ſurface de l'eau ; leur peau s'épaiſſit, ſe durcit, & devient enfin ſi peſante, qu'ils deſcendent par leur propre poids au fond de la mer. Les *Paravas* aſſeurent de plus qu'ils prennent dans la ſuite la figure de l'huître.

Voilà un ſyſtéme dont les Sçavans ne ſe fuſſent pas apparemment aviſez, & que l'experience a découvert aux

Barbares. Et en effet, c'eſt ſeulement en ces endroits que ſe trouvent les perles, & les années les plus pluvieuſes ſont auſſi les meilleures pour la peſche.

J'ajoûteray pour détromper ceux qui ſuivent l'opinion des anciens, que les huîtres demeurent toûjours au fond de la mer. On croyoit autrefois qu'elles s'élevoient tous les matins ſur la ſurface de l'eau, & qu'elles ouvroient leurs nacres pour y recevoir la roſée du Ciel, qui, comme une perle fonduë s'inſinuoit dans les chairs de l'huître, ſe fixoit par le moyen de ſes ſels, & y prenoit enfin la couleur, la dureté, & la figure des perles; à peu prés comme certaines liqueurs ſe changent en criſtaux dans les terres, ou comme le ſuc des fleurs ſe transforme en miel & en cire dans la ruche des abeilles. Tout cela eſt ingenieux & admirable; mais par malheur tout cela eſt faux. Car ces huîtres ſont fortement attachées aux rochers, & jamais peſcheur n'en a vû aucune, flotter ou paroiſtre

ſur la ſurface de la mer.

Quoy-qu'on trouve des perles en pluſieurs endroits, celles de la *peſcherie* ſont les plus eſtimées, elles ne perdent jamais leur éclat; les autres deviennent jaunes ou d'une blancheur paſle & effacée. Pour le prix, il eſt difficile d'en rien dire de certain. La plus groſſe de toutes celles qu'on trouva dans la derniere peſche, ne fut venduë que ſix cens écus.

J'ay demandé aux plongeurs, s'ils ne voyoient point quelquefois du corail dans le fond de la mer; ils m'ont dit que comme ils eſtoient principalement occupez de ce qui regarde les perles, ils donnoient peu d'attention à tout le reſte; que neanmoins ils ne laiſſoient pas de trouver de temps en temps, des branches de corail noir. Il y en a, ajoûterent-ils, qui, quoy-qu'aſſez dur dans le fond de l'eau, le devient beaucoup davantage, quand il a eſté quelque-temps expoſé à l'air; mais la pluſpart a déja acquis, meſme dans la mer, toute ſa dureté naturelle. Il eſt

fortement attaché aux rochers ; & quand nous moüillons dans un gros temps ; il arrive assez souvent, que les pattes de l'anchre s'accrochent à des branches de corail noir & en enlevent des arbres entiers ; mais il est tres rare d'en voir de rouge dans toute la coste de la pescherie.

Je feray icy une reflexion que peu de gens ont faite ; c'est que souvent l'arbre de corail n'a aucune racine : on en montroit à Rome dans le cabinet du P. *Kirker*, qui sortoient de plusieurs pierres ; quelques-uns aprés en avoir esté détachez, non-seulement n'y avoient pas jetté de racines, mais n'y estoient pas mesme liez par aucune fibre ou par le moindre filament. Là-mesme on voyoit plusieurs branches de corail qui sortoient d'une nacre de perle. Et dans le cabinet du Cardinal Barberin, il y a encore un arbuste de corail dont le pied est noir, le tronc blanc, & la cime rouge.

C'est ainsi, Monsieur, que la natu-

re ſe jouë dans les abiſmes, auſſi-bien que dans toutes les autres parties de l'Univers, par la production d'une infinité de choſes également utiles & precieuſes, qu'elle donne non pas pour irriter la cupidité des hommes, ou pour entretenir leur folle vanité; mais pour ſervir à leurs ornemens, de la maniere que la raiſon & la bienſeance de chaque eſtat le demande ou le permet.

Peut eſtre auſſi, Monſieur, que ces beautez de l'Univers ont eſté crées beaucoup moins pour orner le corps, que pour occuper l'eſprit : *Reliquit mundum diſputationi eorum.* Car de tous les plaiſirs naturels, le plus innocent & le plus ſolide eſt ſans doute l'étude de la nature & la conſideration des merveilles qu'elle renferme. Quand une fois on a parcouru ce grand ouvrage de la ſageſſe divine, & qu'on en a penetré les myſteres, cette vûë generale de tant de beautez a des charmes plus puiſſans, & forme en nô-

tre esprit une image plus touchante, que tout ce que les sens ou les passions nous peuvent presenter.

Vous le sçavez, Monsieur, mieux que personne, vous qui par vostre étude particuliere, & par le commerce continuel des Sçavans, avez aquis en si peu de temps tant de belles connoissances, dans tous les differens genres d'érudition. Et certainement cette application constante que vous donnez tous les jours à ce qui regarde la perfection des Arts & des Sciences, marque assez, que rien ne peut occuper plus utilement & plus agreablement un honneste homme.

Mais ce qui est encore plus singulier, c'est que vous sanctifiez toutes ces connoissances par le bon usage que vous en faites. Vous les portez, si j'ose ainsi parler, dans le sanctuaire; vous vous en servez dans la chaire de verité, pour rendre nos mysteres plus intelligibles; & non content de la Philosophie & de l'Eloquence ordinai-

res, vous devenez par là un Philosophe Chrétien & un Orateur Evangelique. Je suis avec respect.

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
L. J.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay receu de nostre R. P. General, je permets au P. le Comte de faire imprimer un Livre intitulé, *Nouveaux Memoires sur l'Etat present de la Chine*, qui a esté vû & approuvé par trois Theologiens de nostre Compagnie. En foy de quoy, j'ay signé la presente. Fait à Amiens le 30. de Mars 1696.

PIERRE DOZENNE.





